

**CIHM  
Microfiche  
Series  
(Monographs)**

**ICMH  
Collection de  
microfiches  
(monographies)**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1996**

## Technical and Bibliographic Notes / Notes technique et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modifications dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material / Comprend du matériel supplémentaire
- Pages wholly or partially obscured by errete slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image / Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir le meilleure image possible.
- Opposing pages with varying colouration or discolourations are filmed twice to ensure the best possible image / Les pages s'opposant ont des colorations variables ou des décolorations sont filmées deux fois afin d'obtenir la meilleur image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10x	12x	14x	16x	18x	20x	22x	24x	26x	28x	30x	32x								

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

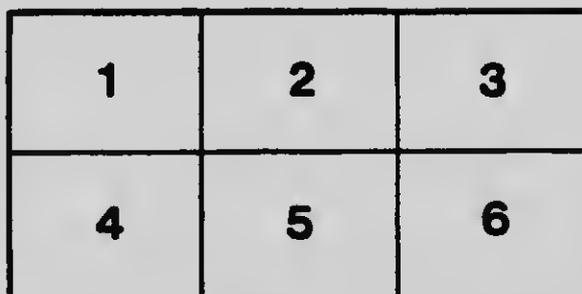
D.B. Weidon Library  
University of Western Ontario

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shell contains the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

D.B. Weidon Library  
University of Western Ontario

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier feuillet et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second feuillet, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

# MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



1.0

4.5

2.8

2.5

5.0

3.2

2.2

5.6

6.3

3.6

7.1

4.0

2.0

8.0

9.0

10.0

11.2

12.5

14.0

16.0



1.1

1.8



1.25



1.4



1.6



**APPLIED IMAGE Inc**

1653 East Main Street  
Rochester, New York 14609 USA  
(716) 482-0300 - Phone  
(716) 288-5969 - Fax

VIE  
DE LA  
**TRÈS SAINTE VIERGE MARIE**

EXTRAITE DE LA "CITÉ MYSTIQUE"

De la Vénérable Mère Marie d'Agréa

AVEC LA

DESCRIPTION DES PRINCIPAUX SANCTUAIRES DE TERRE-SAINTE

ET ORNÉE DE NOMBREUSES GRAVURES HORS TEXTE

PAR LE

**R. P. FRÉDÉRIC DE GHYVELDE, O. F. M.**

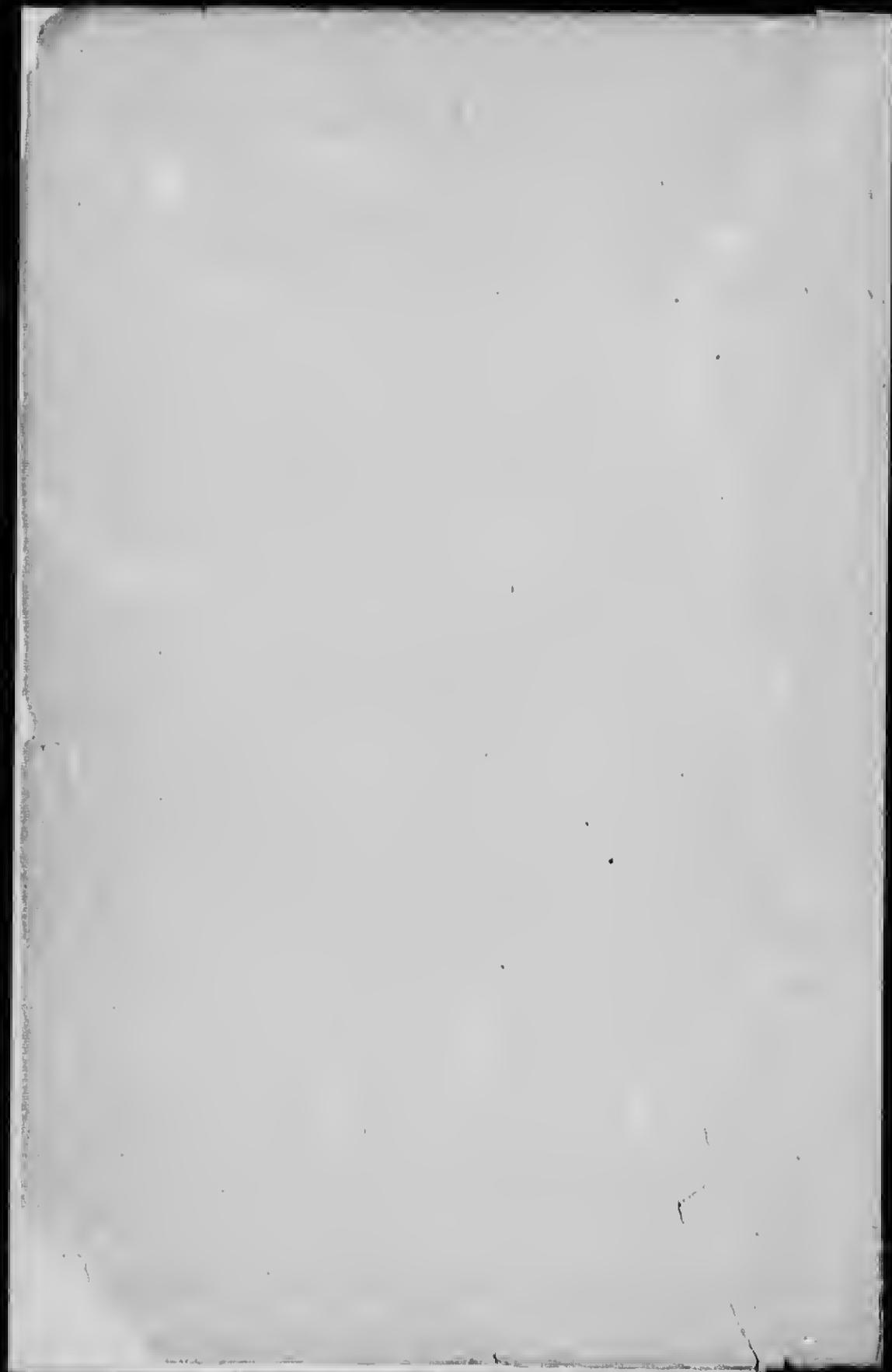
*Commissaire de Terre-Sainte*

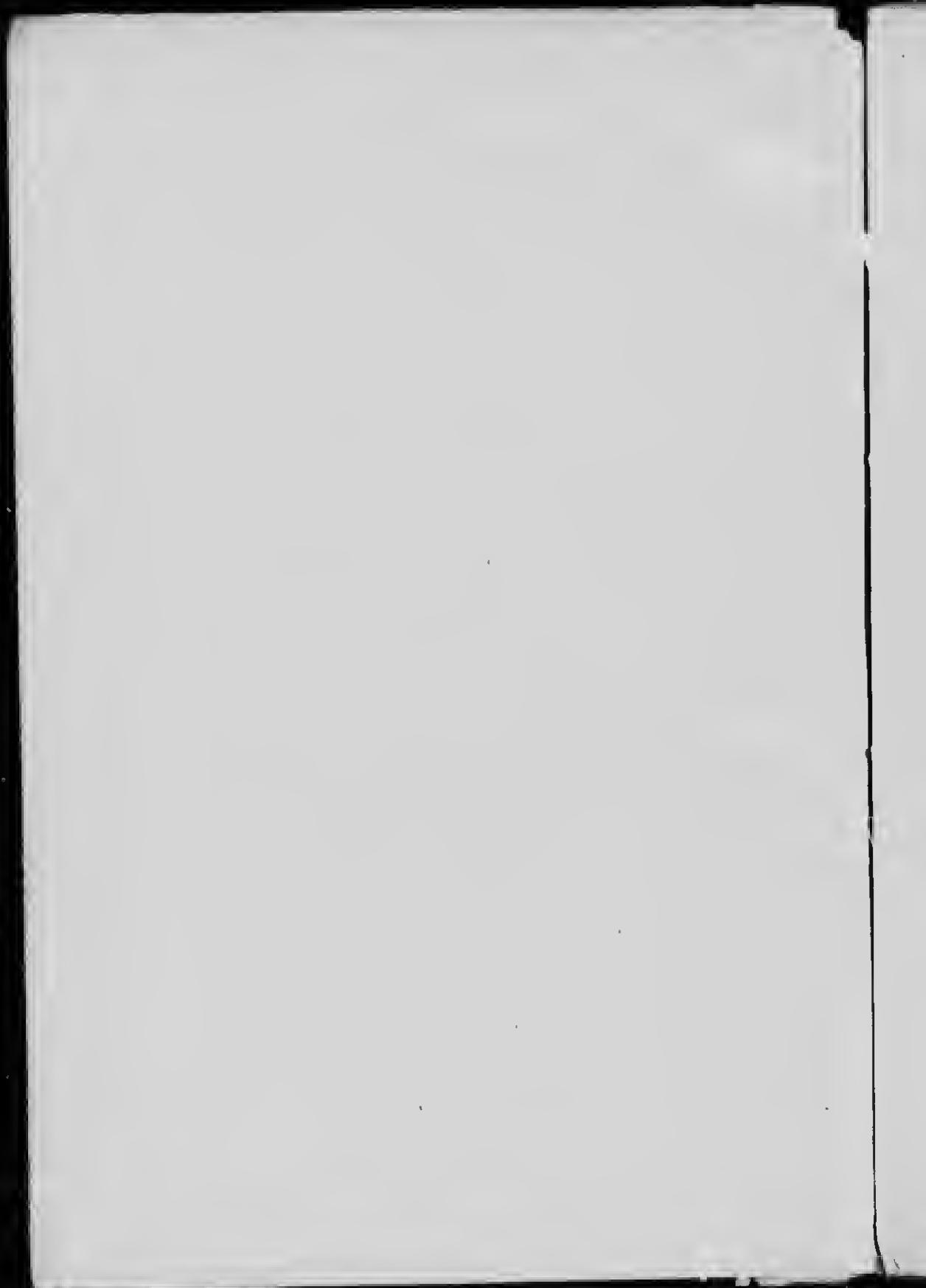
---

PRIME DE LA "REVUE DU TIERS-ORDRE"

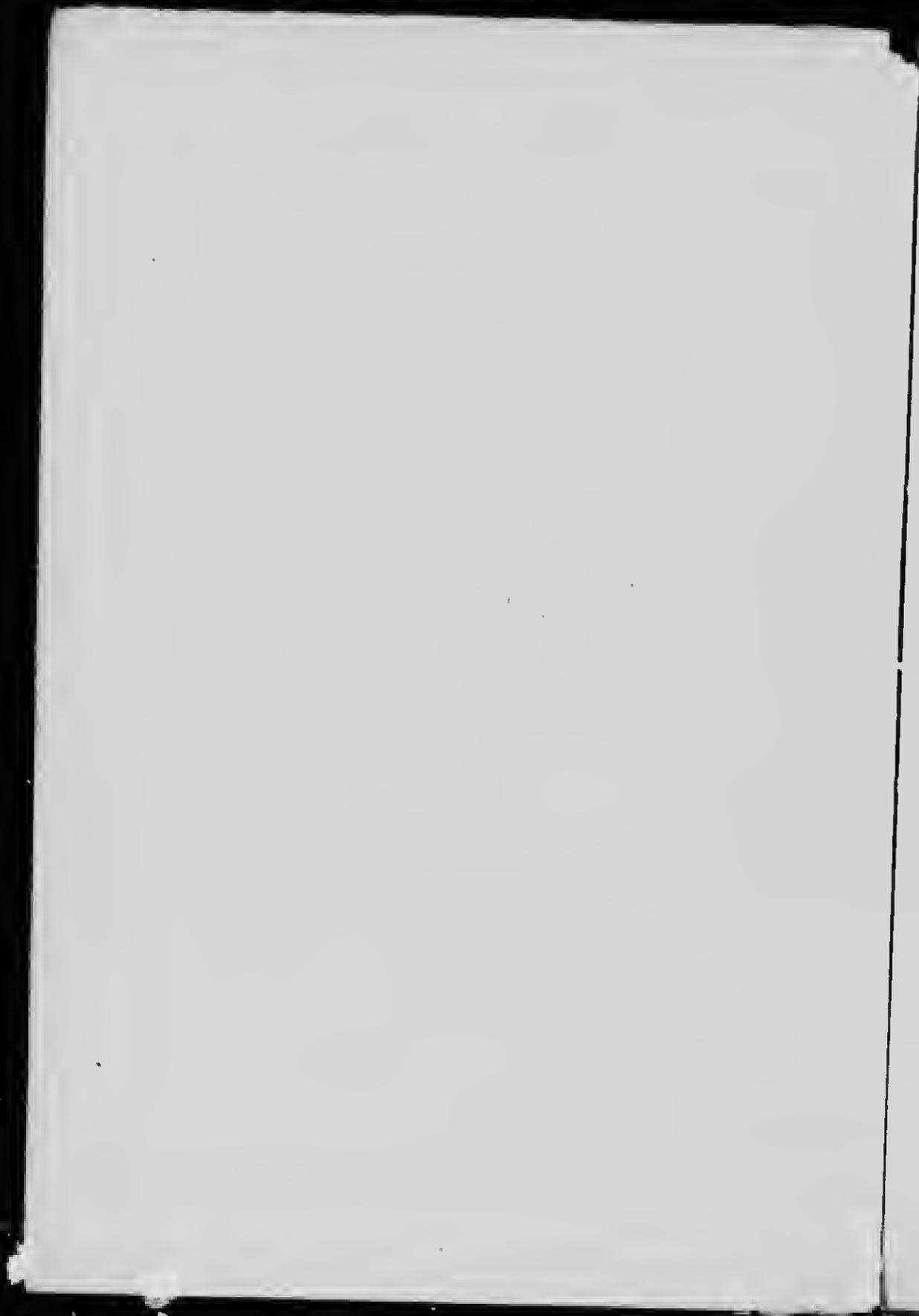
1904

LC





VIE  
DE LA  
TRES SAINTE VIERGE MARIE



VIE

DE LA

**TRÈS SAINTE VIERGE MARIE**

EXTRAIT DE LA "CITÉ MYSTIQUE"

De la Vénérable Mère Marie d'Agreda

AVEC LA

DESCRIPTION DES PRINCIPAUX SANCTUAIRES DE TERRE-SAINTE

ET ORNÉE DE NOMBREUSES GRAVURES HORS TEXTE

PAR LE

R. P. FRÉDÉRIC DE GHYVELDE, O. S. M.

*Commissaire de Terre-Sainte*

---

PRIME DE LA "REVUE DU TIERS-ORDRE"

1904

APPROBATION DE L'ORDINAIRE

*Imprimatur*: Quebeci, die 29 dec. 1902.

† L.-N. BÉGIN,  
*Archevêque de Québec.*

---

APPROBATION DE L'ORDRE

Sur le rapport des examinateurs, nous ne pouvons qu'approuver ce nouvel ouvrage du R. P. Frédéric de Ghyvelde. C'est un témoignage de plus de sa piété et de son zèle. Nous souhaitons que cette *Vie de la Très Sainte Vierge Marie* fasse le digne pendant de la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ* et obtienne la même diffusion.

Montréal, le 8 décembre 1902.

FR. COLOMBAN-MARIE, O. F. M.,  
*Comm. Prov.*

---

DÉCLARATION

Pour nous conformer au Décret d'Urbain VIII, nous soumettons entièrement à la sainte Eglise l'appréciation de tout ce qui se trouve rapporté dans ce présent Ouvrage.

## PETIT AVANT-PROPOS

---

Reconnaissant de nouveau notre entière insuffisance, mais avec la bénédiction de Dieu et l'encourageante sympathie des personnes pieuses, qui ont daigné lire la *Vie* de la Bonne sainte Anne et celle de saint Joseph, nous offrons humblement aujourd'hui, au même public pieux, la *Vie* de la douce Reine du Ciel, la Très Sainte Vierge Marie, extraite, comme les deux précédentes, de la « *Cité Mystique* » de la vénérable Mère Marie d'Agréda.

Afin de ne point confondre le Texte de la Vie elle-même, avec les quelques explications que nous avons jugé nécessaire d'insérer dans le cours de l'Ouvrage, nous les avons fait précéder du signe †, en les mettant entre « guillemets »

Nous avertissons aussi le lecteur que la description des sanctuaires est tout entière de nous, comme dans les deux Volumes sus-mentionnés (1).

---

(1) Nous l'empruntons généralement à l'Ouvrage déjà bien connu : « *Le Guide Indicateur des sanctuaires et lieux historiques de la Terre-Sainte* », que nous résumons presque toujours *textuellement*, à cause de sa très grande exactitude.

VIII

Daigne Notre-Seigneur bénir également ce troisième Volume que nous publions uniquement pour sa gloire et pour celle de sa divine Mère, avec la consolante espérance qu'il fera, comme les deux précédents, beaucoup de bien dans les âmes !

---

## INTRODUCTION

### A LA VIE DE LA REINE DU CIEL

Si dans ces derniers siècles on entend dire qu'une simple fille, qui n'est par son sexe qu'ignorance et que faiblesse, et par ses péchés que la plus indigne de toutes les créatures, s'est hasardée et déterminée d'écrire sur des choses divines et surnaturelles, on la traitera probablement de téméraire, de présomptueuse et de légère : surtout dans un temps où notre Mère la sainte Eglise est remplie de Docteurs et de savants très versés dans la doctrine des saints Pères, qui ont développé tout ce qu'il y a de plus caché et de plus obscur dans les mystères de la religion. C'est qu'il y a des personnes prudentes, éclairées et pieuses, qui, ne pénétrant pas les voies spirituelles et surnaturelles, par lesquelles Dieu conduit extraordinairement certaines âmes, se tourmentent la conscience, et se laissent aller au trouble et à l'inquiétude, parce qu'elles adoptent l'opinion des gens du monde, qui regardent ces voies qu'ils ne comprennent pas, comme incertaines et dangereuses dans le christianisme ; si pourtant ces personnes considèrent sans préjugés les motifs surnaturels qui m'ont forcée à écrire sur des matières si sublimes et infiniment au-dessus de ma faiblesse et de ma capacité, elles trouveront l'excuse de ma témérité dans mon obéissance aveugle aux ordres réitérés du Ciel et dans les

douces violences qu'il m'a faites pour vaincre mes répugnances intérieures. Mais ce qui peut confirmer davantage tout ce que je viens de dire, pour justifier mon entreprise, c'est le sujet même dont je traite dans cette divine histoire : il est tellement au-dessus de l'esprit humain, qu'il doit faire conclure qu'une cause supérieure en est le principe, et qu'il n'y a que l'Esprit Divin qui en ait dicté les conceptions et les vérités sublimes qu'elle renferme.

Les véritables enfants de la sainte Eglise doivent avouer que tous les mortels sont incapables, ignorants et muets, non seulement quand ils sont réduits à leurs forces naturelles, mais même quand ces forces sont jointes à celles de la grâce commune et ordinaire, pour une entreprise aussi difficile que l'est celle d'expliquer, ou d'écrire les mystères cachés et les magnifiques faveurs que le puissant bras du Très-Haut opéra en la sainte Vierge. En effet, l'ayant choisie pour sa mère, il en fit un océan insondable de sa grâce et de ses dons, et déposa en elle les plus grands trésors de sa divinité. Dès lors, comment s'étonner que notre ignorance et notre faiblesse reconnaissent ici leur incapacité, puisque les esprits angéliques éprouvent le même sentiment, et avouent qu'ils ne font que bégayer lorsqu'il s'agit de parler de choses qui sont si fort au-dessus de leurs pensées et de leurs connaissances ? C'est pourquoi la vie de ce phénix des œuvres de Dieu est un livre si sacré et si bien fermé, qu'il ne se trouvera jamais aucune créature ni dans le ciel, ni sur la terre, qui puisse être digne de l'ouvrir. Le Tout-Puisant seul, qui l'a formée la plus excellente de toutes les créatures, a ce pouvoir ; et après lui, notre auguste Reine, qui, ayant mérité de recevoir tant de dons ineffables, a sans doute mérité aussi de les connaître. Mais il dépend de son Fils unique de les manifester de la manière et au temps qu'il lui plaît, et de choisir les instruments qu'il a destinés à les

annoncer, et jugés les plus propres à procurer sa plus grande gloire.

†. « La vén. Religieuse après être entrée ici dans d'assez longs détails sur les ordres réitérés du ciel et la volonté expresse de ses supérieurs, reconnaît de nouveau sa faiblesse et son insuffisance pour une telle entreprise, déclarant toutefois que, si d'un côté, elle n'a pas pu la tenter d'elle-même, de l'autre, elle n'a pas davantage dû s'y refuser avec obstination. Elle décide de se soumettre à la grande vertu d'*obéissance* et elle adresse à la Reine du ciel l'invocation suivante » :

#### INVOCATION A LA REINE DU CIEL

Il vaut donc bien mieux, ma divine Reine et mon auguste Maîtresse, que votre très douce miséricorde et les puissantes faveurs de votre main libérale éclatent jusque dans ma bassesse : il vaut bien mieux que vous me tendiez cette charitable main pour me faire obéir à vos commandements, plutôt que de me laisser tomber dans votre disgrâce par ma désobéissance. Ce sera, ô très compatissante Mère, une chose digne de votre bonté que de tirer une misérable de la poussière, et de faire du sujet le plus faible et le plus incapable un instrument pour opérer des œuvres si difficiles et si sublimes, pour exalter votre miséricorde, et pour célébrer les grâces que votre très saint Fils vous a communiquées. Ainsi vous empêcherez qu'on s' imagine présomptueusement et à tort que l'industrie humaine, ou la prudence terrestre, ou la force et l'autorité de la dispute aient présidé à la composition de cet ouvrage ; on aura plutôt lieu de croire que c'est la vertu de cette divine grâce, par laquelle vous voulez réveiller les cœurs des fidèles, et les attirer après vous, qui êtes une source de piété et de miséricorde. Parlez

donc, ma divine Maîtresse, car votre servante écoute avec le désir ardent de vous obéir, comme il est juste et nécessaire qu'elle le fasse. Mais comment pourrai-je proportionner et éga-ler mes désirs à mes obligations ? Une parfaite correspondance est impossible ; mais si elle était possible, j'y aspirerais. O grande et puissante Reine ! accomplissez vos promesses et vos paroles en me manifestant vos grâces et vos attributs, afin que la connaissance de votre dignité et de vos grandeurs se répande davantage parmi les nations, qu'elle passe de génération en génération, et que vous soyez de plus en plus glorifiée. Parlez, ma souveraine Maîtresse, votre servante écoute ; parlez et exaltez le Très-Haut par les prodiges et par les œuvres merveilleses que sa droite a opérés dans votre humilité très profonde : qu'ils passent de ses divines mains, faites au tour et pleines de jacinthes, dans les vôtres, et des vôtres à vos dévots serviteurs, afin que les anges le bénissent, que les justes le louent, que les pécheurs l'implorent, et que tous trouvent en ces mêmes œuvres un modèle d'éminente sainteté et de pureté sans tache. Faites que moi-même, avec la grâce de votre Très-Saint Fils, je parvienne à régler et composer ma vie sur cette règle infaillible et sur ce brillant miroir, puisque c'est la première chose que je dois me proposer en écrivant cette sainte histoire, comme vous me l'avez dit plusieurs fois, en daignant m'offrir un modèle vivant et un miroir animé, pour que je puisse embellir et orner mon âme, et la rendre digne de devenir votre fille et l'épouse de votre très saint Fils.

*Déclaration de l'Auteur.* — C'est pourquoi je n'écrirai point comme maîtresse, mais comme disciple : ce ne sera pas pour enseigner, mais pour apprendre ; puisque les femmes sont obligées par leur condition de se taire dans la sainte Eglise, et d'y écouter ses ministres. Je rapporterai néanmoins comme un faible organe de la Reine du ciel, ce qu'elle aura la bonté de m'ensei-

gner, de me commander ; parce que toutes les âmes sont capables de recevoir l'Esprit que le divin Sauveur a promis de faire descendre sur toutes sortes de personnes, quel que soit leur sexe et sans aucune exception ; toutes aussi sont capables de le manifester tel qu'elles le reçoivent, suivant leur aptitude, lorsqu'une autorité supérieure l'exige par une prévoyance chrétienne, comme je crois que mes supérieurs l'ont exigé de moi. J'avoue que je puis me tromper, et que c'est le propre d'une fille ignorante ; mais je crois que l'obéissance me préservera de ce danger, et si je tombais dans l'erreur, ce ne serait point par ma volonté ; ainsi je m'en remets, et je me sou mets à ceux qui me dirigent et à la censure de la sainte Eglise catholique, dont je veux consulter les ministres dans toutes mes difficultés. Je veux d'ailleurs que mon supérieur, mon directeur et mon confesseur soient les témoins impartiaux de la doctrine que je reçois et qu'ils se constituent les juges vigilants et sévères de la manière dont je l'expose, ou des fautes que je pourrais commettre, en ne correspondant pas assez aux obligations que m'impose un si grand bienfait.

*Date de cette divine histoire.* (1). — Pour dire exactement à quelle époque j'ai écrit cette divine histoire, il est bon que je rappelle que François Coronel, mon père et Catherinc de Arana, ma mère, fondèrent ce couvent des religieuses déchaussées de la Très Immaculée Conception dans leur propre maison,

---

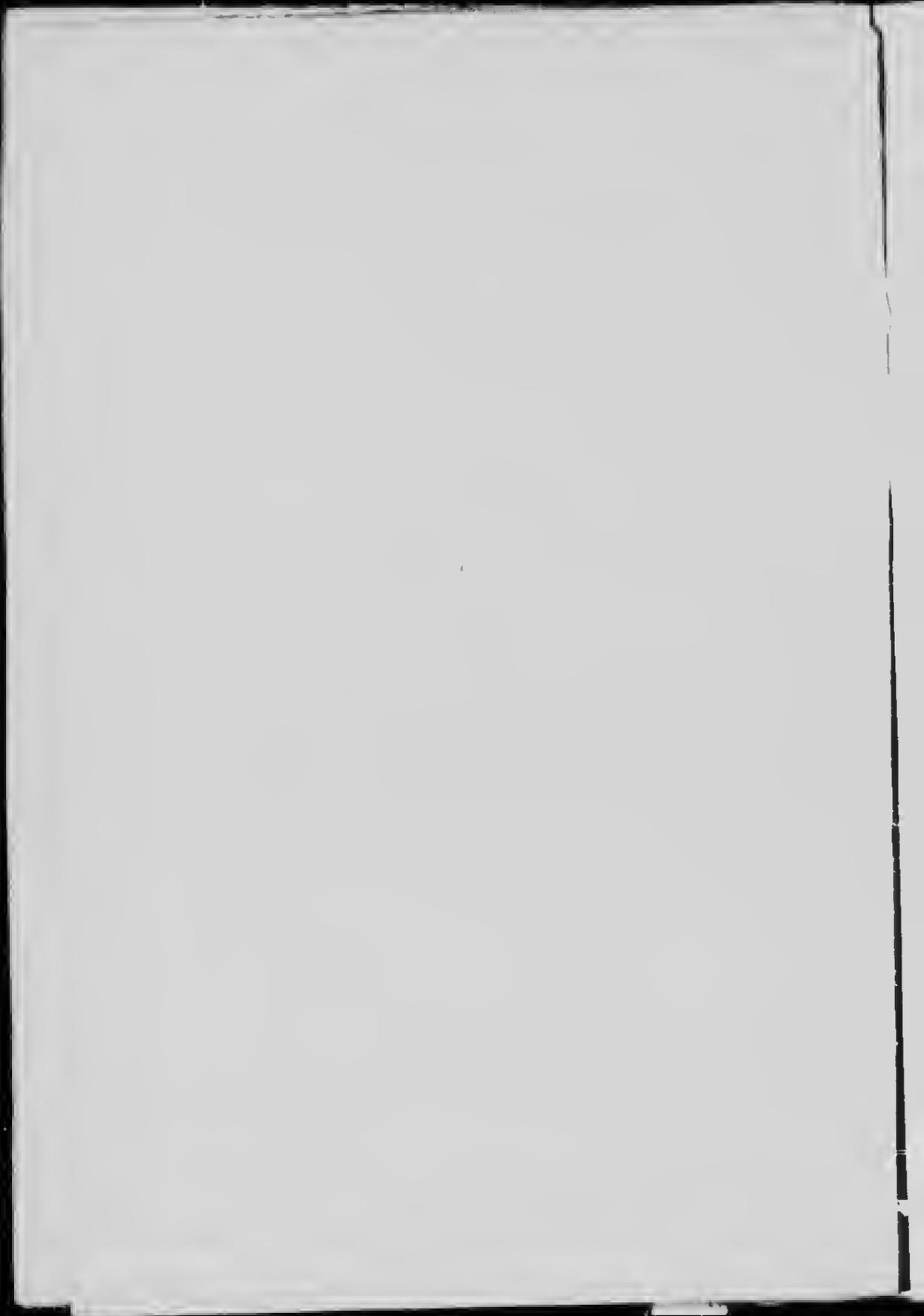
(1) La vénérable Mère Marie de Jésus, auteur de la « Cité Mystique » naquit le 2 avril de l'année 1602, à Agréda, ancie me et noble ville de la vieille Castille. Son père et sa mère étaient tous deux nobles et d'une vertu distinguée. Dieu leur donna assez de biens temporels pour qu'ils pussent vivre selon leur qualité, et aussi une famille nombreuse, puisqu'ils eurent onze enfants, dont il n'y eut que quatre qui arrivèrent à un âge avancé, à savoir deux garçons et deux filles : l'aînée de celles-ci fut Marie de Jésus ! Voir un extrait de sa merveilleuse Vie, dans l'ouvrage déjà cité : « La Bonne Sainte Anne. »

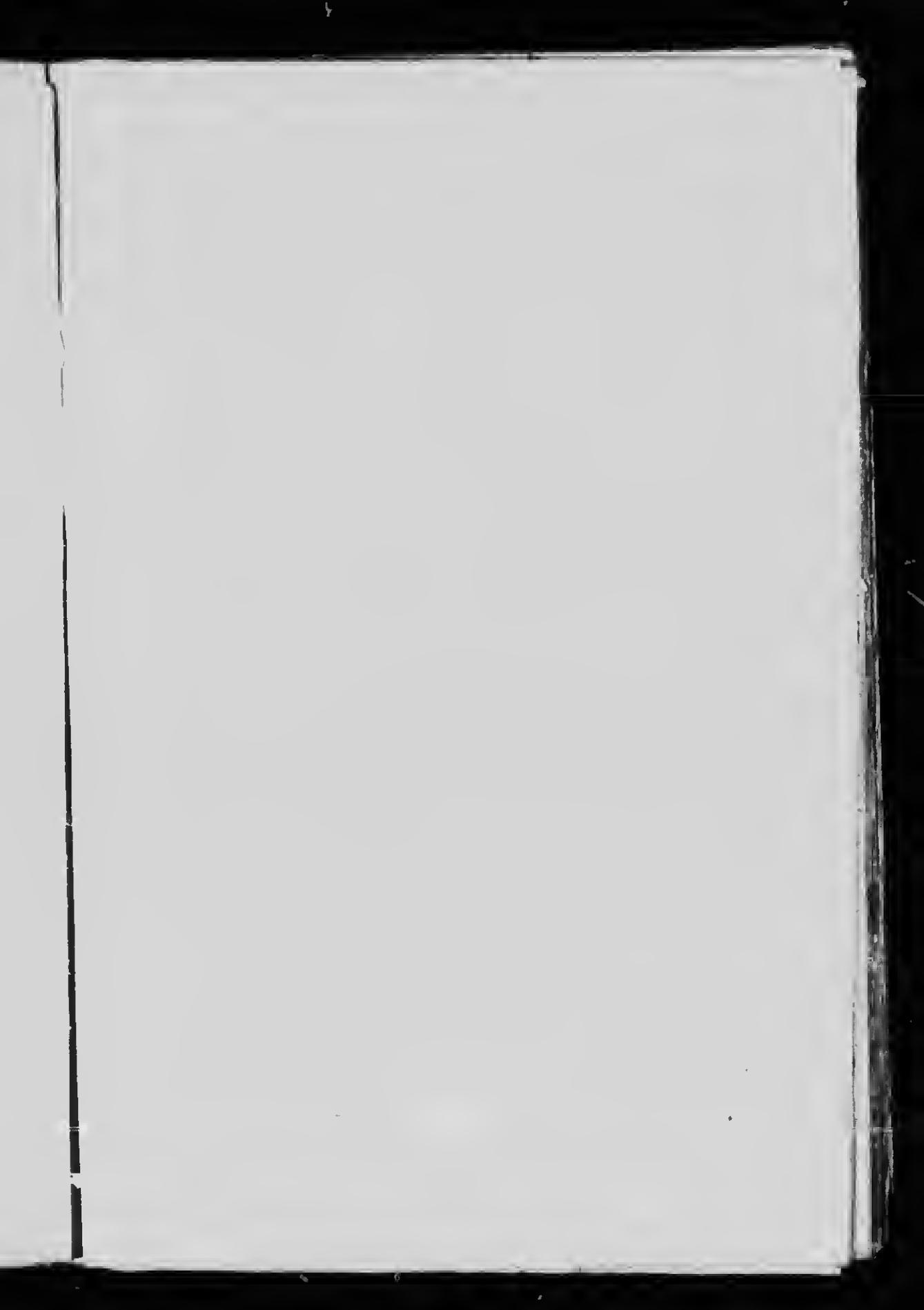
par la disposition et la volonté de Dieu que ma mère connut par une révélation particulière. La fondation eut lieu le jour de l'octave de l'Épiphanie, le 13 janvier 1619. Nous primes l'habit, ma mère, moi et ma sœur, le même jour : mon père alla aussi dans un autre couvent de l'ordre de notre séraphique père saint François, où deux de mes frères étaient déjà religieux ; il y prit l'habit, y fit profession, y donna de grands exemples de vertu, et y mourut saintement. Ma mère et moi reçûmes le voile le jour de la Purification de la grande Reine du ciel, le 2 février 1620. La profession de ma sœur fut différée, parce qu'elle n'avait point encore l'âge. Le Tout-Puissant favorisa, par sa seule bonté, notre famille, en nous faisant la grâce de nous consacrer tous à l'état religieux. Dans la huitième année de la fondation, et la vingt-cinquième année de mon âge, c'est-à-dire en l'an 1627 du Seigneur, l'obéissance me fit accepter la charge de supérieure, que j'exerce indignement aujourd'hui. Dans le courant des dix premières années de ma supériorité, je reçus plusieurs fois du Très-Haut et de la grande Reine du ciel elle-même l'ordre d'écrire sa très sainte vie ; mais je résistai par scrupule pendant tout ce temps-là à ces ordres divins, jusqu'en l'année 1637, où je commençai de l'écrire. Je l'avais achevée, quand je me décidai à brûler tous mes manuscrits, tant ceux qui regardaient ce sujet sacré que plusieurs autres, relatifs à des matières très graves et très mystérieuses, et cela, par suite des craintes et des tribulations dont j'ai parlé, et d'après le conseil d'un prêtre qui me dirigeait en l'absence de mon confesseur ordinaire, et qui me dit que les femmes ne devaient point écrire dans la sainte Église. Je ne manquai point de lui obéir avec une docilité que mes supérieurs et mon premier confesseur, qui connaissaient toute ma vie, me reprochèrent fortement. Et ils m'enjoignirent de nouveau par la sainte obéissance de recommencer mon ouvrage. Le Très-Haut

et la Reine du ciel réitérèrent aussi leurs ordres, pour me déterminer à obéir. Les lumières que je reçus de l'Être divin les faveurs que la droite du Seigneur me communiqua cette seconde fois, furent si grandes et si abondantes, les doctrines et les mystères que j'appris furent si profonds et si sublimes, que ma pauvre âme en fut toute renouvelée et vivifiée, grâce aux instructions de ma divine Maîtresse; mais il faudra-t-il que j'en fasse un livre à part qui sera comme la suite de cette histoire, et qui aura pour titre: *Les lois de l'épouse, les hautes perfections de son chaste amour, et le fruit tiré de l'arbre de la très sainte Vierge Marie, notre divine Maîtresse.* Je commençai d'écrire cette histoire par la grâce de Dieu, ce 6 décembre 1655, jour de la très pure et très immaculée Conception (1).

---

(1) La sainte Religieuse termina cette admirable *Vie* le 16 mai 1660, c'est-à-dire en moins de quatre ans et demi. C'est une nouvelle preuve de l'assistance divine, si l'on considère que cet Ouvrage si plein de mystères et composé par une fille ignorante, contient plus de quatre millions de lettres, pouvant évaluer huit à dix volumes de notre format in-8 ordinaire!







NOTRE-DAME DE LOURDES

VIE  
DE LA  
TRES SAINTE VIERGE

---

CHAPITRE PREMIER

---

L'IMMACULÉE CONCEPTION

---

Toutes les choses qui doivent être sont décrétées et déterminées avec leurs propriétés et leurs circonstances, au tribunal de la volonté divine, comme dans le principe nécessaire et dans la cause universelle de tout ce qui est créé, sans qu'aucune y soit oubliée, ni qu'après avoir été déterminée, elle puisse être empêchée par aucune puissance créée. L'univers entier, avec tout ce qu'il renferme, dépend de ce gouvernement ineffable, qui concourt et préside à tout par les causes naturelles, sans avoir jamais ni laissé ni pu laisser manquer un seul point requis. Dieu a fait tout ce qui est créé, et il le soutient par sa seule volonté ; il dépend de lui de conserver l'être qu'il a donné à toutes choses, ou de le lui ôter, les réduisant au néant, d'où il les a tirées. Mais comme il les a toutes créées pour sa gloire et pour celle du Verbe incarné, il a eu soin, dès le commencement de la création, d'ouvrir et de disposer les voies par où le même Verbe devait descendre pour se revêtir

de la chair humaine et pour converser avec les hommes, afin de les conduire à Dieu et de leur apprendre, à le connaître, à le craindre et à le servir, à l'aimer, et à mériter d'en jouir et de le louer éternellement.

Son saint Nom a été admirable par toute la terre et glorifié au milieu de la société des saints qu'il avait choisis pour en faire au Verbe incarné, un peuple dont il devait être le chef. Tout était prêt, tout avait été convenablement réglé suivant les dispositions de la divine Providence; le temps qu'elle avait déterminé pour la création de cette femme merveilleuse, qui apparut dans le ciel revêtue du soleil, s'approchait.

La divine Sagesse avait préparé toutes choses pour séparer de la masse corrompue de la nature humaine la Mère de la grâce. Le nombre fixé des patriarches et des prophètes était déjà atteint et complet; on pouvait voir les hautes montagnes sur lesquelles cette cité mystique de Dieu se devait édifier. Le Très-Haut, pour la doter et l'enrichir, lui avait préparé par la puissance de sa droite les trésors inestimables de sa divinité. Il lui tenait tout prêts, pour sa garnison et pour sa garde, mille anges chargés de servir leur Reine et maîtresse en sujets très fidèles. Il établit la lignée toute noble et toute royale dont elle descendrait; et il choisit les parents très saints et très parfaits dont elle naîtrait, sans qu'il fût possible d'en trouver de plus saints durant ce siècle; car s'il y en eût eu de plus grands et de plus dignes d'être les parents de Celle que Dieu lui-même prenait pour Mère, on ne saurait douter qu'il ne les eût choisis.

Ils les prévint des grâces et des bénédictions de sa droite les plus abondantes et les enrichit de toutes sortes de vertus, des illustrations les plus spéciales de la science divine et de tous les dons du Saint-Esprit. Après qu'il leur eût annoncé qu'ils auraient une Fille admirable et bénie entre toutes les femmes, l'ouvrage de la première conception, c'est-à-dire de celle du très pur corps de Marie s'exécuta. Ses parents avaient, quand ils se marièrent, sainte Anne vingt-quatre ans, et saint Joachim quarante-six. Vingt années se passèrent après leur mariage sans qu'ils eussent des enfants, et ainsi la mère avait, au temps de la conception de la fille, quarante-quatre

ans et le père soixante-six. Elle eut lieu selon l'ordre commun des autres conceptions; mais la vertu du Très-Haut la préserva de ce qui aurait pu s'y trouver d'imparfait et de désordonné, en n'y laissant que les conditions nécessaires de la nature, afin que le corps le plus excellent qui ait jamais appartenu à une simple créature, fut formé sans la moindre imperfection.

Les bienheureux parents de l'auguste Vierge furent guidés par la grâce dans cette innocente conception, et la grâce en éloigna tellement toute sorte de sensualité que l'aiguillon du péché originel n'y eut aucune part et qu'il ne s'y trouva aucune trace des effets qui accompagnent la conception des autres hommes. Les circonstances de cette très pure conception n'étant dès lors entachées d'aucune imperfection, les causes secondes en furent très méritoires. Par conséquent, il fut très-simple que le péché restât tout à fait étranger à cette conception, telle que la divine Providence l'avait réglée par une voie extraordinaire, dont elle avait réservé le bénéfice exclusivement à celle qui devrait être sa très digne Mère.

Le Très-Haut créa l'âme de sa Mère et l'infusa dans son corps; et en recevant cette pure créature au nombre de ses habitants, le monde eut le bonheur de recevoir la plus sainte, la plus parfaite et la plus agréable aux yeux de la Majesté divine qui ait été créée et puisse être créée jusqu'à la fin du monde. L'âme bienheureuse de l'incomparable Marie fut remplie au même instant de grâces et de dons qui l'élevèrent au-dessus des plus hauts séraphins. Il n'y eut donc aucun moment où elle ait été privée de la lumière, de la faveur et de l'amour de son Créateur: aucun moment où la tache et les ténèbres du péché originel aient pu l'atteindre d'une manière quelconque. Elle fut, au contraire, créée avec une justice plus parfaite et plus éminente que celle qu'Adam et Eve reçurent lors de leur création. L'usage d'une raison parfaite, et proportionnée aux dons spirituels qu'elle obtenait, lui fut aussi accordée, afin que ces dons ne fussent pas inutiles un seul instant et qu'ils opérassent des effets si admirables que le Créateur y pût prendre de souveraines complaisances.

J'avoue que les communications et les lumières que je reçois sur ce grand mystère me ravissent et me confondent; mon cœur, dans l'impuissance où je suis d'exprimer ce qu'il ressent, se livre tout entier aux transports de son admiration, en imposant silence à ma langue. . .

Au temps de l'infusion de l'âme dans le corps de l'auguste Vierge, le Très-Haut voulut que sa mère, sainte Anne, ressentit et reconnût d'une manière merveilleuse la présence de la Divinité: elle fut remplie du Saint-Esprit et pénétrée intimement de tant de joie et d'une dévotion si vive et si au-dessus de ses forces ordinaires, qu'elle fut ravie en une extase très sublime, où elle puisa de très hautes notions sur les mystères les plus cachés, et célébra le Seigneur par de nouveaux cantiques d'allégresse.

Dieu dirigea le torrent impétueux de sa Divinité vers cette cité mystique, l'âme très sainte de Marie, pour la réjouir et l'enrichir de la plénitude de ses bénédictions les plus abondantes; elles découlaient, comme d'une source inépuisable, de la sagesse infinie et de l'immense bonté du Très-Haut qui avait déterminé de déposer en cette divine Reine les plus grands trésors de grâce et de vertu qui aient jamais été donnés ou doivent l'être pendant toute l'éternité à aucune autre créature. Quand l'heure arriva de les lui distribuer, c'est-à-dire à l'instant même où elle reçut l'être naturel, le Tout-Puissant satisfît le désir qu'il réprimait en quelque sorte dès son éternité, en attendant le temps convenable pour accomplir la promesse qu'il avait faite à son amour. A cet effet, ce très fidèle Seigneur répandit dans la très sainte âme de Marie, au moment de sa conception, toutes les grâces et tous les dons, à un degré si éminent que tous les saints ensemble n'y pourront jamais atteindre, de même qu'aucune langue humaine ne pourra jamais l'exprimer.

L'auguste Vierge découvrit, au moyen de ces grâces du Très-Haut, avec une merveilleuse pénétration, les hommes, les anges, leur rang, leur dignité et leurs opérations et toutes les créatures irraisonnables avec leurs instincts et leurs qualités. Elle connut la création, l'état et la perte des anges; la justification

et la gloire des bons, la chute et la punition des méchants ; le premier état d'innocence d'Adam et d'Eve, comment furent trompés nos premiers parents, leur péché et les misères auxquelles il les assujettit, et après eux tout le genre humain : le dessein qu'avait formé la volonté divine pour le réparer et qu'elle se disposait à réaliser bientôt ; l'harmonie et les lois des cieux, des astres et des planètes : les propriétés et la nature des éléments : le purgatoire, les limbes et l'enfer ; et comment toutes ces choses avaient été créées, avec ce qu'elles renferment, par la puissance divine et conservées par sa seule bonté infinie, sans qu'elle eût besoin d'aucune ? Et surtout elle pénétra de très hauts secrets sur le mystère que Dieu allait opérer en se faisant homme pour racheter tout le genre humain, quoi qu'il n'eût pas sauvé ainsi les mauvais anges.

Toutes ces merveilles, à la connaissance desquelles la très sainte âme de Marie fut initiée selon leur ordre, dès l'instant où elle fut unie à son corps, lui firent aussitôt pratiquer des actes sublimes de vertu, qu'elle accompagnait d'autres actes d'admiration, de louange, de glorification, d'adoration, d'humiliation, d'amour de Dieu et de douleur des péchés qui offensaient ce souverain bien, qu'elle reconnaissait comme l'auteur et la fin de toutes choses. Elle offrit d'elle-même un sacrifice qui fut fort agréable au Très-Haut, commençant dès ce moment de le bénir avec un ardent amour et de lui payer le tribut que tant d'hommes lui avaient refusé, après les mauvais anges. Enfin, elle pria les anges bienheureux, dont elle était déjà déclarée Reine, de l'aider à glorifier le Créateur et le maître de tous les êtres et d'intercéder aussi pour elle.

† Nous croyons être agréable au pieux lecteur, en reproduisant ici un extrait de l'admirable Bulle par laquelle la sainte Eglise a proclamé le dogme de l'Immaculée Conception.

\* ... Les Pères de l'Eglise et les écrivains ecclésiastiques, réfléchissant dans leur esprit et dans leur cœur que la bienheureuse Vierge, en recevant de l'ange Gabriel l'annonce de la sublime dignité de Mère de Dieu était le siège de toutes les grâces divines, qu'elle était ornée de tous les dons du Saint-Esprit ; bien plus qu'elle était comme un trésor inépuisable et

comme un abîme infini de ces mêmes grâces, tellement que, soustraite à la malédiction et participant avec son Fils à la bénédiction perpétuelle, elle a mérité d'entendre Elisabeth, inspirée par l'Esprit-Saint, lui adresser ces paroles : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni. »

« De là est venu ce sentiment non moins clair qu'unanime des mêmes Pères, que cette Vierge très glorieuse, pour laquelle Celui qui est puissant a fait de grandes choses, a brillé d'une abondance de dons célestes, d'une plénitude de grâces et d'une innocence telle qu'elle a été comme un miracle ineffable de Dieu, ou plutôt comme l'apogée de tous les miracles ; qu'elle a été la digne Mère de Dieu, et que, rapprochée de Dieu, autant que le comporte une nature créée, elle s'est élevée au-dessus de tous les éloges, tant des hommes que des anges . . . Joignons à cela les expressions si belles dont ils se sont servis en parlant de la Conception de la sainte Vierge, lorsqu'ils ont dit que « la nature s'était arrêtée toute tremblante devant la grâce et n'avait pas osé poursuivre sa marche, car il devait arriver que la Vierge, Mère de Dieu, ne fut pas conçue par Anne avant que la grâce eût produit son fruit. » En effet, elle devait être la première-née par la Conception, elle qui devait concevoir le premier-né d'entre toutes les créatures. Ils ont attesté que la chair de Marie, provenant d'Adam, n'a pas contracté les taches d'Adam et que c'est pour cela que la bienheureuse Vierge Marie est le tabernacle créé par Dieu lui-même, formé par le Saint-Esprit et que cette même Vierge est et doit être considérée comme Celle qui fut le premier ouvrage propre de Dieu, qui échappa aux traits enflammés de l'esprit malin, et que toute belle par sa nature, absolument exempte de souillure, elle brilla aux regards du monde, dans sa Conception Immaculée, comme une aurore d'une étincelante pureté. Car il ne convenait pas que ce vase d'élection fut soumis à la corruption commune, parce que, bien différente des autres créatures, Marie n'eut de commun avec Adam que la nature et non la faute. Bien plus, il convenait que le Fils unique, qui a au Ciel un Père que les séraphins proclament trois fois saint, eût sur la

terre une Mère qui n'eût jamais été privée de l'éclat de la sainteté. Et cette doctrine fut si fort à cœur aux anciens que par une merveilleuse et singulière forme de langage qui eut chez eux comme une force de loi, ils appelèrent souvent la Mère de Dieu, Immaculée et absolument immaculée ; innocente et très innocente ; exempte de tache et de toute tache ; sainte et sans souillure du péché ; toute pure ; complètement intacte ; le type et le modèle même de la pureté et de l'innocence ; plus belle que la beauté ; plus gracieuse que la grâce ; plus sainte que la sainteté ; seule sainte ; très pure d'âme et de corps ; surpassant de beaucoup toute intégrité et toute virginité ; seule devenue toute entière le domicile de toutes les grâces du Saint-Esprit et qui, à l'exception de Dieu seul, est supérieure à toute créature, l'emporte en beauté, en grâce et en sainteté sur les chérubins et les séraphins eux-mêmes et sur toute l'armée des anges ; celle enfin dont toutes les voix du Ciel et de la terre ne sauraient proclamer dignement les louanges ! »

## CHAPITRE DEUXIEME

---

### LA PORTE DORÉE

---

*Pieuses traditions.* — La Porte Dorée est très probablement cette Porte Spécieuse, où, d'après une pieuse et ancienne tradition, saint Joachim apprit de la bouche d'un ange que sa femme mettrait au monde une fille qui s'appellerait Marie et qui deviendrait un jour la Mère du Messie. Pour gage de la vérité de cette prophétie, il lui assura qu'il rencontrerait sainte Anne, sa femme, à cette même Porte Spécieuse. Selon la tradition c'est encore par cette même porte que Notre-Seigneur Jésus-Christ fit son entrée triomphale à Jérusalem (1).

*Historique.* — Siroës, fils de Chosroës, roi de Perse, ayant été vaincu par Héraclius, fut contraint de rendre la vraie Croix dont son père s'était emparé dix ans auparavant. Héraclius l'ayant reçue, la mit sur ses épaules, et, entrant dans la ville (de Jérusalem) par la Porte Dorée, porta au Calvaire le glorieux trophée de sa victoire. A l'époque des Croisades, cette Porte ne s'ouvrait que deux fois l'an : le dimanche des Rameaux, en souvenir de l'entrée de Notre-Seigneur, et à la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix en souvenir de ce que fit l'empereur Héraclius (2).

*Etat actuel.* — Depuis longtemps les Musulmans la tiennent complètement murée, pour conjurer une prophétie, imaginée on ne sait quand, et sur la foi de laquelle, ils croient que les

---

(1) Guide Indic. 1<sup>re</sup> Partie. — (2) Ibid.

Francs (Européens) rentreront un vendredi par cette Porte et s'empareront de nouveau de la Ville Sainte.

*Description.* — Voici l'opinion du savant palestinologue, Melchior de Vogué, sur ce monument qu'il décrit tout en l'examinant : « Le miracle du boiteux guéri par saint Pierre s'opéra près de la belle Porte. On savait que cette porte était à l'est du Temple, mais les enceintes intérieures étaient détruites : la Porte Orientale de l'enceinte extérieure était seule encore visible, protégée par sa position demi-souterraine et les grandes dimensions de ses jambages monolithes. La tradition s'attacha à ces ruines : elle devint la *Porta Speciosa*, des Actes des Apôtres. . . dans la suite elle s'appela Porte Dorée. Les pèlerins vinrent la vénérer. J'ignore ce qui fut construit au IV<sup>e</sup> siècle ; mais au V<sup>e</sup> ou au VI<sup>e</sup> on bâtit un monument qui subsiste encore, et qui sauf quelques restaurations partielles est parvenu intact jusqu'à nous.

Le plan du monument est bien simple : les gros jambages monolithes étant pris pour point de départ, on les encastra dans deux piliers qui ont une saillie extérieure de deux mètres sur l'ancien alignement du mur. Entre deux, on construisit un pilier décoré sur ses deux faces de colonnes engagées, et sur ces trois supports, on banda les archivoltes de l'entrée extérieure. Les deux baies sont aujourd'hui fermées par un mur de remplissage qui a fait disparaître la colonne médiane. A l'intérieur, on disposa un long vestibule, en superbe appareil, couvert de six coupes appareillées, à pendentifs sphériques, dont les grands arcs, très surbaissés, s'appuient, d'une part sur les murs latéraux, de l'autre sur les deux colonnes centrales. A l'extrémité occidentale, on répéta les deux baies de l'entrée orientale, avec leur pilier intermédiaire. Cette disposition est byzantine. . . . »

*Enceinte du Haram-es-Schérif : murs antiques : fouilles.*  
— La Porte Dorée se trouve dans la face orientale de la vaste enceinte du Temple. M. Victor Guérin, dans son bel Ouvrage intitulé : « La Terre-Sainte », en parle ainsi : « . . . en troisième lieu, de notables portions de l'antique mur extérieur d'enceinte qui environnait le parvis des Gentils et embrassait

toute la plate-forme supérieure du Moriah ont résisté à tous les efforts du temps et des hommes. Ces portions, M. de Sanley les déclare Salomoniennes; M. de Vogüé, au contraire, les croit Hérodiennes. Je dois dire ici que les fouilles entreprises et exécutées en 1867 par le capitaine anglais Warren, autour du Haram-es-Schérif me paraissent confirmer le système de M. de Sanley. » L'auteur rapporte ensuite quelques-uns des résultats de ces importantes fouilles, et conclut ainsi : « En résumé, l'enceinte du Haram est telle, *dans ses fondations* (1), que l'ont laissée Salomon et les autres rois de Juda, ses successeurs. . . » M. Guérin qui a pris les mesures de cette vaste enceinte donne les dimensions suivantes :

Face Nord : développement	325 mètres.
Face Est :                    "	450    "
Face Sud :                   "	280    "
Face Ouest :                "	480    "

Ce qui donne un périmètre total de quinze cent trente-cinq mètres (*vingt-huit* arpents de tour !)

Tout le monde connaît l'histoire de la prise de Jérusalem par Titus, et comment le Temple, ce monument unique dans l'univers a été ruiné, à tel point que, littéralement, il n'en est pas resté pierre sur pierre !

*Pleurs des Juifs.* — Sur les ruines de l'ancienne Jérusalem, l'empereur Adrien bâtit une nouvelle ville à laquelle il donna le nom d'Elia Capitolina, et il édicta les lois les plus sévères contre les malheureux restes de la nation Judaique. Les ordonnances de cet empereur vis-à-vis des Juifs étaient encore dans toute leur vigueur du temps de saint Jérôme. Ce grand Docteur nous en a laissé un émouvant tableau dans son Commentaire sur le prophète Sophonie. « Jusqu'au jour d'aujourd'hui, dit-il, les anciens habitants de cette terre, après avoir

(1) Nous avons visité nous-même et étudié, pendant dix ans, ces intéressantes ruines, avec l'auteur du Guide Ind. de Terre-Sainte, qui est descendu dans les puits de mine du Cap. Warren et qui a vu de ses propres yeux, à plus de 80 pieds sous terre, la *première assise* de cette admirable enceinte, placée, avec art, sur les faces inégales du roc.

mis à mort les prophètes de Dieu, et le Fils de Dieu lui-même, son Fils unique, ont la défense sévère de mettre le pied dans Jérusalem ! Pour obtenir la permission de venir une *seule fois* l'année pleurer sur les cendres de leur ville détruite, ils doivent payer un tribut. Juste vengeance de Dieu qui force cette nation perfide, qui un jour acheta le sang précieux de Notre-Seigneur, à acheter maintenant ses propres larmes ! Vous verriez, le jour anniversaire de la prise de Jérusalem et de la destruction du Temple par les Romains, accourir ici de tous les pays circonvoisins, une foule immense de Juifs, plongés dans la plus profonde douleur : des vieillards décrépits, de jeunes vierges, de tendres enfants, des jeunes gens dans la fleur de l'âge, les vêtements déchirés et pleins de poussière, vous les verriez se montrer des exemples vivants de la colère de Dieu, dans leurs habits sombres, leurs visages amaigris, le regard triste et abaissé vers la terre, leur pas incertain et leur chevelure en désordre. Et tandis que sur le mont des Oliviers et sur le Calvaire brille de tout son céleste éclat le signe sacré de notre Rédemption, ce peuple infortuné vient pleurer sur son Temple réduit en cendres ! Oh ! émouvant spectacle ! A la vue de ces rues, en face de ces murs, à l'aspect de ces habitations, si différentes de celles qu'habitaient un jour leurs pères, ils laissent échapper un torrent de larmes ; d'autres se frappent la poitrine ; d'autres encore se battent au visage et s'arrachent les cheveux ; ils vont, poussant de profonds soupirs, chercher, dans leur anxieuse douleur, le Temple, là où ils savent bien qu'il n'existe plus ! Ils accompagnent ce deuil si profond du son lugubre de divers instruments, pour accomplir cette parole du prophète qui annonce que leurs solennités seraient changées en deuil et en plaintes lugubres. Cependant l'heure arrive à laquelle il ne leur est plus permis de rester dans Jérusalem. Avant de quitter la ville, cette ville qu'il ne leur sera même plus loisible de contempler de loin, jusqu'à leur retour, à pareil jour l'année suivante, ils se tournent vers les soldats qui les battent et les poussent dehors, le visage baigné de larmes, les hardes du voyage sur les épaules, pâles, tristes, levant vers le ciel des mains suppléantes, ils demandent par pitié qu'on les laisse pleurer encore. Les

soldats non moins avides d'or que durs à leurs prières, leur accordent cette maigre consolation, moyennant un nouveau tribut. Et tous ces malheureux, aussi pauvres qu'avares, ne pouvant se détacher de ces lieux si chers, mettent de nouveau la main dans leur bourse et paient un nouveau tribut, en prix de nouvelles larmes ! »

Ce que faisaient les restes infortunés d'Israël, au temps de saint Jérôme, ils le font encore aujourd'hui. Le tribut n'est plus exigé ; la proscription est abolie, mais le deuil antique, les lugubres lamentations restent tout entières. Un des spectacles qui excite le plus la curiosité des étrangers à Jérusalem, c'est celui qui se représente chaque vendredi, au lieu appelé, *Place des Pleurs* !

Cette place se trouve devant la face occidentale (à l'opposite de la Porte Dorée) de la vaste enceinte du Temple, c'est là que chaque vendredi, les Juifs donnent le spectacle qu'un Pèlerin, fidèle interprète de nos propres impressions va nous décrire : « Cette *place des Pleurs* est une espèce de corridor long d'environ trente mètres et dont le côté oriental est formé par un fragment de l'antique enceinte extérieure du Temple. Le sol est recouvert d'un pavé entretenu dans un état rare de propreté, c'est pour ainsi dire une synagogue sans toit, lieu sacré de prières, d'un peuple sans patrie dans sa patrie même. Tous les vendredis, des Juifs de tout sexe et de tout âge, se rassemblent devant ces restes impassibles de leur religion et de leur nationalité détruites. Les uns, venus du fond de l'Allemagne, avec leur toque de fourrure ; les autres, des provinces Russes et Polonaises, avec leur longue robe grasseuse et leur feutre indescriptible ; ceux-ci, arrivant du Maroc et de l'Algérie, convertis d'un burnous en lambeaux ; ceux-là, des pays Orientaux, où ils portent le turban bleu, surmonté d'une excroissance conique ; tous, ridicules ailleu. à cause de leurs fantastiques costumes, ont ici un caractère commun de tristesse et de proscription qui les rend intéressants. Je les ai visités, en ce lieu, deux vendredis, à des heures différentes ; il y avait foule. Les uns se tenaient accroupis, les jambes croisées, à la manière turque, et se balançaient d'avant en arrière,

comme des gens ivres de douleur ; ils chantaient d'une voix triste et monotone, dans leur antique idiôme hébraïque, les psaumes du Roi-Prophète ; d'autres debout, une vieille Bible à la main, le pied droit étendu, et se balançant aussi, lisaient attentivement ; un grand nombre, le front collé sur les pierres vénérables qu'ils baisaient de temps en temps, récitaient langoureusement les Lamentations de Jérémie. . .

J'ai remarqué surtout un de ces infortunés enfants de Jacob, un Rabbin probablement, qui se distinguait par une ferveur inexprimable. Debout auprès de l'enceinte, il lisait dans une Bible jaunie et prononçait les paroles sacrées avec une véhémence incroyable ; il faisait continuellement des salutations profondes vers la muraille ; il frappait sa poitrine, se tirait les cheveux et donnait les marques de la plus vive douleur. Il y avait aussi des femmes, mais en moins grand nombre et quelques jeunes enfants.

J'avais entendu dire que les Juifs arrosaient de leurs pleurs les débris de ce mur du Temple, mais je pensais qu'il ne fallait pas prendre ceci à la lettre ; je changeai d'avis à Jérusalem. Je vis, en effet, plusieurs femmes et jeunes filles enfoncer leurs têtes dans les trous du mur hébraïque et verser des larmes amères, en songeant au désastre d'Israël. Je me rappelai alors que Notre-Seigneur, lorsqu'il sortit pour la dernière fois de la Ville déicide, dit aux femmes qui se trouvaient sur son passage : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, car des jours viendront dans lesquels on dira : Bienheureuses les femmes stériles ! . . . » Ces jours sont venus, ils durent encore et rien ne peut tarir les larmes des Filles de Jérusalem ! Nous quittâmes ce lieu, le cœur serré, à la vue d'un désespoir que dix-huit siècles n'ont pas encore calmé ! »

## CHAPITRE TROISIEME

---

### LA NAISSANCE DE MARIE

---

La Vierge Marie vint au monde le 8 septembre. Elle naquit pure, belle et toute pleine de grâces, nous montrant par là qu'elle naissait exempte de la loi et du tribut du péché. Et quoique sa naissance n'ait pas différé matériellement de celle des autres filles d'Adam, elle présenta de tels caractères et des grâces si particulières, qu'elle fut toute miraculeuse et exceptionnelle, à l'éternel honneur de Celui qui en était l'auteur. Cette divine étoile, avant-courrière du jour, vint donc au monde vers minuit, pour commencer à diviser la nuit de l'ancienne loi et des premières ténèbres, du nouveau jour de la grâce qui allait bientôt paraître. On enveloppa la bienheureuse Marie de ses langes, et cette petite créature, qui avait toutes ses pensées et tous ses désirs en la divinité, fut emmaillottée et traitée à l'instar des autres enfants, quoiqu'elle surpassât en sagesse et les hommes et les anges. Sa mère ne voulut point permettre que d'autres mains que les siennes s'employassent à son ajustement : elle en prit elle-même tout le soin possible sans en être nullement embarrassée, le Très-Haut lui accordant des faveurs particulières dans cette circonstance. Sainte Anne reçut entre ses bras Celle qui, étant sa propre fille, était aussi parmi les simples créatures, dont elle était la Reine, le plus riche trésor du ciel et de la terre, puisqu'elle n'était inférieure qu'à Dieu seul. Sa mère l'offrit avec ferveur et avec des larmes de joie à la Majesté divine, disant intérieurement : « Seigneur, dont la sagesse et la puissance sont infinies, créateur de tout ce qui a

l'être, je vous offre le fruit que je viens de recevoir de votre divine bonté, et je vous rends mille actions éternelles de grâces de me l'avoir donné sans que j'aie pu le mériter. Disposez, Seigneur, de la fille et de la mère selon votre très sainte volonté, et daignez de l'inaccessibles trône de votre gloire abaisser vos regards sur notre petite. Soyez éternellement béni d'avoir enrichi le monde d'une créature qui vous est si agréable et d'avoir préparé en elle la demeure et le tabernacle du Verbe éternel. J'en félicite mes Pères et les Prophètes, et en eux tout le genre humain, à cause du gage assuré de Rédemption que vous leur envoyez. Mais comment me comporterais-je avec celle que vous me donnez pour fille, tandis que je suis indigne d'être sa servante ? Comment oserai-je toucher la véritable Arche du Testament ? Accordez-moi, mon Seigneur et mon Roi, la lumière qui m'est nécessaire pour découvrir votre sainte volonté et pour l'exécuter selon votre bon plaisir, dans la mission que je dois remplir auprès de ma fille.»

Le Seigneur répondant en secret à sainte Anne lui dit de traiter cette divine créature, en ce qui concernait l'extérieur, comme une mère sa fille, sans lui témoigner aucun respect apparent, sauf à la respecter à son intérieur, et à s'occuper de son éducation avec tout le dévouement et toute la sollicitude de la mère la plus tendre. L'heureuse mère s'acquitta de tous ces devoirs, et usant de ses droits sur sa fille, sans manquer à l'honneur qui lui était dû, elle s'égayait avec elle, la traitait et la caressait à la manière des autres mères : mais elle lui montrait néanmoins toujours des égards et une certaine discrétion qu'exigeait le mystère si caché et si divin qui se trouvait renfermé entre la fille et la mère. Les anges de la garde de la très douce Marie, auxquels se joignirent beaucoup d'autres esprits célestes, l'entourèrent avec respect, lui rendirent leurs hommages entre les bras de sa mère et lui chantèrent des hymnes harmonieux que la bienheureuse Anne entendit en partie. Les mille anges chargés de garder notre auguste Reine s'offrirent et se dévouèrent à son service : et ce fut la première fois qu'elle les vit sous une forme corporelle, avec les devises et les insignes que je décrirai dans un autre chapitre : et l'enfant leur

demanda qu'ils louassent le Très-Haut avec elle et en son nom.

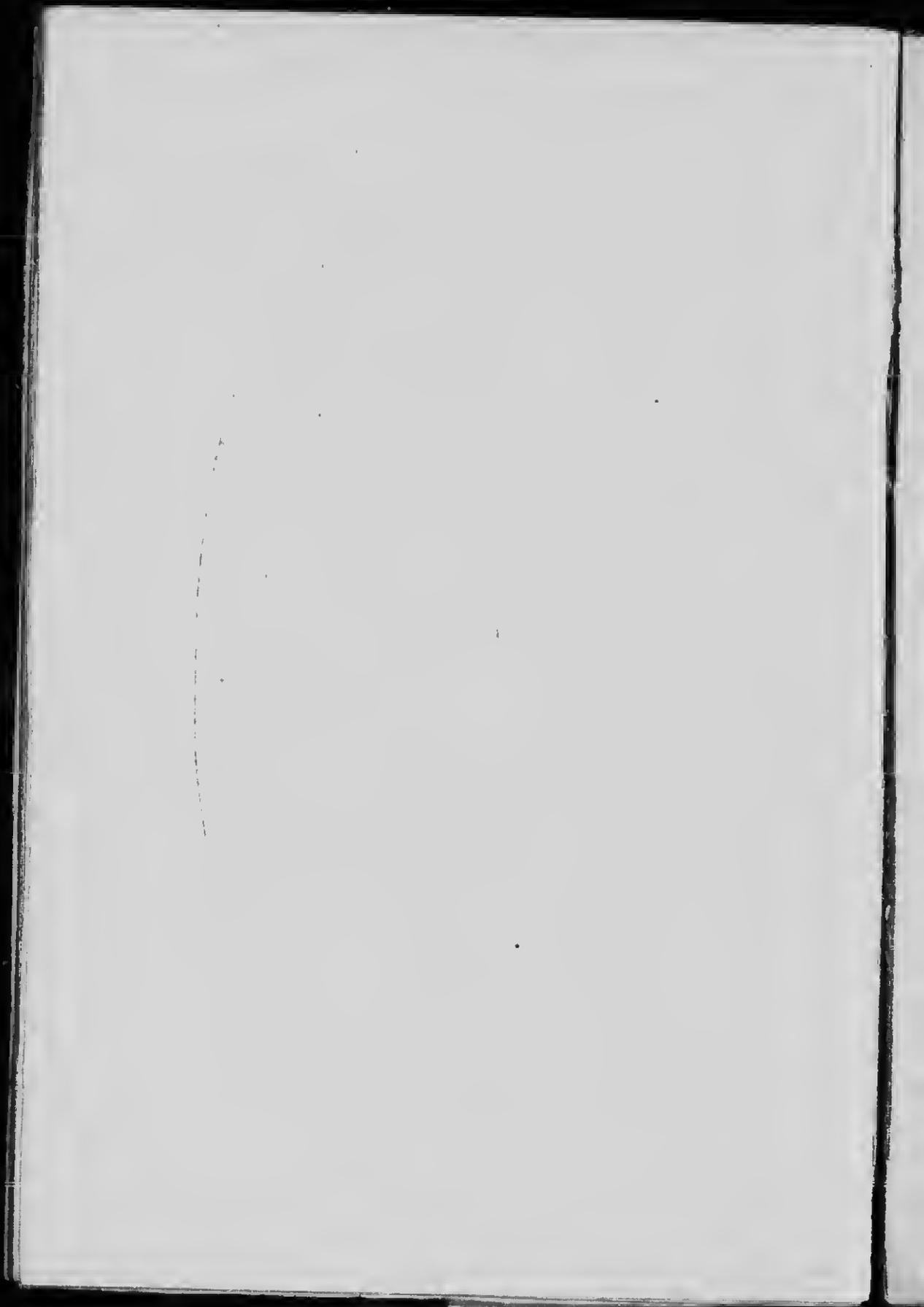
A l'instant où naquit notre glorieuse Reine, le Très-Haut envoya le saint archange Gabriel aux Limbes, pour qu'il apprît aux saints Pères une nouvelle si heureuse et si consolante. L'ambassadeur céleste descendit aussitôt, éclairant ces sombres retraites et réjouissant les justes qui s'y trouvaient détenus. Il leur annonça que le jour de la félicité éternelle tant désiré et attendu par eux commençait à paraître, que la réparation du genre humain, si souvent prédite par les Prophètes, allait s'accomplir, parce que la Mère future du Messie promis venait de naître et qu'ils ne tarderaient pas de voir le salut et la gloire du Très-Haut. Puis l'archange lui fit connaître les excellences de l'auguste Marie et les merveilles que déjà la main du Tout-Puissant avait opérées en elle, afin qu'ils comprissent mieux le principe du mystère qui devait mettre fin à leur longue captivité. Aussi les Pères, les Prophètes et tous les autres justes qui étaient aux Limbes se réjouirent-ils et louèrent-ils le Seigneur par des cantiques nouveaux en reconnaissance de cette faveur.

Tout ce que je viens de raconter se passa en fort peu de temps, lorsque notre Reine vit la lumière du soleil matériel, qu'elle connut ses parents selon la nature, ainsi que beaucoup d'autres créatures par ses propres sens; et ce fut le premier pas qu'elle fit dans le monde en naissant. Le puissant bras du Très-Haut opéra dès lors en elle de nouvelles merveilles, qui surpassent toutes les conceptions humaines; la première et bien extraordinaire fut d'envoyer sur la terre une multitude d'anges, afin qu'ils enlevassent dans le ciel empyré, en corps et en âme, celle qui était élue pour être la Mère du Verbe éternel, en vue des desseins que le Seigneur avait formés.

Qui pourra dignement célébrer cet étonnant prodige de la droite du Tout-Puissant? Qui dépeindra la joie et l'admiration des esprits angéliques, à la vue de cette merveille si nouvelle entre les œuvres du Très-Haut, qu'ils célébraient aussi par des cantiques nouveaux? Ils reconnurent dans cette occasion leur Reine, et rendirent hommage à leur Maitresse, Mère future de Celui qui devait être leur chef, comme il était la cause de la grâce et de la gloire qu'ils possédaient, puisqu'il les leur avait

LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE





acquises par ses mérites prévus en la divine acceptation. Mais qui pourrait pénétrer le secret du cœur de cette tendre et aimable enfant pendant la durée et les effets de cette faveur inouïe ? Je le laisse à deviner à la piété catholique, en attendant que quelques âmes justes le découvrent dans le Seigneur, et que nous-mêmes nous le découvrons, quand par sa miséricorde infinie nous pourrons jouir de lui face à face.

Pendant le temps assez long que la divine enfant resta dans le ciel empyrée, sa mère Anne fut ravie en extase dans une haute contemplation, où elle apprit de très grands mystères touchant la dignité de Mère de Dieu pour laquelle sa Fille était choisie, bien qu'elle ne sût pas ce qui se passait en elle. Et ces mystères, la prudente Eponse de Joachim les conserva toujours dans son cœur, pour régler sur leur importance sa conduite à l'égard de sa très sainte Fille.

Huit jours après la naissance de l'auguste Reine, plusieurs légions d'anges descendirent du ciel dans un brillant apparat ; chacun d'eux avait un bouclier resplendissant, où le nom de MARIE était gravé en caractères du plus vif éclat ; ils se montrèrent tous à l'heureuse mère et lui dirent que le nom de sa fille était celui de Marie, qu'elle y voyait tracé ; que la divine Providence le lui avait imposé et voulait qu'elle et Joachim le lui donnassent en hommage. La sainte appela son époux pour conférer avec lui sur la volonté de Dieu en ce qui concernait le nom de leur fille ; ce bienheureux père accepta ce nom avec une joie particulière et de pieux sentiments. Ils déterminèrent de convoquer leurs parents et un prêtre, pour imposer le nom de Marie à celle qui venait de naître, avec une grande solennité, et dans un banquet somptueux. Les Anges le célébrèrent avec une douce et merveilleuse musique qui ne fut entendue que de la mère et de sa très sainte fille. Ainsi, le même nom qui avait été donné à notre divine Reine par la très sainte Trinité dans le ciel, lui fut pareillement donné sur la terre huit jours après sa naissance. Il fut inscrit au registre commun, lorsque sa mère monta au temple pour y accomplir les prescriptions de la Loi. Ce fut là la plus heureuse naissance que la nature pût connaître, puisqu'elle ne se trouva pas seulement exempte des

souillures du péché dès le premier instant, mais que l'enfant naquit plus pure et plus sainte que les plus hauts séraphins!

O précieuse et riche perle! qui parûtes au soleil enfermée dans la grossière naere de ce monde. O sublime enfant! si les yeux terrestres peuvent à peine apercevoir votre petite-se à la faveur de la lumière matérielle, vous ne laissez pas de surpasser en cet état, aux yeux du souverain Roi et de ses courtisans, en dignité et en grandeur, tout ce qui n'est pas Dieu! Que toutes les générations vous bénissent; que toutes les nations reconnaissent et louent vos grâces, vos charmes et votre beauté! Que la terre soit embellie par cette naissance et que les mortels se réjoignent, parce que leur réparatrice est née qui doit remplir le vide que le premier péché a causé, et dans lequel il les avait laissés!

Reine du ciel, Vierge sainte, si vous tolérez, sans vous en offenser, en mère miséricordieuse et en charitable maîtresse, mes grossières ignorances, je proposerai à votre incomparable bonté quelques doutes qui me sont venus sur ce chapitre. Que si mon ignorance et ma trop grande hardiesse renferment quelque faute, au lieu de me répondre, reprenez-moi, ma divine Reine, avec votre indulgence maternelle. Or, je me d' mande, si vous sentiez en votre enfance les besoins et la faim que les autres enfants éprouvent naturellement? Et supposé que vous subissiez ces peines, comment réclamez-vous les aliments et les secours nécessaires, vous qui étiez douée d'une patience si admirable, tandis qu'aux autres enfants les pleurs servent de langue et de paroles?

*Reponse et admirable instruction de la Reine du ciel.* — Ma fille, je réponds très volontiers à vos doutes. Il est vrai que j'ai joui de la grâce et de l'usage de la raison, dès le premier instant de ma conception, comme je vous l'ai déjà si souvent fait connaître; que j'ai passé par les sujétions communes à tous les enfants et que j'ai été élevée de la manière ordinaire. J'ai été, comme fille d'Adam, sujette à la faim, à la soif, au sommeil et aux autres peines corporelles, parce qu'il était juste que j'imitasse mon très saint Fils, qui accepta ces privations et ces peines, pour en tirer des mérites, et que je servisse avec lui

d'exemple aux autres mortels. Comme je me réglais par la divine grâce, j'usais de la nourriture et du sommeil avec la tempérance requise et avec plus de sobriété que les autres, n'en prenant que ce qui était absolument nécessaire pour ma croissance et pour la conservation de ma vie et de ma santé ; car l'excès en ces choses n'est pas seulement contraire à la vertu, mais il est aussi funeste à la nature, qu'il altère et ruine. J'étais plus sensible à la faim et à la soif que les autres enfants, à cause de mon parfait tempérament et de ma complexion délicate : c'est pourquoi le défaut de nourriture m'était plus nuisible ; mais si on ne me la donnait pas en son temps, je prenais patience jusqu'à ce que l'occasion se présentât de la demander par un signe convenable. Je me passais aussi plus facilement du sommeil à cause de la liberté que j'avais, dans ma petite solitude, de voir les anges et de m'entretenir avec eux des mystères divins.

Je ne ressentais aucune peine de me voir enveloppée, serrée et attachée dans un maillot ; mais, au contraire, une joie particulière parce que je savais que le Verbe incarné devait souffrir la mort la plus honteuse et être ignominieusement garrotté. Lorsque j'étais seule à cet âge, je me mettais en forme de croix, priant en union avec mon bien-aimé Sauveur, que je savais devoir mourir sur une croix, bien que j'ignorasse alors que le divin crucifié dût être mon Fils. Je souffris du reste toutes les incommodités qui m'arrivèrent durant ma vie entière, avec résignation et avec joie, parce que je fus toujours intérieurement pénétrée d'une attention que je veux que vous gardiez avec une constante fidélité ; il faut par conséquent que vous ne manquiez jamais de peser dans votre cœur et dans votre entendement les vérités infaillibles que je contemplais et que je méditais, afin que vous sachiez faire un juste discernement de toutes choses, et donner à chacun son véritable prix, en évitant ces méprises et ces erreurs, dans lesquelles les enfants d'Adam tombent si souvent ; je ne veux point, ma fille, que vous partagiez leur aveuglement.

A peine fus-je venue au monde et eus-je vu le jour, que je sentis les effets des éléments, les influences des planètes et des

astres et que je connus la terre qui me recevait, les aliments qui me nourrissaient, et toutes les autres causes de la vie. Je rendis des actions de grâces infinies à Celui qui en était l'auteur, considérant ces œuvres comme un bienfait singulier qu'il m'accordait, et non point comme une obligation qu'il me dût. C'est pourquoi, s'il me manquait ensuite quelque-une des choses dont j'avais besoin, loin de me troubler, je déclarais et avouais avec une joie sincère, que l'on pratiquait à mon égard ce qui était raisonnable, parce que tout ce que l'on me donnait était par grâce, sans mérite de ma part, et qu'il eût été parfaitement juste de m'en priver. Or, sachez, ma fille, qu'en me tenant ce langage à moi-même, je reconnaissais une vérité que la raison ne peut nier ni ignorer. On est donc le jugement des hommes lorsque manquant d'une chose qu'ils souhaitent avec trop de passion et qui leur est le plus souvent nuisible, ils s'attristent et s'emportent les uns contre les autres, s'irritant même contre Dieu, comme s'ils en recevaient quelque tort ? Qu'ils se demandent à eux-mêmes, de quels trésors et de quelles richesses ils étaient en possession avant de recevoir la vie, quels services ils ont rendus au Créateur afin qu'il la leur donnât ? Et si le néant ne pouvait produire que le néant, ni mériter l'être par lequel il a été tiré de ce même néant, quelle obligation de justice y a-t-il de lui conserver ce qui lui a été donné par grâce ? Quand Dieu créa l'homme, il n'en recueillit aucun avantage ; mais il fit à la créature un bienfait tel que celui de l'être, tel que celui de la fin pour laquelle on le lui donnait. Et si en recevant l'être, l'homme a contracté une dette qu'il ne pourra jamais payer, qu'il dise le droit qu'il a maintenant, après l'avoir reçu à titre purement gratuit, à exiger qu'il lui soit conservé, tandis qu'il s'en est si souvent rendu indigne ? Quel engagement fera-t-il valoir, quelle caution présentera-t-il, afin que rien ne lui manque ?

Que si par le premier acte, par le premier bienfait de la création, il a contracté une dette qui l'a obligé si étroitement, comment ose-t-il demander avec impatience ce second acte ou ce bienfait de la conservation ? Et si malgré tout, la souveraine bonté du Créateur lui fournit gratuitement le nécessaire,

pourquoi se trouble-t-il, lorsque le superflu lui manque ? O ma fille, quel désordre abominable et quel aveuglement odieux est celui des mortels ! Ils reçoivent ce que le Seigneur leur donne par une pure grâce sans le reconnaître et sans y répondre : ils s'inquiètent de ce qu'il leur refuse par justice et bien souvent par une grande miséricorde, et ils se le procurent même par des voies injustes et illicites, courant ainsi éternellement au-devant du dommage qui les suit. Par le seul premier péché que l'homme commet, en perdant Dieu il perd aussi l'amitié de toutes les créatures : et, si le Seigneur ne les retenait, elles s'uniraient toutes pour venger son empire, et refuseraient à l'homme les influences et les secours par lesquels elles le conservent et lui assurent la vie. Le ciel le priverait de sa lumière et de ses émanations ; le feu de sa chaleur ; l'air lui refuserait la respiration, et toutes les autres choses en feraient autant à leur manière, pour se conformer à la loi de la justice ! Que l'homme donc, cet être vil et ingrat, s'humilie, et qu'il prenne garde de ne point thésauriser la colère du Seigneur pour ce jour inévitable des grandes assises et des comptes universels de l'humanité, alors que la terre refusera ses fruits, les éléments leur harmonie et leur concours, et que toutes les autres créatures s'armeront pour venger les injures qu'on aura faites au Créateur : ce jour-là toutes les obligations paraîtront si terribles !

## CHAPITRE QUATRIEME

---

### MARIE, PENDANT LES TROIS PREMIÈRES ANNÉES DE SON ENFANCE

---

Le silence forcé des autres enfants dans leurs premières années, leur espèce d'engourdissement, et le mutisme d'où ils ne commencent à sortir qu'en bégayant, tout cela fut chez notre jeune Reine l'effet d'une vertu héroïque ; en effet, puisque les paroles sont des productions de l'entendement et des indices de la raison, dont l'auguste Marie eut le plus parfait usage dès l'instant de sa conception, si elle ne parla pas dès sa naissance, ce n'est point qu'elle ne pût le faire, mais c'est qu'elle ne le voulût pas. Car, quoique tous les enfants ne sachent pas se servir librement de leur bouche, ni faire jouer leur langue encore trop faible pour articuler des paroles, Marie dans son enfance n'eut point cette impuissance, parce que sa constitution était robuste et que, si elle eût voulu user de l'empire et du domaine qu'elle avait sur toutes les créatures, toutes ses facultés et ses propres organes auraient obéi à sa volonté. C'est pourquoi le silence fut chez elle une très grande vertu et une perfection toute particulière ; elle cachait prudemment par le silence la science aussi bien que la grâce, et évitait l'admiration qu'on aurait eue d'ouïr parler une enfant qui ne venait que de naître. Que si c'est un sujet d'admiration d'entendre tout à coup parler quelqu'un qui en est empêché par une impossibilité naturelle, ne fut-il pas plus admirable de

voir celle qui pouvait parler en naissant garder le silence pendant dix-huit mois ?

Ce fut par une disposition du Très-Haut que notre jeune Maîtresse garda ce silence durant le temps que d'ordinaire les autres enfants ne savent pas parler. Elle se dispensa seulement de cette loi à l'égard des saints Anges de sa garde, ou lorsque dans sa solitude elle priait vocalement le Seigneur ; car, quand il fallait qu'elle s'adressât à Dieu, auteur de ce bienfait, et aux Anges ses envoyés, lorsqu'ils conversaient visiblement avec elle, la raison qui l'obligeait de se taire avec les hommes n'existait plus ; au contraire, il convenait qu'elle priât et conversât alors d'une voix articulée, pour ne point laisser si longtemps oisifs les organes dont elle avait déjà le libre usage. Sa sainte mère Anne fut elle-même comprise parmi ceux qui n'eurent pas le bonheur de l'entendre parler en cet âge, et ne sut nullement que sa bienheureuse fille eût le pouvoir de le faire ; et par là l'on comprend mieux que ce fut une vertu qu'elle pratiqua en se taisant durant ces dix-huit premiers mois de son enfance. Lorsque, pendant ce temps-là, la vénérable mère le jugeait à propos, elle dégageait les mains de sa fille Marie, qui, à peine se les sentait-elle libres, prenait celles de ses parents, et les leur baisait avec une grande soumission et un profond respect ; elle continua cette sainte pratique tant qu'ils véquirent ; mais dès cet âge si tendre elle leur demandait par signes leur bénédiction, et pour en obtenir ce qu'elle souhaitait, elle adressait sa demande tacite au cœur de son père et de sa mère, ne voulant pas se faire entendre autrement. L'amour, le respect et l'obéissance qu'elle leur portait étaient tels qu'elle ne manquait jamais en rien ; elle ne leur donna jamais non plus aucun chagrin ni aucune peine, parce qu'elle connaissait leurs pensées et prévenait leurs désirs.

Elle était conduite en toutes ses actions et dans tous ses mouvements par le Saint-Esprit, de sorte que tout ce qu'elle faisait était très parfait ; néanmoins elle ne parvenait jamais dans ses œuvres à satisfaire l'ardeur de son amour ; et c'est pourquoi elle renouvelait sans cesse ses ferventes affections pour tâcher d'acquiescer de plus grandes grâces et de plus riches

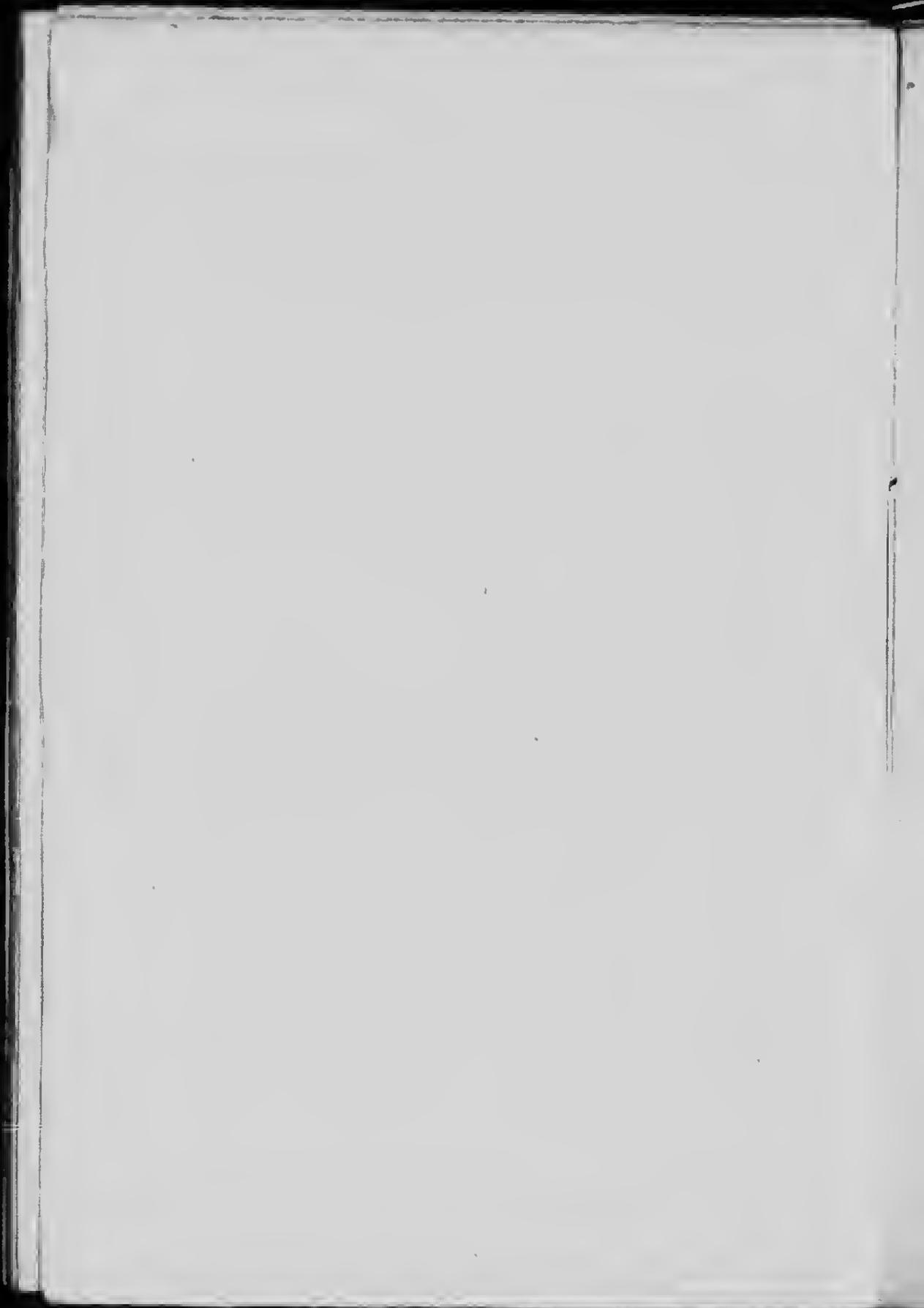
dons. Les révélations divines et les visions intellectuelles étaient très fréquemment accordées à notre jeune Reine, que le Très-Haut entourait de sa constante protection. Quand d'ailleurs la divine Providence interrompait pour Marie certaines visions ou illustrations, il en est d'autres dont elle jouissait : car la chère vision de la Divinité (dont j'ai parlé ci-dessus, en racontant comment les Anges l'enlevèrent dans le ciel aussitôt qu'elle fut née) lui laissa de merveilleuses notions de ce qu'elle avait acquis : et dès lors comme elle sortit de cet heureux atelier, tout ornée et enrichie de charité, son cœur en fut si amoureusement pénétré, qu'en s'appliquant à la contemplation, elle en était tout embrasée : mais comme son corps était faible et délicat, et son amour aussi fort que la mort, cet amour lui causait des douleurs incompréhensibles, qui l'eussent fait mourir, si le Très-Haut ne l'eût soutenue et ne lui eût conservé la vie par un miracle de sa toute-puissance. Néanmoins le Seigneur permettait assez souvent que ce très pur et tendre cœur tombât dans de grandes défaillances par la violence de l'amour, tandis que les Anges venaient la fortifier et la soulager afin d'accomplir ce qui est dit de l'Épouse : « Appuyez-moi par des fleurs, car je languis d'amour. » Notre divine Reine souffrit une infinité de fois ce mystérieux et sublime martyre, par lequel elle surpassa tous les martyrs en mérite aussi bien qu'en douleur.

La peine de l'amour est si douce et si désirable, que plus l'objet qui la cause en est digne, plus la personne qui la ressent souhaite qu'on lui en parle, prétendant guérir sa plaie en la renouvelant. Il s'y trouve un charme inexprimable qui tient l'âme entre une vie pénible et une douce mort. C'est ce qu'éprouvait notre aimable Enfant lorsqu'elle s'entretenait avec ses Anges de son Bien-Aimé : car elle les interrogeait maintes fois et leur disait : « Ministres et envoyés de mon Seigneur, magnifiques ouvrages de ses mains, rayez de ce feu divin qui embrase mon cœur, donnez-moi quelques nouvelles de mon Bien-Aimé, puisque vous jouissez sans voile et sans énigme de sa beauté éternelle ; dites-moi quels sont les goûts de Celui pour qui je soupire. Avertissez-moi si par malheur je ne lui



MARIE ENFANT

(ITTENBACH)



aurais point dédaigné; apprenez-moi ce qu'il désire et ce qu'il demande de moi, et ne tardez pas de soulager ma peine, car je languis d'amour.»

Là-dessus les Esprits célestes lui répondaient : « Très chaste Épouse du Très-Haut, votre Bien-Aimé est le seul qui a par lui-même l'Être unique; il n'a besoin de personne, et tous ont besoin de lui. Il est infini en ses perfections, immense en ses grandeurs, sans limite en pouvoir, sans borne en sagesse, sans mesure en beauté; c'est lui qui a donné le principe à tout ce qui est créé, sans en avoir aucun; c'est lui qui gouverne le monde sans fatigue, qui le conserve sans intérêt propre; qui embellit toutes les créatures, sans qu'aucune puisse posséder sa beauté, et qui rend par elle bienheureux tous ceux qui méritent de la contempler face à face. Toutes les perfections de votre Époux sont infinies, divine Princesse; elles surpassent notre entendement, et ses hauts jugements sont inaccessibles à la créature.»

La bienheureuse Marie passait son enfance au milieu de semblables entretiens tant avec ses Anges qu'avec le Très-Haut, en qui elle était toute ravie; mais notre intelligence ne saurait les comprendre.

Le temps arriva où il convenait que le pieux silence de la très pure Marie cessât entièrement, et où nous allions entendre sur cette terre la voix de cette divine *tourterelle* qui devait être la très fidèle avant-courrière du printemps de la grâce. Mais avant de recevoir du Seigneur la permission de commencer à parler avec les hommes (ce fut au dix-huitième mois de sa première enfance), elle eut une vision intellectuelle de la Divinité qui ne fut point intuitive, mais qui renouela pour elle les visions dont elle avait joui précédemment, et qui lui procura, en outre, un accroissement de dons, de grâces et de faveurs. Le Seigneur lui promit alors de régler ses paroles et de l'assister toujours, afin que tout ce qu'elle dirait lui fût agréable et pour son service. Elle demanda ensuite au Très-Haut une permission et une bénédiction nouvelle avant d'ouvrir ses lèvres pleines de grâce. Comme elle était très prudente en toutes choses, elle adressa ses premières paroles à

saint Joachim et à sainte Anne pour leur demander leur bénédiction, les reconnaissant pour ceux qui lui avaient donné, après Dieu, l'être qu'elle avait. Son père et sa mère eurent le bonheur et la consolation d'entendre sa douce voix, et de voir en même temps qu'elle commençait de marcher toute seule; et la bienheureuse mère Anne, la prenant avec une grande joie entre ses bras, lui dit: « Ma chère fille et mon plus tendre amour, que ce soit pour le bon plaisir et pour la gloire du Très-Haut que nous entendions votre voix et vos paroles; et que ce soit aussi pour son plus grand service que vous commenciez de marcher. Que vos paroles soient mesurées et sérieuses; que tous vos pas soient droits et ne tendent qu'au service et à l'honneur de notre Créateur! »

La bienheureuse Enfant fut fort attentive aux discours que sa sainte mère Anne lui tint, et les grava dans son jeune cœur, pour pratiquer avec une profonde humilité et la plus exacte obéissance tout ce qu'elle lui disait. Elle parla très peu pendant cette année et demie qui restait pour achever les trois ans, après lesquels elle devait être consacrée au Temple; elle n'ouvrait presque jamais les lèvres que pour répondre à sa sainte mère qui l'appelait et lui ordonnait souvent de parler, pour avoir le plaisir de s'entretenir avec elle de Dieu et de ses mystères; ce que la divine Enfant faisait en écoutant et interrogeant avec beaucoup de modestie et d'humilité sa vénérable mère. Car celle qui surpassait en sagesse tous les enfants d'Adam voulait bien être enseignée et instruite, et dans ces occasions la fille et la mère se livraient aux plus doux entretiens sur les choses saintes.

Il serait impossible de raconter tout ce que Marie, la divine Enfant, fit pendant ces dix-huit mois qu'elle fut avec sa mère, qui se mettait quelquefois à regarder sa fille comme étant plus digne de respect que l'arche du Testament et qui alors versait de douces larmes d'amour et de reconnaissance. Sainte Anne ne lui découvrit jamais néanmoins le mystère qu'elle tenait caché dans son cœur, à savoir que la bienheureuse Vierge avait été élue pour être la Mère du Messie, quoiqu'elles en fissent le plus fréquent sujet de leurs entretiens. Marie s'y enflammait des

plus ardentes affections, et disait des choses merveilleuses sur ce mystère aussi bien que sur sa propre dignité, qu'elle ignorait par une disposition secrète de la Providence; et ainsi, sainte Anne, sa bienheureuse Mère, redoublait de joie, d'amour et de soins envers sa fille et son trésor.

Peu de jours avant que la très pure Marie achevât sa troisième année, elle eut une vision abstractive de la Divinité, en laquelle il lui fut manifesté que le temps approchait où le Seigneur voulait qu'elle fût menée au Temple, pour y être consacrée et dédiée à son service. Cette nouvelle remplit son esprit d'une nouvelle joie et son cœur de reconnaissance. Dans le même temps sainte Anne eut une autre vision en laquelle le Seigneur lui prescrivit d'accomplir le vœu qu'elle avait fait de mener sa fille au Temple, pour l'offrir à Dieu dès qu'elle serait arrivée au terme de sa troisième année (1). Cet ordre causa bien plus de douleur à cette tendre mère que n'en causa à Abraham celui qu'il reçut de sacrifier son fils Isaac. Mais le Seigneur la consola et la fortifia, en lui promettant de l'assister de sa grâce et de ne pas l'abandonner dans la solitude où la ferait tomber l'absence de sa chère Fille.

---

(1) Voir la *Vie de la Bonne Sainte Anne* où les circonstances de ce vœu sont rapportées plus en détail.

## CHAPITRE CINQUIEME

---

### LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE AU TEMPLE

---

Les trois ans que le Seigneur avait déterminés étant donc révolus, Joachim et Anne, accompagnés de quelques-uns de leurs parents, partirent de Nazareth portant avec eux la véritable arche du Testament, la très pure Marie, pour la consacrer dans le saint Temple de Jérusalem. La douce et ravissante Enfant courait par ses ferventes affections après l'odeur des parfums de son Bien-Aimé, pour aller chercher dans le Temple Celui qu'elle portait dans son cœur. L'humble cortège marchait sans être suivi d'un grand nombre de créatures terrestres, sans aucune magnificence extérieure, mais non pas sans une belle légion d'esprits angéliques qui étaient descendus du ciel et s'étaient joints à l'escorte de leur jeune Reine, pour solenniser cette fête en y chantant avec une harmonie céleste de nouveaux cantiques de gloire et de louange au Très-Haut. La Souveraine du ciel, dont chaque pas était si beau, tandis qu'elle allait à la rencontre du suprême et véritable Salomon, les entendait et les voyait tous ; et c'est ainsi que la sainte compagnie franchit la distance de Nazareth à la sainte cité de Jérusalem, pendant que les parents de notre auguste et jeune Marie ressentaient une grande consolation spirituelle.

Ils arrivèrent enfin au saint Temple, et avant d'y entrer, Anne et Joachim prirent leur fille et leur maîtresse par la main

et la conduisirent dans l'intérieur. Puis, après qu'ils eurent fait tous trois une dévote et fervente prière au Seigneur, le père et la mère lui offrirent leur fille, tandis que celle-ci s'offrait elle-même avec une humble adoration et un profond respect. Elle seule connut l'agréable acceptation que le Très-Haut faisait d'elle; et elle entendit sortir des divines clartés qui remplissaient le Temple une voix qui lui disait: « Venez, mon Épouse et mon Elue; venez dans mon temple, où je veux que vous m'offriez un sacrifice de louange et de bénédiction. » Leur prière étant achevée, les saints époux allèrent trouver le prêtre, auxquels ils présentèrent leur fille Marie; et quand le prêtre lui eut donné sa bénédiction, ils la menèrent avec lui dans l'appartement des vierges, qui y étaient élevées dans une sainte retraite et en de pieuses occupations, jusqu'à l'âge où elles pouvaient se marier. Les aînées de la tribu royale de Juda et de la tribu sacerdotale de Lévi avaient les premières places dans cet appartement.

L'escalier qui y conduisait avait quinze degrés, et se trouva occupé par d'autres prêtres qui venaient recevoir notre jeune Reine. Celui qui la guidait, et qui devait appartenir à la dernière hiérarchie des prêtres, la plaça sur le premier degré. Elle lui demanda alors la permission de prendre congé de ses parents; et l'ayant obtenue, elle se tourna vers saint Joachim et sainte Anne, se mit à genoux, leur demanda leur bénédiction, leur baisa les mains et les pria de la recommander à Dieu. Les saints époux la bénirent avec beaucoup de tendresse et de larmes; et ensuite Marie monta toute seule les quinze degrés avec une ferveur et une joie incroyables, sans tourner la tête, sans verser une larme, et sans faire la moindre action pénétrable; au contraire, elle excita l'admiration de tous les assistants par la douce fermeté qu'elle montra en un âge si tendre. Les prêtres la reçurent et l'introduisirent dans l'appartement des autres vierges; et ce fut le pontife Siméon qui la remit et la recommanda aux femmes qui les soignaient, et parmi lesquelles se trouvait Anne la prophétesse. Cette sainte matrone avait été prévenue par une grâce spéciale et par une lumière extraordinaire du Très-Haut, pour qu'elle se chargât de la fille

de Joachim et d'Anne ; elle le fit suivant les-desseins de la divine providence avec beaucoup de zèle, ayant mérité par sa sainteté et par ses vertus d'avoir pour disciple Celle qui devait être la Mère de Dieu et la Maîtresse de toutes les créatures.

Saint Joachim et sainte Anne s'en retournèrent à Nazareth bien plus pauvres qu'ils n'étaient venus, et profondément affligés d'avoir perdu le riche trésor de leur maison ; mais le Seigneur suppléa à son absence en les favorisant et en les consolant dans toutes les occasions. Quoique le saint prêtre Siméon ne connût pas encore le mystère que la jeune Marie renfermait, il fut néanmoins rempli d'une grande lumière par laquelle il découvrit sa sainteté et la prédilection dont le Seigneur l'honorait ; les autres prêtres en conçurent aussi de très hauts sentiments d'estime et de respect. Ce que Jacob avait vu en sa mystérieuse échelle fut accompli en cet escalier que gravit la bienheureuse Vierge ; là se trouvaient des Anges qui montaient et descendaient réellement, les uns pour accompagner leur Reine, et les autres pour venir au-devant d'elle ; Dieu l'attendait au sommet afin de la recevoir et de la reconnaître pour sa Fille et pour son Epouse ; et elle sentait par les effets de son amour que ce lieu était véritablement la maison de Dieu et la porte du ciel.

A peine la jeune Marie fut-elle remise à sa maîtresse, qu'elle lui demanda à genoux et avec une profonde humilité sa bénédiction, et la pria de la prendre sous sa sage conduite, et de supporter patiemment ses imperfections. Anne, sa maîtresse, l'accueillit avec de grandes marques d'affection et lui dit : « Ma fille, vous trouverez en moi une mère et une protectrice, et je promets de donner tous les soins possibles à votre personne et à votre éducation. » Marie alla ensuite offrir avec la même humilité ses services à toutes les vierges qui se trouvaient dans cette clôture, les salua et les embrassa chacune en particulier, les priant, comme les plus anciennes et les plus capables, de lui enseigner et de lui prescrire ce qu'elle aurait à faire !

†.—« *La Sainte Vierge donne ici à la Vén. Marie d'Agreda une admirable instruction sur l'excellence de la Vie religieuse.* » — « Ma fille, le plus grand bonheur qui puisse échoir à une

âme en cette vie mortelle, c'est que le Très-Haut l'appelle dans sa maison et la consacre entièrement à son service ; en effet, il la délivre par cette faveur d'une dangereuse servitude, et l'exempte des honteux engagements du monde, où elle mange son pain à la sueur de son front, sans y jouir jamais d'une parfaite liberté. Où est l'insensé et l'aveugle qui ignore le péril de la vie mondaine, chargée de tant de lois et de tant de coutumes contraires à la raison, que les démons et les impies y ont introduites ? Le meilleur parti est la religion et la retraite : c'est là que se trouve le port assuré ; partout ailleurs il n'y a que des flots et des tempêtes, des afflictions et des désastres. Si les hommes ne comprennent point cette vérité et n'apprécient point cette faveur, ils sont dans une étrange dureté de cœur et dans un oubli déplorable d'eux-mêmes. Pour vous, ma fille, ne fermez pas l'oreille à la voix du Très-Haut ; rendez-vous-y attentive, faites ce qu'elle vous dietera, et suivez fidèlement ses conseils ; car je vous avertis qu'un des plus grands efforts du démon, est d'empêcher l'effet de la vocation du Seigneur, lorsqu'il appelle et destine les âmes à son service.

Ce seul acte public et sacré par lequel on reçoit l'habit et l'on entre en religion, quand même on n'y apporterait pas toujours toute la ferveur et toute la pureté d'intention convenables, met le serpent infernal et ses compagnons dans une colère et dans une fureur horribles, tant par haine de la gloire du Seigneur et de la joie des Anges, que parce que cet ennemi mortel sait que la religion sanctifie et perfectionne l'homme. Il arrive même souvent que, bien qu'elle ait été embrassée par des motifs humains et terrestres, la grâce divine y opère de telle sorte qu'elle conduit toutes choses à une sainte fin. Que si elle a ce pouvoir lorsque les premières démarches n'ont pas été inspirées par cette intention droite qui devait y présider, la lumière et la vertu du Seigneur seront bien plus puissantes et plus efficaces, et la vie religieuse bien plus salutaire, quand une âme y entreira par l'impulsion de l'amour divin et par un désir intérieur et sincère d'y trouver Dieu, de le servir et de l'aimer. »

Après que les parents de la bienheureuse Marie eurent pris

congé d'elle, et l'eurent laissée dans le Temple pour y être élevée et consacrée à Dieu, sa maîtresse lui assigna sa petite chambre parmi les autres vierges, dont chacune en avait une semblable. La Reine du ciel ne s'y vit pas plutôt seule, qu'elle s'y prosterna et baisa la terre, dans la pensée que c'était une partie du Temple ; elle adora le Seigneur, et lui rendit grâces de la nouvelle faveur qu'elle venait de recevoir. Elle s'adressa ensuite à ses anges, et leur dit : « Princes célestes, envoyés du Très-Haut, je vous supplie de toute l'affection de mon âme d'exercer envers moi, dans ce saint temple de mon Seigneur, l'office de gardiens vigilants, en me marquant tout ce que je dois faire ; enseignez-moi et prenez-moi comme maîtres et arbitres de mes actions, afin que je puisse en toutes choses accomplir la volonté de Dieu, satisfaire les prêtres qui le servent dans le saint lieu, et obéir à ma maîtresse et à mes compagnes. » Puis s'adressant particulièrement aux douze Anges que j'ai dit être désignés par l'Apocalypse, elle leur dit : « Je vous prie, mes saints ambassadeurs, d'aller consoler mes parents dans leur tristesse et dans leur solitude, si le Seigneur veut bien vous le permettre. »

Les douze Anges obéirent à leur Reine, et, pendant qu'elle se livrait avec les autres à de divins entretiens, elle ressentit une vertu extraordinaire qui la mouvait avec beaucoup de force et de douceur et qui l'éleva à une sublime extase. Le Très-Haut ordonna aux séraphins qui l'assistaient d'illuminer et de spiritualiser son âme très sainte, et aussitôt Marie reçut des lumières et des propriétés toutes divines, afin que ses puissances, perfectionnées, fussent en rapport avec l'objet qui devait lui être manifesté. Toujours accompagné, durant cette préparation, de sa garde habituelle et de beaucoup d'autres Anges, et enveloppée d'une nuée resplendissante, elle fut ravie en corps et en âme dans le ciel empyrée, où elle fut reçue par la Très-Sainte Trinité avec de grandes marques de bonté. Elle se prosterna devant le Seigneur tout-puissant, comme elle avait accoutumé de faire dans les autres visions, et l'adora avec la plus profonde humilité. Après cette adoration, elle fut encore éclairée d'une nouvelle lumière par laquelle elle vit la Divinité intuitivement ;

c'était la seconde fois qu'elle lui était découverte dans une vision claire et intuitive, telle qu'elle en avait déjà joui dans le cours des trois premières années de son âge.

Il n'est aucune langue qui puisse exprimer les effets de cette vision et de cette participation de l'essence divine. La personne du Père Éternel parla à celle qui devait être Mère de son Fils, et lui dit : « Je veux, ma colombe et ma bien-aimée, vous montrer les trésors de mon être immuable, les perfections infinies et les dons cachés que je destine aux âmes que j'ai choisies pour héritières de ma gloire, après qu'elles auront été rachetées par le sang de l'Agneau qui doit mourir pour elles. Comprenez, ma Fille, combien je suis libéral envers celles de mes créatures qui me connaissent et qui m'aiment ; combien je suis véraçe en mes paroles, fidèle en mes promesses, puissant et admirable en mes œuvres. Vous verrez, ma chère Épouse, qu'il est nécessairement vrai, que celui qui me suivra ne vivra pas dans les ténèbres. Je veux que, comme mon Elue, vous voyiez de vos yeux les trésors que je tiens préparés pour élever les humbles, enrichir les pauvres, honorer les méprisés et récompenser tout ce que les mortels feront ou souffriront pour mon nom. »

La très sainte enfant découvrit d'autres grands mystères dans cette vision de la Divinité, parce que l'objet en était infini. Il lui avait déjà été manifesté une première fois avec la même clarté ; mais il renferme toujours dans sa plénitude infinie de nouvelles richesses et de nouveaux sujets d'admiration et d'amour à communiquer à l'âme qui jouit de cette vision. La bienheureuse Marie répondit au Seigneur en ces termes : « Très Haut et très souverain Dieu éternel, votre grandeur est incompréhensible comme les trésors de vos miséricordes sont inépuisables ; vos mystères sont ineffables, vos promesses infaillibles, vos paroles sont véridiques et vos œuvres parfaites, parce que vous êtes Seigneur, infini et éternel en votre être et en vos perfections. Mais que deviendra, mon souverain Seigneur, ma petitesse à la vue de votre grandeur ? Je me reconnais indigne de voir ce que vous m'en découvrez, et pourtant j'ai besoin que vous daigniez me regarder de ce même trône de gloire. Toutes les créatures, Seigneur, s'anéantissent en votre

pré- ; que deviendra donc votre servante, qui n'est que poussiers ? Accomplissez en moi votre sainte volonté et votre bon plaisir : et si les afflictions, les peines, les mépris des hommes, l'humilité, la patience et la douceur ont un prix inestimable à vos yeux, ne permettez pas, mon Bien-Aimé, que je sois privée d'un si riche trésor et d'un si cher gage de votre amour ; réservez-en la récompense à vos serviteurs et à vos amis, qui la mériteront mieux que moi, puisque je n'ai encore rien fait pour votre service et pour vous plaire. »

Le Très-Haut accueillit avec beaucoup de satisfaction la demande de notre bienheureuse Vierge ; il lui fit connaître qu'il l'exauçait et qu'il lui accordait, comme elle le souhaitait, de travailler et de souffrir pour son amour durant le cours de sa vie entière, sans qu'elle découvrit alors de quelle manière cela devait lui arriver. La Reine du ciel rendit grâces d'avoir été appelée à endurer quelque chose pour le nom et pour la gloire de Dieu, et dans le désir ardent qu'elle éprouvait d'obtenir cette faveur, elle pria le Seigneur de lui permettre de faire en sa présence les quatre vœux de chasteté, de pauvreté, d'obéissance et de clôture perpétuels dans le Temple où il l'avait conduits. « Ma chère Épouse, lui répondit le Très-Haut, mes pensées sont élevées au-dessus de toutes les créatures ; c'est pourquoi, mon Elue, vous ignorez à présent ce qui peut vous arriver dans le cours de votre vie, et qu'il vous sera impossible d'accomplir tous vos fervents desirs, comme vous vous le proposez ; j'accepte votre vœu de chasteté et je veux que vous le fassiez, et que vous renonciez en outre, dès aujourd'hui, aux richesses terrestres. Quant aux autres vœux, ma volonté est que vous tâchiez d'agir comme si vous les eussiez réellement faits ; le désir que vous avez de les faire s'accomplira plus tard sous le règne de la loi de grâce en beaucoup d'autres vierges, qui, pour me servir et vous imiter, feront les mêmes vœux, vivant ensemble dans diverses communautés ; ainsi vous serez Mères d'un grand nombre de filles. »

La bienheureuse Vierge fit alors le vœu de chasteté en la présence du Seigneur, et, sans s'astreindre aux autres, elle renonça à l'amour des choses terrestres et se promit d'obéir à tou-

tes les créatures en vue de Dieu ; elle fut d'ailleurs plus ponctuelle, plus fervente et plus fidèle à accomplir les résolutions qu'elle prit à cet égard qu'aucun de ceux qui s'y sont obligés ou qui s'y obligeront par un vœu spécial. Après quoi la claire vision de la Divinité cessa ; mais Marie ne fut pas transportée immédiatement sur la terre : car elle reçut d'abord, dans un autre état moins sublime, une vision imaginaire du Seigneur, et sans sortir de l'empyrée, elle eut plusieurs autres visions du même genre.

Après cela, la Bienheureuse Vierge quitta le ciel empyrée et les Esprits célestes la remirent à l'endroit du Temple d'où elle avait été enlevée.

---

## CHAPITRE SIXIEME

---

### SÉJOUR DE LA SAINTE VIERGE AU TEMPLE

---

Revenant à notre divine histoire, je dirai qu'à peine la très sainte Vierge eut-elle consacré le Temple par sa présence et par sa demeure, qu'elle s'adonna à la pratique des œuvres les plus parfaites, et à mesure qu'elle croissait en âge, elle croissait aussi en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. Les choses que j'ai apprises sur les merveilles que la main du Tout-Puissant opérait en la Reine du ciel dans ses premières années, me jettent comme au rivage d'une mer immense, d'où je ne sais, dans mon admiration, me lancer sur un si vaste océan, pour le pouvoir franchir heureusement : car il est impossible que je n'omette un grand nombre des choses que je connais, et il est très difficile de bien exprimer ce que j'en dois écrire. Voici toutefois ce que le Seigneur m'a manifesté dans une circonstance particulière :

« Les œuvres que pratiqua dans le Temple celle qui devait être Mère du Verbe incarné furent toutes de la plus grande perfection, et atteignirent un si haut degré de sainteté, que de toutes les créatures humaines et angéliques aucune ne pourrait ni les concevoir ni les imiter. Ses actes de vertus intérieures furent si multipliés et si extraordinaires en mérite et en ferveur qu'ils surpassèrent tous ceux des séraphins ; et vous le comprendrez, ma fille, beaucoup mieux que vous ne pourrez l'exprimer par vos paroles. C'est ma volonté que vous preniez

la très pure Marie pour le principe de votre joie dans tout le cours de votre vie mortelle, et que vous la suiviez dans le désert du renoncement à tout ce qui est humain et visible. Suivez-la par une parfaite imitation, autant que vos forces et vos lumières vous le permettront ; elle sera votre guide et votre maîtresse ; elle vous révélera ma volonté, et vous lirez en elle, écrite de ma propre main, ma très sainte loi, cette loi que vous devez méditer jour et nuit. Elle frappera par son intercession la pierre de l'humanité de Jésus-Christ, afin que dans ce désert, les eaux de la divine grâce et de la lumière céleste rejaillissent sur vous, et que par elles votre soif soit étanchée, votre entendement éclairé et votre volonté enflammée. Elle sera en même temps une colonne de feu qui vous conduira, et un image qui vous rafraîchira ; et par sa protection, elle vous mettra à l'abri des ardeurs des passions et des insultes des ennemis. Vous trouverez en elle un ange qui vous guidera et vous éloignera des dangers de la Babylone et de la Sodome du monde, afin que les coups de ma justice ne vous atteignent pas. Vous rencontrerez en elle une mère qui vous aimera, une amie qui vous consolera, une maîtresse qui vous commandera, une protectrice qui vous défendra, et une Reine à qui vous devez vos hommages et vos obéissances en qualité de servante. Vous trouverez dans les vertus pratiquées au Temple, par cette Mère de mon Fils unique, un modèle universel de toutes les perfections, sur lequel vous pourrez régler votre vie ; un miroir sans tache qui réfléchit la vive image du Verbe incarné. Vous découvrirez dans cette image une juste et fidèle copie de toute la sainteté, la beauté de la virginité, les attraits de l'humilité, l'activité de la dévotion et de l'obéissance, la fermeté de la foi, la certitude de l'espérance, l'ardeur de la charité, et un abrégé de toutes les merveilles de ma puissance, auquel vous devez conformer votre vie ; et je veux que vous vous serviez de ce miroir pour la régler et pour vous parer d'ornements propres à rehausser vos beautés et vos grâces, comme une Epouse qui désire entrer dans le lit nuptial de son Epoux et Seigneur.

« Que si la noblesse et les hautes qualités du maître encouragent le disciple et lui rendent sa doctrine plus aimable, qui

peut vous attirer avec une plus grande force, si ce n'est cette même Maitresse qui est Mère de votre Epoux, et éleue pour être à la fois la Vierge la plus pure, la plus sainte, comme exempte de toute tache du péché, et la Mère du Fils unique du Père Eternel, de Celui qui est la splendeur de sa Divinité en une même substance ? Ecoutez donc votre souveraine Maitresse, suivez-la en l'imitant, et faites votre continuelle méditation de ses excellences et de ses vertus admirables. Et sachez que la vie qu'elle a menée dans le Temple — tout ce qu'elle y a pratiqué, est le modèle sur lequel doivent se mouler toutes les Ames qui à son exemple se consacrent à Jésus-Christ en qualité d'épouses. » Telles sont les instructions générales que le Seigneur me donna, touchant les actions de la très sainte Vierge pendant le temps qu'elle passa dans le Temple.

Nous avons laissé notre auguste Souveraine Marie passant les années de son enfance dans le Temple, et nous avons dû faire une digression pour donner quelques détails sur les vertus, les dons et les révélations divines qu'elle recevait de la main du Très-Haut, et dont jouissaient ses puissances dès l'âge le plus tendre et toutefois avec la sagesse la plus sublime (1). La très sainte enfant croissait en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes, mais avec une telle proportion que la dévotion était toujours au-dessus de la nature ; cette grâce ne fut jamais mesurée à son âge, mais au bon plaisir divin et aux fins relevées auxquelles la destinait la Divinité, dont le torrent impétueux allait s'arrêter et reposer dans cette Cité de Dieu. Le Seigneur lui continuait ses dons et ses faveurs, en renouvelant à tout moment pour elle les merveilles de son bras puissant, comme si elles n'eussent été réservées qu'à la seule Marie. Et cette incomparable enfant y répondait avec tant d'ardeur dans cet âge si tendre, qu'elle remplissait le cœur du Seigneur même de complaisance et les esprits célestes d'un saint étonnement. Ces mêmes esprits découvraient, pour ainsi dire, une émulation admirable entre le Très-Haut et notre

(1) On peut lire ces détails dans la « Cité Mystique » où ils sont exposés avec une admirable précision et toujours dans un langage noble et très relevé.

jeune Reine; car, pour l'enrichir, la puissance divine tirait tous les jours de ses trésors nouveaux et anciens des bienfaits réservés à elle seule; et comme elle était une terre bénite, non seulement la semence de la perle éternelle des dons et des faveurs célestes n'y était point perdue, non seulement elle rendait cent pour un, comme le plus grand des saints; mais, à .. grande admiration du ciel entier, une jeune fille surpassait en amour, en reconnaissance, en louanges et en toutes les vertus possibles, les plus sublimes et les plus ardents séraphins, sans qu'il y eût ni temps, ni lieu, ni occasion, ni emploi, où elle ne pratiquât autant qu'elle le pouvait alors ce qu'il y a de plus éminent dans la perfection.

Le Très-Haut, qui règle par son infinie sagesse la conduite des siens avec poids et mesure, voulut exercer notre auguste Souveraine par diverses afflictions proportionnées à son jeune âge, quoiqu'elle fût toujours grande en la grâce, qu'il voulait par ce moyen lui augmenter avec une plus abondante gloire (1). La jeune Marie était toute pleine de sagesse et de grâce; néanmoins il était convenable qu'elle fût disciple en expérience, et qu'elle y avançât et y apprît la science de souffrir, qui arrive à sa dernière perfection par la pratique. Elle avait joni durant le cours de ses tendres années des délices et des caresses du Très-Haut, de celles des saints Anges, aussi bien que de ses parents; et étant dans le Temple elle en avait beaucoup reçu de sa maîtresse et des prêtres, parce qu'elle était aimable et agréable aux yeux de tous; mais il était temps qu'elle commençât d'avoir une science nouvelle du bien qu'elle possédait, et une certaine connaissance que l'on acquiert par l'absence et la privation de ce bien, et par la pratique des vertus particulières que cette privation produit, à cause de la différence qu'il y a entre l'état des consolations et des douceurs spirituelles et celui de la solitude, de la sécheresse et des tribulations.

---

(1) Déjà le Seigneur, dans une de ses visions, lui avait dit de se disposer à souffrir des peines et des tribulations pour son amour. C'est alors que le Très-Haut lui annonça la mort prochaine de son père saint Joachim. Nous avons vu dans la « Vie de la Bonne sainte Anne », avec quel cœur magnanime la généreuse

La première des afflictions que souffrit notre Souveraine fut l'interruption des visions continuelles dont le Seigneur lui faisait part; et cette douleur lui parut d'autant plus grande qu'elle n'y était pas accoutumée et que le trésor qu'elle ne voyait plus était pour elle plus précieux et plus sublime. Elle fut aussi privée du commerce sensible des saints Anges, et par l'éloignement de tant d'objets excellents et divins qui se déroberent d'un seul coup à sa vue (sans pourtant la quitter ni lui discontinuer leurs secrètes assistances), cette âme très pure et très affligée croyait être demeurée seule dans la nuit obscure de l'absence de son Bien Aimé qui la revêtait de lumière.

Ce changement parut étrange à notre jeune Reine; car bien que le Seigneur l'eût prévenue pour souffrir de plus grandes épreuves, il ne les lui avait pas spécifiées. Or, comme le cœur candide de cette très simple colombe ne pouvait rien penser ni opérer que ce ne fût un fruit de son humilité et de son amour incomparable, elle s'appliquait entièrement à ces deux vertus: par l'humilité, elle attribuait à son ingratitude de n'avoir pas mérité la présence et la possession du bien qu'elle venait de perdre; et par l'ardent amour elle l'appelait et le cherchait avec une douleur et avec des affections si amoureuses, qu'il n'est pas possible de les exprimer.

Notre Reine se livra plusieurs jours à ces douces et amoureuses plaintes, comme un humble nard exhalant de délicieuses odeurs de suavité, dans la crainte qu'elle avait d'être rejetée du Seigneur, tandis qu'il reposait dans le plus secret de son très fidèle cœur. La divine Providence prolongea cette épreuve pour sa plus grande gloire et pour augmenter les mérites de son Epouse; de sorte qu'elle dura quelque temps. Mais, quoique ce temps ne fût pas très long, notre auguste Maîtresse y souffrit plus de tourments spirituels et plus d'afflictions que tous les saints ensemble; car dans la perplexité où elle était, si elle avait perdu Dieu et encouru sa disgrâce

---

enfant accepta cette épreuve douloureuse et avec quelle prévenante délicatesse elle sollicita, dans cette circonstance, des prières et des consolations pour sa sainte mère, la Bonne sainte Anne!

par sa faute, il n'y a que le même Seigneur qui pût découvrir et comprendre combien fut grande la douleur de ce cœur enflammé qui sut aimer avec une perfection telle, que Dieu s'en réserva la connaissance et qu'il voulut laisser la très sainte Vierge éprouver ces craintes de l'avoir perdu.

Le Très-Haut ne dormait point cependant pendant les douces plaintes de sa très chère Epouse, Marie : au contraire, il les écoutait avec attention, quoiqu'il fit semblant de ne les pas entendre, à cause de la grande satisfaction qu'il éprouvait de la voir déployer tant de constance au milieu de ces peines, qui lui procuraient de si glorieux triomphes et donnaient tant de nouveaux sujets d'admiration et de louange aux esprits angéliques.

Cette absence du Seigneur était nécessaire pour que notre Reine se disposât, par l'exercice de toutes les vertus, et avec une perfection accomplie, à la dignité à laquelle le Très-Haut la destinait ; car si elle eût joui toujours de la vue de la Majesté divine, comme elle lui avait été de tant de manières et à tant de différentes reprises communiquée, dans le temps de son enfance, elle eût été incapable de souffrir dans l'ordre commun des simples créatures.

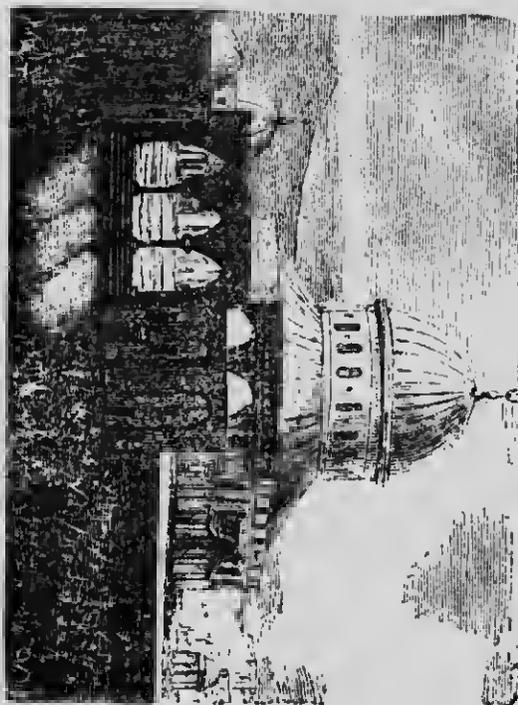
Néanmoins, quoique les visions intuitives et abstractives de la divine essence, et celle des anges, dont il a été parlé précédemment, fussent suspendues pour la très sainte Vierge, pendant cette sorte d'absence du Seigneur, son âme et ses puissances ne laissaient pas d'avoir plus de dons, de grâces et de lumière surnaturelle que tous les saints ensemble, parce qu'à cet égard la main du Très-Haut ne se raccourcit jamais pour elle ; mais par rapport aux visions fréquentes de ses premières années, j'appelle absence du Seigneur le temps considérable pendant lequel il l'en priva. Elle commença de souffrir de cette absence huit jours avant la mort de son père saint Joachim ; immédiatement après elle fut en butte aux persécutions que les esprits infernaux avaient résolu de lui faire subir tant par eux-mêmes que par le concours des autres créatures (1), de sorte que ces

(1) Et que la Vén. Mère d'Agréda a rapportées ici, dans tous leurs plus minutieux détails.

peines accompagnèrent notre aimable Souveraine jusqu'à la douzième année de son âge, où elle entendit un jour les saints Anges lui dire, sans pourtant se manifester à elle : « Marie, le terme de la vie de votre sainte mère, Anne, approche : le Très-Haut a déterminé de la tirer de la prison du corps mortel, et de donner une heureuse fin à ses travaux et à ses peines (1). »

---

(1) Nous avons vu également dans la « Vie de la Bonne sainte Anne, » comment la sainte Vierge reçut cette douloureuse nouvelle et comment elle assista à la mort de sa bienheureuse Mère !



LA MOSQUÉE D'OMAR

## CHAPITRE SEPTIEME

---

### DESCRIPTION DU TEMPLE

---

La mosquée d'Omar, dont nous ne donnons ici que la simple gravure (1), se trouve sur l'emplacement de l'ancien Temple. Or, comme l'auguste Vierge Marie a passé les jours si purs de son enfance dans l'intérieur du Temple, nous croyons être agréable au lecteur en reproduisant, dans ce chapitre, quelques détails touchant ce Monument, autrefois unique dans le monde entier.

Nos Saints Livres, parlant du Roi David, disent que ce saint roi, déjà fort âgé et plein de jours, établit son fils Salomon roi sur Israël, et qu'alors il assembla tous les princes d'Israël avec les Prêtres et les Lévites. Or, le nombre des Lévites qui avaient trente ans et au-dessus, monta à trente-huit mille hommes. On choisit parmi eux vingt-quatre mille qui furent distribués dans les divers offices de la maison du Seigneur. Il y avait *quatre mille* portiers et *quatre mille chantres*, qui chantaient les louanges du Seigneur, sur les instruments que David avait fait faire pour ce sujet ! Cependant le temple n'existait pas encore. Le saint Roi David désirait en bâtir un,

---

(1) Tous les étrangers qui viennent à Jérusalem, Pèlerins et Touristes, vont visiter ce beau monument : nous pensons en donner, ailleurs, une longue description.

digne du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, du Dieu de ses Pères. Le Seigneur n'agréa pas son désir : il désigna son jeune fils Salomon pour cette grande œuvre. David, connaissant ce dessein du Très-Haut, fit amasser de nombreux matériaux, puis le saint vieillard parla ainsi : « Mon fils Salomon est encore jeune et faible : cependant la *Maison* que je désire que l'on bâtit au Seigneur doit être telle qu'on en parle dans toutes les contrées du monde. Je veux donc lui préparer toutes les choses nécessaires . . . » Il appela ensuite Salomon, son fils, et lui tint cet admirable discours : « Mon fils, j'avais conçu le dessein de bâtir un Temple au Nom du Seigneur mon Dieu, mais Dieu me parla et me dit : Vous avez répandu beaucoup de sang et vous vous êtes trouvé dans tant de batailles ; ainsi vous ne pourrez point bâtir un temple en mon nom, après tant de sang répandu en ma présence. Mais vous aurez un fils dont la vie sera tout-à-fait tranquille : car je le maintiendrai en paix, sans qu'il soit inquiété par aucun des ennemis qui vous environnent ; c'est pour cette raison qu'il sera appelé *Pacifique* (Salomon). Je le ferai vivre en repos et je lui donnerai la paix, durant tout son règne. Ce sera lui qui bâtira un temple à mon nom : il sera mon fils et moi je serai son Père, et j'affermirai pour jamais le règne de son trône sur tout Israël. Que le Seigneur soit donc maintenant avec vous, mon fils ; qu'il vous rende heureux ; et édifiez une *maison* au Seigneur votre Dieu, comme il a dit que vous deviez faire. Qu'il vous donne aussi la sagesse et la prudence, afin que vous puissiez conduire Israël et garder fidèlement la loi du Seigneur votre Dieu : car, vous ne pourrez être heureux qu'en suivant ses ordres, et en observant les lois qu'il a commandé à Moïse d'enseigner à tout Israël. Armez-vous de force : agissez en homme de cœur ; ne craignez rien et ne vous étonnez de rien. Vous voyez que dans ma pauvreté, *ecce ego in paupertate mea*, j'ai préparé de quoi fournir à la dépense de la *maison* du Seigneur, savoir : cent mille talents d'or, et un million de talents d'argent, avec une quantité d'airain et de fer dont on ne peut dire le poids ni le nombre, sans parler du bois et des pierres que j'ai préparés pour les employer à tout ce qui sera nécessaire. »

David, adressant la parole à toute l'assemblée d'Israël, dit : « Dieu a bien voulu choisir mon fils Salomon, entre tous les autres, quoiqu'il soit encore jeune et délicat et que l'entreprise soit grande : car, ce n'est point pour un homme, mais pour Dieu même que nous voulons préparer une *maison*. Pour moi, je me suis employé de toutes mes forces à amasser tout ce qui était nécessaire pour fournir à la dépense de la *maison* de mon Dieu ; de l'or, pour les vases d'or, et de l'argent pour ceux d'argent ; du cuivre pour les ouvrages de cuivre, du fer pour ceux de fer, et du bois pour ceux de bois. J'ai aussi préparé des pierres d'onyx, des pierres blanches comme l'albâtre, du jaspé de diverses couleurs, toutes sortes de pierres précieuses et du marbre de Paros, en immense quantité. Outre toutes ces choses que j'ai offertes pour la maison de mon Dieu, j'ai encore ménagé de mon propre bien de l'or et de l'argent que je donne pour le Temple de mon Dieu, sans parler de ce que j'ai préparé pour son sanctuaire : *trois mille talents d'or d'Ophir et sept mille talents d'argent très fin et très pur*, pour en revêtir les murailles du Temple. Et si quelqu'un veut encore offrir quelque chose de lui-même et *spontanément* au Seigneur, qu'il remplisse aujourd'hui ses mains et qu'il offre au Seigneur ce qu'il lui plaira. »

Sur cette simple invitation du saint roi David, les chefs des maisons et les principaux de chaque tribu offrirent avec grand empressement le concours de leur offrande et ils donnèrent pour les ouvrages de la maison de Dieu *cinq mille talents d'or, dix mille solides, dix mille talents d'argent, dix-huit mille talents de cuivre, et cent mille talents de fer*. Tous ceux qui avaient quelques pierres (précieuses) les donnèrent aussi pour être mises au trésor de la maison du Seigneur. Et tout le monde témoigna une grande joie en faisant ces offrandes volontaires, parce qu'ils les offraient de tout leur cœur au Seigneur ; et le roi David était aussi tout transporté de joie. C'est pourquoi il se mit à louer Dieu devant toute cette multitude, disant : « Seigneur qui êtes le Dieu d'Israël notre père, vous êtes béni dans tous les siècles . . . Qui suis-je, moi, et qui est mon peuple, pour pouvoir vous offrir toutes ces choses ? Tout est à vous, et nous ne vous

avons présenté que ce que nous avons reçu de votre main. Car nous sommes des étrangers et des voyageurs devant vous, comme l'ont été tous nos pères. Nos jours passent comme l'ombre sur la terre, et nous n'y demeurons qu'un moment. Je sais, mon Dieu, que vous sondez les cœurs et que vous aimez la simplicité : c'est pour cela que je vous ai aussi offert toutes ces choses dans la simplicité de mon cœur et avec joie, et j'ai été ravi de voir aussi tout ce peuple ici rassemblé vous offrir de même ses présents . . . »

Nous laissons au Lecteur lui-même l'appréciation de cette page de nos Livres saints !

Voici maintenant, réduite à notre monnaie actuelle (française) la valeur réelle de ces offrandes immenses, faites d'une manière si spontanée et avec tant d'allégresse. Nous en donnons le tableau tel qu'il se trouve à la dissertation sur les richesses de David, dans la Bible de Vencc :

LE TALENT D'OR étant estimé : 69,531.00. — Soixante-neuf mille, cinq cent trente un francs ; plus une fraction.

LE TALENT D'ARGENT : 4,867.00. — Quatre mille huit cent soixante sept francs ; plus une fraction.

Cent mille talents d'or, égalent . . . 6,953,125,000.00. francs.

Un million de talents d'argent . . . . 4,867,187,000 00 “

Trois mille talents d'or . . . . . 208,593,150.00 “

Sept mille talents d'argent . . . . . 34,070,312.00 “

Cinq mille talents d'or . . . . . 347,656,250.00 “

Dix mille talents d'argent . . . . . 48,671,875.00 “

Dix solides d'or . . . . . 115,885.00 “

TOTAL : Douze milliards, quatre cent cinquante neuf millions, quatre cent dix-neuf mille, neuf cent soixante douze francs !

Cette somme vraiment étonnante, réalisée par le saint Roi David, parmi le seul petit peuple élu de Dieu, l'Esprit-Saint nous montre comment son fils Salomon l'employa à la construction du Temple.

LE TEMPLE DE SALOMON. — Il y avait paix entre Salomon et Hiram, roi de Tyr ; et ils firent alliance ensemble. Salomon lui demanda tout le bois qui devait entrer dans la construc-

tion du Temple. Hiram lui donna du bois de cèdre du Liban et du sapin, autant qu'il en désira. Il mettait tout ce bois sur des radeaux et l'envoyait par mer jusqu'à Joppé (Jaffa). Le roi Salomon choisit encore de son côté des nuyriers dans tout Israël, au nombre de *trente mille* : il les envoyait au Liban tour à tour, dix mille chaque mois. Salomon avait en outre *soixante-dix mille* manœuvres qui portaient les fardeaux et *quatre-vingt mille* qui taillaient les pierres sur la montagne : ceux qui avaient l'intendance sur chaque ouvrage étaient au nombre de trois mille trois cents (ou trois mille six cents). Le roi leur commanda de prendre de grandes pierres, des pierres d'un grand prix, pour les fondements du Temple, et de les équarrir à cet effet. Et lorsque la maison du Seigneur se bâtissait, elle fut ainsi bâtie avec ces pierres déjà parfaitement polies, de sorte qu'on n'entendit dans la maison ni marteau, ni cognée, ni le bruit d'aucun instrument de travail, pendant qu'on la bâtissait.

Les fondements de la maison du Seigneur furent posés la quatrième année du règne de Salomon, au mois de Zio ; et, la onzième année, au mois de Bul, elle était entièrement achevée. Ainsi le Roi fut sept ans à la bâtir.

Que l'on calcule donc maintenant ce qu'a dû coûter ce monument, sans égal dans l'univers, durant sept ans, avec soixante-dix mille manœuvres, quatre-vingt mille tailleurs de pierre, trente mille ouvriers pour tailler le bois au Liban, sans compter les milliers d'autres ouvriers pour le reste des travaux. Ce calcul ne comprendra encore que la main-d'œuvre : il faudra y ajouter l'ornementation dont nos Saints Livres en indiquant les proportions donnent ici une large indication.

— « La maison du Seigneur avait sa longueur soixante coudées, suivant la mesure première (telle qu'elle avait été en usage du temps de Moïse) : sa largeur était de vingt coudées. Le vestibule qui était devant, dont la longueur répondait à la largeur du Temple, était aussi de vingt coudées : sa hauteur était de cent vingt coudées, et Salomon le fit dorer par dedans entièrement, en or très fin et très pur. Il fit aussi lambrisser la partie la plus grande du Temple (appelée le Saint) de bois

de sapin et fit appliquer sur tout ce lambris des lames de l'or le plus pur. Il fit paver le Temple d'un marbre très précieux et extrêmement orné. L'or des lames dont il fit couvrir le lambris de cet édifice, les pontres, les pilastres, les murailles et les portes, était aussi très fin. Il fit représenter des chérubins sur les murailles. Le roi Salomon fit encore la maison du *Saint des Saints* (le Sanctuaire). Sa longueur qui répondait à la largeur du Temple était de vingt coudées : sa largeur avait pareillement vingt coudées. Il le couvrit tout de lames d'or qui pouvaient monter à six cents talents. Il fit aussi tous les clous d'or massif. Les chambres des étages d'en haut (autour du Temple) étaient aussi revêtues d'or. Outre cela il fit faire dans le *Saint des Saints* deux statues de chérubins (en bois d'olivier) qu'il couvrit toutes d'or. L'étendue des ailes des deux chérubins était de vingt coudées, de sorte qu'elles s'étendaient d'un mur à l'autre du *Saint des Saints*. Ces chérubins étaient représentés droits sur leurs pieds et leur face tournée vers le temple extérieur. Il fit aussi un voile d'hyacinthe, de pourpre, d'écarlate et de fin lin, sur lequel il fit représenter des chérubins.

Il fit de plus deux colonnes devant la porte du Temple, l'une à droite et l'autre à gauche. Chaque colonne avait dix-huit coudées de haut : les chapiteaux étaient en plus, chacun, de cinq coudées : la circonférence des colonnes qui étaient en bronze, était de douze coudées. Salomon fit ensuite un autel d'airain de vingt coudées de long, de vingt de large et de dix de haut. Et une mer (d'airain) de forme circulaire et qui avait dix coudées d'un bord à l'autre, et cinq coudées de haut. Cette mer était posée sur douze bouillons, dont trois regardaient le septentrion, trois l'occident, trois le midi et trois l'orient.

Viennent ensuite les chandeliers d'or, les tables, les vases et autres ustensiles pour les sacrifices, dont l'Écriture ne dit pas ici le nombre. L'historien Josèphe complète ainsi la description du mobilier du Temple : « . . . Le Roi Salomon fit faire aussi un grand nombre de tables et entr'autres une fort grande d'or massif, sur laquelle on mettait les pains que l'on consacrait à Dieu. Les autres tables qui ne le cédaient guère en beauté à

celle-là étaient faites de diverses matières et servaient à mettre vingt mille vases ou coupes d'or et quarante mille autres d'argent. Il fit faire aussi, comme Moïse l'avait ordonné, dix mille chandeliers. . . Salomon fit faire aussi quatre-vingt mille coupes à boire du vin, dix mille autres coupes d'or, vingt mille d'argent, quatre-vingt mille plats d'or pour mettre la fleur de farine que l'on détrempeait sur l'autel, cent soixante mille plats d'argent, soixante mille tasses d'or dans lesquelles on détrempeait la farine avec l'huile, cent vingt mille tasses d'argent, vingt mille assarons ou hins d'or, et quarante mille autres d'argent; vingt mille encensoirs d'or pour offrir et brûler les parfums, et cinquante mille autres pour porter le feu depuis le grand autel jusqu'au petit qui était dans le Temple.

« Ce grand Roi fit faire aussi pour les Sacrificateurs, mille habits pontificaux avec leurs tuniques qui allaient jusqu'aux talons, accompagnés de leurs éphods avec des pierres précieuses. Mais quant à la Couronne sur laquelle Moïse avait écrit le nom de Dieu, elle est toujours demeurée unique et on la voit encore aujourd'hui. Il fit faire aussi des étoles de lin pour les sacrificateurs avec dix mille ceintures de pourpre; deux cent mille autres étoles de lin pour les Lévites qui chantaient les hymnes et les psaumes; deux cent mille trompettes, ainsi que Moïse l'avait ordonné, et quarante mille instruments de musique, comme harpes, psaltériens et autres, faits d'un métal composé d'or et d'argent.

« Voilà avec quelle somptuosité et quelle magnificence Salomon fit bâtir et orner le Temple et consacrer toutes ces choses à l'honneur de Dieu. Il fit faire ensuite autour du Temple une enceinte de trois coudées de hauteur, afin d'en empêcher l'entrée aux laïques, n'y ayant que les Sacrificateurs et les Lévites à qui elle fût permise. Il fit bâtir hors cette enceinte une espèce d'autre temple d'une forme quadrangulaire, environné de grandes galeries, avec quatre grands portiques qui regardaient le levant, le couchant, le septentrion et le midi, et auxquels étaient attachées de grandes portes toutes dorées; mais il n'y avait que ceux qui étaient purifiés selon la loi et résolus d'observer les commandements de Dieu qui eussent la permission

d'y entrer. La construction de cet autre temple était un ouvrage si digne d'admiration, qu'à peine est-ce une chose croyable; car pour le pouvoir bâtir au niveau du haut de la montagne sur laquelle le Temple était assis, il fallut remplir jusqu'à la hauteur de *quatre cents* coudées un vallon dont la profondeur était telle qu'on ne pouvait la regarder sans frayeur. Il fit environner ce temple d'une double galerie soutenue par un double rang de colonnes de pierres d'une seule pièce, et ces galeries dont toutes les portes étaient d'argent, étaient lambrissées de bois de cèdre. »

Le Temple de Salomon subsista 406 ans, puis il fut brûlé par Nabusardan, général de l'armée de Nabuchodonosor. Après le retour de la Captivité, Zorobabel releva les ruines de Jérusalem et entreprit de rebâtir le Temple. Les travaux commencés sans retard se prolongèrent longtemps. L'an 17 avant J.-C., le roi Hérode, dans l'intention de gagner la faveur des Juifs, voulut en reconstruire la plus grande partie, en l'embellissant complètement. Et ce fut dans ce Temple ainsi agrandi, restauré et embelli par Hérode, que la très sainte Vierge Marie, comme nous l'avons vu plus haut, passa les années si pures de sa très sainte enfance.

---

## CHAPITRE HUITIEME

---

### LES EPOUSAILLES DE LA SAINTE VIERGE

---

Notre très belle Souveraine était parvenue à sa treizième année et demie et était déjà fort grande au physique et au moral, en vertus et en mérites, lorsqu'elle eut une autre vision abstraite de la Divinité en la même forme que les autres de cette espèce dont nous avons parlé. Il semble qu'il soit arrivé en cette vision ce que l'Écriture dit être arrivé à Abraham quand Dieu lui ordonna de sacrifier son fils bien-aimé Isaac, unique gage de toutes ses espérances. Dieu tenta Abraham, dit Moïse, éprouvant sa prompte obéissance pour la couronner. On peut dire, en effet, que Dieu tenta aussi notre auguste Maitresse en cette vision, en lui ordonnant d'embrasser l'état de mariage. Cela prouve combien il est vrai de dire que les jugements du Seigneur sont incompréhensibles, et combien ses voies et ses pensées sont élevées au-dessus des nôtres. Celles de la très pure Marie étaient aussi éloignées de celles que le Très-Haut lui manifestait en lui ordonnant de recevoir un époux pour sa garde et pour sa compagnie, que le ciel l'est de la terre : car elle désirait et s'était promis de n'en avoir aucun durant toute sa vie, autant qu'il pouvait dépendre de sa volonté, et elle renouvelait souvent le vœu de chasteté qu'elle avait fait de si bonne heure.

L'ordre que le Seigneur lui donna d'accepter un époux terrestre, sans qu'elle s'y attendit et sans lui découvrir autre

chose alors, surprit étrangement le cœur très innocent de cette sainte fille qui vivait dans l'assurance de n'avoir point d'autre époux que le même Dieu qui la lui donnait. Cette épreuve fut bien plus grande que celle d'Abraham, puisqu'elle n'aimait pas tant son fils Isaac que l'auguste Marie n'aima sa chasteté inviolable.

Mais la très prudente Vierge suspendit son jugement devant un ordre si surprenant, et ne s'appliqua qu'à espérer et à craindre mieux qu'Abraham en espérance contre l'espérance. Cependant la très chaste Marie se troubla quelque peu, comme il lui arriva plus tard, lors de l'ambassade de l'archange saint Gabriel; mais quoiqu'elle ressentit une certaine tristesse, elle n'en montra pas moins la plus héroïque obéissance qu'elle eût pratiquée jusqu'alors; de sorte qu'elle se soumit naïvement à la volonté du Seigneur. Le Très-Haut lui dit, « Marie, calmez votre cœur; votre résignation m'est agréable; la puissance de mon bras n'est pas sujette aux lois; je me charge de tout ce qui vous sera le plus convenable. »

La très sainte Vierge revint de la vision à son état ordinaire avec cette seule promesse du Très-Haut, et elle fut continuellement agitée entre l'incertitude et l'espérance dans lesquelles l'ayant laissée le commandement et la promesse divine, le Seigneur la voulant obliger par ce moyen à redoubler ses armes et ses affections d'amour et de confiance, de foi, d'humilité, d'obéissance, de chasteté, et de plusieurs autres vertus qu'il nous serait impossible d'énumérer. Pendant que notre Souveraine se livrait avec une certaine douleur à ces prières et à ces perplexités humbles et prudentes, Dieu parla dans un songe au grand prêtre, qui était saint Siméon, et lui prescrivit de se disposer à marier Marie, fille de Joachim et d'Anne de Nazareth, parce que sa divine Majesté la regardait avec une sollicitude et un amour particulier. Le saint prêtre, en répondant à Dieu, le pria de faire connaître celui que Marie devait épouser. Le Seigneur lui ordonna d'assembler les autres prêtres et les docteurs, et de leur exposer que cette fille était seule et orpheline, et qu'elle n'avait aucune inclination à s'engager dans le mariage; mais que, la coutume étant qu'aucune fille nubile

ne sortit du Temple sans se marier, il était convenable de lui faire embrasser cet état avec la personne qu'ils jugeraient à propos (1).

Le prêtre Siméon obéit aux ordres divins : et, ayant assemblé les autres, il leur découvrit la volonté du Très-Haut, et leur annonça, suivant ce qui lui avait été révélé, la prédilection que la Majesté divine avait pour cette fille, Marie de Nazareth, ajoutant que, comme elle se trouvait dans le Temple privée de ses parents, il était de leur devoir de prendre un soin particulier de ses intérêts, et de lui chercher un époux digne d'une fille si vertueuse et si irréprochable dans toute sa conduite, ainsi qu'ils l'avaient tous reconnu durant le temps qu'elle y avait demeuré ; d'autant plus que la condition, le bien, la qualité et les autres avantages qu'elle présentait en sa personne étaient si considérables, qu'il était important de bien choisir celui à qui il faudrait la confier. Il leur dit aussi que Marie de Nazareth n'avait point de goût pour le mariage, mais qu'il n'était pas juste qu'elle sortit du Temple sans embrasser cet état, parce qu'elle était orpheline et nubile.

Après que cette affaire eut été proposée et mûrement discutée dans l'assemblée des prêtres et des docteurs, ils délibérèrent tous par une impulsion du ciel que dans une circonstance où il était si à désirer de prendre une sage décision, et où le Seigneur avait manifesté son bon plaisir, il fallait consulter sa sainte volonté et le prier de désigner par quelque signe celui qui serait le plus propre pour être l'époux de Marie, et que cet époux fût de la maison et de la lignée de David, afin que la loi fût accomplie. Ils fixèrent, en conséquence, un jour où tous les jeunes hommes de cette lignée qui étaient à Jérusalem devaient se réunir au Temple : et ce fut justement le jour auquel notre Souveraine achevait sa quatorzième année. Et, comme il était nécessaire de lui donner connaissance de cette résolution et de lui demander son consentement, le prêtre Siméon l'appela, et lui annonça l'intention qu'il avait, ainsi que

(1) Nous reproduisons ici ce qui a déjà été imprimé dans : « La Vie de saint Joseph », afin que la Vie de la sainte Vierge soit également plus complète.

les autres prêtres, de lui choisir un époux avant qu'elle sortit du Temple.

Ceci se passa neuf jours avant celui qu'on avait fixé pour prendre une décision et pour exécuter ce qui aurait été arrêté. Pendant ce temps-là la très sainte Vierge redoubla ses prières, ses larmes et ses soupirs, et demanda au Seigneur l'accomplissement de sa divine volonté en une chose qui lui était si importante et qui la jetait dans de si vives inquiétudes. Le Seigneur lui apparut et lui dit : « Mon Epouse et ma colombe, calmez votre cœur affligé, et bannissez-en le trouble et la tristesse : je suis attentif à vos désirs et à vos prières ; je gouverne toutes choses, et le prêtre est conduit par ma lumière ; je vous donnerai un époux qui ne s'opposera pas à vos saints désirs, mais plutôt s'y conformera avec le secours de ma grâce : je vous le chercherai parfait et selon mon cœur, et je le choisirai d'entre mes serviteurs : mon pouvoir est infini, et ma protection ne vous manquera jamais. »

Le jour déterminé arriva auquel, comme nous l'avons dit précédemment, notre Souveraine achevait la quatorzième année de son âge ; en ce jour les jeunes hommes de la tribu de Juda et de la lignée de David (dont notre auguste Maitresse descendait), alors présents à Jérusalem, s'assemblèrent. Joseph, originaire de Nazareth, et habitant de la sainte Cité, reçut ordre de se rendre parmi eux, comme étant de la race royale de David. Il avait alors trente-trois ans, était bien fait, d'un visage agréable, mais d'une modestie incomparable et surtout extrêmement chaste en ses pensées et en ses œuvres : ses inclinations étaient si saintes qu'il avait fait dès sa douzième année le vœu de chasteté. Il était parent au troisième degré de la Vierge Marie : sa vie était très pure et irrépréhensible aux yeux de Dieu et des hommes.

Tous les jeunes hommes étant assemblés au Temple, unirent leurs prières à celles des prêtres, et demandèrent au Seigneur qu'il leur inspirât ce qu'ils devaient faire. Le Très-Haut, parlant au cœur du grand prêtre, lui inspira de faire prendre à chacun de ces jeunes hommes une baguette sèche, en leur enjoignant de demander tous avec une vive foi à la Majesté

divine qu'elle désignât par ce moyen celui qu'elle avait choisi pour être l'époux de Marie. Et comme personne n'ignorait la vertu et le mérite de cette fille, ni tout ce que la renommée disait de sa beauté, de ses biens et de sa qualité, chacun aspirait au bonheur d'obtenir pour épouse celle qu'on savait être l'enfant unique de sa maison. Il n'y eut parmi eux que le très humble et très juste Joseph qui se crût indigne d'un pareil trésor; et se souvenant du vœu de chasteté qu'il avait fait, il promit de nouveau de l'observer toute sa vie, tout en se résignant à la volonté divine, et en acceptant de grand cœur tout ce qu'elle voudrait disposer: mais cela n'empêchait pas qu'il n'eût plus de vénération et plus d'estime que tous les autres pour la jeune Vierge de Nazareth.

Tandis que tous ceux qui étaient assemblés faisaient cette prière, on vit fleurir la seule languette que Joseph portait, et l'on vit en même temps descendre une très belle colombe revêtue d'un merveilleux éclat qui se posa sur la tête du même saint: ensuite Dieu lui parla intérieurement en ces termes: « Joseph, mon serviteur, Marie doit être votre épouse: recevez-la avec soin et avec respect, car elle est agréable à mes yeux; elle est très juste et très pure de corps et d'esprit: vous ferez tout ce qu'elle vous dira. » Sur la déclaration et le signe du ciel, les prêtres se déterminèrent de donner à Marie saint Joseph pour époux, comme celui que Dieu même lui avait choisi. Ils appelèrent aussitôt pour les épousailles celle qui était excellente comme le soleil et plus belle que la lune; elle parut au milieu de l'assemblée avec une majesté plus qu'angélique et avec une beauté, une douceur et une grâce incomparable, et les prêtres la marièrent avec Joseph, le plus chaste et le plus saint des hommes.

L'auguste Marie, avec un air modeste et recueilli et en Reine d'une humilité égale à sa majesté, fit ses adieux aux prêtres et à la maîtresse et demanda leur bénédiction et pardon à ses compagnes, en remerciant les uns et les autres des bienfaits qu'elle en avait reçus. Elle fit tout cela avec des témoignages de profonde humilité, et en même temps avec un prudent laconisme: car elle parlait très peu dans toutes les

occasions, et ce qu'elle disait était toujours pesé et mesuré. Elle sortit du Temple avec une vive douleur de le quitter contre ses inclinations et contre ses desirs, et escortée de quelques-uns des principaux ministres du Temple qui étaient séculiers et s'occupaient de ses intérêts temporels; puis elle s'en alla avec son époux Joseph à Nazareth, patrie des deux nouveaux époux. Saint Joseph y était né, et c'était par une disposition particulière du Très-Haut qu'il était allé, à la suite d'un revers de fortune, demeurer à Jérusalem, où les choses tournèrent si bien pour lui, qu'il eut le bonheur de devenir l'Époux de Celle que Dieu avait choisie pour être sa propre Mère !

Étant arrivés à Nazareth et jusqu'à 25 murs suivant où arriva l'Incarnation du Verbe, les deux Époux vécurent de telle sorte que le Très-Haut les disposa l'un et l'autre à l'œuvre pour laquelle il les avait choisis, et comme on le verra dans les chapitres suivants.

Mais je ne saurais, avant de les commencer, contenir les sentiments que fait naître en moi le sort fortuné du plus heureux des mortels saint Joseph. D'où vous est venu, ô homme de Dieu, un si grand bonheur qu'entre les enfants d'Adam on ait pu dire de vous seul, que Dieu lui-même vous ait appartenu de si près qu'on l'ait pris pour votre fils unique ? Le Père éternel vous donne sa Fille ; le Fils vous remet sa véritable Mère ; le Saint-Esprit vous contie son Épouse et vous met à sa place ; la très sainte Trinité tout entière vous donne son élu, son unique et son excellente comme le soleil, pour votre légitime épouse. Commisiez-vous bien, mon grand saint, votre dignité ? Comprenez-vous vos avantages ? Savez-vous que celle que vous venez de recevoir pour épouse est Reine et maîtresse du ciel et de la terre et que vous êtes le dépositaire des trésors inestimables du Très-Haut lui-même ? Voyez, homme divin, quel précieux trésor vous possédez, et sachez que si vous ne rendez pas les anges et les séraphins envieux, votre bonheur et le mystère que votre mariage renferme ne les jettent pas moins dans l'admiration. Agréez, de la part de tout le genre humain, les congratulations de tant de faveurs et de joies. Vous avez entre les mains le registre des divines miséricordes,

vous êtes le maître et l'époux de Celle qui n'a que Dieu au-dessus d'elle, vous serez riche et heureux parmi les hommes et parmi les anges. Souvenez-vous de notre pauvreté et de notre misère et de moi, chétif ver de terre, qui désire d'être votre fidèle servante, secourue et favorisée de votre puissante intercession !





L'ANNONCIATION

(DEGER)

## CHAPITRE NEUVIEME

---

### L'INCARNATION

---

Dieu avait fixé de toute éternité le moment opportun où le grand mystère de piété, justifié dans l'esprit, prêché aux hommes, déclaré aux anges et cru dans le monde, devait être prêché dans la chair; mais il le tenait caché dans le sein de sa sagesse éternelle. Or la plénitude de ce temps arriva, qui était jusqu'alors fort vide, quoique rempli de prophéties et de promesses, parce qu'il lui manquait celle de la très pure Marie, par la volonté et le consentement de laquelle tous les siècles devaient recevoir leur perfection, c'est-à-dire le Verbe fait homme passible et réparateur. Ce mystère était prédestiné avant tous les siècles, afin qu'il y fût réalisé par l'intermédiaire de notre divine Vierge; et quand une fois elle se trouvait dans le monde, la rédemption du genre humain et la venue du Fils unique du Père ne devaient point être différées, puisqu'il ne fallait plus en quelque sorte que Dieu cherchât pour sa demeure des tabernacles empruntés, ou des maisons étrangères; mais qu'il pouvait demeurer dans son propre temple construit et enrichi, au moyen de toutes les ressources qu'il lui avait consacrées, bien mieux que le temple de Salomon ne le fut par les trésors que son père David lui avait laissés à cet effet.

Le Très-Haut détermina, dans cette plénitude de temps fixé d'avance, d'envoyer son Fils unique au monde. Or, confrontant, selon notre manière de concevoir et d'exprimer les choses,

les décrets de son éternité avec les prophéties et les témoignages qu'il avait donnés aux hommes dès le commencement, puis les uns et les autres avec l'état et la sainteté auxquels il avait élevé la très pure Marie, il jugea qu'il était convenable pour la gloire de son saint nom que l'exécution de sa sainte volonté et de ce décret éternel fût manifestée aux anges bienheureux, et qu'elle commençât à paraître par leur ministère. Il fit donc entendre à l'archange Gabriel cette voix par laquelle il signifie sa volonté aux anges. Et quoique l'ordre commun qu'il observe pour illuminer les esprits célestes soit de commencer par les supérieurs, qui, selon leur rang hiérarchique, désirent les inférieurs jusqu'à ce que cette illumination, en transmettant des uns aux autres ce que Dieu a révélé aux premiers, parvienne aux derniers, les choses ne se passèrent point ainsi en cette circonstance : car le saint archange reçut sa mission immédiatement du Seigneur.

Gabriel, au pied du trône et toujours attentif aux ordres de l'Être suprême et immuable, s'inclina pour recueillir la manifestation de la divine volonté : sa Majesté lui déclara et lui prescrivit l'ambassade qu'il devait porter à l'auguste Marie, et les paroles dont il devait se servir pour la saluer : de sorte que Dieu même en fut le premier auteur ; il les forma dans son ententelement divin, de là elles passèrent au saint archange et de celui-ci à notre glorieuse Souveraine. Le Seigneur révéla dans cette occasion plusieurs autres mystères de l'Incarnation à ce prince céleste, et la très sainte Trinité lui ordonna d'aller annoncer à la bienheureuse Vierge qu'elle était élue entre toutes les femmes pour être la Mère du Verbe éternel, et qu'elle le concevrait dans son sein virginal par l'opération du Saint-Esprit, en conservant intacte sa virginité, et tout le reste que le messager céleste devait révéler à son auguste Reine et Maîtresse.

Le prince, saint Gabriel, obéissant avec une joie extraordinaire à l'ordre divin, descendit de l'empyrée, accompagné de plusieurs milliers d'anges radieux de beauté, qui le suivaient sous une forme visible. Ce glorieux prince et ambassadeur céleste ressemblait à un adolescent d'une grâce et d'une beauté ravissantes : son visage était resplendissant, son air majestueux, sa

démarche grave, ses paroles remplies de sagesse et d'éloquence ; et toutes ses manières, empreintes d'une modeste grandeur, représentaient plus de traits de la Divinité qu'aucun des autres anges que notre auguste Reine eût jusqu'alors vus sous cette forme. Il portait un diadème d'une richesse singulière ; ses vêtements somptueux brillaient de diverses couleurs d'un éclat admirable ; il avait sur la poitrine une très belle croix comme émaillée, qui figurait le mystère de l'Incarnation pour laquelle il était envoyé ; et toutes ces circonstances attirèrent davantage l'attention de cette très prudente Reine.

Le divin Ambassadeur, suivi de cette cour celeste, descendit à Nazareth, ville de la province de Galilée, où se trouvoit la demeure de la très sainte Vierge, qui était une pauvre maison. Le lieu de sa retraite était une toute petite chambre, dépourvue des ornements en usage dans le monde ; elle en condamnait ainsi la vanité par les mépris qu'elle en faisait, et suppléait à leur absence par de plus grands biens spirituels. La bienheureuse Marie était alors âgée de quatorze ans, six mois et dix-sept jours ; car elle avoit en quatorze ans révolus le huit septembre : les six mois et dix-sept jours en sus se trouvaient depuis celui-là jusqu'à celui-ci, où s'accomplit le plus grand des mystères que Dieu ait opérés dans le monde.

Lorsque l'archange saint Gabriel arriva, la très sainte Vierge était occupée à des demandes qu'elle adressoit au Très-Haut : elle se livrait à des affections et elle était ravie dans des transports divins que je ne saurais décrire. La Souveraine du ciel l'apercevant, le regarda avec une modestie et avec une retenue admirable, seulement autant qu'il le fallait pour reconnaître en lui l'ange du Seigneur. Le saint archange salua notre Reine et la sienne, en lui disant : *Ave, gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus*. La plus humble des créatures, entendant cette nouvelle salutation de l'ange, fut troublée, sans toutefois perdre la tranquillité de son âme. Ce trouble eut deux principes en notre auguste Souveraine : l'un fut sa très profonde humilité par laquelle elle se croyait la dernière de toutes les créatures ; et s'étant ouïe saluer et appeler bénie entre toutes les femmes, tandis qu'elle nourrissait de si las

sentiments d'elle-même, cela lui parut tout à fait étrange. Le second principe fut que pendant qu'elle recevait la salutation et qu'elle la considérait dans son cœur, le Seigneur lui fit connaître qu'il la choisissait pour être sa Mère, et cela la troubla bien davantage, parce qu'elle était fort éloignée de cette pensée. Alors l'ange la voyant dans ce trouble, poursuivit son discours, et lui déclara l'ordre du Seigneur en ces termes : « Marie, ne craignez point, parce que vous avez trouvé grâce devant Dieu. Je vous annonce que vous concevrez dans votre sein et que vous enfanterez un Fils que vous nommerez JÉSUS. Il sera grand, et sera appelé le Fils du Très-Haut ; » et le reste que le saint Archange acheva.

Il ne se trouva parmi les simples créatures que notre très prudente et très humble Reine qui pût dûment estimer et pénétrer un mystère si nouveau et si surprenant, et c'est parce qu'elle en apprécia toutes les grandeurs qu'elle en fut ravie et troublée. Mais dans ce trouble elle tourna son humble cœur vers le Seigneur, qui ne pouvait pas rejeter ses prières, et elle lui demanda du plus profond de son âme une nouvelle lumière et un secours particulier pour se conduire selon son bon plaisir dans une affaire d'une si grande importance ; car, comme je l'ai dit précédemment, le Très-Haut la laissa pour opérer ce mystère dans l'état commun de la foi, de l'espérance et de la charité, lui suspendant les autres sortes de faveurs intérieures auxquelles d'ordinaire elle était élevée. Dans cette disposition elle repartit à saint Gabriel ce que saint Luc rapporte : *Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ?* En même temps elle représentait intérieurement au Seigneur le vœu de chasteté qu'elle avait fait. L'ambassadeur céleste répondit à l'humble Vierge de Nazareth ce que nous savons également par l'Évangile de saint Luc, avec la sublime acceptation de notre auguste Souveraine.

C'est à la vérité une merveille bien grande et bien digne de notre admiration que le Très-Haut laissât entre les mains d'une jeune femme tous ces mystères et tant d'autres qui s'y trouvent renfermés, et que le tout dépendit de son *fiat*. Mais aussi ce fut avec beaucoup de sûreté qu'il s'en rapporta à la sagesse et à la

discretion de cette femme forte et sublime, qui, après avoir médité ce que Dieu lui proposait, ne trompa point la confiance qu'il avait mise en elle. Aux choses qui ont lieu au-dedans de Dieu, la coopération des créatures est inutile, et Dieu ne l'attend pas pour agir au-dedans de lui-même; mais il en est autrement des œuvres contingentes du dehors, et comme son incarnation fut la plus grande et la plus excellente de toutes, il ne voulut pas l'exécuter sans la coopération et sans le consentement de la très pure Marie, afin de donner par son moyen cette perfection à toutes les autres, et afin que nous fussions obligés de ce bienfait à la Mère de la sagesse et à notre Restauratrice.

L'auguste Vierge considéra et parcourut attentivement le champ immense de la dignité de Mère de Dieu, qu'il s'agissait d'acheter par un *fiat*; elle fut revêtue d'une force plus qu'humaine, elle goûta et elle vit que le commerce de la Divinité était bon. Elle connut les voies de ses bienfaits cachés, elle s'orna de force et de beauté. Et lorsqu'elle eut conféré avec elle-même et avec l'ambassadeur céleste sur la grandeur de mystères si hauts et si divins, lorsqu'elle fut bien pénétrée de l'objet de l'ambassade qu'elle recevait, son très pur esprit fut ravi et absorbé dans l'admiration, dans le respect et dans un très ardent amour de Dieu. A la suite de ces mouvements si vifs et de ces affections si véhémentes, et comme par leur effet naturel, son très chaste cœur fut comme étreint et pressé par une force qui lui fit distiller trois gouttes de son très pur sang dans son sein virginal, où le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ fut conçu et formé d'elles par l'opération et par la vertu du Saint-Esprit, de sorte que le cœur de la très pure Marie a réellement et véritablement fourni, à force d'amour, la matière dont la très sainte humanité du Verbe fut formé pour notre Rédemption. Et tout cela advint au moment où elle prononçait avec une humilité ineffable (ayant la tête un peu inclinée et les mains jointes) ces paroles qui furent le commencement de notre Réparation: *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.*

Ce *fiat*, si doux aux oreilles de Dieu et si favorable pour nous, ayant été prononcé, quatre choses furent opérées dans un



**MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART**

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



4.5  
5.0

5.6

6.3

7.1  
8.0  
9.0  
10

11.2  
12.5  
14.3



**APPLIED IMAGE Inc**

1653 East Main Street  
Rochester, New York 14609 USA  
(716) 482-0300 - Phone  
(716) 288-5989 - Fax

instant. La première fut le très saint corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui fut formé de ces trois gouttes de sang que le cœur de la bienheureuse Vierge fournit. La seconde fut la création de la très sainte âme du même Seigneur, car elle fut aussi créée comme les autres. La troisième fut l'union de l'âme et du corps du Sauveur, union qui donna à son humanité toute la perfection dont elle était capable. Enfin la quatrième fut l'union hypostatique de la Divinité en la personne du Verbe avec l'humanité, qui par cette union devint le suppôt de l'incarnation; de sorte que Jésus-Christ fut formé Dieu et homme véritable, pour être notre Seigneur et notre Rédempteur. Cette merveille arriva un vendredi vingt-cinq mars, à la pointe du jour, dans l'année de la création du monde 5199, selon que l'Eglise romaine, inspirée par le Saint-Esprit, le raconte dans le Martyrologe et à la même heure que notre père Adam fut formé. Cette supputation est la véritable, et c'est ce qui n'a été déclaré, quand je l'ai demandé par obéissance. Conformément à cela, le monde fut créé dans le mois de mars, qui répond au commencement de la création; toutefois, comme les œuvres du Très-Haut sont toutes parfaites et achevées, les plantes et les arbres sortirent de la main de sa divine Majesté avec leurs fruits, et ils ne les eussent jamais perdus si le péché n'eût vicié et corrompu toute la nature, ainsi que je l'expliquerai, s'il plaît à Dieu, dans un autre traité; quant à présent, je n'entre pas dans des détails qui ne sont pas nécessaires ici.

L'auguste Marie fut mise en possession de la dignité de Mère de Dieu avec des privilèges si éminents, que tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, et que je dirai dans la suite, est fort au-dessous de leur excellence; il ne m'est pas possible de les expliquer, parce que l'entendement humain ne les saurait dûment concevoir, et les plus doctes même ne trouveront pas des termes assez justes pour exprimer ce qu'ils pourront en découvrir. Les humbles qui sont expérimentés en l'amour divin, en connaîtront quelque chose par la lumière infuse et par un certain goût intérieur qui fait pénétrer le secret de pareils mystères. Non seulement notre bienheureuse Souveraine, après avoir été élevée si haut et si ennoblie par cette nouvelle et merveilleuse

présence de la Divinité dans son sein virginal, devint le ciel, le temple et la demeure de la très sainte Trinité, mais sa pauvre maison et son petit oratoire furent aussi consacrés pour servir de nouveau sanctuaire au Seigneur. Les esprits angéliques, témoins de ce prodige, glorifiaient le Tout-Puissant avec une joie indicible ; ils le bénissaient en la compagnie de cette bienheureuse Mère par de nouveaux cantiques de louanges et ils lui rendaient de continuelles actions de grâces en son nom et en celui du genre humain qui ignorait le plus grand de ses bienfaits et les plus tendres marques de ses miséricordes.

## CHAPITRE DIXIEME

---

### LA GALILÉE — DESCRIPTION (1)

---

NAZARETH. — Nassara est l'ancienne Nazareth, nom qui signifie *fleur*, selon saint Jérôme. Avant J.-C., cette ville n'est mentionnée nulle part. Saint Luc est le premier qui en parle dans son Evangile.

Dès les premiers siècles du Christianisme, la demeure de la Sainte Famille fut en grande vénération et attira de pieux pèlerins de toutes les parties du monde : cette affluence rendit Nazareth très prospère. Elle florissait encore sous les premiers Khalifes. Mais lorsque le fanatisme brutal et cupide des Musulmans eut commencé à y répandre le trouble, elle dut nécessairement déchoir.

Les Croisés à leur arrivée trouvèrent Nazareth complètement ravagée par les Sarrasins. Mais sous la sage administration de Tancrede (2), elle ne tarda pas à se relever et fut entourée de murailles. . . En 1187, Nazareth tomba au pouvoir de Salah ed-Dine. Bibars-Ben-Dokdar, à la tête de ses hordes sauvages, la ravagea et la brûla en 1263.

---

(1) Le Lecteur comprendra que nous ne donnons ici qu'un aperçu rapide sur la Galilée. S'il désire plus de détails, il pourra consulter, soit le « Guide Indicateur de Terre-Sainte » auquel nous empruntons ces extraits, soit tout autre guide de ce genre et dont se servent les pèlerins et les touristes qui visitent la Terre-Sainte.

(2) Voir l'histoire des Croisades.

ETAT ACTUEL. — La ville de Nazareth est située à onze cents pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée. Elle est bâtie en amphithéâtre et entourée de collines de tous côtés. Le sol en est inégal : les rues sont étroites, mais assez bien pavées. Nazareth possède (1) environ 6,000 habitants, partagés comme il suit : Latins 1,300 ; Grecs catholiques 700 ; Maronites 400 ; Grecs non-unis 2,000 ; Protestants 100 ; Musulmans 1,500. Cette ville est assez florissante : elle fait peu de commerce, mais s'occupe de l'agriculture avec avantage.

EGLISE DE L'ANNONCIATION. — Dès le berceau du Christianisme, nous l'avons vu, la maison où le Verbe de Dieu s'était incarné fut l'objet d'une grande vénération. Constantin le Grand l'enferma dans une belle Basilique que sainte Paule visita à la fin du IV<sup>e</sup> siècle. Pendant le siège de Jérusalem par les premiers Croisés, l'église de l'Annonciation fut pillée et saccagée ; mais elle échappa à la destruction. Les Croisés restaurèrent la Basilique qui fut renversée ensuite par Bibars en 1263. En 1300, les Franciscains vinrent s'établir au milieu des ruines ; ils furent expulsés 62 ans après. Ils purent s'y établir définitivement en 1620, et travailler à la restauration du Sanctuaire.

En déblayant le terrain, ils découvrirent les fondements de la sainte Maison, qui est actuellement à Lorette, ainsi que ceux de l'ancienne église, avec les bases de deux rangées de colonnes. L'an 1638, l'église de l'Annonciation fut saccagée et livrée aux flammes par les tribus nomades ou Bédouins venus au-delà du Jourdain. Cependant les Franciscains qui avaient échappé à la mort, élevèrent une chapelle provisoire sur l'auguste Sanctuaire et y célébrèrent la sainte Messe jusqu'à 1730, époque où ils obtinrent du gouvernement local de pouvoir réédifier leur église. Mais le peu de temps que leur accorda le Pacha pour cette reconstruction ne permettant pas de déblayer le sol de l'ancienne Basilique, il fallut se contenter de vider seulement la sainte Grotte et de poser le pavé de l'église

(1) Cette statistique est de 1887.

nouvelle par dessus l'exhaussement des décombres qui s'y trouvaient. C'est de là que vient la grande différence de niveau qui existe entre le sol de l'église et celui de la sainte Grotte, où l'on descendait, en 1638, par un escalier qui n'avait alors que six degrés.

ÉTAT ACTUEL. — Cette église, d'ailleurs très simple comme architecture, se compose de trois nefs séparées par des piliers carrés. Outre la crypte, elle a deux étages distincts.

La crypte, dans laquelle on descend par un escalier de 15 marches en marbre blanc, consiste en la chapelle de l'Annonciation ; comprend quatre autels. C'est l'auguste Sanctuaire, sur l'emplacement de la SAINTE MAISON.

Le premier étage est l'église proprement dite qui renferme 5 autels. L'étage supérieur est celui où se trouvent seulement le chœur et le maître-autel.

A Nazareth, on peut visiter encore la chapelle, élevée par les Pères de Terre-Sainte, sur l'Atelier de saint Joseph. Les premiers chrétiens avaient élevé en ce saint Lieu une assez grande église, qui, ayant été ruinée, n'a jamais été rebâtie : la chapelle dite : *Mensa Christi* : La Fontaine de la sainte Vierge : l'église des Grecs-unis, sur l'emplacement de l'ancienne Synagogue. . .

LE MONT THABOR. — Cette célèbre montagne se trouve vers l'est de Nazareth, à une distance d'environ trois lieues.

La montagne du Thabor, détachée de toutes les autres, surpasse en hauteur toutes les montagnes de la Basse Galilée. Elle s'élève à 610 mètres (1) au-dessus de la Méditerranée, à 400 mètres au-dessus de la plaine d'Esdrélon, et à 855 mètres au-dessus du lac de Tibériade : son Plateau a 550 mètres de long, sur 250 de large, et il se trouve sur l'ancienne frontière qui séparait la tribu de Zabulon de celle d'Issachar. Il y a une quarantaine d'années, le Mont Thabor était le rendez-vous des sangliers, des chacals et autres animaux sauvages qui y sont devenus très rares aujourd'hui. Il y avait aussi des aigles et des vautours en quantité.

(1) Le mètre équivaut à 3 pieds et un peu plus de pouces.

**EGLISE DE LA TRANSFIGURATION.** — Sainte Hélène avait fait bâtir une belle église, avec un couvent, au Lieu de la Transfiguration. . . En 1873, les Pères de Terre-Sainte y établirent une petite Résidence, avec une modeste chapelle, en attendant que la Providence leur permette d'élever un Sanctuaire mieux en rapport avec la sainteté du Lieu.

**NAÏM.** — Ce village est situé au pied Nord du Petit-Hermon, montagne qui s'élève à 575 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée, et qui est inculée en grande partie : il se compose de quelques misérables maisons habitées par une centaine d'individus de l'aspect le plus sauvage mais nullement à craindre cependant.

Sur le lieu du miracle (la résurrection du fils de la veuve), situé tout près du village, les Franciscains possédaient autrefois un oratoire que les Musulmans convertirent plus tard en mosquée. Cette mosquée fut ensuite abandonnée et l'on en construisit une autre à quelques mètres de là, vers l'ouest ; de sorte que, peu à peu la première tomba en ruines. En 1880, le gouvernement territorial rendit (1) aux Franciscains leur ancien oratoire. Remis en possession de leur Sanctuaire, les Pères se sont empressés de construire une belle chapelle sur l'emplacement de l'ancien oratoire. Naïm se trouve à deux heures et quelques minutes de marche de Nazareth.

**CANA.** — Cana se trouve à environ quatre milles au nord de Nazareth. C'est à Cana, comme tout le monde le sait, que Notre-Seigneur fit son premier miracle, en changeant l'eau en vin. En 1879, les Pères de Terre-Sainte ouvrirent à Cana une Mission : l'année suivante, le Patriarche de Jérusalem érigea cette localité en paroisse latine.

**ETAT ACTUEL.** — Cana (Kefr-Cana) est situé sur le versant ouest d'une colline, près d'une excellente source qui répand une admirable fertilité aux environs. On y remarque des

(1) Ceci se passa de notre temps : les Grecs schismatiques qui n'avaient absolument aucun intérêt dans cette concession, nous suscitèrent mille difficultés ; et ce fut un vrai miracle si nous pûmes y ériger la nouvelle Chapelle, ainsi qu'au Sanctuaire de la Bonne sainte Anne à Séphorie. (Voir plus loin).

cactus, des figuiers, des oliviers et des grenadiers qui prospèrent à merveille. Le village de Cana ne compte guère plus de 600 âmes, réparties comme suit : Latins 80 ; Grecs non-unis 205 ; Protestants 15 ; Musulmans 300.

SANCTUAIRE. — Nous croyons que dès l'année 326, sainte Hélène décora d'une belle église le lieu témoin du premier miracle du Sauveur. Au départ des Croisés l'église périt, mais le pèlerinage fut continué par les Pères de Terre-Sainte qui en 1880 bâtirent une chapelle sur l'emplacement de l'ancienne église : cette chapelle sert aujourd'hui d'église paroissiale.

TIBÉRIADE. — Tibériade se trouve environ à 6 lieues au nord-est de Nazareth. Tibériade fut fondée l'an 17 de J.-C., dans la tribu de Zabulon en Galilée, par Hérode Antipas, tétrarque de cette province, qui lui donna ce nom en l'honneur de l'empereur Tibère, son protecteur. La Tibériade actuelle n'est pas celle bâtie par Hérode Antipas dont il ne reste que des ruines. Elle est située au nord d'une petite plaine et au nord de la Tibériade hérodiennne. Elle forme un parallélogramme d'environ un kilomètre (18 arpents) de long. L'enceinte, construite en blocs de basalte et flanquée de tours circulaires, est battue du côté de l'est par les vagues du Lac. La citadelle qui occupe l'angle Nord-Ouest tombe en ruines. Tibériade n'a qu'une seule porte, mais les énormes brèches faites aux murailles par le tremblement de terre de 1837 permettent d'y pénétrer de tous côtés.

POPULATION. — Tibériade renferme environ 6000 habitants dont 5,200 Juifs; 600 Musulmans; 230 Grecs-unis et 10 Latins.

EGLISE DU COUVEN DES PÈRES DE TERRE-SAINTE. — C'est ici que Notre-Seigneur Jésus-Christ donna à saint Pierre l'ordre de gouverner la société spirituelle qu'il établissait dans le monde. Dès les temps les plus reculés, les chrétiens décorèrent ce Lieu vénérable d'une église qui fut démolie dans la suite. Mais en 1100, Tancrède, devenu prince de la Galilée, consacra par un nouveau Sanctuaire le Lieu où le prince des Apôtres était devenu le Chef suprême de l'Eglise catholique. Après le départ des Croisés, ce sanctuaire fut abandonné mais non démolé ; les Franciscains l'achetèrent en 1846.

LAC DE TIBÉRIADE. — Les eaux de Tibériade forment un des plus beaux lacs de notre hémisphère. Il ressemble quelquefois à une immense plaque d'argent sur laquelle s'ébat une grande quantité d'oiseaux nageurs, tels que : canards sauvages, sarcelles, grèbes (garouk) etc. ; on y voit aussi quelquefois des oies, des cygnes et des pélicans. Autrefois les eaux du Lac étaient sillonnées dans tous les sens par de petits navires marchands : aujourd'hui on y voit à peine trois ou quatre misérables barques de pêcheurs.

Ce Lac se présente sous un aspect irrégulièrement ovale. Sa longueur du nord au sud est d'environ 21 kilomètres et sa plus grande largeur est de 10 kilomètres seulement. Son niveau se trouve à 200 mètres *au-dessous* de celui de la Méditerranée : sa plus grande profondeur atteint 250 mètres : ses eaux sont douces mais peu fraîches ; et elles sont très poissonneuses.

SÉPHORIS (1). — Séphoris (Safôûrich) se trouve à une heure et demie de marche, au nord de Nazareth. Située sur le penchant d'une haute colline, Séphoris est devenue un bourg qui possède environ 5,500 habitants, tous Mahométans, autrefois très fanatiques. La première chose à visiter est, à l'extrémité nord, l'EMPLACEMENT DE LA MAISON DE SAINT JOACHIM ET SAINTE ANNE. — Dès le IV<sup>e</sup> siècle, Joseph, gouverneur de Tibériade, éleva en ce saint Lieu une belle église qui fut visitée par le célèbre pèlerin Antonin-le-Martyr. Celui-ci y trouva en grande vénération plusieurs objets, parmi lesquels un siège qui avait été à l'usage de la sainte Vierge. Cette église, détruite par Chosroës en 614, fut rebâtie par les Croisés. Elle était à trois nefs ; mais il n'en reste plus debout que deux absides, dont l'une contenant trois autels sert de chapelle. Les Pères de Terre-Sainte viennent d'enfermer, dans un mur d'enceinte maçonné, deux des absides et la plus grande partie de l'emplacement de l'ancienne église ainsi que des terrains circonvoisins.

---

(1) Nous avons donné une plus longue description de Séphoris et de son Sanctuaire, dans la « Vie de la Bonne sainte Anne. »

**LE MONT-CARMEL.** — De Nazareth au monastère du Mont-Carmel, il y a de 7 à 8 heures de marche, en allant vers l'occident. Le Mont-Carmel est la plus belle montagne de toute la Terre-Sainte: aussi sa beauté sert-elle souvent de terme de comparaison dans nos Livres-Saints. Il s'étend du sud-est au nord-ouest, formant une chaîne d'environ 6 lieues de long, sur  $1\frac{1}{2}$  de large, et se termine dans la mer par un promontoire qui produit un effet pittoresque et imposant. Sa plus grande hauteur est de 600 mètres. Ce Mont est boisé et très fertile. Couvert partout d'une couche de bonne terre, il produit beaucoup de chênes-verts et autres arbres. On y trouve également le laurier commun et une foule d'autres plantes odoriférantes.

**MONASTÈRE.** — Le Couvent du Carmel actuel (1) dont la première pierre fut posée en juin 1827, est conçu dans un style simple et sévère: c'est le plus beau et le plus vaste monastère de la Palestine. La forme en est carrée et les murs sont épais comme ceux d'une forteresse. Le rez-de-chaussée est en grande partie employé à loger les étrangers, et le premier étage réservé aux religieux.

**EGLISE.** — La tradition, telle que la relatent les enfants de saint Elie, nous apprend que, l'an 83 de notre ère, les Ermites du Mont-Carmel transformèrent en église un oratoire déjà élevé, même avant le Christianisme, à la Vierge qui devait enfantier (*Virginii Parture*)... L'église actuelle est dédiée à Notre-Dame du Mont-Carmel. On y visite encore, sous le maître-autel, dans une crypte: la *Grotte d'Elie*; et en dehors de l'enceinte du monastère, l'*Ecole des Prophètes*...

Les RR. PP. Carmes offrent à tous les Pèlerins une généreuse et affable hospitalité qui ne laisse rien à désirer.

(1) Voir le Guide Indicateur.

font-  
occi-  
te la  
ne de  
t au  
sur  
qui  
mau-  
lou-  
oup  
t le

re-  
yle  
ere  
ais  
de  
vé

le  
es  
à  
-  
à.  
-  
e



LA VISITATION.

## CHAPITRE ONZIEME

---

### LA VISITATION

---

Après le discours du céleste ambassadeur saint Gabriel, le Très-Haut révéla à l'auguste Marie, dans une des visions intellectuelles qu'elle vit, que le fils miraculeux qui naîtrait de sainte Elisabeth s'assiedrait grand devant le Seigneur, qu'il serait son prophète et le précurseur du Verbe incarné, et d'autres grands mystères relatifs à la sainteté de saint Jean. La divine Reine connut, dans cette même vision et en d'autres aussi, que le Seigneur avait pour agréable qu'elle allât visiter sa cousine, afin que celle-ci et le fils qu'elle portait dans son sein fussent sanctifiés par la présence de leur Rédempteur: car le Très-Haut voulait faire éprouver les premiers effets de sa venue au monde et de ses mérites à son précurseur, en lui communiquant le torrent de sa grâce, pour qu'il fût comme un fruit précoce et hâtif de la rédemption du genre humain.

La très prudente Vierge, dans les transports d'une joie inexprimable, rendit grâces au Seigneur pour ce nouveau mystère qu'elle venait d'apprendre, et de ce qu'il daignait accorder cette faveur à l'âme de celui qui devait être son prophète et son précurseur, et à sa mère Elisabeth: et elle s'offrit de faire tout ce qui serait de son bon plaisir.

En ce temps-là, dit le texte sacré, l'auguste Marie, se levant, se hâta d'aller vers les montagnes, en une ville de Juda. Ce mouvement de notre Reine n'aboutissait pas seulement à une

démarche extérieure et au départ pour la maison de Zacharie ; il se produisait aussi dans son esprit et dans sa volonté, sous une divine impulsion, pour faire sortir son âme de cette pauvre retraite intérieure où elle se tenait dans une fort humble estime d'elle-même. Elle sortit de là comme du pied du trône de Dieu, où elle attendait sa volonté pour en exécuter les ordres, à la manière de la plus humble servante, qui a, selon David, les yeux fixés sur les mains de sa maîtresse, afin de saisir les moindres signes de ses commandements. S'étant donc levée à la voix du Seigneur, elle s'anima des plus doux sentiments pour accomplir sa très sainte volonté, en hâtant autant qu'il lui était possible la sanctification du précurseur du Verbe incarné, qui était dans le sein d'Elisabeth, renfermé pour ainsi dire, dans la prison du péché originel. C'était là le but de cet heureux voyage ; voilà pourquoi la Souveraine du Ciel se leva et partit avec la diligence que saint Luc exprime dans son Évangile.

Ce fut le premier voyage que le Verbe incarné fit en ce monde quatre jours après y avoir fait son entrée ; l'ardent amour qu'il avait ne put point souffrir de plus longs retards ; il fallait que déjà il se mit, en commençant la justification des mortels par celle de son divin Précurseur, à allumer le feu qu'il venait répandre. C'est pourquoi il communiqua cette ardeur à sa très sainte Mère, afin qu'elle allât en diligence visiter Elisabeth. L'auguste Souveraine servit dans cette circonstance de char au véritable Salomon ; mais bien plus riche, mieux orné et plus léger que celui du premier, auquel le même Salomon la compara dans ses cantiques : ainsi cette sortie fut beaucoup plus glorieuse, plus agréable et plus magnifique pour le Fils unique du Père, parce qu'il se trouvait bien mieux dans le sein virginal de sa Mère, où il jouissait des saints transports d'amour au milieu desquels elle l'adorait, le bénissait, le contemplait, lui parlait, l'écoutait et lui répondait ; car elle seule, qui était alors la dépositaire de ce divin trésor et la confidente d'un mystère si ineffable, lui rendait plus d'honneur et lui témoignait bien plus de reconnaissance pour les faveurs qu'elle et tout le genre humain en recevaient, que tous les hommes et les anges ensemble ne l'auraient su faire.

Or, à son arrivée, continue l'évangéliste saint Luc, « l'auguste Marie entra dans la maison de Zacharie, et elle salua Elisabeth. Et il arriva que lorsque Elisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein, et Elisabeth fut remplie de l'Esprit-Saint; alors elle s'écria d'une voix forte: Vous êtes bénie entre les femmes et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où m'arrive-t-il que le Mère de mon Seigneur vienne vers moi? Car, dès que la voix de votre salutation est venue à mes oreilles, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein. Et bienheureuse, vous qui avez cru! car ce qui vous a été dit par le Seigneur s'accomplira. Alors Marie dit:

« Mon âme glorifie le Seigneur; et mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu mon Sauveur. Parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante; et voici que désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse; car, celui qui est puissant m'a fait de grandes choses et son nom est saint; et sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent. Il a déployé la force de son bras; il a dissipé ceux qui s'enorgueillissaient dans les pensées de leur cœur. Il a renversé les puissants de leur trône et il a élevé les humbles. Il a rempli de biens les affamés et il a renvoyé les riches les mains vides. Se souvenant de sa miséricorde, il a pris sous sa sauvegarde Israël, son serviteur, comme il l'avait promis à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour toujours. »

Comme sainte Elisabeth fut la première qui entendit ce doux cantique de la bouche de la très pure Marie, elle fut aussi la première qui l'approfondit et qui le commenta par l'intelligence infuse qu'elle en avait reçue. Elle y découvrit plusieurs des grands mystères qu'y avait renfermés en si peu de paroles Celle qui l'avait composé. L'esprit de l'auguste Marie glorifia le Seigneur pour l'excellence de son être infini; elle lui rapporta et lui donna toute la gloire et tous la louange, comme au principe et à la fin de toutes ses œuvres, comprenant et confessant que la créature ne se doit glorifier et réjouir qu'en Dieu seul, puisque lui seul est tout son bien et toute sa félicité. Elle proclama aussi l'équité et la magnificence du Très-Haut dans les soins qu'il prenait des humbles, en leur communiquant avec

largesse son amour et son esprit divin ; et combien il était juste que les mortels vissent, connussent et considérassent que ce fut par l'humilité qu'elle mérita que toutes les nations l'appelaient bienheureuse et que par cette vertu tous les humbles mériteront à leur tour le même bonheur, chacun selon son degré. En un mot elle manifesta de même toutes les miséricordes et tous les bienfaits que lui accorda le Tout-Puissant et toutes les faveurs qu'elle obtenait de son saint et admirable Nom, les appelant de grandes choses, parce qu'il n'aurait su y en avoir de petites, avec une capacité et des dispositions aussi immenses que celles de cette auguste Reine.

Comme les miséricordes du Très-Haut débordèrent de la plénitude de la bienheureuse Marie sur tout le genre humain, comme elle est la porte du ciel par où elles sortiront et sortent toutes, par où nous devons tous entrer dans la participation de la Divinité, elle confessa que la miséricorde du Seigneur s'étendra par elle sur toutes les générations, pour se communiquer à ceux qui le craignent. Or, de même que ses miséricordes infinies élèvent les humbles et cherchent ceux qui le craignent, de même le bras puissant de la justice dissipe et détruit les superbes, et tous les vains projets qu'ils forment dans leur cœur, les renversant de leur trône pour y placer les pauvres et les humbles. Cette justice du Seigneur fit sentir avec beaucoup de gloire ses premiers et prodigieux effets à Lucifer, le chef des superbes, et à ses adhérents, lorsque le puissant bras du Très-Haut les dissipa et les abattit (car ils se précipitèrent d'eux-mêmes) de ce rang élevé quant à l'ordre de la nature et quant à l'ordre de la grâce qu'ils occupaient primitivement dans le plan divin, et dans les desseins de l'amour infini qui veut que tous soient sauvés. Ils se précipitèrent par leur orgueil avec lequel ils avaient tenté de monter là où ils ne pouvaient ni ne devaient parvenir ; par cet orgueil ils tombèrent sous le poids des justes et impénétrables jugements du Seigneur, qui dissipèrent et abattirent l'ange superbe et tous ses partisans ; et les humbles furent mis en leur place par l'intermédiaire de la très sainte Vierge et Mère, qui est la dépositaire des anciennes miséricordes.

C'est pour cette raison que l'auguste Marie dit et confesse que Dieu a enrichi les pauvres, en les comblant de l'abondance de ses trésors de grâce et de gloire; et que quant aux riches de leur propre estime, aux hommes enflés d'une présomptueuse arrogance, à ceux dont l'âme n'aspire qu'à se gorger des faux biens dans lesquels le monde fait consister l'opulence et la félicité, le Très-Haut a renvoyé et renvoie toujours ceux-là vides de la vérité, qui ne peut entrer dans des cœurs qu'occupe tout entiers la vanité. Se souvenant de sa miséricorde, il a pris sous sa protection Israël, son serviteur et son enfant, pour lui enseigner où est la prudence, où est la vérité, où est l'entendement, où sont la longue vie et la nourriture, où sont la lumière des yeux et la paix. Il lui enseigna le chemin de la prudence et les voies cachées de la sagesse et de la discipline, que n'ont point su découvrir les princes des nations, et qu'ont ignorés les puissants qui domient sur les animaux de la terre, qui prennent leur plaisir avec les oiseaux du ciel, et qui amassent des trésors d'or et d'argent, non plus que les enfants d'Agar et les habitants de Théman, qui sont les sages, les prudents et les superbes de ce monde. Le Très-Haut communique cette sagesse à ceux qui sont enfants de lumière et d'Abraham par la foi, par l'espérance et par l'obéissance, suivant la promesse qu'il a faite et à lui et à sa postérité spirituelle, par le béni et heureux fruit du sein virginal de la très pure Marie.

Sainte Elisabeth pénétra ces mystères cachés en entendant les paroles de la Reine des créatures, et non seulement ce que je puis exprimer de ce que cette heureuse femme y découvrit, mais plusieurs autres grands secrets qui dépassent mon intelligence. Je ne veux pas non plus m'étendre sur ce qui m'en a été révélé, parce que je serais trop diffuse dans ce discours. Mais les deux saintes et prudentes cousines Marie et Elisabeth me rappelèrent, dans les doux et divins entretiens qu'elles eurent, ces deux séraphins qu'Isaïe vit autour du trône du Très-Haut, chantant alternativement ce cantique sublime et toujours nouveau, *Saint, saint, saint*, etc., et ayant chacun six ailes, deux dont ils voilaient leur face, dont ils cachaient

leurs pieds, et deux autres dont ils volaient. Il est sûr que l'ardent amour de ces très saintes femmes surpassait celui de tous les séraphins, puisque la seule Marie aimait beaucoup plus qu'eux tous ensemble. Elles s'enflammaient dans ce divin embrassement, étendant les ailes de leur cœur pour se le découvrir mutuellement, et pour s'élever à la plus haute intelligence des mystères du Très-Haut. Elles voilaient leur face par deux autres ailes d'une rare sagesse, parce qu'elles résolurent toutes deux de garder toute leur vie le secret du grand Roi, et aussi parce qu'elles assujettirent leur raison à une foi soumise, exempte d'orgueil et de curiosité. Elles voilèrent les pieds du Seigneur aussi bien que les leurs par des ailes séraphiques, en s'humiliant et s'anéantissant dans la plus basse opinion d'elles-mêmes à la vue d'une si grande Majesté. Puisque, d'ailleurs, la très pure Marie renfermait le souverain Seigneur dans son sein virginal, on peut dire avec raison et avec vérité qu'elle voila le trône où le Seigneur résidait.

Marie demeura avec Elisabeth environ trois mois, ajointe l'Évangéliste, et elle s'en retourna ensuite dans sa maison.

---

## CHAPITRE DOUZIEME

---

### LA NAISSANCE DE JESUS-CHRIST — LES BERGERS — LES ROIS MAGES — LA PRÉSEN- TATION DE JÉSUS AU TEMPLE

---

*La naissance de Jésus-Christ.* — « Or il arriva en ces jours-là, disent les saints Evangiles, qu'il parut un édit de César Auguste, pour qu'on fit le dénombrement des habitants de toute la terre. Ce premier dénombrement fut fait par Cyrinus, gouverneur de Syrie; et tous allaient se faire inscrire, chacun dans sa ville. Joseph aussi monta de Nazareth, ville de Galilée, en Judée, dans la ville de David, qui est appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire inscrire avec Marie, son épouse, qui était enceinte. Or, il arriva que lorsqu'ils étaient là, les jours où elle devait enfanter furent accomplis. Et elle enfanta son fils premier-né; et, l'ayant enveloppé de langes, elle le coucha dans la crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie (1). »

*Les Bergers.* — Mille fois heureux entre tous furent les pasteurs de cette contrée qui veillaient, gardant leurs troupeaux à l'heure même de la nativité: heureux non seulement parce que, avec une vigilance louable, ils employaient la nuit à une occupation dont ils supportaient les fatigues en vue de Dieu,

---

(1) Luc, II, 1-7.

mais heureux surtout parce qu'ils étaient pauvres, humbles méprisés du monde, justes et simples de cœur; parce qu'ils étaient de ceux qui, dans le peuple d'Israël, attendaient et désiraient ardemment la venue du Messie, dont ils parlaient et s'entretenaient souvent. Ils avaient d'autant plus de ressemblance avec l'auteur de la vie, qu'ils étaient plus éloignés du faste, de la vanité, de l'ostentation du monde et de ses ruses diaboliques. Ils représentaient par ces nobles qualités l'office que le bon Pasteur venait exercer, en connaissant ses brebis et en étant lui-même connu. C'est parce qu'ils étaient dans des dispositions si convenables, qu'ils méritèrent d'être appelés et conviés, comme les premiers des saints, par le Seigneur lui-même, afin qu'ils fussent les premiers d'entre les mortels à qui le Verbe incarné se manifestât et se communiquât, et dont il reçût les louanges, les services et les adorations. Voilà pourquoi l'archange saint Gabriel leur fut envoyé: et, les surprenant dans leur veille, il leur apparut sous une forme humaine, tout resplendissant d'une éclatante lumière.

« Et, *en effet*, continue le saint Evangile, en la même contrée se trouvaient des bergers qui passaient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leurs troupeaux. Et voilà qu'un ange du Seigneur se présenta devant eux, et une lumière divine les environna, et ils furent saisis d'une grande crainte. Mais l'ange leur dit: Ne craignez point, car voici que je vous apporte la bonne nouvelle d'une grande joie pour tout le peuple; c'est qu'il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur, qui est le Christ Seigneur. Et ceci sera pour vous le signe: Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Au même instant se joignit à l'ange une multitude de la milice céleste, louant Dieu, et disant: Gloire à Dieu au plus haut des cieus, et, sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté (1). »

Le signe que l'ange leur avait donné ne semblait pas très propre à convaincre les yeux de la chair, de la grandeur du

(1) Luc, 1., 3-14.

nouveau-né : car à se trouver dans une crèche, emmaillotté de quelques pauvres langes, il n'y avait point d'indice suffisant pour révéler la majesté du Roi, s'ils ne l'avaient découverte à l'aide de la lumière divine dont ils furent éclairés : mais c'est parce qu'ils étaient humbles et vides de la sagesse mondaine qu'ils furent bientôt remplis de la sagesse divine. « Aussi, ajoute encore l'évangéliste saint Luc, il arriva que lorsque les anges, remontant au ciel, les eurent quittés, les bergers se disaient les uns aux autres : Passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce prodigo qui est arrivé et que le Seigneur nous a fait connaître. Ils vinrent donc en grande hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph et l'enfant couché dans une crèche. Or, en le voyant, ils reconnurent la parole qui leur avait été dite sur cet enfant (1). »

Cette expérience et cette visite furent suivies d'une illustration intérieure qu'ils reçurent à la vue du Verbe fait homme ; car, au moment où les pasteurs jetèrent les yeux sur lui, le divin Enfant les regarda aussi, le visage brillant d'une grande splendeur, dont les rayons et l'éclat blessèrent le cœur candide de ces pauvres et bienheureux hommes ; et par sa vertu divine, il les régénéra en leur donnant un nouvel être de grâce et de sainteté, et les laissa élevés aux hauteurs et enrichis des trésors d'une science toute céleste sur les ineffables mystères de l'incarnation et de la rédemption du genre humain. « Et, ensuite, tous ceux qui entendirent parler de cet Enfant, admirèrent ce qui leur avait été raconté par les bergers.

Or, Marie conservait toutes ces choses, les repassant de son cœur. Et les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de toutes les choses qu'ils avaient entendues et vues, comme il leur avait été annoncé.

Cependant les huit jours pour circoncire l'enfant étant accomplis, il fut nommé JÉSUS, nom que l'ange lui avait donné avant qu'il fût conçu dans le sein de sa Mère (2). »

(1) — Luc, II, 15-17.

(2) Ibid. II, 18-21.

*Les Rois Mages.* — Les trois rois mages, qui vinrent chercher l'Enfant-Dieu nouvellement né, étaient originaires de la Perse, de l'Arabie et de Saba, régions à l'est de la Palestine. David prophétisa particulièrement leur venue; et, avant lui Balaam, quand il bénit, par la volonté divine le peuple d'Israël, quoique Balac, roi des Moabites, l'eût appelé pour le mandire. Balaam dit, en le bénissant, qu'il verrait le Roi Christ, mais non pas alors; qu'il le considérerait, mais non de près, parce qu'il ne le vit point par lui-même, mais par les mages ses descendants: et ce ne fut pas incontinent, mais plusieurs siècles après. Il dit aussi qu'une étoile sortirait de Jacob, parce qu'elle serait destinée à désigner Celui qui naissait pour régner éternellement en la maison de Jacob.

Ces trois rois étaient fort versés dans les sciences naturelles, aussi bien que dans les Ecritures du peuple de Dieu, et c'est pour cela qu'ils furent appelés mages. Par les notions qu'ils puisèrent dans les saintes Ecritures et dans leurs entretiens avec plusieurs Hébreux, ils parvinrent à une espèce de créance de la venue du Messie que ce peuple attendait. C'étaient en outre des hommes droits, amis de la vérité, fort observateurs de la justice dans le gouvernement de leurs Etats, qui n'étaient pas aussi étendus que le sont les royaumes de notre temps; ils les gouvernaient donc facilement par eux-mêmes, et y rendaient la justice comme des princes sages et vertueux, ce qui est l'office légitime d'un roi. C'est pourquoi le Saint-Esprit dit que Dieu tient son cœur dans ses mains pour le conduire comme une eau courante selon sa sainte volonté. Ils avaient l'âme noble, grande et généreuse, incapable de cette avarice et de cette cupidité qui rapetissent, dégradent et tyrannisent tellement les cœurs de certains princes. Et comme leurs Etats étaient voisins, ils se fréquentaient et se communiquaient les vertus morales qu'ils pratiquaient et les sciences qu'ils professaient, se faisant toujours part des choses importantes qu'ils venaient à apprendre ou à connaître. En un mot, c'étaient des amis intimes, très fidèles dans leurs relations.

Notre grande Reine savait par la science intime qu'elle avait des saintes Ecritures et par plusieurs sublimes révélations, que

les mages viendraient de l'Orient afin de reconnaître et adorer son très saint Fils pour le véritable Dieu. Elle avait été particulièrement informée de ce prochain mystère par les anges qui furent chargés d'annoncer à ces rois la naissance du Verbe incarné. En effet, des anges de la garde de notre auguste Souveraine, les allant trouver chacun en particulier dans les régions de l'Orient qu'ils habitaient, leur révélèrent intellectuellement, par des paroles intérieures, que le Rédempteur du genre humain était né dans la pauvreté et dans l'abjection. Cette révélation leur inspira de nouveaux desirs de le chercher et de l'adorer ; et bientôt ils virent l'étoile miraculeuse qui les conduisit à Bethléem, comme nous allons le voir.

« Lors donc que Jésus fut né, dit saint Matthieu, en Bethléem de Juda, aux jours du roi Hérode, voilà que des mages vinrent d'Orient à Jérusalem, disant : Où est celui qui est né roi des Juifs ? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. Ayant appris cela, le roi Hérode se troubla et tout Jérusalem avec lui. Et assemblant tous les princes des prêtres et les scribes du peuple, il s'enquit d'eux où naîtrait le Christ. Or, eux lui dirent : A Bethléem de Juda ; car il a été ainsi écrit par le prophète : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre parmi les principales villes de Juda ; car c'est de toi que sortira le chef qui doit régner Israël, mon peuple. Alors Hérode, ayant appelé secrètement les mages, s'enquit d'eux avec soin du temps où l'étoile leur était apparue. Et, les envoyant à Bethléem, il dit : Allez, informez-vous exactement de l'enfant ; et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que moi aussi j'aie l'adorer. Ceux-ci donc, après avoir entendu le roi, s'en allèrent, et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient les précédait jusqu'à ce qu'elle vint et s'arrêta au-dessus du lieu où était l'enfant. Or, voyant l'étoile, ils se réjouirent d'une grande joie. Et, entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère ; et, se prosternant, ils l'adorèrent ; puis, ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent des présents, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Mais ayant été avertis en songe de ne point retourner vers

Hérode, ils revinrent dans leur pays par un autre chemin (1). »

— « Et après que les jours de la purification de Marie furent accomplis selon la loi de Moïse, ils le portèrent à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, comme il est écrit dans la loi du Seigneur : Tout mâle ouvrant un sein sera appelé consacré au Seigneur; et pour offrir l'hostie selon ce qui est dit dans la loi du Seigneur, une couple de tourterelles, ou deux petits de colombes. Or, il y avait à Jérusalem un homme, appelé Siméon, et cet homme juste et craignant Dieu, attendait la consolation d'Israël, et l'Esprit-Saint était en lui. Et il avait été averti par l'Esprit-Saint qu'il ne verrait point la mort, qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur. Conduit par l'Esprit, il vint dans le temple. Et comme les parents de l'Enfant-Jésus l'y apportaient, afin de faire pour lui selon la coutume prescrite par la loi, il le prit entre ses bras, bénit Dieu et dit : Maintenant, Seigneur, laissez, selon votre parole, votre serviteur s'en aller en paix; puisque mes yeux ont vu le Sauveur qui vient de vous, que vous avez préparé à la face de tous les peuples, pour être la lumière qui éclairera les nations, et la gloire d'Israël, votre peuple. Et son père et sa mère étaient dans l'admiration des choses que l'on disait de lui. Et Siméon les bénit et dit à Marie, sa Mère : Celui-ci a été établi pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre en Israël, et en signe que l'on contredira; et un glaive traversera votre âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient révélées (2). »

Ainsi termina Siméon, et comme prêtre il bénit les heureux parents de l'Enfant. La prophétesse Anne reconnut à son tour le Verbe incarné, et illuminée de l'Esprit divin, elle dit plusieurs choses de ces mystères à ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. De sorte que la venue du Messie, qui devait racheter son peuple, fut publiquement attestée par les deux saints vieillards.

Au moment où le prêtre Siméon prononçait les paroles prophétiques de la passion et de la mort du Seigneur, marquées par ces termes de glaive et de signe de contradiction, l'Enfant-

(1) Matt. II, 1-12. (2) Luc, II, 22-35.

Jésus baissa lui-même la tête. Par cette action et par plusieurs actes d'obéissance intérieure, il accepta la prophétie du prêtre comme une sentence du Père éternel énoncée par son ministre. La tendre Mère comprit tout cela; et, par l'intelligence de mystères si douloureux, elle commença d'éprouver la vérité de la prophétie de Siméon, en ayant dès lors le cœur percé du glaive qui la menaçait pour le temps à venir. Car tous les mystères que la prophétie renfermait lui furent intérieurement déconverts et montrés comme dans un très clair miroir. Elle vit que son très saint Fils serait une pierre de scandale et un sujet de ruine pour les incrédules, et qu'il serait la vie des fidèles. Elle connut la chute de la Synagogue et l'établissement de l'Eglise au sein de la gentilité; le triomphe que son adorable Fils remporterait sur les démons et sur la mort, mais qui lui coûterait bien cher, puisqu'il ne le remporterait que par la mort ignominieuse et douloureuse de la croix; les contradictions que l'Enfant-Jésus essuierait en lui-même et en son Eglise de la part de l'innombrable multitude des réprouvés; et enfin l'excellence des prédestinés. Cette auguste Reine comprit toutes ces choses; et, élevée dans le mélange des sentiments de joie et de douleur qu'éprouvait son âme, aux actes les plus parfaits par la compréhension de ces inénarrables mystères et par la prophétie de Siméon, elle se livra à l'exercice des vertus les plus éminentes et grava dans son cœur, sans en perdre jamais le souvenir, tout ce que lui apprirent les paroles prophétiques de Siméon et tout ce que lui montra la lumière divine. Elle regardait son très saint Fils avec une si vive douleur qui renouvelait continuellement les amertumes de son âme, qu'elle seule comme Mère, et Mère d'un fils Dieu et homme, ressentit dignement ce qui ne nous touche point à cause de la dureté et de l'ingratitude de nos cœurs. Le saint époux Joseph pénétra aussi plusieurs points des mystères de la rédemption et des souffrances du très doux Jésus, lorsqu'il entendit ces prophéties. Mais la connaissance que le Seigneur lui en donna ne fut pas aussi étendue ni aussi générale que celle de son auguste Epeuse; et cela pour diverses raisons, et parce que le saint n'en devait pas voir l'entière réalisation pendant sa vie.

## CHAPITRE TREIZIEME

---

### BETHLÉEM ET LES ENVIRONS — DESCRIPTION

---

L'époque de la fondation de Bethléem de Juda (*Ephrata*, la fructueuse) que nous trouvons existant 1740 ans avant J.-C., se perd dans la nuit des temps. Bethléem fut agrandie et fortifiée par Roboam fils de Salomon. — En 530 de l'ère chrétienne, les fortifications de cette ville furent restaurées par l'empereur Justinien. Au temps des Croisades, elle devint siège épiscopal; et lorsque le roi convoquait le ban des feudataires de sa couronne, l'Evêque, en sa qualité de comte de Bethléem, fournissait une compagnie de 200 cavaliers. En 1449, Bethléem en était encore entourée d'une enceinte murée. Deux forts la défendaient: l'un à l'ouest, dans la partie haute, près de la route de Jérusalem; et l'autre à l'est, près de la Basilique.

En 1834, Ibrahim Pacha fit raser le quartier musulman de Bethléem, parce que les habitants avaient pris les armes contre lui. En 1881, les Pères de Terre-Sainte remplacèrent l'ancienne église paroissiale, devenue insuffisante pour les besoins de la population, par une belle église en style roman.

*Etat actuel.* — Bethléem est située à 2756 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée, sur une montagne de pierre calcaire, environnée de vallées fertiles, plantées d'arbres et de vignes. Elle s'étend de l'est à l'ouest: aujourd'hui, elle est ville ouverte. Bethléem compte environ 6100 habitants, dont 3540 catholiques, 1760 grecs non-unis, 700 Arméniens non-unis, une vingtaine de protestants et 100 Musulmans.

*La Basilique (1).* — La Basilique de la Nativité du Sauveur est une des plus belles propriétés que l'Ordre séraphique possède en Orient. Malheureusement, elle est aujourd'hui entre les mains des Grecs et des Arméniens dissidents qui se servent du chœur et du transept comme église paroissiale. Quant aux nefs, nous avons la douleur de les voir converties en marché et en lieu de réunion pour les flâneurs.

L'église de Sainte-Marie ou de la Nativité de Jésus est située à l'extrémité orientale de Bethléem, en dehors de l'enceinte de l'ancienne ville, sur le versant septentrional de la montagne qui lui sert d'assiette. À l'extérieur, elle est entourée de plusieurs constructions qui en dissimulent la forme et la cachent aux regards. C'est, d'un côté, le couvent Franciscain soutenu par de hautes terrasses qui dominent la vallée (*ouâdi Djémel*); de l'autre côté, ce sont les couvents grec et arménien qui masquent la vue de la Basilique, excepté la toiture dont le pignon aigu se fait voir de toutes parts. De l'atrium on entrait autrefois dans le vestibule par trois portes dont les deux latérales ont disparu sous des constructions postérieures. Celle du milieu est seule visible, quoiqu'en partie obstruée par un gros contrefort moderne et murée à l'intérieur, à l'exception d'un passage bas et étroit en forme de soupirail. Le vestibule règne dans toute la largeur des nefs jusqu'à la hauteur des bas côtés. Intérieurement, il est obscur et sans ornements. Des murs le partagent en trois compartiments et il ne donne accès dans l'intérieur de l'église que par une seule porte. Lorsqu'on a franchi cette porte, on a devant les yeux un spectacle magnifique. On embrasse d'un seul coup d'œil cinq nefs de 108 pieds de longueur, formées par quatre rangées de colonnes moulithes d'une teinte rouge veinée de blanc que l'on prendrait pour du marbre et surmontées de chapeaux corinthiens. À l'extrémité de ces cinq nefs, en supprimant par la pensée les clôtures élevées par les Grecs en 1842, et qui sont percées de trois portes, on voit un large transept, un chœur, des absides, le tout

(1) Voir les Annales du Rosaire, où nous avons donné une longue description de la Basilique, des saintes Grottes et de la Paroisse Latine de Bethléem.

parfaitement éclairé par une série de fenêtres ouvertes dans la partie supérieure de l'édifice.

Les cinq nefs de l'église, composées de onze travées, sont d'égale longueur; celle du centre est plus large à elle seule que les deux bas côtés réunis. Le transept est aussi large que la nef centrale et forme avec elle la figure d'une croix latine. Les deux extrémités nord et sud sont terminées par des absides demi-circulaires qui font saillie sur le mur extérieur. Enfin la partie centrale du chœur est exhaussée d'environ deux pieds 4 pouces au-dessus du reste du sol; c'est sous cet exhaussement que se trouve la Grotte de la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

*La Sainte Grotte.* — Lorsque saint Joseph et son auguste Epouse s'y retirèrent, cette Grotte était probablement une sorte d'étable publique destinée à servir d'abri aux hommes et aux animaux, tel qu'on en voit encore en grand nombre dans ce pays et qu'on appelle le caravansérail ou Khan.

Quoique la Grotte de la Nativité soit notre propriété, nous n'en avons plus l'usage exclusif. Les Grecs non-unis et les Arméniens séparés ont su s'arroger et faire reconnaître par la puissance territoriale le droit d'y faire brûler des lampes et de célébrer une messe par jour sur le lieu de la Nativité du Sauveur. Les Pères de Terre-Sainte, de leur côté, célèbrent chaque jour une messe basse et une messe chantée dans la sainte Grotte; mais il ne leur est pas permis d'offrir le saint Sacrifice à l'endroit même de la Nativité.

L'Etable de Bethléem ou Grotte de la Nativité est en grande partie naturelle. Elle est pratiquée dans un banc de rocher calcaire tendre et surmontée d'une voûte probablement factice. La longueur est de 40 pieds; la largeur moyenne de 10 à 13 pieds seulement. Le pavé se compose de grandes dalles en marbre blanc et les parois du rocher sont couvertes du même marbre. Cette Grotte a trois portes: elle ne reçoit aucun jour du dehors, mais 53 lampes l'éclairent: parmi ces lampes, 19 appartiennent aux Pères de Terre-Sainte.

Le lieu béni qui vit naître le Sauveur se trouve au milieu d'une petite abside et est recouvert d'une plaque de marbre





L'ADORATION DES MAGES

(HOFMANN)

blanc. Cette plaque laisse apercevoir, par une ouverture circulaire pratiquée au milieu, une pierre de couleur bleuâtre et qui est probablement du jaspe. Cette ouverture est entourée d'une étoile d'argent. Les rayons de l'étoile sont élanés sur la plaque de marbre : à l'entour du disque sont gravés les mots suivants : HIC DE VIRGINE MARIA JESUS CHRISTUS NATUS EST. 1717. Ici, *Jésus-Christ est né de la Vierge Marie. 1717.*

Près du sol, autour de l'abside, brûlent nuit et jour 15 lampes dont 4 appartiennent aux Latins, 5 aux Arméniens non-unis et 6 aux Grecs schismatiques. Les Grecs et les Arméniens placent au-dessus de la plaque de marbre et des lampes une table sur laquelle ils disent la messe. Cette abside, qui occupe la partie orientale de la Grotte, conserve encore quelques fragments de belles mosaïques qui remontent au temps des Croisés et qui représentaient l'Enfant Jésus à sa naissance.

*La sainte Crèche.* — A 10 pieds sud-ouest de cette abside, on descend par trois marches dans l'oratoire de la Crèche. Cet oratoire n'a que 12 pieds de long sur environ 8 de large. Il est en partie creusé dans le rocher dont le sommet est couvert de draperies et dont les côtés nord et nord ouest sont soutenus par trois antiques colonnes de marbre. Au côté ouest, on remarque dans le rocher une excavation en forme de crèche. C'est là que l'auguste Vierge coucha le divin Enfant Jésus.

*La grotte du Lait.* — Cette grotte se trouve à 4 ou 5 minutes du couvent latin. D'après une pieuse tradition la Sainte Famille se serait arrêtée là, attendant un moment favorable pour aller plus loin, lors de la fuite en Egypte. Elle est desservie par les Pères de Terre-Sainte. Les pèlerins la visitent généralement, en se rendant à la *grotte des Pasteurs*. — En continuant à se diriger vers l'est, on arrive, après une marche de 20 à 25 minutes, à la chapelle appelée *grotte des Pasteurs*. D'après la Tradition, c'est l'ancienne crypte de l'église bâtie par sainte Hélène sur le lieu même où les Anges du Seigneur apprirent aux bergers la naissance du Messie. Aujourd'hui, cette Grotte souterraine, dans laquelle on descend par un escalier de 21 marches, se trouve entre les mains des Grecs non-unis.

*Les Vasques de Salomon.* — Elles se trouvent à environ une heure de marche au sud-ouest de Bethléem. Ce sont trois vastes réservoirs, destinés à recevoir les eaux pluviales et que l'on peut aussi alimenter avec les excellentes eaux du *Ras-el-Aïn* (la *Fontaine Scellée*). Elles servaient autrefois à arroser l'*Hortus Conclusus* (les superbes jardins de Salomon). Le bassin inférieur, le plus vaste, irrégulier, mesure 580 pieds de long sur 271 à une extrémité, 147 seulement à l'autre extrémité et une profondeur de 49 pieds.

Le moyen a 423 pieds de long sur 229 de large et 36 de profondeur. Le bassin supérieur a 380 pieds de long sur 229 de large et 25 environ de profondeur.

Des expériences récentes ont prouvé que ces réservoirs sont beaucoup plus profonds que les sondages ne l'indiquent généralement.

Une partie de ces eaux se rend encore à Bethléem et à Jérusalem, à la Mosquée d'Omar. Autrefois, elle s'y rendait par un superbe aqueduc, dont il reste encore (sous terre) de belles ruines.

Il n'y a point de poissons dans ces étangs, mais beaucoup de sangsues et de grosses couleuvres aquatiques.

Près de là, un simple particulier a organisé un beau et vaste jardin (il peut mesurer environ *trente arpents* de long sur une moyenne de *un arpent* de large). Il occupe le fond d'une vallée étroite et profonde. La chaleur qui s'y concentre et l'abondance des eaux d'une belle source qui l'arrose, donnent à ce terrain une prodigieuse fertilité: ainsi, pour ne citer qu'un exemple, on peut y faire jusqu'à *cinq* récoltes de patates dans une même année. Ce jardin est aussi planté d'arbres fruitiers, de différentes espèces, et qui donnent à leur tour des fruits dans une quantité surabondante!

## CHAPITRE QUATORZIÈME

---

### LA FUITE EN EGYPTÉ.—LE RETOUR A NAZARETH

---

« Après le départ des Rois mages, dit l'évangéliste saint Matthieu, voilà qu'un ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil, et dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, fuyez en Egypte et restez-y jusqu'à ce que je vous parle ; car il arrivera que Hérode cherchera l'enfant pour le faire mourir. Joseph, s'étant levé, prit l'enfant et sa mère pendant la nuit et se retira en Egypte (1). »

Nos divins voyageurs sortirent de Jérusalem pour se rendre au lieu d'exil, cachés sous le silence et l'obscurité de la nuit, mais pleins de la sollicitude que leur imposait la garde du trésor du ciel qu'ils emmenaient dans un pays étranger où ils ne connaissaient personne. Certainement la foi et l'espérance les soutenaient (car chez notre Reine et chez son très fidèle Epoux, ces vertus étaient portées au plus haut degré possible) ; néanmoins le Seigneur leur laissa sentir les pénibles angoisses qui étaient naturellement inséparables de l'amour qu'ils avaient pour l'Enfant-Jésus, d'autant plus qu'ils ne savaient point en particulier tout ce qui pouvait leur arriver dans un si long voyage, ni quand il finirait, ni comment ils seraient reçus en Egypte étant étrangers, ni les ressources qu'ils auraient pour élever l'Enfant, et d'abord pour lui adoucir les inconvénients

---

(1) Matt., II, 13, 14.

de la route. La précipitation du départ leur causa de très grands embarras et de très grands soucis, mais leur douleur fut beaucoup diminuée par l'assistance des courtisans du ciel ; car les dix mille anges dont j'ai parlé (1) se manifestèrent aussitôt sous une forme humaine et avec leur beauté et splendeur ordinaires, de sorte qu'ils changèrent pour les divins voyageurs cette nuit en un jour très agréable. A peine furent-ils sortis de la ville, qu'ils s'humilièrent devant le Verbe incarné, et l'adorèrent entre les bras de sa Mère Vierge ; puis ils la consolèrent en lui offrant de nouveau leurs services et leur obéissance, en lui promettant de l'accompagner et de la conduire partout où le Seigneur l'ordonnerait.

Le moindre soulagement paraît considérable à un cœur affligé ; or celui-ci était trop grand pour ne pas fortifier beaucoup notre Reine et son époux Joseph ; de sorte qu'étant sortis de Jérusalem par la porte du côté de Nazareth, ils commencèrent leur voyage avec beaucoup d'ardeur.

Je ne trouve point de termes assez expressifs pour rapporter ce qui m'a été manifesté des œuvres que l'Enfant-Jésus et sa Mère Vierge faisaient le long de la route ; je n'ai pas non plus cette dévotion ni cette ferveur que des mystères si ineffables demandent. Les bras de la très pure Marie servaient toujours de lit au nouveau et véritable roi Salomon. Quand elle sondait les secrets de cette humanité et de cette âme très sainte, il arrivait parfois que le Fils et la Mère se livraient à de doux entretiens, que le divin Enfant entamait, et qu'ils chantaient des hymnes de louanges, par lesquelles ils glorifiaient tout d'abord l'être infini de Dieu, tous ses attributs et toutes ses perfections. A cet effet, le Très-Haut communiquait à notre auguste Reine une nouvelle lumière, et des visions intellectuelles qui lui faisaient connaître le très haut mystère de l'unité de l'essence en la trinité des personnes, les opérations *au-dedans* de la génération du Verbe et de la procession du Saint-Esprit ; comment le Verbe est toujours engendré par l'opération de l'entendement, et le Saint-Esprit inspiré par celle de la

(1) Voir la « Cité Mystique. »

volonté ; non qu'il y ait une succession de *priorité* ou de *postériorité* (car tout est actuel en l'éternité), mais parce que nous percevons le mystère d'après les données de la durée successive du temps. Notre grande Souveraine pénétrait aussi comment les trois personnes se comprennent mutuellement par un même acte d'entendement, et comment elles connaissent celle du Verbe unie à l'humanité, ainsi que les effets qui résultent en elle de son union avec la Divinité.

Par cette sublime science elle descendait de la Divinité à l'humanité, et composait de nouveaux cantiques de louange et de reconnaissance, bénissant le Seigneur d'avoir créé cette humanité très sainte et très parfaite, tant pour l'âme que pour le corps : l'âme remplie de sagesse, de grâce et des dons du Saint-Esprit avec toute la plénitude possible et le corps très pur et très accompli au degré le plus éminent. Ensuite elle observait tous les actes si héroïques et si excellents de ses puissances ; et après les avoir tous unis avec la proportion possible, elle bénissait et remerciait le Très-Haut par mille actions de grâces de l'avoir choisie entre toutes pour être sa Mère et pour être conçue sans péché, et élevée à une gloire enrichie de toutes les faveurs de sa puissante droite, dont une simple créature pût être capable. Pour exalter et glorifier ces mystères et tant d'autres qui s'y trouvaient renfermés, l'Enfant disait et la Mère répondait ce que les hommes ni même les anges ne sauraient exprimer. Au milieu de ces saints exercices, la bienheureuse Marie ne manquait pas de prendre le plus grand soin de son adorable Fils et de l'entourer d'une attention et d'une tendresse dont toutes les autres mères ensemble n'ont jamais été capables d'entourer les leurs.

La fuite du Verbe incarné renfermait d'autres mystères et d'autres fins plus élevées que de s'éloigner d'Hérode pour éviter les effets de sa colère ; car ce fut plutôt un moyen que le Seigneur prit pour s'en aller en Egypte, et y opérer les merveilles qu'il y fit, et dont les anciens Prophètes avaient parlé, notamment Isaïe, lorsqu'il dit : que le Seigneur monterait sur un nuage léger, qu'il entrerait dans l'Égypte, que les idoles d'Égypte seraient ébranlées devant sa face, et que le cœur des

Egyptiens se troublerait au milieu d'elles; et plusieurs autres choses que cette prophétie renferme, et qui arrivèrent au temps de la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Les Egyptiens étaient fort enclins à l'idolâtrie et aux superstitions qui l'accompagnaient ordinairement; de sorte que les plus petites localités de cette province étaient remplies d'idoles. Il y en avait beaucoup qui avaient leurs temples, dans lesquels plusieurs démons résidaient, et les malheureux habitants y allaient pour les adorer par des sacrifices et des cérémonies prescrites par les mêmes démons, qui répondaient à leurs demandes par des oracles auxquels ce peuple stupide et superstitieux se soumettait aveuglément. Il était si adonné à l'adoration du démon et si aveuglé par toutes ses fourberies qu'il ne fallait pas moins que le puissant bras du Seigneur (qui est le Verbe incarné) pour le ramener de son égarement et le retirer de l'oppression dans laquelle Lucifer le tenait, oppression beaucoup plus cruelle que celle que les Egyptiens eux-mêmes avaient fait peser sur le peuple de Dieu. Pour remporter cette victoire sur le démon, illuminer ceux qui demeuraient dans la région et dans l'ombre de la mort, et faire luire à ce peuple cette grande lumière dont Isaïe fait mention, le Très-Haut déterminait que le Soleil de Justice, Jésus-Christ, paraîtrait peu de temps après sa naissance en Egypte entre les bras de sa bienheureuse Mère, et qu'il parcourrait ce pays en l'éclairant des rayons de sa divine lumière.

Or, l'Enfant-Jésus arriva avec sa Mère et saint Joseph aux endroits habités de l'Egypte. Et lorsque le divin Enfant, porté sur les bras de l'anguste Marie, entra dans une bourgade, il levait les yeux au ciel, et, les mains jointes, priait le Dieu éternel, et lui demandait le salut de ses habitants esclaves du démon. En usant aussitôt de sa puissance divine sur ces malins esprits qui animaient les idoles, il les précipitait dans les ténébreux abîmes; de sorte qu'ils tombaient avec la rapidité de la foudre dans les dernières profondeurs des cavernes infernales. Au même instant, les idoles, les temples, les autels de l'idolâtrie s'éroulaient avec fracas. La cause de ces prodigieux effets était connue à notre divine Souveraine, qui unissait ses prières

à celles de son très saint Fils, comme opératrice universelle du salut du genre humain. Saint Joseph découvrait aussi que toutes ces merveilles venaient du Verbe incarné, et, rempli d'une sainte admiration, il l'en louait et l'en bénissait. Mais quoique les démons sentissent la force du pouvoir de Dieu, ils ne savaient pourtant pas d'où sortait une telle vertu.

Les Egyptiens s'étonnaient d'une nouveauté si surprenante, quoiqu'il eurent parmi les plus savants d'entre eux une tradition, transmise par les anciens depuis l'époque où Jérémie avait été en Egypte, et portant qu'un roi des Juifs viendrait dans le pays et que les temples des idoles égyptiennes seraient détruits. Mais et le peuple et les savants ignoraient comment la chose devait arriver; ainsi la crainte leur fut commune: car ils se troublèrent tous, selon la prophétie d'Isaïe. Dans ce trouble, ils s'interrogeaient les uns les autres, et il y en eut qui, poussés par un certain esprit de curiosité à voir des étrangers, se présentèrent à notre grande Reine et à saint Joseph, et s'entretinrent avec eux de la ruine de leurs temples et de la chute des dieux qu'ils adoraient.

La Mère de la Sagesse, prenant de là occasion de les instruire, se mit à les détromper en leur faisant connaître le véritable Dieu et en leur faisant voir qu'il était le seul Créateur du ciel et de la terre, et que lui seul devait être adoré et reconnu pour Dieu; que les autres étaient faux, qu'ils ne se distinguaient point du bois, de la terre, ou des métaux dont ils étaient formés; qu'ils n'avaient ni yeux, ni oreilles, ni aucun pouvoir; que les mêmes artisans qui les avaient faits, ou tout autre homme que ce fût, pouvaient les détruire, parce qu'ils étaient eux-mêmes et plus nobles et plus puissants que ces ouvrages de leurs mains; que les réponses qu'ils en obtenaient venaient des démons qui habitaient dans ces idoles pour les tromper, et que toutes ces fausses divinités ne sauraient avoir une vertu véritable, parce que Dieu seul était vérité.

Les paroles de la bienheureuse Vierge étaient si douces, si éloquentes et si efficaces, ses manières si aimables, et les effets de ses entretiens si salutaires, que le bruit de l'arrivée de nos saints voyageurs se répandait, et faisait qu'on s'empressait de

les voir. Or, comme la prière du Verbe incarné opérait en faveur des Egyptiens, et qu'elle leur obtenait de très grandes grâces, cela joint à la ruine des idoles, produisait en eux une émotion incroyable, et réformait les cœurs, au point qu'on voyait beaucoup de gens se convertir à la connaissance du vrai Dieu, et faire pénitence de leurs péchés, sans savoir d'où leur venait un changement si avantageux. Jésus et Marie passèrent par plusieurs bourgs de l'Égypte, et ils faisaient partout des merveilles, chassant les démons non-seulement des idoles, mais aussi de plusieurs corps, guérissant un grand nombre de malades, éclairant les cœurs de diverses personnes, en même temps que notre auguste Souveraine et saint Joseph enseignaient le chemin de la vérité et de la vie éternelle. Par ces bienfaits temporels, qui touchent ordinairement le peuple ignorant et grossier, plusieurs étaient attirés à aller entendre les instructions du salut (1).

L'Enfant Jésus atteignit sa septième année pendant qu'il était en Égypte; c'était le terme de ce mystérieux exil que la Sagesse éternelle avait fixé: il fallait qu'il retournât à Nazareth pour accomplir les prophéties. Ainsi le Père éternel déclara un jour sa volonté à l'humanité de son très saint Fils en présence de sa divine Mère, dans un moment où ils vaquaient ensemble à leurs exercices; mais elle la connut dans le très pur miroir de cette Âme déifiée, et elle vit comme elle l'acceptait pour l'exécuter. Notre grande Souveraine l'accepta à son tour, quoiqu'elle eût déjà plus de relations et plus de personnes dévouées en Égypte qu'à Nazareth. Le Père ni la Mère ne découvrirent à saint Joseph le nouvel ordre du ciel; mais l'ange du Seigneur lui apparut cette même nuit dans un songe, ainsi que le raconte saint Matthieu, et lui dit de prendre l'Enfant et la Mère et de retourner au pays d'Israël, parce qu'Hérode et ceux qui avaient avec lui cherché à faire périr l'Enfant étaient morts. Le Très-Haut aime tellement l'ordre et la régulation

(1) Voir dans la « Vie de saint Joseph, » beaucoup d'autres particularités de la Fuite et du Séjour de la Sainte Famille en Égypte et que nous omettons ici, pour n'être pas trop long.

larité dans toutes les choses créées, que l'Enfant Jésus étant Dieu véritable, et sa Mère si supérieure en sainteté à saint Joseph, il ne voulut pas néanmoins que la décision du retour en Galilée vint du Fils ni de la Mère, mais il en remit la conduite au saint époux Joseph, qui faisait l'office de chef dans cette divine Famille; pour apprendre par cet exemple à tous les mortels combien il lui est agréable que toutes choses soient gouvernées suivant l'ordre naturel établi par sa providence, et que, dans la vie spirituelle, les inférieurs doivent (quand même ils l'emporteraient par d'autres qualités et vertus) obéir et se soumettre à ceux qui leur sont supérieurs à raison de leurs fonctions extérieures.

Après donc que les mystères que la divine volonté avait déterminée furent accomplis dans l'Égypte, et que ce royaume eut été rempli de merveilles et de miracles, nos divins voyageurs sortirent des endroits habités et entrèrent dans le désert par où ils étaient venus. Ils y souffrirent d'autres nouvelles incommodités semblables à celles qu'ils avaient essayées lors de leur départ de la Palestine, parce que le Seigneur les exposait toujours à la nécessité et à la tribulation, afin de les secourir au moment convenable. Jésus, Marie et Joseph arrivèrent enfin à Nazareth, où leur pauvre maison fut changée en un nouveau Ciel. Si j'étais obligée de raconter les mystères qui se passèrent entre l'Enfant Dieu et la très pure Mère jusqu'à ce qu'il eût achevé la douzième année de son âge et commencé à prêcher au peuple, il me faudrait faire plusieurs livres, et encore cela ne me permettrait-il de dire que fort peu de chose, à cause de la grandeur ineffable de l'objet et de la bassesse d'une femme ignorante telle que je suis.

---

## CHAPITRE QUINZIEME

---

### JÉSUS, A DOUZE ANS DANS LE TEMPLE

---

Quelques jours après le retour de nos saints voyageurs à Nazareth, le temps arriva où le précepte de la loi de Moïse obligeait les Israélites de se présenter à Jérusalem devant le Seigneur. Ce commandement obligeait trois fois l'année, ainsi que cela résulte de l'Exode et du Deutéronome. Mais il n'obligeait que les hommes, et par conséquent les femmes pouvaient y aller par dévotion ou s'en dispenser ; car la visite du Temple ne leur était ni commandée ni défendue. La divine Souveraine et son Epoux confèrent ensemble sur ce qu'ils devaient faire dans ces occasions. Le saint souhaitait d'y mener la Reine du ciel et le très saint Enfant, pour l'offrir de nouveau au Père éternel, comme il le faisait toutes les fois qu'il se rendait au Temple. La très pure Mère y était aussi portée par sa dévotion et par le culte du Seigneur ; mais comme en cas semblable, elle n'entreprenait rien sans le conseil de son Maître, le Verbe incarné, elle le consulta sur le parti qu'il y avait à prendre. Après quoi il fut décidé que saint Joseph irait seul deux fois l'année à Jérusalem, et que la troisième ils iraient tous les trois ensemble. Ces fêtes solennelles, lors desquelles les Israélites visitaient le Temple, étaient celle des Tabernacles, celle des Semaines, qui correspondait à la Pentecôte, et celle des pains sans levain, qui était la préparation de la Pâque. C'est à celle-ci que le très doux Jésus, la

très pure Marie et saint Joseph montaient ensemble à Jérusalem. Elle durait sept jours, et il y arriva ce que je rapporterai un peu plus loin. Mais le saint Patriarche assistait seul aux deux autres fêtes sans y mener l'Enfant ni sa Mère.

Jésus, Marie et Joseph continuaient donc de se rendre tous les ans au Temple pour y célébrer la Pâque des pains sans levain ; et, par suite de cette habitude, ils allèrent à Jérusalem au moment où l'Enfant-Dieu atteignait sa douzième année, quand déjà il convenait qu'il commençât à faire paraître les splendeurs de son inaccessible lumière. Cette fête des pains sans levain durait sept jours, selon les prescriptions de la Loi ; mais le premier et le dernier jour étaient les plus solennels. C'est pour cela que nos très saints pèlerins passaient à Jérusalem toute cette semaine, solennisant la fête par le culte qu'ils rendaient au Seigneur, et par les prières que les autres Israélites avaient coutume de faire, quoiqu'ils fussent si distingués et si différents de tous les autres par le mystère qui cachait leur excellence. La bienheureuse Mère et son saint époux obtenaient pendant ces jours, chacun de leur côté, de si grandes faveurs de la main libérale du Seigneur, qu'il n'est pas possible à l'entendement humain de les concevoir.

Le septième jour de la semaine étant passé, ils prirent le chemin de Nazareth. Et comme ils sortaient de la ville de Jérusalem, l'Enfant-Dieu quitta ses parents sans qu'ils s'en pussent apercevoir ; et il demeura caché pendant qu'ils poursuivaient leur voyage, ne sachant pas ce qui leur arrivait. Dans cette circonstance, le Seigneur profita de la coutume et du grand concours des pèlerins ; car ils étaient si nombreux dans ces fêtes, qu'ordinairement ils se partageaient par troupes, et que les hommes se séparaient des femmes pour garder la bienséance convenable. Les enfants qu'on y mêlait allaient indifféremment avec leur père ou leur mère, parce qu'il n'y avait en cela aucun danger d'inconvenance : de sorte que dans cette occasion saint Joseph avait sujet de croire que l'Enfant Jésus accompagnait sa très sainte Mère, dont il ne s'éloignait jamais ; et il ne pouvait pas supposer qu'elle fût partie sans lui, parce que cette divine Reine l'aimait et le connaissait bien mieux que toutes les créatures angéliques et humaines. La bienheureuse Vierge n'avait pas de raisons aussi

fortes pour se persuader que notre adorable Sauveur était avec le patriarche saint Joseph ; mais le Seigneur lui-même la distraja par d'autres pensées divines et saintes, afin qu'elle n'y prit pas garde dès le commencement, et qu'ensuite, lorsqu'elle remarquerait l'absence de son bien-aimé, elle crût que le glorieux saint Joseph le menait avec lui, et que ce souverain Maître avait voulu lui ménager cette consolation.

Marie et Joseph marchèrent dans cette pensée pendant tout un jour, comme le dit saint Luc. Or, comme on sortait de la ville par des endroits différents, les étrangers rejoignaient ensuite chacun sa femme ou sa famille. La très pure Marie et son Epoux se réunirent au lieu où ils devaient passer la première nuit après leur départ de Jérusalem. Alors l'auguste Souveraine s'aperçut que l'Enfant-Dieu n'était point avec saint Joseph, comme on le croyait, et le patriarche ne le trouvait pas non plus avec sa Mère : cela les mit tous deux dans un tel étonnement, qu'ils en perdirent presque la parole ; de sorte qu'ils restèrent assez longtemps sans se pouvoir parler. Et chacun se conduisant, de son côté, par sa très profonde humilité, s'accusait soi-même d'avoir par sa négligence perdu de vue le très saint Enfant, parce qu'ils ignoraient l'un et l'autre le mystère et les voies que le Seigneur avait prises pour l'exécuter. Les divins époux, un peu revenus de leur étonnement, délibérèrent ensemble avec une extrême douleur sur ce qu'ils devaient faire.

La douleur que la très pure Marie eut dans cette occasion surpassa celle que tous les martyrs ensemble ont pu souffrir ; et elle y exerça aussi une patience et une résignation sans égale, parce que la perte de son très saint Fils, la connaissance qu'elle en avait, l'amour qu'elle lui portait et l'estime qu'elle en faisait étaient au-dessus de tout ce qu'on saurait concevoir. Sa perplexité était excessive, sans que, comme je l'ai dit, elle en eonnût la cause. En outre, le Seigneur la laissa pendant ces trois jours dans cet état commun, où elle avait accoutumé de se trouver quand, privée de ses faveurs singulières, elle était, pour ainsi dire, réduite à l'état de grâce ordinaire : car, excepté la présence sensible des anges et les entretiens qu'elle avait

avec eux, il lui suspendit les autres bienfaits qu'il communiquait souvent à son âme très sainte. Par tout ce que je viens de dire, on comprendra un peu quelle devait être la douleur de la livine et amoureuse Mère. Mais, ô prodige de sainteté, de pureté, de force et de perfection ! dans une affliction si inouïe et dans une peine si extrême, elle ne se troubla point : elle ne perdit ni la paix intérieure ni la paix extérieure : elle n'eut aucune pensée de découragement, ni la moindre tristesse désordonnée, comme il arrive ordinairement dans les grandes afflictions aux autres enfants d'Adam, dont toutes les passions et les puissances se soulèvent même pour une petite contrariété. Mais la Maîtresse des vertus gouvernait et maintenait toujours les siennes dans un accord admirable. Ainsi, quoique la douleur dont son cœur était pénétré fût sans mesure, elle n'en resta pas moins mesurée dans toutes ses actions, ne cessant jamais de louer le Seigneur, de le prier pour le genre humain et de lui demander la consolation de retrouver son très saint Fils.

† « L'Évangéliste saint Luc nous fait connaître la détermination que la sainte Vierge et saint Joseph prirent dans cette douloureuse circonstance, en ajoutant « que ne l'ayant point trouvé, ils revinrent à Jérusalem pour le chercher. Et il arriva que trois jours après, ils le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. »

Or, au jour que l'évangéliste saint Luc indique, les Rabbins, qui étaient les docteurs de la Loi s'assemblèrent en un lieu où ils discutaient diverses questions et divers passages des Écritures. Dans cette occasion la controverse roulait sur la venue du Messie ; car les nouveautés et les merveilles qui avaient suivi la naissance de saint Jean-Baptiste et la venue des Rois Mages avaient beaucoup acérédié parmi les Juifs l'opinion que les temps étaient accomplis, et que, bien qu'il fût inconnu, le Messie devait déjà être au monde. Ils étaient tous assis en leurs places, avec cette autorité qui distingue d'ordinaire ceux qui passent pour savants. L'Enfant Jésus s'approcha de l'assemblée de ces docteurs ; et Celui qui était le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, la Sagesse infinie, Celui qui redresse les sages

se présenta devant les savants du monde comme un humble disciple, faisant connaître qu'il ne venait que pour entendre la discussion, et s'informer du sujet qu'on y traitait. Or, il s'agissait de savoir si le Messie promis était venu, ou si le temps de son avènement au monde était arrivé.

Les opinions des docteurs étaient fort opposées sur cet article ; les uns appuyaient l'affirmative, et les autres la négative. Ces derniers alléguaient quelques témoignages des Ecritures, et des prophéties entendues dans le sens grossier que l'Apôtre remarque ; car la lettre tue, si elle est prise sans l'esprit. Or ces sages à leurs propres yeux soutenaient que le Messie devait apparaître dans tout l'éclat de la majesté royale, pour donner la liberté à son peuple par la grandeur de sa puissance, et le délivrer temporellement de la servitude des gentils ; et l'on ne voyait alors aucune apparence de cette puissance et de cette liberté, dans l'impossibilité où les Hébreux étaient de secouer le joug des Romains. Ce sentiment eut beaucoup de vogue parmi ce peuple grossier et aveugle, parce qu'il ne prenait que pour lui seul la Majesté, et la grandeur du Messie promis, ainsi que la rédemption qu'il venait par son pouvoir divin accorder à son peuple, s'imaginant qu'elle devait être temporelle et terrestre, comme l'attendent toujours les Juifs aveuglés par les ténèbres qui remplissent leurs cœurs. Aujourd'hui même ils ne parviennent pas à comprendre que la gloire, la majesté, la puissance de notre Rédempteur, la liberté qu'il est venu apporter au monde, sont des choses non terrestres, temporelles et périssables, mais célestes, spirituelles et éternelles ; et qu'elles ne sont pas seulement destinées aux Juifs, quoiqu'ils en aient eu les prémices, mais à tout le genre humain sans aucune exception.

Le Maître de la vérité, Jésus, reconnut que la dispute aboutissait à cette erreur ; car, quoiqu'il y en eût quelques-uns qui soutinssent l'opinion contraire, le nombre en était fort petit. Or, comme cet adorable Seigneur était venu au monde pour rendre témoignage à la vérité, qui était lui-même, il ne voulut pas permettre dans cette circonstance, en laquelle il importait extrêmement de la découvrir, que l'erreur contraire prévalût

par l'autorité des docteurs. Le divin Enfant, se levant donc, parla des promesses faites à leurs Pères ; il leur rappela ce qu'avaient dit leurs grands Prophètes touchant la venue du Messie, et il le fit avec toute l'effiance de Celui qui, en proposant des doutes, enseignait avec un pouvoir divin : aussi dit le saint Evangile : « Tous ceux qui l'entendaient, étaient étonnés de sa sagesse et de ses réponses. » Et c'est alors que notre auguste Souverain, entrant dans le Temple, ravie de joie d'avoir retrouvé son trésor, s'approcha de son bien-aimé Fils, et en présence de toute l'assemblée lui dit : « Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? Voilà que votre père et moi, fort affligés, nous vous cherchions. Mais il leur répondit : Pourquoi me cherchiez-vous ? Ignorez-vous qu'il faut que je sois aux choses qui regardent mon Père ? Mais eux ne comprirent pas ce qu'il leur disait. »

L'évangéliste dit que la très pure Marie et saint Joseph n'entendirent point le mystère de ces paroles, parce qu'il leur fut alors caché. Et cela provint de deux causes : d'une part, moissonnant dans la joie après avoir semé dans les larmes, ils furent tout absorbés par le bonheur de revoir leur riche trésor qu'ils avaient retrouvé. D'autre part, ils n'arrivèrent pas assez tôt pour se mettre au courant de la matière qu'on avait traitée dans cette conférence. Outre ces raisons, il y en eut une autre pour notre très prudente Reine : c'est que le voile qui lui cache l'intérieur de son très saint Fils, où elle eût pu connaître tout ce qui s'était passé, ne fut écarté de ses yeux que quelque temps après qu'elle l'eut retrouvé. Notre-Seigneur, écartant alors ce voile mystérieux, découvrit de nouveau à son auguste Mère son âme très sainte et ses opérations avec plus de clarté qu'auparavant. De sorte que la divine Mère apprit dans cette contemplation de l'intérieur de l'Enfant-Dieu toutes les œuvres sublimes qu'il avait faites pendant les trois jours de son absence. Elle y vit également tout ce qui s'était passé dans la conférence des docteurs, ce que l'Enfant Jésus leur dit, et les raisons qu'il avait eues pour ne pas se manifester avec plus d'éclat comme le véritable Messie ; puis cet adorable Enfant révéla à sa Mère Vierge plusieurs autres mystères.

comme à celle en qui tous les trésors du Verbe incarné devaient être mis en dépôt, afin qu'elle rendit pour tous et en tous le retour de gloire et de louanges qui étaient dues à l'auteur de tant de merveilles. Et notre auguste Souveraine s'en acquitta selon le bon plaisir du Seigneur.

Ensuite, continue le saint Evangéliste : « Il descendit avec eux, et vint à Nazareth, où il leur était soumis. Or sa Mère conservait toutes ces choses en son cœur. Et Jésus avançait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. »

---

c  
e  
a  
c  
e  
t  
-



LA SAINTE FAMILLE

(MULLER)

## CHAPITRE SEIZIÈME

---

### SÉJOUR A NAZARETH.—LE SAINT PRÉCURSEUR

---

La plupart des mystères qui se passèrent entre Jésus et Marie sont, comme je l'ai marqué ailleurs (1), réservés pour être aux bienheureux dans le ciel le sujet d'une joie accidentelle. Les plus ineffables s'accomplirent dans le cours des quatre années qu'ils demeurèrent seuls dans leur maison après l'heureuse mort de saint Joseph (2), jusqu'à ce que cet adorable Seigneur commençât à prêcher. Il est impossible qu'aucune créature mortelle puisse dignement pénétrer des secrets si profonds ; dès lors combien moins me sera-t-il possible, avec mon ignorance, de rapporter ce que j'en ai appris ? On en découvrira la cause par ce que je dirai. L'âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ était un miroir très clair et sans tache, où sa très sainte Mère (ainsi qu'on l'a vu plus haut) connaissait et contemplait tous les mystères que ce divin Seigneur préparait, comme chef et fondateur de la sainte Eglise, Rédempteur de tout le genre humain, maître du salut éternel, et comme Ange du grand conseil, exécutant le dessein que la très sainte Trinité avait conçu et décrété de toute éternité dans son divin Consistoire.

---

(1) Voir la « Cité Mystique. »

(2) Voir dans la « Vie de saint Joseph » les derniers moments de cet auguste Patriarche, avec toutes les merveilles qui l'accompagnent.

Notre divin Sauveur consacra toute sa vie à l'agencement de cette grande œuvre que son Père éternel lui avait recommandé d'accomplir avec la suprême perfection qu'il pouvait lui donner comme homme et Dieu tout ensemble; et la mesure que cet adorable Seigneur s'approchait du terme et de la dispensation d'un si haut mystère, la force de sa sagesse et l'efficacité de son pouvoir augmentaient aussi et rehaussaient tous ses actes. Le cœur de notre auguste Reine était le témoin et le dépositaire très fidèle de toutes ces merveilles, et elle concourait toujours, comme coadjutrice de son très saint Fils, à toutes les œuvres de la rédemption du genre humain. Cela étant, il est sûr que, pour connaître entièrement la sagesse avec laquelle cette divine Mère agissait en la dispensation des mystères de cette même rédemption, il faudrait aussi pénétrer ce que renfermaient la science de notre Sauveur Jésus-Christ, les œuvres de son amour, et la prudence avec laquelle il disposait les moyens convenables aux fins très sublimes qu'il s'était proposées. Ainsi, dans le peu que je dirai des œuvres de l'incomparable Marie, je présupposerai toujours celles de son très saint Fils, auxquelles elle concourait en l'imitant comme son exemplaire.

J'ai raconté dans cette seconde Partie (1) quelques-unes des faveurs que l'auguste Marie fit à sa cousine sainte Elisabeth et à saint Jean, étant en Egypte à l'époque où Hérode résolut de faire mourir les Innocents; j'ai dit aussi que le Précurseur de Jésus-Christ demeura dans le désert après la mort de sa mère, sans le quitter jusqu'au temps déterminé par la divine sagesse, menant une vie plus angélique qu'humaine, et ressemblant plus à un séraphin qu'à un homme terrestre. Les faveurs que saint Jean obtint de la divine Droite dans sa solitude surpassent tout ce que l'entendement humain peut concevoir; et nous ne connaissons sa grande sainteté et ses très excellents mérites que lorsque nous jouirons clairement de la vue du Seigneur, et que nous verrons la récompense qu'il en a reçue.

Le temps que la Sagesse éternelle avait déterminé arriva

(1) Voir la « Cité Mystique » *ibid.*

auquel la voix du Verbe incarné, qui était Jean, devait retentir dans le désert, ainsi que le dit Isaïe, et que les évangélistes le rapportent. La quinzième année du règne de Tibère César, Anne et Caïphe étant pontifes, le Seigneur mit sa parole sur les lèvres de Jean, fils de Zacharie, dans le désert. Et il alla sur les bords du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence nécessaire à la rémission des péchés, afin de préparer les cœurs à recevoir le Messie promis et attendu depuis tant de siècles, et afin de le montrer du doigt pour que tous pussent le reconnaître. Saint Jean entendit cette parole et ce commandement du Seigneur en une extase dans laquelle il fut éclairé par une influence spéciale du pouvoir divin, et prévenu avec abondance par le Saint-Esprit de nouveaux dons de lumière, de grâce et de science. Il connut dans ce ravissement, avec une plus grande plénitude de sagesse, les mystères de la Rédemption, et eut une vision abstraite de la Divinité; mais cette vision fut si merveilleuse, qu'elle le transforma en un nouvel être de sainteté et de grâce. Le Seigneur lui ordonna dans cette même vision de sortir du désert pour préparer les hommes par sa prédication à celle du Verbe incarné, d'exercer l'office de Précurseur, et de s'employer à tout ce qui regardait son accomplissement; car il fut instruit de tout et reçut pour tout une très abondante grâce.

De son côté, la très prudente Mère voyait que le temps s'écoulait, que son très doux Fils était déjà entré dans sa trentième année, et qu'ainsi le terme où il devait payer la dette des hommes approchait rapidement; toutefois, si fortement en possession du bien qui la rendait la plus heureuse des créatures, elle n'en envisageait encore que de loin la privation inaccoutumée. Mais l'heure arrivait, et un jour qu'elle était ravie dans une sublime extase, elle sentit qu'elle était appelée et transportée devant le trône de la très sainte Trinité, duquel sortit une voix qui lui disait avec une force merveilleuse: *Marie, ma Fille, mon Epouse, offrez-moi votre Fils en sacrifice.* Cette voix forte manifestait la volonté du Très-Haut, la bienheureuse Mère y lut le décret de la Rédemption du genre humain au moyen de la passion et de la mort de son adorable Fils, et elle en découvrit

dès lors tous les avant-coureurs qui devaient commencer par la prédication de ce divin Seigneur. Au moment où cette connaissance se renouvelait en la très amoureuse Mère, elle éprouva en son âme divers effets de soumission, d'humilité, de charité envers Dieu et envers les hommes, de compassion, de tendresse et d'une douleur naturelle de ce que son très saint Fils devait souffrir.

Mais répondant au Très-Haut sans trouble et avec un cœur magnanime, elle lui dit : « La tendresse maternelle me fait trouver, Seigneur, l'offrande que vous me demandez fort grande ; toutefois, que votre volonté se fasse et non pas la mienne. Que le genre humain recouvre la liberté ; que votre justice se satisfasse ; que votre amour infini se manifeste et que votre saint Nom soit connu et glorifié de toutes les créatures ! Je livre mon bien-aimé Isaac, afin qu'il soit effectivement sacrifié ; j'offre le Fils de mes entrailles, afin qu'il paie, selon le Décret immuable de votre volonté, la dette contractée, non par lui, mais par les enfants d'Adam, et afin que tout ce que vos prophètes ont écrit et annoncé par votre inspiration soit accompli en lui. »

La très sainte Trinité ayant agréé l'offrande de la Reine du Ciel, il était convenable qu'elle la récompensât à l'instant même par quelque faveur qui la fortifiât en sa peine, qui la disposât à celles qu'elle attendait, et qui lui fit connaître avec une plus grande clarté la volonté du Père et les raisons de ce qu'il lui avait commandé. Notre auguste Souverain fut donc dans cette même extase élevée à un plus haut état, puis préparée, par les illuminations et les dispositions que j'ai décrites ailleurs, à la manifestation de la Divinité dans une vision intuitive, où, à la lumière pure et éclatante de l'être de Dieu lui-même, elle connut de nouveau l'inclination que le souverain Bien avait de communiquer ses trésors infinis aux créatures raisonnables par le moyen de la Rédemption que le Verbe incarné opérerait ; elle y eut aussi connaissance de la gloire qui résulterait de cette merveille pour le nom du Très-Haut parmi ces mêmes créatures. Dans cette nouvelle science qu'elle eut des mystères cachés, la divine Mère offrit encore au Père

le sacrifice de son Fils avec un redoublement de joie, et alors le pouvoir infini du Seigneur la fortifia par ce véritable pain de vie et d'intelligence, afin qu'elle s'unît avec un courage invincible au Verbe incarné dans les œuvres de la Rédemption, et qu'elle fût coadjutrice et coopératrice en cette même rédemption, de la manière réglée par la Sagesse infinie, et c'est ce que fit notre grande Reine, comme on le verra par tout ce que je dirai dans la suite.

Lorsque notre Rédempteur alla trouver saint Jean pour en être baptisé, comme nous le dit l'évangéliste saint Matthieu, il était entré dans sa trentième année; car il se rendit directement sur les bords du Jourdain, où son Précurseur baptisait, et il en reçut le baptême treize jours après avoir accompli sa vingt-neuvième année, le même jour que l'Eglise le célèbre. Je ne saurais dignement exprimer la douleur que la très pure Marie ressentit au moment de cette séparation, non plus que la compassion du Sauveur: toutes nos expressions sont trop faibles pour faire comprendre ce qui se passa alors dans le cœur du Fils et de la Mère. Comme cette séparation devait être une de leurs plus pénibles afflictions, il ne fut pas convenable de modérer les effets de leur amour naturel et réciproque. Ainsi le Très-Haut permit qu'ils éprouvassent tout ce qui était possible et compatible avec leur souveraine sainteté, et cela avec la proportion que l'on doit toujours présupposer entre Jésus-Christ et sa très sainte Mère, qui est une simple créature. Cette douleur ne fut point adoucie par la diligence avec laquelle notre divin Maître marchait, pressé qu'il était, par la forte impulsion de son immense charité, d'aller travailler à notre salut; elle ne fut point non plus modérée chez la plus tendre des mères par la connaissance qu'elle avait de cette charité: car tout cela n'était qu'une plus grande certitude des tourments qui l'attendaient, et augmentait sans cesse la douleur que la seule pensée en faisait naître. O mon très doux amour! comment nos cœurs sont-ils si endurcis et si ingrats qu'ils n'aillent point à votre rencontre? Comment les hommes, qui vous sont inutiles, ne vous arrêtent-ils point par le peu de reconnaissance qu'ils témoignent pour vos bienfaits? O bien éternel! ô ma vie! vous

seriez sans nous aussi heureux qu'avec nous, aussi infini en perfections, en sainteté et en gloire; nous ne pouvons rien ajouter à la gloire que vous avez en vous-même, indépendamment des créatures! Pourquoi donc, mon divin amour, les cherchez-vous avec tant de sollicitude? Pourquoi prenez-vous donc tant de peine pour travailler au bien d'autrui? C'est sans doute que votre bonté incompréhensible vous le fait réputer comme propre, pendant que nous le considérons comme une chose qui vous est indifférente et qui ne nous regarde point nous-mêmes!

## CHAPITRE DIX-SEPTIEME

---

### VOYAGE AU JOURDAIN ET A LA MER MORTE

---

Saint Sabas. — La Mer Morte. — Le Jourdain. — Jéricho.

La Montagne de la Quarantaine.

Lorsqu'on part de Jérusalem pour le voyage au Jourdain et à la Mer Morte, Pèlerins et Touristes sortent habituellement de la Ville Sainte par la porte de Jaffa; et, tournant de suite à gauche, ils prennent le chemin qui conduit dans la vallée de Gihon, pour atteindre *Bir-Ayoub* (le puits de Néhémie), à l'extrémité de la vallée de Josaphat. De là, on suit sensiblement, à travers le désert, le courant du Céclron qui n'offre l'apparence que d'un faible torrent (toujours à sec, en dehors des grandes pluies d'hiver), jusqu'à une certaine distance de la Laure de Saint-Sabas, où il devient brusquement un véritable abîme creusé entre deux immenses murs de rochers à pic, rempli des grottes qui ont servi autrefois d'habitations à des anachorètes. De là, après une marche de 25 à 30 minutes on arrive au monastère de Saint-Sabas.

*Saint-Sabas.* — (1) Ce monastère, une des constructions les

---

(1) Nous renvoyons, pour plus de détails, le Lecteur au *Guide Indic.*, et autres Guides de la Palestine, pour tout ce qui va suivre dans ce Chapitre. Quant à Saint-Sabas, nous espérons publier une Etude détaillée sur cette Laure célèbre

plus pittoresques qu'on puisse voir, ressemble à une forteresse. Il est situé sur le bord du torrent de Cédron, à 1835 pieds plus bas que Jérusalem. Proche du Convent, se trouve la Tour d'Endoxie. La vaste Laure qui voyait autrefois jusqu'à quatorze mille moines, obéissant à un seul Supérieur, ne compte aujourd'hui qu'une cinquantaine de Religieux Grecs Schismatiques, mais qui continuent à y mener une vie très austère.

Dès qu'on arrive à la porte de ce vieux monastère, le moine qui est en vigie sur la haute tour d'Endoxie, fait descendre un panier dans lequel on doit déposer la lettre de permission du Patriarche Grec de Jérusalem, sans laquelle l'entrée est impossible. Saint-Sabas est à 3 heures de marche de Jérusalem : après environ 6 autres heures de marche, on arrive à la Mer Morte.

*La Mer Morte.* — Cette Mer si célèbre, est située à 10 lieues à l'Est de Jérusalem, à 1173 mètres (1) au-dessous de cette ville et à 392 mètres, *au-dessous* de la Méditerranée, entre deux immenses chaînes de montagnes, celle de Juda à l'Ouest et celle de Moab, à l'Est. Sa longueur totale est de 40 milles marins, et sa plus grande largeur de 9 milles environ. Ses eaux sont aussi limpides que le cristal ; et elles sont extrêmement salées. C'est pourquoi la grande résistance qu'elles opposent, empêche d'y plonger, et le corps surnage comme un morceau de liège sur l'eau ordinaire.

*Exploration de la Mer Morte.* — Autrefois, et jusque dans ces derniers temps, tous, pèlerins, touristes, écrivains, avaient donné de ce *Lac mystérieux*, des descriptions incertaines, et souvent hasardées, singulières, invraisemblables. En 1864, le duc de Luynes en fit l'exploration complète. L'expédition se composait de huit personnes, montées sur une barque tout en fer et à voiles.

« Au point de vue de la *salubrité*, dit le célèbre explorateur, nous ne pouvons donner que d'excellents renseignements. Nous avons passé sur la Mer Morte *vingt-et-un jours et vingt-et-une nuits* sans quitter l'embarcation : aucun de nous n'a éprouvé

(1) Le mètre équivaut à 3 pieds et un peu plus de 3 pouces.

le plus petit malaise. La température du 15 mars au 7 avril n'a jamais dépassé 30 degrés, point qu'elle n'a atteint que deux fois. Le vent nous a rarement fait défant. Les grandes brises soufflent généralement du Nord au Sud ; elles sont quelquefois très fortes, et dans ces cas la mer grossit rapidement. . . »

« Les affluents de la Mer Morte et les fontaines qu'on trouve sur la côte occidentale nourrissent des poissons et des coquillages qui meurent dans l'eau de la Mer morte, à cause de son extrême salure. Tous nos efforts pour trouver des êtres vivants dans la Mer proprement dite, sont restés sans résultat.

Les rives sont arides sur la plupart des points ; mais partout où coule un peu d'eau douce ou saumâtre, les roseaux et les palmiers abondent. Une espèce de gommier se rencontre fréquemment dans les terrains secs, ainsi que le *Pommier de Sodome* dont le fruit engageant à l'œil, ne renferme qu'un tissu pulvérulent. — Dans les endroits les plus profonds de cette mer, la sonde a signalé près de 400 mètres ! »

*Le Jourdain.* — En quittant la Mer, après une marche d'une heure et quelques minutes, on arrive à l'endroit du Fleuve où la Tradition place le Baptême de Notre-Seigneur. Autrefois, en ce lieu vénérable, et dans le Fleuve même, s'élevait une croix de bois, et les personnes qui y recevaient elles-mêmes le baptême et qui en renouvelaient les vœux, descendaient dans l'eau en s'approchant de la Croix, par des degrés en marbre. On aime à se baigner par dévotion dans les eaux du Jourdain ; mais le fond du Fleuve est très désagréable aux baigneurs ; car, les endroits qui ne sont pas couverts de cailloux, sont remplis de vase.

*Rapidité de son cours.* — La différence de niveau entre le Lac de Tibériade (que le Jourdain traverse dans toute sa longueur), et la Mer morte, où le Fleuve a son embouchure, est de 716 pieds. La distance est d'environ 30 lieues, ce qui donne vingt-quatre pieds de pente par lieue, de là la grande rapidité du Fleuve. Sa plus grande profondeur ne dépasse pas 16 pieds ; et sa plus grande largeur n'atteint pas au delà de 150 à 200 pieds. Les eaux du Jourdain sont poissonneuses, blanchâtres, boueuses, mais néanmoins agréables à boire. Le Jourdain

déverse dans la Mer morte une moyenne de 7 à 8 millions de tonnes d'eau par 24 heures !

*Amenité de ses rives.* — Les rives du Jourdain sont l'Eden de la Palestine. On rencontre là, aux abords de ce Fleuve (auquel s'attachent tant de souvenirs) toujours un frais ombrage et une agréable verdure : on y entend, en toute saison, le doux gazouillement des oiseaux dans le feuillage... on un mot, on y trouve un printemps perpétuel.

*Jéricho.* — En quittant le Jourdain, après une marche d'une heure et demie, on arrive à Jéricho.

Jéricho, cet ancien séjour royal, n'est aujourd'hui qu'un misérable groupe de cabanes à peine assez élevées pour s'y tenir debout, et habitées par environ 300 individus, comme à Naïm. de l'aspect le plus sauvage. Jéricho a porté longtemps le nom de ville des Palmiers. Les palmiers ont disparu et on ne voit plus à la place que des buissons et des arbres épineux. Le climat y est très-doux (1) et les eaux abondantes. Si on utilisait ces eaux, elles feraient produire à cette terre, déjà si naturellement fertile mais presque entièrement inculte, les fruits les plus variés. Pour se faire une idée de la fertilité du sol, il suffira de dire qu'un pied de vigne, âgé de 42 ans (en 1887,) mesure près du sol sept pieds et sept pouces de circonférence : il se divise ensuite en 4 fortes branches. Cette vigne gigantesque donne jusqu'à trois mille livres de raisin par an !

On peut visiter, à Jéricho, l'emplacement de la Maison de Zachée où Notre-Seigneur reçut l'hospitalité, et qui devint plus tard une église, mais dont il ne reste plus aucun vestige. Dans les environs de Jéricho, la Fontaine d'Elisée est une des plus belles sources de la Palestine. — Jéricho se trouve à 2 lieues de la Mer morte.

*La Montagne de la Quarantaine.* — De Jéricho, on se dirigeant vers le soleil couchant, on arrive, après environ une heure de marche, à l'endroit où commence l'ascension de la

(1) L'été pourtant, la chaleur y est excessive ! Nos Pèlerins y ont observé une fois une chaleur de cin quante-inq degrés Centigrade, à l'ombre !

Montagne. Cette Montagne est ainsi nommée de la *quarantaine*, parce que Notre-Seigneur y jeûna pendant 40 jours et 40 nuits, comme nous le lisons dans le saint Evangile. Cette montagne a été autrefois habitée par un grand nombre d'anachorètes.

*Etat actuel.* — Beaucoup de cellules du Mont de la Quarantaine sont des Grottes naturelles, et d'autres ont été pratiquées dans le rocher. On suit, pendant 23 minutes, le nouveau chemin pratiqué par les Grecs non-unis pour atteindre la Sainte Grotte.

SAINTE GROTTÉ. — Dès les premiers temps du christianisme, cette Grotte fut convertie en chapelle.

La Sainte Grotte que Notre-Seigneur habita pendant les 40 jours de son jeûne n'a pas encore perdu toutes les peintures dont elle avait été ornée. Entre autres scènes évangéliques, on y voit encore Jésus tenté par le démon. Elle sert aujourd'hui de chapelle aux Grecs non-unis, lesquels sont venus, en 1874, s'établir dans une grotte adhérente à la première.

Pour continuer l'ascension de la Montagne et en atteindre la cime, il faut retourner jusqu'aux dernières grottes où l'on arrive au bout de 13 minutes. Là, on prend un sentier à peine visible et on le suit, pendant 40 minutes, dans tous ses zigzags, jusque sur le plateau. Sur le plateau on voit un mamelon entouré d'un fossé taillé dans le rocher et large de 23 pieds. On traverse ce fossé et, gravissant un sentier abrupte, on arrive en 5 minutes au point culminant de la Montagne et aux ruines de la chapelle de la Tentation.

*La chapelle de la Tentation.* — D'après la tradition, c'est là que le démon transporta Notre-Seigneur, afin de le tenter. Les premiers chrétiens ont élevé une chapelle en ce lieu : de cet oratoire il existe encore une partie de l'abside et assez de traces pour reconnaître le plan général. Il était petit mais solidement bâti.

Ce point culminant de la Montagne se trouve à plus de 1600 pieds au-dessus du niveau de la plaine : pour descendre de la Montagne, il faut retourner sur ses pas et suivre les mêmes sinuosités par lesquelles on est passé pour en faire l'ascension.

## CHAPITRE DIX-HUITIEME

---

### NOTRE-SEIGNEUR : SA VIE PUBLIQUE NOCES DE CANA

---

L'évangéliste saint Jean, qui raconte à la fin du chapitre premier la vocation de Nathanaël (ce fut le cinquième disciple de Jésus-Christ,) commence le second chapitre de l'histoire évangélique en ces termes : « Le troisième jour, on célébrait des noces à Cana en Galilée, et la Mère de Jésus y était. Jésus fut aussi invité à ces noces avec ses disciples. » D'où l'on peut inférer que notre glorieuse Souveraine était à Cana avant que son très saint Fils fût invité aux noces qu'on y faisait. Ceux qui les faisaient étaient parents de la sainte Vierge au quatrième degré du côté de sainte Anne. Ainsi, quand la bienheureuse Marie se trouva à Cana, les nouveaux mariés apprirent la venue du Sauveur du monde et qu'il commençait à avoir des disciples ; puis, par le conseil de sa très sainte Mère et l'inspiration du Seigneur lui-même, qui disposait secrètement les choses pour ses hautes fins, il fut invité aux noces avec ses disciples.

La Reine de l'univers étant donc à Cana, son très saint Fils fut invité aux noces, comme je viens de le dire, avec les disciples qu'il avait, et sa divine bonté, qui disposait toutes choses, accepta l'invitation. Il se rendit aussitôt chez ses parents pour sanctifier et autoriser le mariage et pour commencer à confirmer sa doctrine par le miracle qu'il y fit et dont il se déclara

l'auteur ; car voulant se faire reconnaître pour Maître, qui avait déjà des disciples, il fallait qu'il les confirmât dans leur vocation, et qu'il autorisât sa doctrine afin qu'ils la reçussent. Voilà pourquoi le divin Sauveur, ayant fait secrètement d'autres merveilles, ne s'en déclara pas l'auteur en public comme dans cette rencontre, et pourquoi encore l'évangéliste dit que *Jésus fit à Cana en Galilée le premier de ses miracles*. Ce même Seigneur dit aussi pour ce sujet à sa très sainte Mère, que son heure n'était pas encore venue. Cette merveille arriva le même jour que fut accomplie l'année qui suivit le Baptême du Rédempteur : et ce jour correspondait à l'adoration des Rois, comme le tient la sainte Eglise romaine, qui célèbre ces trois mystères en un même jour, c'est-à-dire le 6 janvier. Notre-Seigneur Jésus-Christ avait alors trente ans révolus, et avait passé de sa trente-unième année les treize jours qui se comptent depuis sa très sainte Nativité jusqu'à l'Épiphanie.

Le Maître de la vie entra dans la maison où l'on célébrait les noces et dit en saluant ceux qui y étaient réunis : « La paix et la lumière du Seigneur soient avec vous, » comme véritablement ils y étaient, puisque Jésus s'y trouvait. Il fit ensuite une exhortation de vie éternelle au nouveau marié, lui enseignant ce qu'il devait faire dans son état pour se sanctifier. La Reine du ciel exerça le même acte de charité envers la nouvelle épouse, qu'elle instruisit de ses obligations par de très doux et efficaces avis. De sorte qu'ils vécurent avec beaucoup de sainteté dans l'état qu'ils avaient heureusement embrassé en présence du Roi et de la Reine de l'univers. Je ne dois point m'arrêter à prouver que ce nouveau marié n'était pas saint Jean l'évangéliste. Il suffit qu'on sache qu'il suivait déjà le Sauveur au nombre de ses disciples ; car, dans cette circonstance le Seigneur ne prétendit point dissoudre le mariage, il vint à Cana pour l'autoriser et pour en faire un Sacrement ; mais on ne doit pas croire qu'il eût voulu le rompre aussitôt ; d'ailleurs l'évangéliste n'eut jamais intention de se marier. Mais bien loin de dissoudre cette union, Notre Sauveur ayant instruit les nouveaux mariés pria instamment le Père éternel de bénir d'une manière spéciale, sous la loi de grâce, la propagation de la race humaine,

de donner dès lors au mariage la vertu de sanctifier ceux qui le recevraient dans la sainte Eglise, et de l'élever au rang de ses sacrements.

La bienheureuse Vierge connaissait les desseins et la prière de son très saint Fils, et elle s'y associait par le même concours qu'elle donnait aux autres œuvres qu'il exécutait en faveur du genre humain ; et comme elle se chargeait du retour que les hommes ne rendaient point pour ses bienfaits, elle fit un cantique de louanges au Seigneur, assistée des saints anges qu'elle avait invités à lui témoigner cette reconnaissance avec elle. Toutefois cet exercice fut secret et déconcert seulement de notre Sauveur, qui prenait ses complaisances dans les œuvres de sa très pure Mère, comme elle prenait les siennes dans celles de son adorable Fils. Au surplus, ils conversaient avec ceux qui se trouvaient aux noces ; mais c'était avec une sagesse admirable et avec des paroles dignes de telles personnes, qui ne parlaient que pour éclairer les cœurs de tous ceux qui les entouraient. La très prudente Vierge parlait fort peu, et ce n'était que lorsqu'on l'interrogeait, ou quand elle y était obligée par honnêteté ; car elle appliquait toute son attention aux discours et aux actions du Seigneur, pour les conserver et les repasser dans son très chaste cœur. De sorte que les actions, les paroles et toutes les manières de cette grande Reine furent pendant toute sa vie un rare exemple de prudence et de modestie non seulement pour les religieuses, mais aussi pour les femmes du siècle, surtout dans cette circonstance. Si elles y songeaient lorsqu'elles se trouvent en de semblables rencontres, elles apprendraient à se taire, à régler leur intérieur et leur extérieur, et à éviter toutes sortes de légèreté et de dissolution, car plus le péril est grand, plus la circonspection est nécessaire ; et il est sûr que le silence, la retenue et la pudeur sont toujours les plus beaux et les plus riches ornements des femmes ; ce sont les seuls qui ferment la porte à une foule de vices, et qui forment le couronnement des vertus de la femme chaste et honnête.

Etant à table, le Seigneur et sa très sainte Mère mangèrent de ce qu'on y servit, mais avec une très grande sobriété, que

ne remarquèrent pourtant point les convives. Car, quoiqu'ils n'usassent point de tant de mets lorsqu'ils étaient seuls, les Maitres de la perfection, qui ne voulaient point condamner la vie commune des hommes, mais la perfectionner par leurs exemples, s'accommodaient à tous avec modération et sans aucune singularité extérieure, en tout ce qui n'était point incompatible avec la perfection. Du reste, ce que le Seigneur avait pratiqué dans sa conduite, il l'enseigna par sa doctrine à ses apôtres et à ses disciples, en leur ordonnant de manger, quand ils iraient prêcher, de ce qu'on leur présenterait, et de ne point se rendre singuliers, comme imparfaits et peu savants dans le chemin de la vertu, attendu que ceux qui sont véritablement pauvres et humbles ne doivent point choisir leur nourriture. Or le vin étant venu à manquer au repas par une disposition de la Providence, pour donner occasion au miracle que le Sauveur y fit, la charitable Reine lui dit : « Seigneur, ils n'ont point de vin. » Jésus lui répondit : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue. » Cette réponse du Sauveur ne fut pas une réprimande, mais un mystère ; car la très prudente Mère ne demanda pas fortuitement le miracle, puisqu'elle savait par la lumière d'en haut qu'il était temps que la puissance divine de son très saint Fils se manifestât ; elle ne pouvait pas l'ignorer, elle qui avait une connaissance éternelle des œuvres de la rédemption, de l'ordre que notre Sauveur y devait garder, des moments et des circonstances où il les devait accomplir. Il faut aussi remarquer que le Verbe prononça ces paroles non d'un ton de reproche, mais avec beaucoup de calme, de douceur et de dignité. Que s'il n'appelle pas la sainte Vierge, *mère*, mais *femme*, c'est parce que depuis quelque temps, il ne la traitait plus avec la même tendresse extérieure, comme je l'ai dit ailleurs (1).

(1) Au Ch. XVI, avant la séparation à Nazareth. Voici les propres paroles de la sainte Vierge, dans son Instruction à la Vén. Mère d'Agréda : « . . . Remarquez, ma fille, qu'en la vision de la Divinité, que j'eus au moment que vous avez indiqué, je connus dans le Seigneur le cas qu'il faisait des souffrances et de la mort de mon Fils, et de tous ceux qui devaient le suivre dans le chemin de la croix. Dans cette connaissance, je ne l'offris pas seulement volontiers pour le livrer à la

Le but mystérieux de la réponse de Notre-Seigneur Jésus-Christ fut de confirmer les disciples en la foi à sa Divinité, et de commencer à la manifester à tous en se montrant Dieu véritable et indépendant de sa Mère quant à l'être divin et à la puissance de faire des miracles. C'est pour cette raison que, ne l'appelant point *mère*, il lui dit : « *Femme*, qu'y a-t-il ici de commun entre vous et moi ? » C'était comme s'il lui eût dit : Je n'ai pas reçu de vous le pouvoir d'opérer des miracles, bien que vous m'avez donné la nature humaine en laquelle je dois les opérer ; car il ne dépend que de ma divinité de les faire, et comme Dieu, mon heure n'est pas encore venue. Il fit aussi connaître par cette réponse que la détermination de toutes ses merveilles n'appartenait point à sa sainte Mère, et dépendait uniquement de la volonté de Dieu, bien que pourtant elle fût trop prudente pour en demander la réalisation en temps inopportun. Enfin, le Seigneur voulut faire comprendre qu'il y avait en lui une autre volonté que la volonté humaine, et que celle-là était divine, supérieure à celle de sa Mère, qu'elle ne lui... point subordonnée, mais que la volonté de cette même Mère dépendait de celle qu'il avait comme Dieu. Pour l'éclaircissement de

passion et à la mort, mais je suppliai le Très-Haut de me faire la grâce de pouvoir m'associer à toutes ses peines et participer à toutes les amertumes de sa passion ; et le Père éternel me l'accorda. Ensuite je priai mon adorable Fils de me priver dès lors de ses caresses intérieures, afin de commencer à le suivre dans ses afflictions ; et lui-même m'inspira cette demande parce qu'il le voulait ainsi, et la charité me pressa de la lui faire. La passion que j'avais de souffrir, et l'amour qu'avait pour moi le Sauveur, comme fils et comme Dieu, me faisaient souhaiter les afflictions et les peines ; et ce divin Sauveur me les accorda, parce qu'il m'aimait tendrement, car il afflige ceux qu'il aime ; c'est pourquoi, étant sa Mère, il voulut me faire cette grande faveur de me rendre semblable à lui en ce qu'il estimait le plus en la vie humaine. Or, cette volonté du Très-Haut s'accomplit en moi ; mes désirs furent exaucés, je fus privée des consolations dont je jouissais ordinairement ; dès lors mon très saint Fils ne me traita plus avec autant d'affection extérieure, et ce fut une des raisons pour lesquelles il ne m'appela pas du nom de mère, mais de celui de femme, aux noces de Cana, au pied de la croix, et en d'autres circonstances où il m'éprouva par cette sévérité, en me refusant les paroles qui pouvaient marquer quelque tendresse ; et bien loin qu'il y eût en ce procédé la moindre rigueur, c'était le plus grand témoignage de son amour, puisqu'il me rendait semblable à lui, en me faisant part des peines qu'il choisissait pour lui-même comme le plus riche héritage. »

cette vérité, notre adorable Sauveur répandit en même temps dans l'intérieur de ses disciples une nouvelle lumière, par laquelle ils connurent l'union hypostatique en sa personne des deux natures qu'il avait reçues, la nature humaine, de sa Mère, et la divine, de son Père par la génération éternelle.

Notre auguste Souveraine pénétra tout ce mystère, et dit avec une douce dignité aux serviteurs : Faites ce que mon Fils vous dira. En ces paroles (outre la connaissance de la volonté de Jésus-Christ, qu'elles supposent chez la très prudente Mère), elle s'exprime comme Maîtresse de tout le genre humain, enseignant aux mortels que pour remédier à toutes leurs nécessités, à toutes leurs misères, il est à la fois nécessaire et suffisant qu'ils fassent de leur côté tout ce que le Seigneur commande, ou ce que prescrivent ceux qui tiennent sa place. Une telle doctrine ne pouvait sortir que de la bouche d'une pareille mère et avocate, qui, désireuse de notre bien et connaissant la cause qui empêche la puissance divine de faire beaucoup de grandes merveilles, voulut nous proposer et nous enseigner le remède propre à nous guérir de tous nos maux, en nous disposant à l'accomplissement de la volonté du Très-Haut, d'où dépend tout notre bonheur. Le Rédempteur du monde ordonna à ceux qui servaient à table de remplir d'eau les urnes en usage chez les Hébreux en de semblables occasions. Puis, après qu'ils les eurent toutes remplies, le même Seigneur leur dit de puiser de ce qui était dedans et d'en porter à l'intendant, qui occupait la place la plus honorable, et qui était un des prêtres de la loi. Lorsque l'intendant eut goûté de ce vin miraculeux, il ne put s'empêcher d'appeler l'époux et de lui témoigner son étonnement.

Quand l'intendant goûta le vin, il ne savait point le miracle, parce qu'il était au plus haut de la table, tandis que notre divin Maître Jésus-Christ occupait les dernières places avec sa très sainte Mère et les disciples, enseignant par son exemple ce qu'il devait enseigner plus tard par sa doctrine, savoir, de choisir la dernière place, quand on serait appelé à quelque festin. Bientôt le prodige que Notre-Seigneur avait fait de changer l'eau en vin fut publié ; sa gloire se répandit, et ses

disciples crurent en lui, comme dit l'évangéliste, parce qu'ils furent confirmés davantage en la foi. Parmi les témoins du miracle, il y en eut encore beaucoup d'autres qui crurent qu'il était le véritable Messie, et qui le suivirent jusqu'à la ville de Capharnaüm, où l'évangéliste rapporte qu'il se rendit avec sa Mère et ses disciples en quittant Cana : ce fut là, dit saint Matthieu, qu'il commença à prêcher et à se faire connaître pour le Maître des hommes. En disant que le Seigneur a manifesté sa gloire par ce miracle, saint Jean, loin de nier qu'il en eût fait auparavant d'autres d'une manière secrète, le suppose au contraire, et fait entendre que Jésus-Christ en cette circonstance manifesta sa gloire, qu'il n'avait point encore fait éclater par d'autres prodiges, parce qu'il ne voulut pas en être reconnu l'auteur avant le moment opportun, déterminé par la Sagesse divine. Il est certain qu'il en opéra un grand nombre d'admirables en Egypte, tels que la chute des temples et des idoles, dont j'ai fait mention ailleurs. L'auguste Vierge, au milieu de toutes ces merveilles, pratiquait, pour louer le Très-Haut, des actes de vertu sublime, et lui rendait des actions de grâces de ce que la gloire de son saint nom se répandait. Elle se préoccupait des besoins des nouveaux fidèles et s'employait au service de son divin Fils, prévoyant toutes choses avec une sagesse incomparable et une vigilante charité. C'est cette charité qui excitait la ferveur avec laquelle elle priait le Père éternel de disposer les hommes à recevoir les paroles et la lumière du Verbe incarné, et de dissiper les ténèbres de leur ignorance.

## CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

---

### LA SAINTE VIERGE ACCOMPAGNANT NOTRE-SEIGNEUR DANS SES PRÉDICATIONS

---

Je ne m'écarterais pas du sujet de cette histoire, si j'entreprenais d'y rapporter les miracles et les actions héroïques de notre Rédempteur Jésus-Christ, attendu que sa très sainte Mère a concouru et participé à presque tout ce qu'il a fait. Mais je ne puis assumer une tâche trop ardue, trop au-dessus des forces et de la capacité humaines : car l'évangéliste saint Jean, après avoir écrit un si grand nombre de merveilles de son divin Maître, dit à la fin de son Evangile que Jésus en a opéré tant d'autres, que si elles étaient rapportées en détail, le monde ne pourrait pas contenir les livres où elles seraient écrites. Ce qui a paru impossible à l'évangéliste, comment une fille ignorante et plus vile que la poussière oserait-elle le tenter ? Les quatre évangélistes ont écrit même au delà de ce qui était convenable, nécessaire et suffisant pour établir et conserver l'Eglise : ainsi il serait superflu de le redire dans cette histoire. Toutefois, pour en enchaîner les différentes parties, et pour ne point passer sous silence tant d'œuvres admirables de notre grande Reine que les évangélistes n'ont pas racontées, il faudra bien en toucher quelques-unes ; car je sens qu'il me sera à la fois bien doux et bien utile pour mon avancement d'en fixer le souvenir par écrit. Quant au reste de ce qu'ils n'ont

pas marqué dans leurs évangiles et que je n'ai pas ordre de rapporter, ce sont des choses réservées pour le séjour de la gloire où les bienheureux les connaîtront en Dieu avec une joie singulière, et où ils loueront éternellement le Seigneur pour de si hautes merveilles.

Notre Rédempteur Jésus-Christ, étant parti de Cana de Galilée, prit le chemin de Cypharuaïm, ville près de la mer de Tibériade, assez grande et assez peuplée, où il demeura peu de jours, comme le dit l'évangéliste saint Jean; parce que, la Pâque étant proche, il résolut d'aller à Jérusalem pour y célébrer cette fête, le quatorzième jour de la lune de mars. Sa très sainte Mère, ayant quitté sa maison de Nazareth, le suivit dès lors partout où il allait prêcher, et même jusqu'à la croix; excepté en certaines occasions dans lesquelles elle s'en séparait, comme quand le Seigneur se rendit sur le mont Thabor, où il allait opérer des conversions particulières, telles que celle de la Samaritaine, ou bien quand notre divine Souveraine elle-même s'arrêtait pour achever d'instruire quelques personnes. Mais elle ne tardait pas à rejoindre son Fils et son Maître, et elle suivit le Soleil de justice jusqu'au couchant de sa mort. La Reine du ciel faisait tous ces voyages à pied, à l'exemple de son très saint Fils. Que si cet adorable Seigneur lui-même succombait parfois à la lassitude, comme le marque l'Évangile, que n'aura point dû souffrir sa très pure Mère! Combien de fatigues n'aura-t-elle pas essuyées dans tant de courses faites à travers tous les temps! La Mère de miséricorde traitait son corps délicat avec tant de rigueur, les peines auxquelles en pareil cas seulement elle se soumit pour nous furent si grandes que tous les mortels ensemble ne pourront jamais satisfaire pour cette obligation. Le Seigneur permettait quelquefois qu'elle ressentit des douleurs, des brisements tels, qu'il était nécessaire qu'elle fût soutenue par les secours miraculeux qu'il lui accordait: tantôt il lui ordonnait de se reposer quelques jours dans une localité; tantôt il lui rendait le corps si léger, qu'elle pouvait se mouvoir sans peine comme avec des ailes.

Toute la loi évangélique était écrite dans le cœur de notre incomparable Maîtresse, comme je l'ai marqué en son lieu;

néanmoins elle ne laissait pas d'être aussi assidue aux prédications de son très saint Fils que si elle eût été une nouvelle disciple : et à cet effet, elle avait prié ses saints anges de l'assister d'une manière spéciale et même de l'avertir s'il était besoin, afin qu'elle n'en manquât jamais aucune, lors qu'elle se trouverait pas trop éloignée du divin Maître. Quand l'un prêchait ou enseignait, elle l'écoutait toujours à genoux, et seule lui offrait les hommages et le culte dus à sa personne et à sa doctrine, du moins autant qu'elle le pouvait. Et comme elle connaissait toujours (ainsi que je l'ai dit en d'autres endroits) les opérations de l'âme très sainte de son Fils, découvrant qu'au même moment où il prêchait, il priait intérieurement le Père éternel de disposer les cœurs à recevoir la semence de sa sainte doctrine, afin qu'elle y produisît des fruits de vie éternelle, la très miséricordieuse Mère faisait la même prière pour les auditeurs de notre divin Maître, et appelait sur eux les mêmes bénédictions, avec une très ardente charité que trahissaient ses larmes. Elle leur enseignait en même temps l'estime qu'ils devaient faire des paroles du Sauveur du monde par le respect religieux et l'attention profonde avec lesquels ils la voyaient les recueillir. Elle pénétrait aussi l'intérieur de tous ceux qui assistaient aux prédications de son adorable Fils, c'est-à-dire l'état de grâce ou de péché, de vices ou de vertus dans lequel ils se trouvaient. La diversité de ces objets, naturellement cachés à l'entendement humain, produisait en la divine Mère des effets différents et merveilleux, tous caractérisés par une sublime charité et par d'autres vertus ; car elle s'enflammait du zèle et de l'honneur du Seigneur et du désir ardent qu'elle avait que les âmes ne perdissent point le fruit de leur rédemption ; et le péril qu'elles couraient lorsqu'elles vivaient dans le péché l'excitait à demander leur remède avec une ferveur incomparable. Elle sentait une intime et amère douleur de ce que Dieu ne fût point connu, adoré et servi de toutes ses créatures ; et cette douleur égalait la connaissance qu'elle avait des raisons qui la portaient à en gémir, et qu'elle pénétrait au-delà de tout ce que les hommes peuvent concevoir. Lorsque les âmes repoussaient la grâce et les inspirations divines, elle en était si profondé-

ment désolée, qu'elle en versait parfois des larmes de sang. De sorte que nous pouvons dire que ce que cette grande Reine souffrit dans ces circonstances surpasse infiniment les peines de tous les martyrs réunis.

Elle montrait une discrétion et une sagesse extraordinaires dans ses rapports avec les disciples que le Sauveur admettait à sa suite, témoignant un respect et des égards particuliers à ceux qui étaient destinés à l'apostolat ; mais elle les soignait tous comme une mère, elle pourvoyait à tout comme une puissante Reine, et leur fournissait en cette double qualité la nourriture et les autres choses nécessaires. Quand elle ne pouvait pas se les procurer par les voies ordinaires, elle priait les anges de les leur porter, ainsi qu'à quelques femmes qui s'étaient mises sous sa conduite. Mais elle ne leur donnait connaissance de ces merveilles qu'autant qu'il leur en fallait donner pour les confirmer en la piété et en la foi du Seigneur. Elle prit des peines inconcevables pour leur avancement spirituel, non seulement par les prières continuelles et ferventes qu'elle faisait pour eux, mais aussi par son exemple, par ses conseils et par ses instructions, de sorte qu'elle leur tenait lieu en toutes manières de maîtresse très prudente et de mère très charitable. Quand les apôtres et les disciples se trouvaient dans quelque doute (car ils en eurent plusieurs au commencement), ou lorsqu'ils sentaient quelque tentation, ils recouraient sur-le-champ à notre grande Souveraine pour être éclaircis et aidés par cette lumière, par cette charité incomparables qui éclataient en elle ; et ils étaient pleinement consolés par la douceur de ses paroles. Elle les instruisait par sa sagesse, les assouplissait par son humilité, et leur inspirait une grande retenue par sa modestie : de sorte qu'ils trouvèrent tous les biens imaginables dans ce divin laboratoire du Saint-Esprit. Elle rendait à Dieu des actions de grâces pour toutes les faveurs qu'ils obtenaient, pour la vocation des disciples, pour la conversion des âmes, pour la persévérance des justes, pour tous les actes de vertu qui étaient pratiqués : la connaissance qu'elle eu avait la remplissait d'une joie singulière, et la portait à faire de nouveaux cantiques de louange au Seigneur.

Il y eut aussi des femmes qui suivirent notre Rédempteur Jésus-Christ depuis la Galilée et le commencement de ses prédications, comme le marquent les évangélistes. Saint Matthieu, saint Marc et saint Luc disent que plusieurs qu'il avait délivrées, des démons et guéries des maladies dont elles étaient affligées, l'accompagnaient et le servaient : car le Maître de la vie n'a exclu aucun sexe de sa suite, de son imitation et de sa doctrine, c'est pourquoi quelques femmes le suivirent et l'assistèrent de leurs biens dès qu'il se mit à prêcher. La divine sagesse le disposait de la sorte, entre autres fins, pour qu'elles accompagnassent sa très sainte Mère dans l'intérêt de la bienséance. Notre auguste Reine prenait un soin particulier de ces saintes femmes ; elle les réunissait, les instruisait et les menait aux sermons de son très saint Fils. Elle était assez savante en la doctrine de l'Évangile pour leur enseigner le chemin de la vie éternelle : néanmoins elle cachait toujours en partie ses trésors de science et se prévalait de ce qu'on avait ouï dire à son adorable Fils ; c'était le texte sur lequel elle établissait les exhortations qu'elle adressait à ces femmes et à plusieurs autres qui l'allaient trouver en divers endroits, avant ou après avoir entendu le Sauveur du monde. Quant à celles qui ne le suivaient pas, la divine Mère les laissait initiés, autant qu'il était nécessaire, aux mystères de la foi. Elle amena un très grand nombre de femmes à la connaissance de Jésus-Christ, et leur ouvrit le chemin du salut éternel et de la perfection évangélique ; que si les évangélistes n'en ont pas fait mention, se bornant à dire que quelques femmes suivaient le Sauveur, ça été parce qu'il n'était pas de leur sujet d'écrire ces particularités. La bienheureuse Marie opéra des choses admirables parmi ces femmes ; elle ne les formait pas seulement à la foi et aux vertus par ses discours, mais elle leur enseignait encore par son exemple à les pratiquer et à exercer les œuvres de charité, en visitant elle-même les malades, les pauvres et les affligés, en pansant de ses propres mains leurs plaies, en les consolant dans leurs afflictions, en les secourant dans leurs nécessités. Au reste, s'il fallait rapporter toutes ses œuvres en ces circonstances, le récit en exigerait une partie notable de cette histoire.

Les miracles éclatants et innombrables que la Reine du ciel opéra dans le temps que Notre-Seigneur Jésus-Christ prêchait ne sont pas écrits non plus dans l'histoire de l'Évangile ni dans les autres histoires ecclésiastiques, qui n'ont mentionné que ceux que fit le Seigneur lui-même, et cela autant qu'il était convenable à la foi de l'Église ; car il était nécessaire qu'elle fût établie et confirmée en cette même foi avant de manifester les grandeurs particulières de l'auguste Vierge-Mère. Il est certain, selon ce qui m'a été découvert, que non seulement elle opéra beaucoup de conversions miraculeuses, mais encore qu'elle ressuscita des morts, donna la vue à des aveugles et guérit plusieurs personnes de leurs maladies. Cela convenait pour plusieurs raisons : premièrement, parce qu'elle était comme coadjutrice du grand œuvre que le Verbe de Dieu venait accomplir dans le monde en y prenant chair humaine, c'est-à-dire la prédication de son Évangile et de la rédemption des hommes. Le Père éternel ouvrit dans ce dessein les trésors de sa toute-puissance et de sa bonté infinie, qu'il manifestait par le Verbe incarné et par sa digne Mère : en second lieu, parce qu'il était de la gloire de l'un et de l'autre que la Mère ressemblât au Fils, et parvint au plus haut degré de toutes les grâces et de tous les mérites qui répondaient à sa dignité et à la récompense qu'elle en devait recevoir, afin d'accrediter par ces merveilles, et son très saint Fils et la doctrine qu'il enseignait, et de l'assister ainsi dans son ministère avec plus d'efficace et d'excellence. Si ces miracles de la très pure Marie ont été cachés, ça été par une disposition spéciale du Seigneur lui-même et à la demande de la Mère de la prudence. Elle les enveloppait donc sagement des ombres du mystère, afin que toute la gloire en revint au Rédempteur, au nom et en la vertu duquel elle les opérait. Elle observait la même conduite lorsqu'elle instruisait les âmes, car elle ne parlait point en public ni dans les lieux destinés à ceux qui étaient chargés de la prédication comme ministres de la divine parole, sachant très bien que telle n'était point la mission des femmes ; mais elle remplissait la sienne dans des conférences et des conversations particulières, avec une sagesse, une discrétion et une efficace toutes célestes. En

se bornant à ce rôle et à force de prières, elle fit de plus grandes conversions que n'en ont fait tous les prédicateurs du monde.

C'est ce qu'on comprendra mieux si l'on considère qu'indépendamment de la vertu divine qui animait ses paroles, elle connaissait le naturel, les qualités, les inclinations, les habitudes de toutes sortes de personnes, les moments, les dispositions et les occasions les plus propres pour les ramener au chemin de la lumière ; et elle joignait à cela ses prières, la douceur et la force de ses prudentes paroles. Usant de tous ses dons sous les inspirations de l'ardente charité avec laquelle elle désirait faire entrer toutes les âmes dans le chemin du salut et les porter à Dieu, il fallait bien que les œuvres qu'elle faisait par de tels moyens fussent admirables, et qu'elle affranchît du péché, qu'elle éclairât et qu'elle poussât au bien une infinité d'âmes ; car elle ne demandait rien au Seigneur qui ne lui fût accordé ; elle donnait à toutes ses œuvres la plénitude de la sainteté qui leur était applicable ; et, regardant l'œuvre de la rédemption comme la principale de celles du Seigneur, il est sûr qu'elle y concourut au-delà de ce que l'on peut concevoir en cette vie mortelle. Cette incomparable Vierge s'employait à toutes ces choses avec une rare mansuétude, comme une très innocente colombe, et avec une patience extrême, supportant les imperfections et la grossièreté des nouveaux fidèles et les éclairant dans leur ignorance, car un très grand nombre de personnes l'allaient consulter après avoir embrassé la foi du Rédempteur. Elle conservait toujours cette majesté de Reine de l'univers ; mais elle était en même temps si douce et si humble, qu'elle seule a pu, à l'imitation du Seigneur lui-même, unir ces perfections au suprême degré. Le Fils et la Mère traitaient avec tant de bienveillance et de charité toutes sortes de personnes qu'il n'en est aucune qui ait pu s'excuser de n'avoir pas profité de leurs instructions. Ils conversaient et mangeaient avec les disciples et avec les femmes qui les suivaient, mais avec une retenue et une sobriété remarquables ; le Sauveur agit ainsi pour faire voir à tous qu'il était véritablement homme et fils naturel de la très pure Marie ; et c'est pour cela qu'il daigna assister à divers autres festins, comme le racontent les saints évangélistes.

## CHAPITRE VINGTIÈME

---

### LA SAINTE VIERGE : SON HUMILITÉ

---

La principale matière de toute l'histoire de la sainte Vierge est, si l'on y fait quelque réflexion, une démonstration très claire de l'humilité de cette grande Reine et Maitresse des humbles ; cette vertu est si incifable en elle, qu'on ne saurait dignement la louer ni en exprimer toute la perfection, parce que ni les hommes ni les anges n'en ont jamais pu bien sonder l'impénétrable profondeur. Mais de même que le sucre entre dans toutes les confections et dans toutes les potions salutaires, pour les assaisonner à point et leur communiquer sa douceur, quoiqu'elles soient fort différentes, de même l'humilité entre dans toutes les vertus et dans toutes les actions de la très pure Marie, et les accommode au goût du Très-Haut et à celui des hommes ; c'est donc à cause de son humilité que le Seigneur l'a regardée et choisie et que toutes les nations l'appellent bienheureuse. Dans tout le cours de sa vie, la très prudente Marie ne laissa passer aucun moment ni aucune occasion sans pratiquer les vertus qu'elle pouvait ; mais le plus merveilleux, c'est qu'elle n'en pratiquait aucune sans le concours de sa rare humilité. Cette vertu l'éleva au-dessus de tout ce qui n'était pas Dieu ; et, comme elle vainquit toutes les créatures en humilité, elle vainquit aussi par elle, pour ainsi dire, Dieu lui-même, en trouvant tellement grâce à ses yeux, qu'elle ne lui demanda, soit pour elle, soit pour les autres, aucune faveur

qu'elle ne l'obtint. La victoire que cette très humble Reine remporta par son humilité fut générale, car elle vainquit dans sa maison (comme je l'ai raconté dans la première Partie (1)) sa mère sainte Anne et ses domestiques, de sorte qu'on lui laissât remplir les plus bas offices : dans le Temple, elle vainquit toutes ses compagnes ; dans le mariage, saint Joseph ; dans les occupations les plus viles, les anges ; dans les louanges, les apôtres et les évangélistes, pour qu'ils ne publiassent pas celles dont elle était digne ; elle vainquit le Père et le Saint-Esprit, en obtenant qu'ils ne fissent point éclater les grâces qu'ils lui avaient accordées ; et enfin son très saint Fils, en le portant à agir à son égard d'une manière qui ne donnât aucun motif aux hommes de la louer à raison des miracles qu'il faisait et de la doctrine qu'il enseignait.

Cette sorte d'humilité si généreuse, dont je traite maintenant, fut le partage exclusif de la plus humble entre les humbles : car les autres enfants d'Adam et même les anges n'y sauraient atteindre, à raison de l'état des personnes, quand même pour d'autres causes nous ne serions pas aussi loin de cette vertu que nous le sommes. Nous découvrirons cette vérité, si nous considérons que les autres mortels ont été, par la morsure de l'ancien serpent, si profondément infectés du venin de l'orgueil, que, pour l'éliminer, la Sagesse divine a ordonné que l'effet même du péché servirait de remède ; car à la vue de tant de fautes personnelles auxquelles chacun de nous se laisse aller, comment ne reconnaitrions-nous pas notre bassesse, que nous n'avons pas connue au moment où nous avons reçu l'être ? Il est évident que, quoique nous ayons une âme spirituelle, elle n'occupe que le dernier degré en cet ordre des êtres spirituels, Dieu ayant le plus haut, et la nature angélique se trouvant au milieu ; pour ce qui regarde le corps, nous n'avons pas seulement été tirés de l'élément le plus vil, qui est la terre, mais de ce qu'elle a de plus abject, qui est la boue. Dieu ne fit point tout cela par hasard, mais il l'a fait avec une grande sagesse, afin que la boue prit sa place, qu'elle se crût digne du

---

(1) De la « Cité Mystique. »

lieu le plus bas, et qu'elle y demeurât toujours, se vit-elle ornée et enrichie de plusieurs grâces, parce qu'elles se trouvent dans un vase fragile. Nous avons tous perdu le jugement ; nous nous sommes écartés de cette vérité et de cette humilité si propre à l'être de l'homme, et, pour nous y remettre, par un autre sujet d'humilité, il faut que la concupiscence rebelle, les passions que le péché produit en nous et le dérèglement de nos actions nous fassent expérimenter que nous sommes vils et méprisables. Encore l'expérience continuelle que nous en avons ne suffit-elle pas pour nous ouvrir les yeux et nous faire avouer que c'est une chose intolérable et inique de souhaiter les honneurs et les applaudissements des hommes, n'étant, comme nous sommes, que cendre et poussière, et même indignes, par nos péchés, d'un être si bas et si terrestre.

La seule Marie, sans avoir été atteinte du péché d'Adam ni de ses effets déplorables, pratiqua l'humilité dans sa plus haute perfection ; et la simple connaissance de l'être de la créature lui suffit pour qu'elle s'humiliât plus que tous les enfants d'Adam, qui, outre la connaissance qu'ils ont de leur être terrestre, connaissent leurs propres péchés. Si d'autres ont été humbles, ils ont été auparavant humiliés, et se sont trouvés, par cette humiliation, comme forcés d'entrer dans l'humilité, et de dire avec David : « Avant que j'eusse été humilié, j'ai péché. »

Et dans un autre verset : « Il m'est bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié, afin que j'apprenne vos ordonnances pleines de justice. » Mais la Mère de l'humilité n'entra point dans cette vertu par l'humiliation ; elle fut humble avant d'être humiliée, et elle ne fut jamais humiliée par le péché ni par les passions, mais toujours humble d'une manière généreuse. Que si les anges ne doivent point être confondus avec les hommes, parce qu'ils sont d'une nature supérieure et qu'ils n'ont ni passions ni péchés, il n'en a pas été moins impossible à ces esprits célestes de parvenir à l'humilité de la très pure Marie, quoiqu'ils se soient humiliés devant leur Créateur en se reconnaissant les ouvrages de ses mains. Mais ce que l'auguste Vierge eut de l'être terrestre et humain lui servit précisément à surpasser

en cette vertu les mêmes anges, que leur être spirituel ne pouvait pas porter à s'humilier autant que cette auguste Souveraine. On peut ajouter à cela la dignité de Mère de Dieu et de Reine de l'univers, puisqu'aucun des anges n'a pu s'attribuer une excellence qui ait élevé la vertu d'humilité autant que cette dignité l'élevait en notre incomparable Maîtresse.

L'excellence de cette vertu fut chez elle exceptionnelle et unique, puisque, étant Mère de Dieu et Reine de tout ce qui est créé, n'ignorant pas cette vérité ni les grâces qu'elle avait reçues pour être digne de cette maternité, ni les merveilles qu'elle opérait par leur moyen, et sachant que le Seigneur mettait entre ses mains et à sa disposition tous les trésors du ciel, elle n'éleva néanmoins jamais son cœur au-dessus du rang infime qu'elle avait choisi entre toutes les créatures : elle n'en voulut point sortir, elle Mère du Seigneur ! elle si innocente et si puissante ! elle si favorisée du Très-Haut ! elle qui aurait pu se prévaloir des prodiges qu'elle opérait, comme de ceux de son très saint Fils ! O rare humilité ! O fidélité inconnue des mortels ! O sagesse, qui surpasse celle des anges mêmes ! Quel est celui qui, étant connu de tous pour le plus grand, se méconnaît lui seul, et se regarde comme le plus petit ? Quel est celui qui a su se cacher à lui-même ce que tous publient sur son compte ? Quel est celui qui s'est cru digne de mépris, étant pour tous un sujet d'admiration ? Quel est celui enfin qui, étant dans le plus haut degré d'honneur, a toujours regardé les abaissements avec complaisance, et qui, pouvant avec justice occuper le lieu le plus honorable, a choisi le plus bas, et cela non par nécessité ni avec tristesse et impatience, mais spontanément et avec une joie sincère ! O enfants d'Adam, combien sommes-nous ignorants en cette science divine ! Comme il est nécessaire que le Seigneur nous cache bien souvent nos propres avantages, ou les balance par quelque contre-poids, par un lest qui nous empêche d'aller en dérive avec tous ses bienfaits, et de former secrètement le dessein de lui ravir la gloire qui lui est due comme à l'auteur de toute chose ! Comprendons donc combien notre humilité est peu solide, si tant est que nous ayons parfois cette vertu, puisque le Seigneur a besoin, pour

ainsi dire, quand il veut nous favoriser de quelques-uns de ses dons, de prendre tant de précautions, à cause de la faiblesse de notre humilité, et puisque nous n'en recevons presque jamais aucun sans le rogner nous-mêmes par nos ingraturités, ou du moins par quelque vaine complaisance.

Les anges étaient ravis de l'humilité que la sainte Vierge pratiquait dans les miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, parce qu'ils n'étaient pas accoutumés de voir chez les enfants d'Adam, ni même chez eux, cette manière de s'humilier parmi tant d'excellences et tant de merveilles. Ces esprits célestes admiraient moins les miracles du Sauveur (parce qu'ils y avaient déjà découvert sa toute-puissance) que la fidélité incomparable avec laquelle l'auguste Marie rapportait toutes ces choses à la gloire de Dieu ; et elle se croyait si indigne, qu'elle regardait comme une faveur singulière que son très saint Fils ne cessât point de les faire tandis qu'elle se trouvait au monde. Elle pratiquait cette sorte d'humilité, sans prendre garde qu'elle était Celle qui portait actuellement, par ses prières, le Sauveur à opérer presque toutes ses merveilles, bien plus si les hommes n'eussent point eu, comme je l'ai dit ailleurs, cette grande Reine pour médiatrice auprès de Jésus-Christ, l'univers aurait été privé de la doctrine évangélique, et n'aurait pas mérité de la recevoir.

Les miracles et les œuvres de Notre-Seigneur Jésus-Christ étaient si surprenants, si inouis, qu'il n'était pas possible qu'il n'en rejaillit une grande gloire sur sa très pure Mère ; en effet, non seulement elle était connue des disciples et des apôtres, mais les nouveaux fidèles allaient presque tous vers elle pour la consulter, la reconnaissaient pour Mère du véritable Messie, et la félicitaient des prodiges que son très saint Fils faisait. Tout cela servait de nouvelle preuve à son humilité, car elle s'abîmait dans le néant, et se méprisait elle-même au-delà de toutes nos conceptions. Elle ne laissait pourtant pas s'abattre son cœur dans ce mépris d'elle-même ; elle y assignait toute la reconnaissance possible, parce que, dans le temps qu'elle s'humiliait pour toutes les merveilles de Jésus-Christ, elle rendait pour chacune des actions de grâces au Père éternel, et

suppléait ainsi à l'ingratitude des mortels. Par le commerce secret que son âme virginale entretenait avec celle du Sauveur, elle l'engageait à détourner la gloire que les auditeurs de sa divine parole lui attribuaient à elle, comme il arriva en quelques circonstances mentionnées dans les Évangiles. L'une, quand Notre-Seigneur chassa du corps d'un homme un démon qui était muet ; et comme les Juifs attribuaient ce miracle à Bézébuth, prince des démons, le Sauveur suscita une femme fidèle qui, élevant la voix, dit : « Bienheureux le sein qui vous a porté . . . » La très humble et très prudente Mère, entendant ces paroles, pria intérieurement notre Rédempteur d'empêcher que cette louange ne s'appliquât à elle ; et il exauça sa prière, mais en enchérissant les éloges en des termes encore mystérieux. Car le Seigneur dit, pour répondre à cette femme : « Plutôt bienheureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent. » Par cette réponse il détourna l'honneur qu'on donnait à l'inguste Marie en qualité de Mère, et le lui décerna lui-même en qualité de Sainte, tout en enseignant à ceux qui l'écoutaient l'essentiel de la vertu commune à tous, en laquelle sa Mère se distinguait d'une manière si admirable, quoiqu'ils ne comprissent point alors son langage.

L'autre circonstance nous est signalée par saint Luc, lorsqu'il raconte que l'on dit à Notre-Seigneur, occupé à prêcher, que sa mère et ses frères désiraient le voir, sans pouvoir l'aborder à cause de la foule qui l'environnait. Alors la très prudente Vierge, craignant de recevoir quelques louanges de ceux qui la connaissaient pour Mère du Sauveur, pria cet adorable Seigneur de ne point le permettre, comme il le fit en répondant. « Ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'accomplissent, qui sont ma mère et mes frères. » Dans cette réponse, le Seigneur n'avait pas intention d'exclure sa Mère de l'honneur qu'elle méritait par sa sainteté : au contraire, il entendait la distinguer plus que personne. Mais il s'exprima de façon à ce qu'elle ne fût point louée de ceux qui assistaient à sa prédication et que par là même fût satisfait le désir qu'elle avait que le Seigneur seul fût connu et loué pour ses œuvres.

## CHAPITRE VINGT-ET-UNIÈME

---

### LA SAINTE VIERGE ET LES APOTRES—LA TRANSFIGURATION — DÉPART DE NOTRE- SEIGNEUR POUR JÉRUSALEM—CE QUI PRÉCÉDA LA DERNIÈRE CÈNE

---

La conduite de la très prudente Marie à l'égard du sacré collège des apôtres et des disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ était le miracle des miracles, la merveille des merveilles de la toute-puissance divine. Elle y déployait une sagesse vraiment inexprimable; mais si j'entreprenais de rapporter seulement ce que j'en ai pu comprendre, il faudrait que de ce seul article je fisse un gros volume. J'en dirai quelque chose dans ce chapitre et dans toute la suite de cette histoire quand l'occasion s'en présentera; tout ce que j'en pourrai écrire sera fort au-dessous du sujet; toutefois ce peu sera suffisant pour notre instruction. Le Seigneur inspirait à tous ses disciples, en même temps qu'il les admettait à son école, les sentiments d'une dévotion singulière et d'un profond respect pour sa très sainte Mère, tels qu'ils convenaient à des personnes appelées à avoir avec elle des rapports si fréquents et si familiers. Mais bien que les célestes rayons de la divine lumière tombassent sur tous, elle n'était pas égale pour tous, parce que le Seigneur distribuait ses dons selon les qualités de ses ministres, et selon les offices

auxquels il les destinait. Les doux et admirables entretiens de leur grandè Reine et Maitresse ne firent ensuite qu'accroître leur vénération et leur respectueux amour ; car, elle parlait à tous, elle les aimait, les consolait, les instruisait, et les secourait dans leurs besoins ; de sorte qu'ils ne sortaient jamais de sa présence et de sa conversation sans éprouver une joie et une consolation intérieure telles, qu'elles surpassaient même leurs désirs. Mais le fruit plus ou moins salutaire de ces faveurs répondait à la disposition du cœur de ceux qui recevaient cette semence céleste.

Ils ne la quittaient jamais que ravis d'admiration, et concevaient de très hautes idées de la prudence, de la sagesse, de la pureté de la bienheureuse Marie et de son éminente dignité, jointe à une douceur si tranquille et si humble, qu'aucun disciple ne trouvait de termes pour les dépeindre. Le Très-Haut lui-même le disposait ainsi, parce que le temps de dévoiler au monde cette Arche mystique du nouveau Testament n'était pas encore venu. Ainsi, semblables à celui qui, désirant vivement parler sans néanmoins pouvoir découvrir ses pensées, les concentrerait de plus en plus avant dans son cœur, les apôtres, réduits à garder le silence, puisaient dans les faveurs qu'ils obtenaient un plus puissant motif d'aimer et de révéler la très pure Marie, et de louer intérieurement Celui qui l'avait élevée à un si haut degré de perfection. Comme notre auguste Souveraine connaissait, par la science incomparable dont elle était dépositaire, le naturel de chacun, son état et le ministère auquel il était destiné, elle réglait sur cette connaissance les prières qu'elle adressait pour eux au Seigneur, et les instructions, les paroles et les faveurs que réclamait leur vocation. Cette manière d'agir, si agréable au Seigneur de la part d'une simple créature, fut pour les saints anges un nouveau sujet d'admiration ; et le Tout-Puissant faisait, par sa providence secrète, que les mêmes apôtres répondaient de leur côté aux bienfaits qu'ils recevaient par sa très sainte Mère. Tout cela composait une divine harmonie qui ne frappait que les esprits célestes.

Il y avait déjà plus de deux ans et demi que Notre-Seigneur Jésus-Christ prêchait et faisait des miracles en public ; de sorte

que le temps marqué par la Sagesse éternelle approchait où il devait retourner à son Père par le moyen de sa passion et de sa mort, après avoir en mourant satisfait à la divine justice et racheté le genre humain. Or, comme toutes ses œuvres tendaient à notre instruction, et qu'elles étaient pleines de sagesse divine, cet adorable Sauveur résolut de préparer quelques-uns de ses apôtres au scandale que leur occasionnerait sa mort, en leur manifestant la gloire de son corps passible, qu'ils devaient voir bientôt flagellé et crucifié; car il voulait qu'ils le vissent transfiguré par la gloire avant qu'il fût défiguré par les bourreaux. Quelque temps auparavant le Seigneur avait fait cette promesse devant tous, quoiqu'elle ne dût se réaliser que pour quelques-uns, comme le rapporte l'évangéliste saint Matthieu. Il choisit pour cela le Thabor, haute montagne de la Galilée, à deux lieues de Nazareth, du côté de l'orient; et étant arrivé au sommet de cette montagne avec les trois apôtres Pierre, Jacques et Jean son frère, il se transfigura devant eux, ainsi que le racontent les trois évangélistes saint Matthieu, saint Marc et saint Luc, qui ajoutent qu'outre les trois apôtres s'y trouvèrent les deux prophètes Moïse et Elie, s'entretenant avec Jésus de sa passion. Pendant la transfiguration il vint de la part du Père éternel une voix du ciel qui dit: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me plais uniquement; écoutez-le.»

Les évangélistes ne disent point que la très pure Marie assistât à la transfiguration, mais ils ne le nient pas non plus; et s'ils ne se sont pas expliqués là-dessus, c'est que ce détail ne regardait pas leur sujet, et qu'il n'était pas convenable de rapporter dans les Évangiles le miracle caché qui eut lieu. La lumière que j'ai reçue pour écrire cette histoire me découvre qu'au même moment où quelques anges allèrent chercher Moïse et Elie où ils étaient, la bienheureuse Vierge fut transportée par le ministère de ses saints anges sur la montagne du Thabor, afin qu'elle y vit son très saint Fils transfiguré, comme effectivement elle le vit, bien qu'elle n'eût pas besoin comme les apôtres d'être affermie dans la foi, qu'elle avait toujours constante et inébranlable. Mais notre Rédempteur Jésus-Christ eut plusieurs fins en cette merveille de la transfiguration; et il avait

d'autres raisons particulières pour ne pas célébrer un si grand mystère sans que sa très sainte Mère y fût présente. Car ce qui était une grâce à l'égard des autres était, pour ainsi dire, dû à notre grande Reine, en sa qualité de coadjutrice dans les œuvres de la rédemption, à laquelle elle devait concourir jusqu'au pied de la croix : il fallait aussi qu'elle fût fortifiée par cette faveur contre les douleurs que son âme très sainte devait souffrir. Destinée à être bientôt la Maitresse de la sainte Eglise, il était convenable qu'elle fût témoin de ce mystère, et que son adorable Fils ne lui cachât point ce qu'il pouvait si facilement lui découvrir, puisqu'il lui manifestait toutes les opérations de son âme divine. L'amour du Seigneur pour sa bienheureuse Mère était tel, qu'il ne lui permettait pas de lui refuser cette faveur, alors qu'il ne la refusait aucune de celles qui pouvaient prouver la tendresse de son affection. celle-ci appartenait d'ailleurs à notre auguste Reine, à raison de son excellence et de sa dignité. C'est pour ces raisons, et pour plusieurs autres qu'il n'est pas nécessaire d'énumérer ici, qu'il m'a été déclaré que la bienheureuse Marie assista à la transfiguration de son très saint Fils notre Rédempteur.

Après le mystère de la transfiguration, l'auguste Marie fut ramenée en sa maison de Nazareth; son très saint Fils descendit de la montagne, et aussitôt il alla la trouver pour avoir une dernière fois sa patrie et prendre ensuite le chemin de Jérusalem, où il devait souffrir à la Pâque prochaine, qui devait être pour lui la dernière. Après avoir passé quelques jours à Nazareth, il en partit accompagné de sa très sainte Mère, des apôtres, des disciples qu'il avait et de plusieurs saintes femmes, traversant la Galilée et la Samarie jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés en Judée et à Jérusalem. L'évangéliste saint Luc décrivant ce voyage, dit que le Seigneur affermit son visage pour se rendre à Jérusalem : parce qu'en partant il avait une physionomie joyeuse, il brûlait du désir de parvenir à sa passion, il allait spontanément et librement se sacrifier, avec une volonté efficace, pour le salut du genre humain ; ainsi il ne devait plus retourner en Galilée, où il avait opéré tant de prodiges. Dans cette résolution de quitter Nazareth, il glorifia, comme

homme, le Père éternel, il lui rendit des actions de grâces de ce qu'il avait reçu en ce lieu l'être humain, qu'il livrait pour le salut des hommes à la passion et à la mort qu'il allait subir.

Notre Sauveur communiqua à sa divine Mère, durant ces derniers jours qui précédèrent sa passion, de si hauts mystères sur la rédemption du genre humain et sur la nouvelle loi de grâce, qu'il y en a plusieurs qui resteront cachés jusqu'à ce que l'on jouisse de la vue du Seigneur dans la patrie céleste. Je ne puis déclarer que fort peu de chose de ceux que j'ai connus ; mais notre adorable Sauveur mit en dépôt dans le cœur de notre très prudente Reine tout ce que David appelle secrets et mystères de sa sagesse. Ils concernaient principalement les œuvres du dehors, dont Dieu même avait bien voulu se charger, savoir : notre rédemption, la glorification des prédestinés, et, comme but suprême, l'exaltation de son saint Nom. Notre divin Maître prescrivit à sa très prudente Mère tout ce qu'elle devait faire durant le temps de la passion et de la mort qu'il allait souffrir pour nous, et la prévint d'une nouvelle lumière. Dans tous ces entretiens, il lui parla avec un air plus sérieux qu'à l'ordinaire, dans l'attitude d'un roi plein de majesté, selon que l'importance du sujet le demandait ; car alors toutes les tendresses de fils et d'époux cessèrent entièrement. Mais comme l'amour naturel de la très douce Mère et l'ardente charité de son âme très pure dépassaient toutes les conceptions des intelligences créées, comme d'un autre côté elle prévoyait la fin prochaine des rapports ineffables qu'elle avait eus avec son Dieu et son Fils, il n'est aucune langue qui puisse exprimer les tendres et douloureuses affections du cœur de cette incomparable Mère ni les amoureuses plaintes qu'elle exhalait : tourterelle mystérieuse qui commençait à sentir les ennuis d'une solitude que toutes les autres créatures du ciel et de la terre ne pouvaient embellir.

Le jeudi, veille de la passion et de la mort du Sauveur, étant arrivé, le Seigneur avant le lever du soleil appela sa très amoureuse Mère, qui, s'étant prosterné à ses pieds selon sa coutume, lui répondit : « Parlez, mon divin Maître, car votre servante vous écoute. » Son très saint Fils la releva, et lui dit avec une

douceur toute céleste : « Ma Mère, voici le temps fixé par la sagesse éternelle de mon Père où je dois opérer la rédemption du genre humain, que sa sainte volonté mille fois bénie m'a recommandée ; il faut donc que nous exécutions le sacrifice de la nôtre, que nous lui avons si souvent offert. Permettez-moi d'aller souffrir et mourir pour les hommes, et consentez en qualité de Mère véritable à ce que je me livre à mes ennemis pour obéir à mon Père éternel ; concourez avec moi par cette obéissance à l'œuvre du salut éternel, puisque j'ai reçu de votre sein virginal mon être d'homme passible et mortel dans lequel je dois racheter le monde et satisfaire à la justice divine. Et comme vous avez volontairement donné votre *Fiat* pour mon incarnation, je veux que vous le donniez maintenant pour ma passion et pour ma mort sur la croix ; par ce sacrifice que vous ferez à mon Père éternel, vous reconnaîtrez la faveur qu'il vous a faite en vous choisissant pour ma Mère ; puisqu'il m'a envoyé afin que par le moyen de la passibilité de ma chair je recouvre les brebis perdues de sa maison, qui sont les enfants d'Adam. »

Ces paroles de notre Sauveur transpercèrent le cœur si tendre de la Mère de la vie ; elle le sentit se briser en elle-même comme sous un nouveau pressoir par la douleur la plus forte qu'elle eût encore soufferte. C'est que l'heure arrivait, l'heure de la désolation et des larmes, l'heure dont elle ne pouvait appeler ni au temps ni à un autre tribunal supérieur, pour révoquer le décret absolu du Père éternel qui avait fixé le moment de la mort de son Fils. La très prudente Mère voyait en lui un Dieu infini dans ses attributs et dans ses perfections et un homme véritable ; son humanité unie à la personne du Verbe, sanctifiée par cette union et élevée à la dignité la plus ineffable ; elle repassait en son esprit l'obéissance qu'il lui avait montrée quand elle lui prodiguait ses soins maternels, les faveurs qu'elle en avait reçues pendant un si long temps qu'elle avait demeuré en son aimable compagnie, et elle se disait que bientôt elle serait privée de ces faveurs, de la beauté de son visage, de la douceur vivifiante de ses paroles ; et que non seulement tout cela lui manquerait à la fois, mais qu'elle-même

le livrait aux tourments, aux ignominies de sa passion et au sacrifice sanglant de la mort de la croix ; et qu'elle le remettait entre les mains des ennemis les plus impitoyables. Toutes ces considérations, toutes ces images, qui frappaient alors plus vivement que jamais la prévoyante Mère, pénétrèrent son cœur amoureux d'une douleur vraiment indicible. Mais la magnanimité de notre Reine surmontant sa peine insurmontable, elle se prosterna de nouveau aux pieds de son adorable Fils, et lui répondit en ces termes :

« Seigneur, Dieu très-haut et auteur de tout ce qui a l'être, je suis votre humble servante, quoique votre bonté ineffable ait daigné m'élever de la poussière à la dignité d'être votre Mère, je m'offre, avec résignation, au bon plaisir de votre Père céleste afin que sa volonté éternelle et toujours aimable s'accomplisse en moi comme en vous. Le plus grand sacrifice que je puisse offrir sera de ne point mourir avec vous, et de me voir dans l'impuissance d'empêcher votre mort en mourant moi-même à votre place : car si je souffre à votre exemple et en votre compagnie, ce sera un grand soulagement à mes peines, qui seront toutes douces en comparaison des vôtres. Mon supplice à moi, ce sera de ne pouvoir pas vous perdre un instant de vue au milieu des tourments que vous endurez pour le salut des hommes. Acceptez, ô mon unique bien ! le sacrifice de mes desirs, et la douleur que j'aurai de vous voir mourir, vous qui êtes l'Agneau très innocent et la figure de la substance de votre Père éternel, tandis que je serai condamnée à vivre encore. Agrérez aussi la douleur dont je serai pénétrée en voyant l'effroyable châtement du péché du genre humain retomber sur votre personne adorable par la main de vos cruels ennemis. O cieux ! ô éléments ! ô créatures qui y êtes renfermées ! esprits célestes, saints patriarches et prophètes, aidez-moi tous à pleurer la mort de mon bien-aimé, qui vous a donné l'être : et pleurez avec moi le malheur des hommes, qui, après avoir causé cette mort, perdront la vie éternelle qu'il leur doit mériter, sans qu'ils profitent d'un si grand bienfait. O malheureux réprouvés ! ô bienheureux prédestinés, dont les robes ont été lavées dans le sang de l'Agneau ! Louez le Tout-Puissant, vous

autres qui avez su profiter de ce bienfait. O mon Fils et le bien infini de mon âme, fortifiez votre Mère affligée, et recevez-la pour votre disciple et votre compagne, afin que je participe à votre passion et à votre croix, et que le Père éternel, recevant votre sacrifice, reçoive aussi le mien, comme celui de votre Mère. »

C'est en ces termes et en d'autres que je ne saurais traduire, que la Reine du ciel répondit à son très saint Fils, et s'offrit à différentes reprises à participer à sa passion et à l'imiter en toutes ses souffrances, comme coopératrice et coadjutrice de notre Rédemption.

Notre très doux Sauveur invita notre auguste Souveraine à le suivre à peu de distance avec les saintes femmes qui étaient venues de Galilée en leur compagnie, dès qu'il serait parti avec ses disciples pour Jérusalem, et il lui recommanda de les instruire et de les encourager, de peur que leur foi ne faiblît par le scandale qu'elles recevraient en le voyant souffrir et mourir, au milieu de tant d'ignominies sur une croix infâme. En terminant cet entretien, le Fils du Père éternel donna sa bénédiction à sa très amoureuse Mère, et lui fit ses adieux avant ce dernier voyage qu'il n'entreprenait que pour souffrir et mourir. La douleur dont les cœurs du Fils et de la Mère furent pénétrés dans cette séparation surpasse tout ce qu'on en peut humainement concevoir, car elle répondit à leur amour réciproque, et cet amour était proportionné à la qualité et à la dignité de leurs personnes. Mais, quoique nous ne puissions nous en faire une juste idée, cela ne nous dispense pas d'y réfléchir sérieusement, et de partager avec toute la compassion dont nous sommes capables, la tristesse de notre divin Maître et de sa très sainte Mère, si nous ne voulons encourir le reproche d'ingratitude et d'insensibilité.

Notre divin Sauveur, ayant pris congé de sa tendre Mère et son Epouse désolée, quitta Béthanie (1) le jeudi, qui fut celui

(1) C'est à Béthanie, en effet, que Notre-Seigneur fit ses derniers adieux à sa sainte Mère : c'est là que la sainte Vierge resta avec son divin Fils, et le servit durant les trois jours qui s'écoulèrent depuis son entrée triomphale à Jérusalem, le jour des Rameaux, jusqu'au jeudi.

de la Cène, un peu avant midi, accompagné des apôtres qui se trouvaient près de lui, pour aller à Jérusalem pour la dernière fois. La bienheureuse Vierge, de son côté, partit aussi de Béthanie, sur-le-champ, pour suivre l'Auteur de la vie, accompagnée de Madeleine et des autres saintes femmes qui étaient venues de Galilée avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. Or, tandis que le divin Maître instruisait ses apôtres chemin faisant, et les disposait par les enseignements de la foi au spectacle de sa passion, afin qu'ils ne se laissassent ébranler ni par la vue des outrages qui l'attendaient, ni par les tentations de Satan, la Maîtresse des vertus consolait et prémunissait de ses avis ses pieuses disciples, afin qu'elles ne se troublassent point quand elles assisteraient à la flagellation et au crucifiement de leur adorable Maître. Et, quoique ces saintes femmes fussent naturellement plus timides et plus fragiles que les apôtres, elles se montrèrent plus fortes que plusieurs d'entre eux par la fidélité avec laquelle elles gardèrent la doctrine et les instructions de leur grande Maîtresse. Celle qui se distingua le plus sous tous les rapports fut sainte Marie-Madeleine, ainsi que les évangélistes le rapportent ; car elle avait un caractère magnanime, franc, énergique, et son âme était embrasée de tous les feux de l'amour divin. Aussi se chargea-t-elle, entre tous les premiers serviteurs de Jésus, d'accompagner et d'assister constamment sa Mère, sans la quitter un instant dans tout le cours de la passion ; et c'est ce qu'elle fit comme une amante très fidèle.

---

## CHAPITRE VINGT-DEUXIEME

---

### LA DERNIERE CÈNE

---

Admirable instruction de la Reine du ciel  
sur la Sainte Communion

Notre divin Sauveur célébra donc la dernière Cène légale avec ses disciples, ainsi que nous l'ont raconté les saints Évangélistes. Et pendant que tout cela se passait dans le Cénacle, l'auguste Marie était dans un oratoire voisin, élevée à une très haute contemplation, dans laquelle elle voyait ces merveilles aussi clairement et aussi distinctement que si elle y eût été présente : et elle coopérait et s'associait à toutes les œuvres de son très saint Fils comme coadjutrice de toutes, de la manière que son incomparable sagesse lui enseignait. Elle faisait des actes héroïques de toutes les vertus par lesquelles elle devait répondre à celles de Notre-Seigneur Jésus-Christ : car elles résonnaient toutes par un écho mystérieux et divin dans le cœur de la très pure Mère, et alors notre bien-aimée Reine répétait à son tour les mêmes prières. Elle y ajoutait de nouveaux et divins cantiques de louanges pour ce que la très sainte humanité opérait en la personne du Verbe afin d'accomplir la volonté divine et les anciennes figures de la Loi écrite.

De quelle admiration nous serions ravis comme le furent les anges et comme le seront tous les bienheureux dans le ciel, si

nous connaissions maintenant cette ineffable harmonie des vertus et des œuvres qui se trouvaient coordonnées dans l'âme de notre puissante Souveraine, comme dans un chœur sagement organisé, sans se confondre ni s'empêcher les unes les autres, lorsque toutes en général et chacune en particulier opéraient dans cette occasion avec la plus grande force ! L'anguste Vierge était remplie des divines lumières que j'ai marquées ; et par là même elle savait que les cérémonies et les figures légales étaient accomplies en son très saint Fils, et qu'il les terminait en instituant la nouvelle Loi et des sacrements plus nobles et plus efficaces. Elle considérait le fruit si abondant de la Rédemption dans les prédestinés, la perte des réprouvés, l'exaltation du saint Nom de Dieu et de l'humanité sainte de son Fils Jésus, la connaissance et la foi universelle de la Divinité qui se propageraient dans l'univers entier ; elle voyait le ciel, fermé depuis tant de siècles, s'ouvrir, afin que dès lors les enfants d'Adam y entrassent par l'établissement et le progrès de la nouvelle Eglise évangélique et de tous ses mystères, et reconnaissait que toutes ces grandes choses étaient le magnifique ouvrage de son très saint Fils, qui s'attirait l'admiration et les louanges de tous les esprits célestes. Elle bénissait le Père éternel, et lui rendait des actions de grâces spéciales pour ces œuvres inénarrables, sans en omettre aucune, et elle puisait dans tous ces saints exercices une joie et une consolation indicibles.

Mais elle considérait aussi que toutes ces œuvres merveilleuses devaient coûter à son propre Fils les douleurs, les ignominies, les opprobres et les tourments de sa passion, et enfin la cruelle mort de la croix, qu'il devait subir tout cela en l'humanité qu'il avait reçue d'elle, et qu'un trop grand nombre des enfants d'Adam, pour qui il allait souffrir, le paieraient d'ingratitude et perdraient le fruit abondant de la rédemption. Cette prévision remplissait d'amertume le cœur compatissant de la plus tendre des mères. Mais comme elle était la vivante image de son très saint Fils, tous ces divers mouvements de joie et de tristesse, qui se trouvaient en même temps dans son cœur magnanime, n'étaient point capables de la troubler. Elle

ne laissait donc point d'instruire et de consoler les saintes femmes qui étaient avec elle : au contraire tout en se maintenant elle-même à la hauteur des lumières divines qu'elle recevait, elle savait, dans ses rapports extérieurs, descendre jusqu'à elles pour les éclairer et les fortifier par des conseils salutaires et par des paroles de vie éternelle. O admirable Maitresse ! ô exemple plus qu'humain ! que nous devons tâcher d'imiter. Il est vrai que notre fonds de piété est imperceptible en comparaison de cet océan de grâce et de lumière. Mais il est sûr aussi que nos peines ne sont presque qu'apparentes en comparaison de celles qu'elle a endurées, puisqu'elle seule a plus souffert que tous les enfants d'Adam ensemble. Et cependant, ni son exemple, ni son amour, ni notre intérêt éternel ne suffisent pour nous faire souffrir avec patience la moindre adversité qui nous survient. La moindre persécution nous trouble et nous met de mauvaise humeur ; aussitôt nous nous laissons emporter par nos passions et abatre par la tristesse, nous y résistons avec colère, nous perdons la raison, nous devenons indociles ; tout est en nous dans le désordre et chacun de nos mouvements nous rapproche du précipice. D'un autre côté, la prospérité nous séduit et nous entraîne aussi à notre perte, de sorte que nous ne pouvons en aucun cas nous fier à notre nature corrompue et affaiblie par le péché. Dans toute espèce d'occasions, souvenons-nous donc de notre auguste Maitresse pour régler nos sentiments désordonnés.

C'est en tremblant que je commence à traiter du mystère ineffable de l'Euclatistie, et de ce qui arriva en son institution, car en élevant les yeux de l'âme pour recevoir la lumière divine qui me guide dans cet ouvrage et qui me fait voir tant de merveilles réunies, je me défie de ma faiblesse, que je découvre par cette même lumière. Mes puissances se troublent, et je ne saurais trouver des termes pour dépeindre ce que je vois et ce que ma pensée me représente, quoique tout cela soit fort au-dessous de l'objet de l'entendement. Je parlerai néanmoins, toute ignorante que je suis, pour ne pas manquer à l'obéissance et pour suivre l'ordre de cette histoire, en continuant le récit de ce que la très pure Marie a opéré en ces

merveilles. Que si je ne m'exprime point avec une clarté digne de la grandeur du sujet, la faiblesse de mon sexe et l'admiration dans laquelle je suis m'excuseront ; car il n'est pas aisé de s'occuper de la justesse et de la propriété des termes, lorsque la volonté désire ne supplée à l'insuffisance des paroles que par des affections, et jouir dans la solitude de ce qu'il ne serait ni possible ni convenable de découvrir.

Notre-Seigneur Jésus-Christ célébra la cène légale sur une table qui n'était élevée de terre que d'environ six ou sept doigts, à demi étendu sur le parquet, comme les apôtres, selon la coutume des Juifs. Après qu'il eut achevé le lavement des pieds, il fit préparer une autre table de la hauteur de celles dont à présent nous nous servons pour prendre nos repas, terminant par cette cérémonie les cènes légales et les rites matériels et figuratifs pour commencer le nouveau festin par lequel il établissait la nouvelle loi de grâce. De sorte qu'il fit la première consécration sur une table ou sur un autel élevé, comme ceux que l'on voit dans l'Eglise catholique. On couvrit cette nouvelle table d'une nappe fort riche ; puis l'on y mit un plat et une grande coupe en forme de calice, capable de contenir le vin que le Sauveur y voulait mettre ; car il préparait toutes choses par sa puissance et par sa sagesse divine. Le maître de la maison obéit à une inspiration d'en haut en lui offrant ces vases magnifiques, qui étaient d'une pierre précieuse semblable à l'émeraude. Les apôtres s'en servirent depuis dans le temps convenable pour consacrer, lorsqu'ils en eurent le pouvoir. Notre-Seigneur Jésus-Christ s'assit avec les douze apôtres et quelques autres disciples ; il se fit apporter du pain sans levain qu'il mit dans le plat, et du vin qu'il versa dans le calice, et prépara les autres choses nécessaires.

Alors le Maître de la vie adressa à ses apôtres le discours le plus admirable, et ses paroles divines, qui pénétrèrent toujours jusque dans le plus intime du cœur, furent pour eux dans cette instruction comme des dards enflammés du feu de la charité, qui leur communiquait son doux embrasement. Il leur découvrit de nouveau les plus sublimes mystères de sa divinité, de son humanité et des œuvres de la rédemption. Il leur

recommanda la paix et l'union de la charité qu'il leur devait laisser dans le mystère sacré qu'il allait opérer. Il leur promit que, s'ils s'aimaient les uns les autres, son Père éternel les aimerait de l'amour dont il l'aimait lui-même. Il leur fit connaître l'importance de cette promesse, et qu'il les avait choisis pour fonder la nouvelle Eglise et la loi de grâce. Il leur renouvella les lumières qu'ils avaient sur la suprême dignité, l'excellence et les prérogatives de sa très pure Mère vierge. Saint Jean fut favorisé d'une illumination particulière à cause de l'office auquel il était destiné. Notre auguste Reine, plongée dans une divine contemplation, regardait, de la chambre où elle s'était retirée, tout ce que son très saint Fils faisait dans le cénaele ; et elle en avait une plus profonde intelligence que tous les apôtres et que tous les anges ensemble, qui, comme je l'ai dit ailleurs, y assistaient sous une forme humaine, adorant leur Seigneur, leur Roi et leur Créateur. Les mêmes anges allèrent prendre Hénoch et Elie là où ils étaient, et les amenèrent dans le cénaele, le Seigneur voulant que ces deux patriarches de la loi naturelle et de la loi écrite se trouvassent présents à la nouvelle merveille et à l'établissement de la loi évangélique, et qu'ils participassent à ses ineffables mystères.

Tout étant donc bien préparé, notre divin Rédempteur prit en ses mains vénérables le pain qui était dans le plat, demandant intérieurement l'agrément du Très-Haut et le priant de permettre qu'alors dans le cénaele, et plus tard dans la sainte Eglise, il se rendit réellement et véritablement présent dans l'hostie en vertu des paroles qu'il allait prononcer, comme obéissant à ces mêmes paroles ; puis il leva les yeux au Ciel avec tant de majesté, que les apôtres, les anges, et la bienheureuse Vierge Mère elle-même furent saisis d'une nouvelle crainte révérentielle. Enfin, il prononça les paroles de la consécration sur le pain, qui fut changé transsubstantiellement en son véritable corps, et il prononça la consécration du vin sur le calice, changeant le même vin en son véritable sang. Aussitôt qu'il eut achevé de prononcer les paroles sacramentelles, le Père éternel répondit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel je trouve et je trouverai mes délices jusqu'à la fin du

monde ; il demeurera avec les hommes tout le temps que durera leur exil. La personne du Saint-Esprit confirma la même promesse. Et la très sainte humanité de Jésus-Christ en la personne du Verbe s'inclina profondément devant la Divinité dans le sacrement de son corps et de son sang. De son côté notre grande Reine, qui était dans sa retraite, se prosterna et adora son Fils dans l'Eucharistie, avec un respect infini. Ensuite les anges de sa garde et tous les autres anges l'adorèrent à leur tour, et après que ces esprits célestes l'eurent adoré, Hénoch et Elie en firent autant, chacun de son côté, en leur nom et en celui des anciens patriarches et prophètes de la loi naturelle et de la loi écrite.

Tous les apôtres et disciples crurent à ce grand mystère, excepté le perfide Judas, et l'adorèrent avec une foi vive et une humilité profonde, chacun selon ses dispositions.

Notre Sauveur Jésus-Christ, après s'être communiqué lui-même, fit un cantique de louanges au Père éternel, et s'offrit lui-même, dans l'Eucharistie, pour le salut du genre humain ; ensuite il divisa une autre particule du pain consacré, et la remit à l'archange saint Gabriel, afin qu'il la portât à la bienheureuse Marie et qu'il la communiquât. Par cette faveur les saints anges, qui ne firent qu'avoir entre leurs mains le corps consacré de leur Seigneur et de leur Dieu, furent comme satisfaits et dédommagés de ce que la dignité sacerdotale, si excellente, était conférée aux hommes et non point à eux ; ils en ressentirent tous une joie nouvelle et inexprimable. Notre auguste Reine attendait, les yeux baignés de larmes, la sainte communion, lorsque l'archange Gabriel arriva avec une légion innombrable d'autres anges ; elle la reçut de la main de cet Esprit céleste la première après son adorable Fils, qu'elle imita en son humilité et en sa sainte crainte. Le très saint Sacrement fut mis en dépôt dans le sein de la très pure Marie et dans son cœur, comme dans le véritable sanctuaire et le plus décent tabernacle du Très-Haut. Et ce dépôt du sacrement ineffable de l'Eucharistie y resta tout le temps qui s'écoula depuis cette nuit jusqu'après la résurrection, c'est-à-dire jusqu'au moment où saint Pierre consacra et dit sa première messe. Le Seigneur tout-

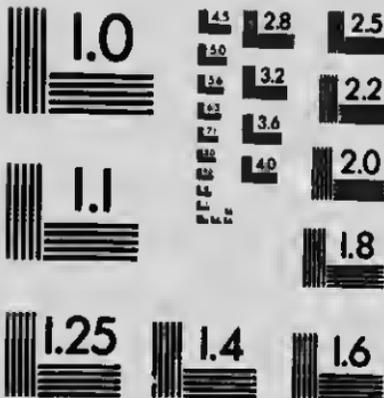
puissant ordonna de la sorte cette merveille, pour la consolation de sa divine Mère, et aussi pour accomplir par avance en cette manière la promesse qu'il fit depuis à son Eglise, de demeurer avec les hommes jusqu'à la fin des siècles : car, après sa mort, sa très sainte humanité ne pouvait point demeurer dans l'Eglise d'une autre manière, tant qu'on n'aurait point consacré son corps et son sang. Ainsi fut mise en dépôt dans la très pure Marie cette manne véritable, comme la manne figurative l'avait été dans l'arche de Moïse. Les espèces sacramentelles se conservèrent donc sans se corrompre dans son cœur tout le temps qui se passa jusqu'à la nouvelle consécration. Elle rendit des actions de grâces au Père éternel et à son très saint fils par de nouveaux cantiques, imitant encore en cela le Verbe incarné.

Après que la Reine des Anges eut reçu la communion, notre Sauveur donna le pain consacré aux Apôtres et leur prescrivit de le départir entre eux et de le recevoir ; il leur conféra par ces paroles la dignité sacerdotale, qu'ils commencèrent d'exercer en se communiant eux-mêmes avec un souverain respect et avec d'abondantes larmes de dévotion, adorant le corps et le sang de notre Rédempteur, qu'ils avaient reçu. Ils eurent l'avantage d'être élevés les premiers à cette haute dignité, comme étant choisis pour être les fondateurs de l'Eglise évangélique. Ensuite saint Pierre, par le commandement de Notre-Seigneur prit d'autres particules consacrées, et communia Hénoch et Elie. Et par les effets de cette communion, ces saints personnages furent revêtus d'une force toute nouvelle pour attendre jusqu'à la fin du monde la vision béatifique, qui leur est différée depuis tant de siècles par la volonté divine. Les deux patriarches louèrent le Tout-Puissant, et lui rendirent de ferventes actions de grâces pour une telle faveur ; après quoi les saints Anges les remirent au lieu d'où ils les avaient tirés. Le Seigneur réalisa ce prodige, pour donner à ceux qui avaient vécu sous les anciennes lois, naturelle et écrite, des gages de son incarnation, de leur rédemption et de la résurrection générale. Car tous ces mystères sont renfermés dans le sacrement de l'Eucharistie, et en le donnant aux deux saints



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street 14609 USA  
Rochester, New York  
(716) 482 - 0300 - Phone  
(716) 288 - 5989 - Fax

patriarches Hénoch et Elie qui vivaient en une chair mortelle, le Sauveur en étendit la participation aux deux états de ces anciennes lois, tandis que les autres qui le reçurent étaient soumis à la nouvelle loi de grâce, dont les Apôtres étaient les Pères. Les deux saints Hénoch et Elie comprirent toutes ces choses, et rendirent, au nom des autres justes de leurs Lois, des actions de grâces à leur Rédempteur et au nôtre pour ce mystérieux bienfait.

*Admirable instruction de la Reine du Ciel sur la sainte Communion.* — « O ma fille ! si ceux qui professent la sainte Foi catholique ouvraient leurs cœurs endurcis et pesants pour recevoir la véritable intelligence du sacré mystère et du bienfait inestimable de l'Eucharistie, ou si, affranchis des affections terrestres et de la tyrannie de leurs passions, ils s'appliquaient avec cette foi vivifiante à découvrir en la divine lumière leur félicité, et à considérer qu'ils possèdent au milieu d'eux dans le très saint Sacrement le Dieu éternel, qu'ils peuvent le recevoir, le fréquenter et participer aux effets de cette manne céleste ! s'ils appréciaient le prix et la grandeur de ce don ! s'ils estimaient ce trésor ! s'ils goûtaient sa douceur ! s'ils savaient y chercher la vertu cachée de leur Dieu tout-puissant ! ah ! ils n'auraient rien à désirer ni à craindre dans leur exil ! Les mortels ne doivent pas se plaindre dans l'heureux temps de la Loi de grâce, si leur fragilité et leurs passions les affligent, puisqu'ils ont dans ce pain du Ciel le salut et la force à leur disposition. Ils ne doivent point se troubler non plus, si le démon les tente et les persécute, puisqu'ils peuvent glorieusement le vaincre en faisant dans cet espoir un *digne et fréquent* usage de ce Sacrement ineffable. La grande faute des fidèles est de ne point réfléchir à ce mystère, et de ne point se prévaloir de sa vertu infinie dans tous leurs besoins ; car mon très-saint Fils l'a institué pour leur remède. En vérité, je vous le dis, ma très chère fille, Lucifer et ses ministres sont saisis d'une telle terreur en présence de l'Eucharistie, qu'ils souffrent de plus grands tourments à s'en approcher qu'à rester dans l'enfer. Aussi n'entrent-ils dans les églises, et ne s'exposent-ils par là à endurer de nouveaux supplices, que poussés par l'espoir de

faire pécher quelques âmes dans ces lieux sacrés et devant le très saint Sacrement. Car la haine qu'ils ont contre Dieu et contre les âmes les déterminent seule, lorsqu'ils tâchent de remporter une pareille victoire, à affronter ces tourments et ces supplices en se rapprochant de mon très saint Fils présent dans l'Eucharistie.

Quand on le porte en procession par les rues, d'ordinaire ils fuient et s'éloignent bien vite, et ils n'oseraient aborder ceux qui l'accompagnent, s'ils ne savaient, par une longue expérience, qu'ils réussissent souvent à faire perdre à plusieurs chrétiens le respect dû à cet auguste sacrement. C'est pour cette raison qu'ils s'attachent surtout à tenter dans les églises ; car ils comprennent combien grande est l'injure qu'on fait au Seigneur en oubliant qu'il y réside, par un effet de son amour, dans le Sacrement, où il attend les hommes pour les sanctifier et pour en recevoir le retour du tendre amour qu'il leur témoigne par tant de douces industries. Vous connaîtrez par là quelle force ont contre les démons ceux qui reçoivent dignement ce pain céleste, et combien les hommes se rendraient formidables à ces esprits rebelles, s'ils le recevaient avec une dévotion et avec une pureté dans lesquelles ils tâcheraient de se maintenir jusqu'à une autre communion. Mais il en est fort peu qui veulent prendre ce soin, et l'ennemi les épie sans cesse pour profiter des occasions propres à les jeter dans l'oubli, dans les froideurs et dans les distractions, et pour empêcher qu'ils ne se servent contre lui d'armes si puissantes. . .

Ceux qui s'approchent de cet adorable sacrement, avec les dispositions convenables, brilleront dans le ciel comme le soleil entre les étoiles ; car la gloire de l'humanité de mon très saint Fils rejillira sur eux d'une manière spéciale, dont ne seront pas favorisés ceux qui n'ont pas fréquenté la sainte Eucharistie avec cette dévotion. En outre, leurs corps glorieux auront sur la poitrine comme certaines devises éclatantes pour marquer qu'ils ont été de dignes tabernacles du très saint Sacrement quand ils l'ont reçu. Ce sera là un sujet particulier pour eux de grande joie accidentelle ; pour les esprits célestes, de chants d'allégresse et de triomphe ; pour tous les bienheureux,

de vive admiration. Ils obtiendront encore une autre récompense accidentelle, car ils connaîtront mieux que les autres comment mon très saint Fils se trouve dans l'Eucharistie et tous les miracles qu'elle renferme ; et cette connaissance leur causera une si grande joie, qu'elle seule suffirait pour les rendre éternellement bienheureux, quand il n'y en aurait point d'autre dans le ciel. Pour ce qui est de la gloire essentielle de ceux qui auront communiqué avec dévotion et avec pureté de conscience, elle égalera et même surpassera souvent celle de plusieurs martyrs qui n'auront pas reçu la sainte Eucharistie..... »

---

## CHAPITRE VINGT-TROISIEME

---

### NOTRE-SEIGNEUR AU JARDIN DES OLIVES

---

Après avoir, par les merveilles qu'il opéra dans le cénacle, fondé le royaume que le Père éternel lui avait donné par sa volonté immuable, le Sauveur résolu, quand survint la nuit du jeudi de la Cène, de marcher au rude combat de sa passion et de sa mort, par lequel la rédemption du genre humain devait être accomplie. Il sortit de la salle où il avait célébré tant de mystères, et au même moment sa très sainte Mère sortit aussi de sa retraite pour aller au-devant de lui. Le Prince éternités et notre auguste Reine se rencontrèrent et aussitôt leurs cœurs furent si vivement transpercés d'un glaive de douleur, qu'il n'est pas possible aux hommes ni même aux anges de sonder une plaie si profonde. La plus désolée des mères se prosternant l'adora comme son Dieu et son Rédempteur véritable. Et le Seigneur la regardant avec une majesté divine et avec une tendresse filiale, lui dit ces seules paroles : « Ma Mère, je serai avec vous dans la tribulation ; accomplissons la volonté de mon Père éternel et le salut des hommes. » Notre grande Reine s'offrit au sacrifice avec la fermeté d'un cœur magnanime et demanda à son Fils sa bénédiction. Et après l'avoir reçue, elle s'en retourna dans sa retraite, où le Seigneur lui permit de rester, sans perdre de vue rien de ce qui lui arriverait et de ce qu'il opérerait, afin qu'elle l'imitât et coopérât

en toutes choses, selon qu'elles la regardaient. Le maître de la maison, témoin de cette douloureuse séparation, offrit alors par une inspiration divine sa maison et tout ce qui s'y trouvait à la bienheureuse Vierge, et la pria de s'en servir tout le temps qu'elle demeurerait à Jérusalem ; la Reine de l'univers accepta cette offre avec une humble reconnaissance. Les mille anges de sa garde, qui l'assistaient toujours sous une forme visible à ses yeux serment, restèrent près d'elle, et quelques-unes des saintes femmes qu'elle avait amenées lui tinrent aussi compagnie.

Notre divin Rédempteur étant donc sorti de la maison du Cénacle, se rendit, avec ses onze apôtres, à la montagne des Oliviers. De son côté, le perfide Judas courut en donner avis aux princes des prêtres : ceux-ci s'en réjouirent beaucoup et firent aussitôt préparer des gens armés pour aller saisir le très innocent Agneau.

Pendant que se faisaient tous ces préparatifs, le Seigneur était avec les onze apôtres et travaillait à notre salut éternel et à celui même de ceux qui ne songaient qu'à le faire mourir. Ce fut un admirable débat entre la malice excessive des hommes et la bonté infinie de Dieu : que si cette lutte du bien et du mal commença dans le monde à partir du premier homme ces deux principes extrêmes atteignirent en la mort de notre Rédempteur leur plus grand développement, puisque la malice humaine et la bonté divine déployèrent en ce moment l'une contre l'autre toutes leurs ressources possibles : la première, en ôtant la vie et l'honneur au Créateur et au Rédempteur des hommes ; la seconde en les sacrifiant pour leur salut avec une immense charité. Il fut, pour ainsi dire, nécessaire, dans cette occasion, que l'âme très sainte de Notre-Seigneur Jésus-Christ, regardât sa très pure Mère, et que sa Divinité fit de même afin de découvrir parmi les créatures un sujet capable d'attirer son amour et d'arrêter la justice divine. Car il considérait alors qu'en cette seule pure créature, il recueillerait un digne fruit de la passion et de la mort que les hommes lui destinaient ; la justice divine trouvait en cette sainteté sans borne une certaine compensation à la malice des hommes, et les trésors

des mérites de Jésus-Christ étaient mis en dépôt en l'humilité en la fidélité et en la charité de cette auguste Souveraine, afin que l'église renaquit ensuite et sortit des mérites et de la mort du même Seigneur, comme le phénix de ses cendres. Cette complaisance que l'humanité de notre Rédempteur prenait à considérer la sainteté de sa divine Mère, le fortifiait en quelque sorte pour vaincre la malice des mortels, et il reconnaissait que la patience avec laquelle il souffrait toutes ses peines n'était point inutile, puisqu'il trouvait entre les hommes *sa bien-aimée et très sainte Mère!*

La bienheureuse Vierge observait de sa retraite tout ce qui se passait; elle déconvrit les pensées de l'obstiné Judas et de quelle manière il s'écarta du collège des apôtres: tout ce qui lui arriva dans la maison des princes des prêtres et les préparatifs qu'ils firent pour prendre le Seigneur. On ne saurait exprimer la douleur que cette connaissance excitait dans le cœur de la très pure Mère, ni les actes de vertu qu'elle pratiquait à la vue de tant de perversité, ni l'admirable conduite qu'elle tint dans tous ces événements; il suffit de dire que tout ce qu'elle fit eut une plénitude de sagesse et de sainteté souverainement agréable à la bienheureuse Trinité. Elle eut compassion de Judas et pleura sa perte. Elle répara le crime de ce perfide disciple en adorant, en aimant et en glorifiant le même Seigneur, qu'il vendait par une si noire trahison. Elle était prête, s'il le fallait, à mourir pour ce malheureux. Elle pria pour ceux qui complotaient l'emprisonnement et la mort de son divin Agneau, et les regardait comme des gages qui devaient être estimés et rachetés au prix infini d'un sang si précieux et d'une vie si sainte; tel était le cas qu'en faisait la très prudente Marie.

Notre-Seigneur, ayant passé le torrent de Cédron, entra dans le Jardin de Gethsémani, puis s'adressant à tous les apôtres qui le suivaient, il leur dit: « Asseyez-vous ici, pendant que je m'en irai là pour prier, et priez de votre côté, de peur que vous n'entriez en tentation. » Notre divin Maître leur donna cet avis afin qu'ils fussent constants en la foi contre les tentations qu'il leur avait annoncées lors de la Cène; il leur dit aussi qu'ils

seraient tous scandalisés cette nuit de ce qu'ils lui verraient souffrir ; que Satan les attaquerait pour les cribler et les troubler par ses tromperies ; que, comme il avait été prédit, le Pasteur devait être frappé et les brebis dispersées. Ensuite le Maître de la vie appela saint Pierre, saint Jean et saint Jacques et se retira avec eux dans un autre endroit, où il ne pouvait être ni vu ni entendu des huit autres apôtres. Seul avec les trois premiers, il éleva les yeux vers le Père éternel, et le glorifia selon sa coutume ; et voulant accomplir la prophétie de Zacharie, il demanda intérieurement qu'il fût permis à la mort de s'approcher de l'Innocent par excellence et qu'il fût ordonné au glaive de la justice divine de s'éveiller et de se brandir contre le Pasteur et contre l'homme uni à Dieu, pour exercer sur lui toute sa rigueur et pour le frapper jusqu'à lui ôter la vie. C'est pour cela que Notre-Seigneur Jésus-Christ s'offrit de nouveau au Père pour satisfaire sa justice et pour le rachat de tout le genre humain ; il permit aux tourments de la passion et de la mort de se faire ressentir en la partie passible de son humanité très sainte, et suspendit dès lors la consolation qu'elle pouvait recevoir de la partie impassible, afin que par ce délaissement ses douleurs et ses afflictions arrivassent à leur plus haut degré. Le Père éternel approuva et permit tout cela selon la volonté de la très sainte humanité du Verbe.

Cette prière équivalut à une permission par suite de laquelle s'ouvrirent les digues des eaux amères de la passion, afin qu'elles inondassent l'âme de Jésus-Christ, comme il l'avait dit par l'organe du saint roi David. Ainsi il commença dès lors à s'attrister et à sentir de grandes angoisses, et dans cette désolation, il dit aux trois apôtres : *Mon âme est triste jusqu'à la mort.* Ces paroles et la tristesse de notre Sauveur renferment pour notre instruction de très grands mystères que j'exposerai, en partie, de mon mieux. Le Seigneur permit que cette tristesse atteignît au plus haut degré auquel elle pouvait naturellement et miraculeusement atteindre, avec toute la possibilité que comportait son humanité très sainte. Il se s'attrista pas seulement en la partie inférieure de l'âme par le désir de vivre, qui lui est naturel ; mais aussi en la partie supérieure, où il

prévoyait la réprobation de tant d'âmes pour lesquelles il devait mourir ; et il savait que cette réprobation était conforme aux jugements et aux décrets impénétrables de la justice divine. Ce fut là, comme nous le verrons plus loin, la cause de sa plus grande tristesse. Il ne dit pas *qu'il était triste pour la mort*, mais *jusqu'à la mort* : parce que la tristesse que lui inspiraient les approches de la mort, à cause du désir naturel de la vie, fut moindre que celle que lui causait la connaissance de la réprobation de tant d'âmes. Il s'était d'ailleurs imposé la nécessité de mourir pour la rédemption du genre humain, de sorte que sa très sainte volonté était prête à surmonter ce désir naturel pour notre instruction, parce qu'il avait joui, en la partie par laquelle il était voyageur, de la gloire du corps dans sa Transfiguration. En effet, il se croyait, pour ainsi dire, obligé de souffrir, à raison et en retour de cette gloire dont il avait joui en tant que voyageur, afin qu'il y eût quelque rapport entre ce qu'il avait reçu et ce qu'il donnait, et que nous fussions instruits de cette doctrine par les trois Apôtres qui furent témoins de cette gloire et de cette tristesse ; c'est dans ce but qu'ils furent choisis pour assister à l'un et à l'autre mystère, et ils le comprirent dans cette circonstance par une lumière particulière qui leur fut donnée à cet effet.

Il fallait, en outre, pour satisfaire l'amour immense que notre divin Sauveur avait pour nous, que cette tristesse mystérieuse allât jusqu'à le plonger dans une mortelle agonie : car, s'il n'en eût épuisé toute l'amertume, sa charité n'aurait point été rassasiée, et l'on n'aurait point connu aussi clairement que toutes les eaux des plus grandes tribulations n'étaient pas capables de l'éteindre.

† « On connaît toute la suite de ce qui se passa à Gethsémani, par le récit des Saints Evangiles. »

Pendant tout ce temps, la Reine de l'univers était avec les saintes femmes qui l'accompagnaient (1), voyant avec la plus grande clarté dans la divine lumière tous les mystères que son

(1) Dans la maison du Cénacle, comme nous l'avons vu plus haut.

très saint Fils opérait dans le jardin, sans qu'aucune circonstance lui fût cachée. Au même moment que le Seigneur s'éloigna avec les trois apôtres Pierre, Jacques et Jean, notre auguste Souveraine se retira de la compagnie des femmes dans une autre chambre, et emmena avec elle les trois Marie, dont elle établit Marie-Madeleine supérieure. Quant aux autres femmes, elle les avait quittées, après les avoir exhortées à prier et à veiller, de peur qu'elles n'entrassent en tentation. Lorsqu'elle fut seule avec ses trois disciples les plus familières, elle supplia le Père éternel de suspendre en elle toutes les consolations qui pouvaient l'empêcher de sentir en son corps et en son âme, avec son très saint Fils et à son imitation, ce que les souffrances ont de plus rigoureux, et de permettre qu'elle souffrit en son corps les douleurs des plaies que le Seigneur devait recevoir. La bienheureuse Trinité approuva et exauça cette prière : ainsi la divine Mère ressentit dans une certaine mesure les douleurs de son adorable Fils, comme je le dirai en son lieu. Elles furent si violentes, qu'elle en serait morte plusieurs fois, si la droite du Très-Haut ne l'eût miraculeusement soutenue ; mais sous un autre rapport, ces douleurs que lui dispensait la main du Seigneur allégèrent et garantirent en quelque sorte sa vie ; car, avec son immense et brûlant amour, rien ne put lui être plus mortellement pénible que de voir souffrir et mourir son bien-aimé Fils sans endurer personnellement avec lui les mêmes peines.

---

## CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

---

### LA VALLÉE DE JOSAPHAT : DESCRIPTION

---

*Vallée de Josaphat.* — Silencieuse comme ses tombeaux, elle est célèbre entre toutes les vallées du monde. C'est dans la vallée de Josaphat qu'Abraham, revenant de la poursuite des Assyriens qui avaient saccagé la Pentapole et fait prisonnier Loth, son neveu, rencontra le roi de Sodome venant au-devant de lui pour le féliciter de sa victoire. Melchisédech, roi de Salem et prêtre du Très-Haut, offrit alors à Dieu du pain et du vin et bénit Abraham en disant : Abraham, sois béni du Dieu très haut qui a créé le ciel et la terre. C'est dans la vallée de Josaphat qu'Absalon, pour éterniser son nom, s'érigea un monument qu'il appela *Main d'Absalon*. C'est la vallée de Josaphat que David, obligé de fuir devant son fils rebelle, traversa pieds nus et la tête voilée pour aller se cacher au désert avec un petit nombre de serviteurs fidèles. C'est dans la vallée de Josaphat qu'Ara, au début de son règne, fit brûler les idoles de Baal, de Priape, etc., dont le culte avait été favorisé par sa grand-mère Maacha, et que Josias fit emporter de la maison du Seigneur, hors de Jérusalem, l'idole du bois sacré, qu'il brûla et dont il jeta les cendres dans le torrent de Cédron. C'est encore la vallée de Josaphat que traversait Notre-Seigneur Jésus-Christ, chaque fois qu'il allait à la montagne des Oliviers et à Béthanie. Enfin, d'après la prophétie de Joël et une croyance respectable, c'est là que doit s'accomplir le Jugement

dernier, afin que les Lieux qui furent témoins des humiliations du Sauveur le soient aussi de la majesté du Fils de Dieu, venant avec une grande puissance juger l'univers.

La vallée de Josaphat commence au nord-ouest de Jérusalem non loin des tombeaux des Juges. Elle se creuse plus profondément en se rétrécissant au-dessous de Gethsémani, au sud-est. Là, elle rejoint celle du fils d'Ennom et s'étend davantage en largeur. Mais à partir de Bir-Ayouh, qui est pour ainsi dire le véritable point de jonction des deux vallées, celle de Josaphat devient beaucoup plus étroite et change même son nom en celui de Ouâdi en-Nar (vallée de feu). La longueur totale n'atteint pas trois milles, sur une largeur moyenne de six à sept cents pieds ! Elle est renfermée à l'est par les monts du Scandale et des Oliviers ; au nord par le mont Scopus ; au sud par le champ des Foulons ; et à l'ouest par les monts Bézétha, Moria et Ophel.

*Aspect de cette vallée.* — « Aucun lieu sur la terre n'évoque de plus solennelles pensées, c'est la vallée des larmes, du recueillement et de la mort. Rien d'animé ne distrait l'homme qui vient méditer dans cette triste solitude. Une ville ensevelie sous ses malheurs, châtement de son déicide, un torrent sans eau, partout des monuments funèbres, des rochers nus, quelques arbres rachitiques, des tombeaux brisés, très peu de verdure, des montagnes arides, le souvenir des prophètes et des martyrs, l'agonie du Fils de Dieu, et puis sa venue à la fin des siècles pour juger le monde ; voilà ce qui saisit l'âme en la remplissant d'émotion, de tristesse et d'effroi. »

*Principaux monuments de cette vallée.* — Outre les tombeaux musulmans dont elle est tapissée du côté de la Ville Sainte et les sépultures des Juifs qui la couvrent du côté du Mont des Oliviers, elle renferme encore dans sa partie supérieure plusieurs grands monuments, dont nous ne faisons point ici une mention particulière. Nous parlerons plus loin, c. xxxvi, du Tombeau de la sainte Vierge ou Basilique de l'Assomption.

*Grotte de l'Agonie.* — En sortant de Jérusalem par la porte de saint Etienne, au levant, on descend, par une pente rapide au fond de la Vallée, on traverse le Cédron sur un petit pont

en maçonnerie, et l'on arrive, en quelques pas à la sainte Grotte. C'est là que d'après la vénérable Tradition Notre adorable Sauveur éprouva sa sueur de sang ! Les premiers chrétiens bâtirent une église au-dessus de la grotte de l'Agonie. Pendant les Croisades, c'était la grotte elle-même qui servait d'église sous le titre de Saint-Sauveur. Depuis 1393, les Pères de Terre-Sainte y célèbrent tous les jours la sainte Messe. Cette grotte existe intégralement dans son état naturel et dans sa forme irrégulière. Elle mesure 35 à 40 pieds, en longueur, sur 25 à 30, en largeur.

*Jardin de Gethsémani.* — A environ un jet de pierre vers le Midi, se trouve le *Jardin* qui renferme huit oliviers : ces arbres sont les plus vénérables qui existent, après l'arbre de la vraie Croix. Selon la Tradition, ils remonteraient peut-être au temps même de Notre-Seigneur ; on sait avec quelle extrême lenteur l'olivier se développe ; les troncs de ces huit arbres sont énormes : l'un d'eux a le trente pieds de circonférence.

*Trahison de Judas.* — A quelques pas de la porte d'entrée du Jardin, vers le sud, on montre l'endroit, où, d'après la Tradition, Judas trahit, par un perfide baiser, le divin Maître. A partir d'ici, on quitte la vallée, lorsqu'on fait l'ascension de la montagne des Oliviers, dont nous parlerons au C. XXX.

*Station des huit apôtres.* — En suivant la Vallée dans la direction du sud, à une faible distance, on arrive au Lieu, où d'après la Tradition, Notre-Seigneur laissa, la veille de sa mort, huit de ses Apôtres pour aller prier au Jardin.

*Pont sur le Cédron.* — Une Tradition ancienne et vénérable affirme que Jésus, lorsqu'il traversa le Cédron, après avoir été garotté au Jardin de Gethsémani, fut poussé brutalement par les soldats et qu'il tomba dans le torrent, laissant l'empreinte de ses mains, de ses genoux et de ses pieds sur un rocher très dur.

*Etat actuel.* — Ce vénérable Rocher est situé dans le lit du torrent, du côté sud, à environ dix pieds du petit pont que l'on voit actuellement sur le Cédron et qui fait partie de la Voie de la Captivité. On montre encore aujourd'hui une des

empreintes des pieds de Notre-Seigneur, mais elle est peu reconnaissable.

De ce rocher on va directement au nord-est, de l'autre côté du chemin pour examiner de près le tombeau d'Absalon.

*Tombeau d'Absalon.* — Absalon s'était érigé ce monument pendant sa vie. Mais ayant été tué par Joab, dans la guerre qu'il faisait à son père David, il fut jeté dans une grande fosse qui lui servit de sépulture, à l'est du Jourdain; aussi croit-on unanimement qu'il ne fut jamais inhumé dans ce qu'on appelle son Tombeau.

Ce Tombeau est monolithe, taillé dans le roc jusqu'au larmier inclusivement. Il est orné sur chacune de ses faces de quatre demi-colonnes et surmonté d'une maçonnerie rectangulaire supportant une autre maçonnerie en forme de bouteille terminée par une pointe cylindrique au sommet de laquelle est un gros bouquet de palmes. Cette construction singulière a quatre ouvertures, une sur chaque face, jusqu'à ces dernières années, ce tombeau était tout rempli des pierres qu'y jetaient les Juifs pour témoigner l'horreur que leur inspirait encore, à travers tant de siècles, la rébellion d'un fils ingrat envers le meilleur des pères !

En continuant à descendre la Vallée, on rencontre successivement les Tombeaux de Josaphat, de saint Jacques-le-Mineur et de Zacharie, monuments qui offrent un intéressant sujet d'études aux archéologues. — On passe ensuite devant le village musulman de Siloë, curieux assemblage de maisons superposées en étage sur les rochers à pic et sur de grandes cavernes dont quelques-unes ont servi de tombeaux; et devant la Fontaine de la sainte Vierge ou de Siloë, pour arriver à la pointe S.-O. d'Ophel, à la *Piscine de Siloë*.

*Piscine de Siloë.* — Cette piscine est à jamais célèbre par le miracle que fit Notre-Seigneur, en ouvrant les yeux à un aveugle-né, à qui il ordonna d'aller se laver dans cette piscine. Aux premiers siècles du christianisme, on venait se baigner dans la Piscine de Siloë, afin d'obtenir la guérison de toutes sortes de maladies. Une église y fut bâtie et dédiée au Sauveur Illuminateur. Il ne reste plus rien de cette ancienne Basilique, sinon

quelques tronçons de colonnes en pierre calcaire du pays, visibles dans la paroi orientale de la Piscine. Cette Piscine qui est à ciel ouvert, a environ 50 pieds de long, sur une largeur moyenne d'environ 12 pieds.

En continuant à descendre la vallée, on arrive, après quelques centaines de pas, à un puits que les indigènes appellent : Bir-Ayoub.

*Bir-Ayoub.* — On croit que c'est dans ce puits que les Israélites, avant de partir pour la captivité de Babylone, cachèrent, par ordre du prophète Jérémie, le feu sacré du Temple. A leur retour, 70 ans plus tard, on le fit chercher par les petits-fils des prêtres qui l'y avaient déposé ; mais ceux-ci ne trouvèrent que de l'eau bourbeuse. Alors le prêtre Néhémie commanda de puiser de cette eau et d'en faire des aspersion sur les sacrifices, sur le bois, et sur ce qu'on avait mis dessus. On obéit : alors le soleil, déchirant un nuage qui le voilait et dardant ses rayons, il s'alluma un grand feu qui remplit d'admiration tous ceux qui étaient présents. Le sacrifice étant consumé, Néhémie ordonna que l'on répandit ce qui restait de cette eau sur les grandes pierres. Dès que cet ordre eût été exécuté, il s'en éleva une forte flamme qu'absorba bientôt la lumière qui éclatait au-dessus de l'autel. Le roi de Perse, s'étant assuré de ce prodige, fit entourer ce lieu d'une enceinte ; et Néhémie l'appela Neptar, c'est-à-dire purification' (1).

Actuellement ce puits mesure près de cent pieds de profondeur et il est construit en grosses pierres qui paraissent très anciennes. On croit qu'il n'y a pas de source pour l'alimenter et que l'eau, quoiqu'assez abondante, y entre par suintement. Lorsque les pluies d'hiver sont assez abondantes, les eaux s'y rassemblent en tel volume qu'elles s'élèvent par-dessus l'orifice et forment un beau ruisseau auquel le Cédron sert de lit. Cette abondance est pour les indigènes l'indice assuré d'une bonne récolte et les habitants de Jérusalem et de Siloë célèbrent à cette occasion, autour du Bir-Ayoub et le long du

---

(1) II. Mach. C. 1.

ruisseau, une fête, d'un caractère spécial et qui dure plusieurs jours (1).

Tels sont les monuments et autres particularités que Pèlerins et Touristes visitent, avec un intérêt nouveau, dans la célèbre Vallée de Josaphat.



---

(1) Guide Indic.

## CHAPITRE VINGT-CINQUIEME

---

### LA PASSION

---

Il faudrait, pour parler dignement de la Passion, des opprobres et des souffrances de notre Sauveur Jésus-Christ, se servir de paroles si vives et si éloquentes, qu'elles pussent pénétrer plus avant qu'une épée à deux tranchants, et atteindre par une profonde blessure jusqu'aux fibres les plus secrètes de nos cœurs. Les peines de cet adorable Seigneur ne furent point communes, et il n'y aura jamais de douleur semblable à la sienne. Sa personne sacrée n'était point comme celle des autres enfants des hommes; il ne souffrit point pour lui-même ni pour ses péchés, mais pour nous et pour nos propres crimes. Il ne faut donc pas que les termes dont nous nous servons pour parler de ses souffrances soient communs, mais extraordinaires et efficaces, afin de nous en faire concevoir un juste sentiment. Mais, hélas! il ne m'est pas possible de donner cette force à mes paroles, ni de trouver celles que mon âme désire pour manifester ce mystère! J'en dirai pourtant ce que je pourrai, employant les expressions qui me seront dictées, quoique la petitesse de mon talent amoindrisse la grandeur de l'intelligence que j'en ai, et que ces expressions ne rendent pas ma pensée. Que la force et la vivacité de la foi que les enfants de l'Eglise professent suppléent donc à la faiblesse de mes paroles! Si les expressions sont communes, faisons en sorte que la douleur soit extraordinaire, la pensée haute, la pénétration vive

la considération profonde, la reconnaissance sincère et l'amour fervent, et croyons que tout cela sera fort au-dessous de la vérité de l'objet, et du retour que nous devons à notre divin Rédempteur comme serviteurs, comme amis, et comme enfants adoptés par le moyen de sa passion et de sa mort.

Le très doux agneau, Jésus-Christ, ayant été pris et garotté dans le jardin, fut amené chez les pontifes, et d'abord chez Anne.

† La Vén. Marie d'Agréda dépeint ici la cruauté impie et le mépris sacrilège avec lesquels Notre Seigneur fut traité jusqu'au premier renoncement de saint Pierre, et elle continue ainsi :

Le reniement de Pierre causa une plus grande douleur à notre divin Maître que le soufflet qu'il reçut ; car autant le péché était contraire et odieux à son immense charité, autant et plus les souffrances lui étaient agréables et douces, parce qu'elles lui servaient à vaincre nos propres péchés. Après ce premier reniement Jésus-Christ pria le Père éternel pour son apôtre, et disposa que la grâce et le pardon de ces trois reniements successifs lui fussent ménagés par l'intercession de la bienheureuse Marie. Cette auguste Souveraine voyait de son oratoire tout ce qui se passait, ainsi que je l'ai indiqué. Or, comme elle avait dans son sein le propitiatoire et le sacrifice, c'est-à-dire son adorable Fils lui-même sous les Espèces eucharistiques, elle lui adressait ses amoureuses prières, exerçant des actes sublimes de compassion, de reconnaissance et d'adoration. Quand elle connut le reniement de saint Pierre, elle pleura amèrement, et elle n'arrêta point ses larmes qu'elle ne sût que le Très-Haut ne lui refuserait point ses grâces et qu'il le relèverait de sa chute. Cette tendre Mère sentit aussi dans son corps virginal toutes les douleurs et toutes les blessures de son Fils, et aux mêmes endroits que lui. Lorsque le Seigneur fut garrotté de cordes et de chaînes il éprouva aux mains un mal si violent, que le sang en jaillit comme si elles eussent été fortement liées ; et il en arriva de même pour les autres blessures qu'il recevait sur sa personne sacrée. Comme à ses souffrances corporelles se joignait la douleur qui déchirait son

âme à la vue des tourments qu'endurait Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle finit par verser dans cet amoureux martyr des larmes de sang, prodige qu'opéra le bras du Seigneur. Elle sentit aussi le soufflet qui fut donné à son très saint Fils, comme si la même main sacrilège eût frappé en même temps et le Fils et la Mère. Pendant tous ces mauvais traitements que le Sauveur subissait, elle invita les saints anges à glorifier et à adorer leur Créateur avec elle, pour réparer les outrages que les pécheurs lui faisaient; et communiquant aux mêmes anges ses profondes et douloureuses réflexions, elle s'entretenait avec eux du triste sujet de sa compassion, de ses amertumes et de ses larmes.

Lucifer employa toutes ses ruses et toutes ses forces pour perdre saint Pierre. Il excita d'abord les servantes des pontifes, comme plus volages, et ensuite les soldats, afin que les unes et les autres tourmentassent l'Apôtre par leurs remarques et leurs questions, et il troubla le saint lui-même par de violentes tentations, quand celui-ci s'aperçut du danger, et surtout quand il commença à chanceler. Par suite de ces cruelles attaques, le premier reniement de saint Pierre fut simple, le second avec serment, et il ajouta au troisième des imprécations contre lui-même. C'est ainsi que l'on tombe d'un moindre péché dans un plus grand, quand on prête l'oreille aux suggestions de l'ennemi. Mais saint Pierre, ayant ouï le chant du coq, se souvint de la prédiction de son divin Maître, dès que le Seigneur l'eut regardé avec sa bénigne miséricorde. La Reine de l'univers lui procura ce bonheur par ses charitables prières; car elle connut, du cénacle où elle était, les reniements que l'Apôtre avait commis, et tout ce qui avait contribué à sa chute, entraîné qu'il avait été par la crainte naturelle, et bien plus encore par la violence de la tentation de Lucifer. Elle se prosterna aussitôt et pria avec beaucoup de larmes pour saint Pierre, en représentant à Dieu sa fragilité et en même temps les mérites de son adorable Fils. Le Seigneur lui-même toucha le cœur de Pierre et le reprit avec douceur par le moyen de la lumière qu'il lui envoya, afin qu'il reconnût et pleurât sa faute. L'Apôtre sortit incontinent de la maison du pontife, le cœur brisé par la

plus vive douleur et par les sanglots que lui urrachait le regret de sa chute. Pour la pleurer dans toute l'amertume de son âme, il alla dans une grotte, qui est maintenant appelée *du chuint du coq*, où il exhala son profond repentir. Dans trois heures il recouvra la grâce, et obtint le pardon de ses péchés, n'ayant pourtant jamais été privé des saintes inspirations. Notre auguste Souveraine lui envoya un des ses anges, qu'elle chargea de le consoler secrètement et de le porter à conserver l'espérance du pardon, de peur qu'il ne lui fût retardé par la défiance et le découragement. Le saint ange partit avec ordre de ne point se manifester à Pierre, attendu que son péché était encore trop récent. Cet esprit céleste exécuta tout ce qui lui avait été ordonné, sans que l'Apôtre s'aperçût de sa présence ; ainsi ce grand pénitent fut fortifié et consolé par les inspirations de l'ange, et obtint le pardon de sa faute par l'intercession des très pure Marie.

La patience que montra notre auguste Souveraine dans la passion et à la mort de son bien-aimé Fils fut incomparable : car elle ne crut jamais assez souffrir ; la grandeur de ses peines n'égalait point celle de son affection, qu'elle mesurait à l'amour et à la dignité de son très saint Fils, et à l'excès de ses souffrances ; et dans tous les outrages dont les Juifs accablaient le Seigneur, elle ne témoigna pas le moindre ressentiment personnel. Il n'y en avait point un seul qui lui échappât ; mais elle ne s'en considérait point comme directement offensée, elle les déplorait seulement en tant qu'ils offensaient la divine personne de son Fils, et qu'ils devaient tourner au préjudice des agresseurs ; elle pria pour tous et sollicita le Très-Haut de leur pardonner, de les retirer du péché et de tout mal, de les éclairer par sa divine lumière et de leur faire la grâce d'acquiescer le fruit de la Rédemption. Les Évangélistes disent que le vendredi matin, les anciens du peuple s'assemblèrent avec les princes des prêtres et les scribes qui étaient les plus respectés du peuple, parce qu'ils étaient savants dans la Loi ; c'était pour terminer d'un commun accord la cause de Jésus-Christ et pour le condamner à la mort, suivant les désirs de tous les membres du conseil, en couvrant leur décision d'une apparence de

justice, afin de satisfaire le peuple. Ce conseil se tint dans la maison de Caïphe, où le Sauveur était en prison.

Les satellites emmenèrent ensuite notre Sauveur Jésus-Christ de la maison de Caïphe à celle de Pilate pour le lui présenter lié avec des chaînes et des cordes, comme digne de mort.

Sur ces entrefaites le soleil s'était déjà levé et la Mère de douleurs, qui observait toute chose, résolut de sortir de sa retraite pour suivre son très saint Fils à la maison de Pilate, et l'accompagner jusqu'à la croix. Au moment où elle sortait du cénacle, saint Jean survint pour l'informer de tout ce qui se passait ; car le disciple bien-aimé ignorait alors que la bienheureuse Marie connût par une vision particulière toutes les œuvres de son divin Fils, ainsi que leurs divers incidents. Après le reniement de saint Pierre, saint Jean s'était retiré, observant de plus loin les événements. Il reconnut aussi la faute qu'il avait commise en prenant la fuite au jardin, et, se présentant à notre auguste Reine, il la salua avec beaucoup de larmes, comme Mère de Dieu, et sollicita humblement son pardon ; ensuite il lui dit tout ce qui se passait dans son cœur, tout ce qu'il avait fait, et tout ce qu'il avait vu, en suivant son divin Maître. Il crut qu'il fallait prévenir la Mère désolée, afin d'adoucir la cruelle impression dont elle serait frappée, à l'aspect de son très saint Fils.

La divine Reine alla par les rues de Jérusalem, accompagnée de saint Jean, des saintes femmes (quoique toutes ne la suivissent pas toujours, hormis les trois Marie et quelques autres fort pieuses) et des anges de sa garde ; elle dit à ces esprits célestes de faire en sorte que la foule du peuple ne l'empêchât point de parvenir à l'endroit où se trouvait son très saint Fils. Ils lui obéirent et lui en facilitèrent l'abord. Toutes les rues, toutes les places retentissaient de discussions et de murmures. Mais, au milieu d'un pareil tumulte, notre invincible Reine conservait, malgré l'excès de sa douleur, une sérénité et une constance imperturbables, priant pour les incrédules et pour les malfaiteurs, comme si elle n'eût point eu d'autre soin que de travailler à obtenir le pardon de leurs péchés ; car elle les aimait avec autant de charité que si elle en eût reçu de grands

bienfaits. Elle ne s'irrita point contre ces ministres sacrilèges de la passion et de la mort de son bien-aimé Fils et ne témoigna pas même la moindre indignation. Au contraire, elle les regardait avec affection, et leur accordait sa maternelle protection.

La bienheureuse Vierge Marie, saint Jean et les saintes femmes qui les suivirent, se trouvèrent présents à toutes les procédures qui eurent lieu dans le prétoire de Pilate, car les saints anges conduisirent leur Reine à un endroit d'où elle pouvait voir et entendre tout ce qui se faisait et tout ce qui se disait. Et convertie de son voile, elle versait des larmes de sang par la violence de la douleur qui brisait son cœur virginal. Elle était, quant aux actes de toutes les vertus, un miroir très clair, dans lequel se réfléchissait l'âme très sainte de son Fils, et elle ressentait dans son corps le contre-coup de ses douleurs et de ses peines. Elle pria le Père éternel de lui accorder la grâce de ne point perdre de vue son adorable Fils jusqu'à sa mort, autant qu'il serait naturellement possible. Cela lui fut accordé pendant que le Seigneur ne fut point en prison. La très prudente Vierge, considérant qu'il était convenable que l'on connût l'innocence de notre Sauveur parmi les fausses accusations des Juifs, et qu'ils demandaient injustement sa mort, pria avec beaucoup de ferveur pour que le juge ne fût point trompé, et qu'il fût assez éclairé pour comprendre que Jésus-Christ lui avait été livré par l'envie des prêtres et des scribes. En vertu de cette prière, Pilate eut une claire connaissance de la vérité, et découvrit que Jésus était innocent, et que c'était par envie qu'on le lui avait livré, comme le dit saint Matthieu; c'est pourquoi le Seigneur se communiqua davantage à lui, quoique Pilate ne coopérât point à la vérité qu'il connut, et qu'ainsi il n'en ait point profité; mais elle nous sert, à nous, et elle a fait voir la perdition des pontifes et des pharisiens.

Jésus, l'innocence même, fut donc condamné à mort!

Notre auguste Reine pénétrait profondément ces mystères cachés, et les repassait dans son cœur, exerçant des actes héroïques de toutes les vertus. Et comme les autres enfants d'Adam, conçus dans le péché et souillés de plusieurs crimes, se laissent

d'ordinaire d'autant plus troubler et abattre, qu'ils sont assaillis par des tribulations et des douleurs plus violentes, et qu'alors la colère et les autres passions désordonnées les agitent, le contraire arrivait en la très pure Marie, chez laquelle n'agissaient ni le péché ni ses effets ; et la nature ne pouvait point contrebalancer la grâce éminente qu'elle possédait. Car les grandes persécutions et les grandes eaux de tant de douleurs n'éteignaient point le feu de son cœur enflammé de l'amour divin ; mais c'étaient comme autant de brandons qui l'alimentaient et embrasaient de plus en plus cette âme divine et l'excitaient à redoubler ses prières pour les pécheurs au moment où ils en avaient un plus pressant besoin, puisque la malice des hommes était alors arrivée à son plus haut degré. O Reine des vertus, Maitresse des créatures et très douce Mère de miséricorde ! que mon insensibilité est grande, puisque mon cœur ne se brise point de douleur dans la connaissance que j'ai de vos peines et de celles de votre bien-aimé Fils unique ! Si, malgré tout ce que je sais, je me trouve encore en vie, au moins faut-il que je m'humilie jusqu'à la mort. C'est manquer aux lois de l'amour et même de la simple piété, que de voir souffrir l'innocent et de lui demander des grâces, sans prendre part à ses peines. Or, de quel front dirons-nous, Reine vénérable, que nous aimons notre divin Rédempteur et que nous vous aimons, vous qui êtes sa Mère, si, lorsque vous buvez ensemble l'amer calice des douleurs les plus affreuses, nous nous enivrons au calice des plaisirs de Babylone ? Oh ! si je comprenais bien cette vérité ! Oh ! si je la sentais et la pénétrais ! Si elle-même me pénétrait jusqu'au fond des entrailles, en me forçant de considérer ce que mon adorable Seigneur et sa Mère affligée ont souffert ! Comment pourrai-je penser qu'on est injuste à mon égard, lorsqu'on me persécutera ? Comment oserai-je me plaindre, quand je me verrai méprisée et rejetée du monde ? O grande Reine des martyrs et des âmes fortes, Maitresse des imitateurs de votre Fils, si je suis votre fille et votre disciple, comme vous avez daigné me l'assurer, et que mon Seigneur a bien voulu me le mériter, ne repoussez point les désirs que j'ai de suivre vos traces dans le chemin de la croix ! Et si par

faiblesse je viens à tomber, obtenez-moi, ma très charitable Mère, les forces dont j'aurai besoin pour me relever, et donnez-moi un cœur contrit et humilié pour pleurer mon ingratitude. Priez le Très-Haut qu'il me favorise de son saint amour, qui est un don si précieux, que votre seule intercession me le peut procurer, et mon seul Rédempteur me le mériter.

## CHAPITRE VINGT-SIXIÈME

---

### LA VOIE DOULOUREUSE

---

La sentence que Pilate avait prononcée contre notre Sauveur ayant été lue à haute voix devant tout le peuple, les satellites chargèrent sur les épaules délicates et meurtries de Jésus la lourde croix sur laquelle il devait être crucifié. La croix était de quinze pieds de long, fort épaisse et d'un bois fort pesant. Le héraut qui avait publié la sentence ouvrit la marche, et ensuite toute cette populace turbulente, les satellites et les soldats partirent du palais de Pilate avec des vociférations et un tumulte effroyables, pressant leurs rangs comme ceux d'une procession en désordre, pour se diriger vers le mont du Calvaire à travers les rues de Jérusalem.

La bienheureuse Vierge pénétrait tous ces mystères avec une plus haute intelligence que les esprits célestes ; et ce qu'elle ne pouvait pas voir, elle le connaissait par une révélation particulière, qui le lui découvrait avec beaucoup de clarté, et lui manifestait en même temps les opérations intérieures de son très saint Fils. Cette divine lumière lui fit connaître le prix infini que le bois sacré de la Croix acquit par le seul contact de l'humanité divinisée de notre Rédempteur Jésus-Christ. Aussitôt elle adora cet instrument auguste, et lui rendit le culte qui lui était dû. Les anges, qui accompagnaient le Sauveur et sa très sainte Mère, firent de même. De son côté, elle partagea le tendre empressement avec lequel son adorable Fils

reçut la Croix et lui adressa un discours très sublime comme Coadjutrice du Rédempteur. Elle pria aussi le Père éternel, imitant en tout, de la manière la plus parfaite, son divin exemplaire, sans omettre la moindre chose. Au moment où le héraut publiait la sentence par les rues, elle composa, pour exalter l'innocence de son très saint Fils, un cantique de louanges, qu'elle opposait aux crimes énumérés dans la sentence, comme si elle en eût voulu paraphraser les termes à la gloire du même Seigneur. Les saints anges faisaient leur partie dans ce cantique, et le répétaient avec elle, à mesure que les habitants de Jérusalem blasphémaient contre leur divin Rédempteur.

Or, comme toute la foi, toute l'intelligence et tout l'amour des créatures étaient en cette triste occasion concentrée dans le cœur magnanime de la Mère de la Sagesse, elle seule avait une juste idée, et portait un digne jugement des peines et de la mort que Dieu souffrait pour les hommes. Ainsi, sans rien négliger de tout ce qu'il fallait faire extérieurement, elle repassait et pénétrait par sa sagesse tous les mystères de la Rédemption du genre humain, et le mode de leur accomplissement au moyen de l'ignorance des mêmes hommes qui y étaient achetés. Elle comprenait merveilleusement quel était Celui qui souffrait, de qui et pour qui il les souffrait, la dignité de la personne de notre Rédempteur Jésus-Christ, en laquelle se trouvaient les deux natures divine et humaine, leurs perfections, et les attributs de ces mêmes natures. La bienheureuse Marie seule en eut, après le Seigneur lui-même, la plus haute connaissance: de sorte qu'elle fut l'unique entre toutes les simples créatures qui parvint à faire une estime convenable de la Passion et de la mort de son très saint Fils. Elle ne fut pas seulement témoin oculaire de ce qu'il souffrit, mais elle le connut par sa propre expérience, et c'est ce qui doit exciter une sainte émulation non seulement parmi les hommes, mais encore parmi les anges, qui ne participèrent point à cette grâce. Ils surent pourtant que notre auguste Reine éprouvait en son âme et en son corps les mêmes douleurs que son adorable Fils, et combien cela fut agréable à la très sainte Trinité; et ils suppléèrent aux peines qu'ils ne purent point souffrir, par la

gloire qu'ils lui rendirent. Il arrivait quelquefois que la Mère affligée, ne voyant pas son très saint Fils, sentait en son corps et en son âme les nouveaux tourments qu'on lui faisait subir, même avant qu'elle les eût par l'intelligence. Et en étant comme alarmée, elle disait : « Hélas ! quel martyre souffre maintenant mon très doux Seigneur ! » Bientôt elle apprenait et discernait nettement, par la lumière d'en haut, tout ce qui se passait à l'égard du divin Jésus. Mais elle fut si admirable et si constante dans le désir qu'elle avait d'imiter son divin exemplaire, qu'elle refusa durant la Passion toute sorte de soulagement naturel, non seulement à son corps, car elle ne reposa, ne mangea et ne dormit point pendant ce temps-là ; mais encore à son âme, en suspendant toutes les considérations qui pouvaient adoucir ses amertumes, et en ne voulant recevoir aucune consolation, excepté celles que le Très-Haut lui communiquait par quelque divine influence : celles-là elle les recevait avec humilité et avec reconnaissance pour recouvrer de nouvelles forces, afin de s'attacher avec plus de ferveur à l'objet douloureux qui causait ses peines. Elle réfléchissait aussi sur la malice des Juifs et des ministres, sur le grand besoin qu'avait le genre humain d'être secouru dans son état déplorable, et sur l'ingratitude des mortels, pour qui son très saint Fils souffrait ; tout cela, elle le connut à un degré très éminent et très parfait, et elle le ressentit plus que toutes les créatures.

Notre Sauveur continua à se diriger vers le mont du Calvaire, portant sur ses épaules, comme dit Isaïe, le signe de sa domination, qui était la sainte Croix par laquelle il devait régner et assujettir le monde, mériter l'exaltation de son nom au-dessus de tout nom, et racheter le genre humain entier de la puissance tyrannique que le démon s'était acquise sur les enfants d'Adam. Le même prophète appelle cette tyrannie le joug qui les accablait, et le sceptre de celui qui les opprimait et qui exigeait avec violence le tribut du premier péché. Et pour vaincre ce tyran, pour détruire le sceptre de sa domination et le joug de notre servitude, Notre Seigneur Jésus-Christ mit la Croix au même endroit où l'on porte le joug de la servitude et le sceptre de la puissance royale, voulant marquer

par là qu'il en dépouillait le démon et la transportait sur ses épaules, afin que dès l'instant où il prit sa Croix, les captifs enfants d'Adam le reconnussent pour leur légitime Seigneur et leur véritable Roi, qu'ils devaient suivre dans le chemin de cette Croix, par laquelle il a réduit tous les mortels sous son empire et les a rendus ses sujets et ses esclaves achetés au prix de son précieux Sang et de sa propre vie.

Mais, hélas ! que notre ingratitude est extrême ! Que les Juifs et les ministres de la Passion aient ignoré ce mystère, caché aux princes du monde ; qu'ils n'aient point osé toucher la Croix du Seigneur, parce qu'ils la croyaient ignominieuse, ce fut par leur faute, et cette faute a été énorme. Mais elle n'est point comparable à la nôtre, puisque ce mystère nous est maintenant découvert, et qu'en témoignage de notre croyance nous condamnons l'aveuglement de ceux qui ont persécuté notre divin Maître. Or, si nous les blâmons de ce qu'ils ont ignoré ce qu'ils devaient connaître, quel péché ne doit point être le nôtre, quand, tout en reconnaissant Jésus-Christ pour notre Rédempteur, nous le persécutons et le crucifions comme eux par nos offenses ? « O mon très doux Jésus ! lumière de mon entendement, gloire de mon âme, méfiez-vous de ma tiédeur et de ma faiblesse, qui me font répugner à vous suivre avec ma croix dans le chemin que vous m'avez frayé par la vôtre. Ayez la bonté, mon adorable Maître, de m'attirer après vous, et je courrai à l'odeur de votre ardent amour, de votre patience ineffable, de votre éminente humilité, et à la participation de vos opprobres, de vos angoisses, de vos affronts et de vos douleurs. Que ce soit là mon héritage dans cette vie passagère et pénible : que ce soit là, ma gloire et mon repos, car je ne veux avoir d'autre vie, d'autre consolation, d'autre paix, d'autre joie que votre Croix et vos ignominies ! » Comme les Juifs et tout ce peuple aveuglé prenaient des précautions pour ne point toucher la Croix du très innocent condamné, s'imaginant que son glorieux déshonneur était capable de les souiller, cet adorable Seigneur s'ouvrait lui-même le chemin qu'il devait parcourir à travers le flot de la populace qui remplissait les rues de vociférations horribles et confuses, au

milieu desquelles on entendait retentir la voix du héraut qui publiait la sentence.

La Mère de douleurs quitta la maison de Pilate pour suivre son très saint Fils ; elle était accompagnée de saint Jean, de Madeleine et des autres Marie. Mais comme la grande foule la pressait et l'empêchait de s'approcher du Sauveur, elle pria le Père éternel de lui accorder la faveur de pouvoir se trouver au pied de la Croix en la compagnie de son Fils, de manière à le voir par l'organe physique ; et assurée de la volonté du Très-Haut, elle ordonna aux saints anges de lui en faciliter le moyen. Les anges lui obéirent avec un humble respect, et conduisirent leur Reine par une rue qui abrégéait le chemin. Grâce à cette diligence, ils rencontrèrent notre divin Maître, et alors le Fils et la Mère se regardèrent en face, chacun d'eux ressentant une nouvelle douleur à la vue de ce que l'autre souffrait, mais ils ne se parlèrent point de vive voix, et la dureté des bourreaux ne leur aurait pas donné le temps de le faire. La très prudente Mère adora son très saint Fils qu'elle voyait pliant sous le faix de la Croix et le pria intérieurement, puisqu'elle ne pouvait point le soulager de ce lourd fardeau, et qu'il ne voulait pas non plus permettre que les anges le fissent, suivant le désir que lui inspirait son amour maternel, de se servir du moins de sa puissance divine pour suggérer à ses ministres l'idée de lui donner quelqu'un qui l'aidât à porter l'instrument du supplice. Notre Rédempteur Jésus-Christ exauça cette prière ; et c'est ainsi qu'un homme de Cyrène, appelé Simon, fut destiné à porter la Croix avec le Seigneur. Les pharisiens et les satellites se décidèrent à lui procurer ce soulagement, les uns par une certaine compassion naturelle, les autres par la crainte qu'ils avaient que Jésus-Christ ne mourût avant d'être crucifié ; car il était dans une défaillance extrême.

L'esprit humain ne saurait ni concevoir ni exprimer la douleur que la tendre Vierge Mère éprouva dans le trajet qu'elle fit jusqu'au mont du Calvaire, ayant devant les yeux son propre Fils, qu'elle seule pouvait dignement connaître et aimer. Son affliction était si grande qu'elle n'aurait pu manquer d'en mourir si la puissance divine ne l'eût soutenue.

Comme le dit l'évangéliste saint Luc, cette multitude comptait beaucoup d'autres femmes qui suivaient aussi le Seigneur et qui s'affligeaient et pleuraient de le voir si maltraité. Mais le très doux Jésus se retournant vers elles, leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. Car les jours viendront dans lesquels on dira : Heureuses les femmes stériles ; heuresses les entrailles qui n'ont point conçu, les seins qui n'ont point nourri. Alors les hommes diront aux montagnes : Tombez sur nous, et aux collines : Couvrez-nous. Car, s'ils traitent ainsi le bois vert, comment le bois sec sera-t-il traité ? » Par ces termes mystérieux, le Seigneur approuvait en quelque sorte les larmes que ces femmes versaient à cause de sa très sainte Passion, et témoignait agréer leur compassion, nous apprenant en même temps quel doit être le principe de nos larmes pour qu'elles soient salutaires. Ces pieuses disciples de notre divin Maître l'ignoraient alors, car elles pleuraient ses affronts et ses douleurs, et non pas la cause pour laquelle il les souffrait ; mais elles méritèrent d'en être instruites. Ce fut comme si le Seigneur leur eût dit : Pleurez sur vos péchés et sur ceux de vos enfants en me voyant souffrir, et non pas sur les miens, car je n'en ai aucun, et il n'est pas même possible qu'on en trouve en moi ; c'est pour vos propres péchés que je souffre. Et si la compassion que vous me montrez est bonne et juste, j'aime encore mieux que vous pleuriez vos péchés que les peines que j'endure pour eux ; en pleurant de la sorte, vous recevrez et sur vous et sur vos enfants le prix de mon sang et de la rédemption que ce peuple aveugle ignore. Car le temps viendra qui sera celui du jugement universel, auquel celles qui n'auront point d'enfants se croiront bienheureuses, et auquel les réprouvés souhaiteront que les montagnes tombent sur eux pour ne point voir ma colère. Car si leurs péchés dont je me suis chargé ont produit ces effets en moi qui suis innocent, quels sont ceux qu'ils produiront en eux, qui seront comme un bois sec, sans aucun fruit de grâce et de mérite ?

Ces femmes fortunées furent éclairées, en récompense de leurs larmes et de leur compassion, pour pénétrer cette

doctrine. La prière de la très pure Marie ayant été exaucée, les pontifes, les pharisiens et les satellites résolurent de chercher un homme qui aidât notre Rédempteur Jésus-Christ à porter la Croix jusqu'au Calvaire. Ils rencontrèrent à propos Simon de Cyrène (appelé le Cyrénéen parce qu'il était natif de cette ville de Lybie, et venait souvent à Jérusalem) ; c'était le père de deux disciples du Seigneur qui se nommaient Alexandre et Rufus. Les Juifs contraignirent ce Simon de porter la Croix de Jésus une partie du chemin, sans vouloir eux-mêmes la toucher, parce qu'ils croyaient qu'ils se souilleraient en touchant l'instrument du supplice d'un homme qu'ils punissaient comme un insigne malfaiteur. Ils prétendaient par ces précautions affectées le faire passer pour tel aux yeux du peuple. Simon prit la Croix et suivit le Sauveur qui marchait entre les deux larrons, afin que tous le regardassent comme un malfaiteur de leur espèce. La Mère de douleurs s'avauçait à quelques pas du Sauveur, ainsi qu'elle l'avait demandé au Père éternel ; et elle se conformait entièrement à sa divine volonté dans toutes les peines de la Passion de son adorable Fils, auxquelles elle participait de la manière la plus sensible, de sorte qu'elle n'eut pas la moindre pensée de rétracter le consentement qu'elle avait donné à ses souffrances et à sa mort : si grande était la charité qu'elle avait pour les hommes, si grande la grâce par laquelle notre sainte Reine surmoutait la nature.

---

## CHAPITRE VINGT-SEPTIEME

---

### LE CRUCIFIEMENT

---

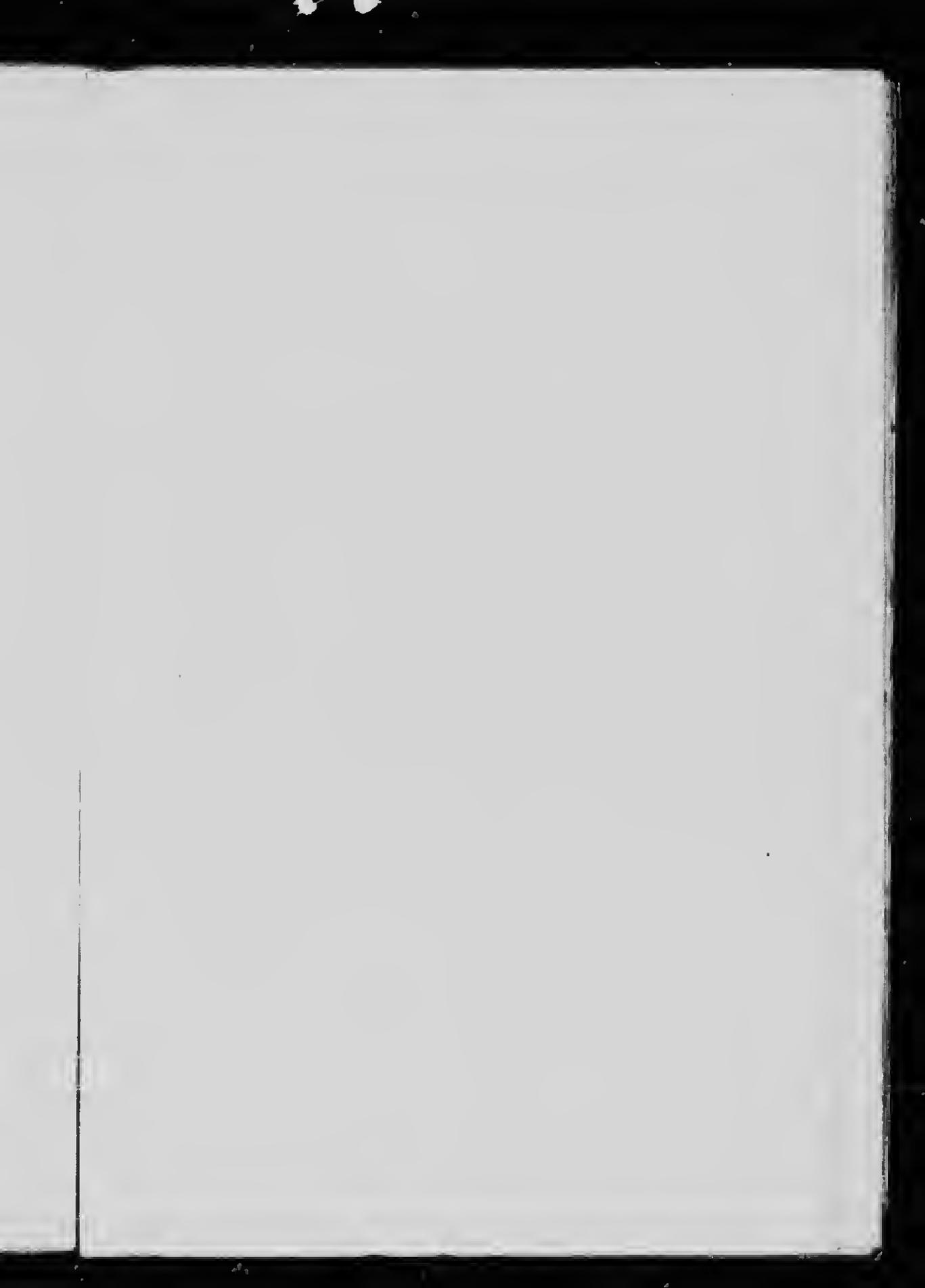
Notre vénérable et nouvel Isaac, fils du Père éternel, arriva au mont du sacrifice, au même lieu où fut essayée la figure sur le fils du patriarche Abraham, et où l'on exécuta sur le très innocent Agneau la rigueur qui fut suspendue à l'égard de l'ancien Isaac qui le représentait. Le mont du Calvaire était un lieu méprisé, comme réservé au supplice des plus insignes criminels, dont les cadavres infects le rendaient encore plus ignominieux. Notre très doux Jésus y arriva épuisé de fatigue, couvert de sang et de plaies, et tout défiguré. La vertu de la Divinité qui défiait sa très sainte humanité par l'union hypostatique, le soutint, non pour le soulager, mais pour le mortifier dans ses souffrances, afin que son amour immense en fût rassasié, de telle sorte toutefois qu'il lui conservât la vie, jusqu'à ce qu'il fût permis à la mort de la lui ôter sur la Croix. Navrée de douleur, la divine Mère parvint aussi au sommet du Calvaire, et put corporellement s'approcher de son Fils; mais en esprit et par ce qu'elle souffrait, elle était comme hors d'elle-même, car elle ne vivait plus que dans son bien-aimé et de ses souffrances. Saint Jean et les trois Marie étaient auprès d'elle, parce qu'elle avait prié le Très-Haut de lui accorder cette seule et sainte compagnie, et leur avait obtenu du Sauveur cette grande faveur de se trouver si près de lui au pied de la Croix.

Sachant que les mystères de la Rédemption allaient être accomplis, la très prudente Mère, quand elle vit les bourreaux se disposer à dépouiller le Seigneur pour le crucifier, se tourna en esprit vers le Père éternel et lui adressa cette prière : « Mon Seigneur et mon Dieu, vous êtes Père de votre Fils unique, qui, par la génération éternelle, est né Dieu véritable de Dieu véritable, qui n'est autre que vous ; et par la génération temporelle il est né de mon sein, où je lui ai donné le corps humain dans lequel il souffre. Je l'ai nourri de mon propre lait ; en qualité de Mère, je l'aime comme le meilleur Fils qui ait jamais pu naître d'une autre créature, et j'ai un droit naturel sur son humanité très sainte en la personne qu'il a ; et votre divine Providence ne dénie jamais ce droit à qui il appartient. Or je vous offre maintenant ce droit de mère, et le mets de nouveau entre vos mains, afin que votre Fils et le mien soit sacrifié pour la Rédemption du genre humain. Acceptez, Seigneur, mon offrande, puisque je ne vous offrirais pas autant si j'étais moi-même crucifiée ; non seulement parce que mon Fils est vrai Dieu et de votre propre substance, mais aussi par rapport à ma douleur. Car si je mourais, et que les sorts fussent changés afin que sa très sainte vie fût conservée, ce serait pour moi une grande consolation et l'accomplissement de mes désirs. » Le Père éternel accueillit cette prière de notre auguste Reine avec une complaisance ineffable. Il ne fut permis au patriarche Abraham que l'essai du sacrifice figuratif de son fils, parce que le Père éternel en réservait l'exécution et la réalité pour son Fils unique. Cette mystique cérémonie ne fut pas non plus communiquée à Sara, mère d'Isaac, non seulement à cause de la prompte obéissance d'Abraham, mais aussi parce que ce secret ne devait pas même être confié à l'amour maternel de Sara qui peut-être, quoiqu'elle fût sainte et juste, aurait entrepris de s'opposer à l'ordre du Seigneur. Mais il n'en arriva pas de même à l'égard de l'incomparable Marie ; car le Père éternel put avec sûreté lui confier sa volonté éternelle, afin qu'elle coopérât dans une juste proportion au sacrifice du Fils unique, en s'associant à la volonté même du Père.

La Mère invincible, ayant achevé cette prière, connut que

les impitoyables ministres de la Passion voulaient, comme le rapportent saint Matthieu et saint Marc, faire boire au Seigneur du vin mêlé avec du fiel et de la myrrhe, pour augmenter ses peines. Les Juifs prirent prétexte de la coutume qu'ils avaient de donner aux condamnés à mort une certaine quantité de vin généreux et aromatique, pour leur fortifier les esprits vitaux, afin qu'ils subissent leur supplice avec plus de courage; cette coutume s'était introduite à propos de ce que Salomon dit dans les Proverbes : Donnez du cidre à ceux qui sont affligés, et du vin à ceux qui sont dans l'amertume du cœur. Cette boisson pouvait animer et soulager un peu les autres condamnés; mais les Juifs, par une cruauté étrange, y mêlèrent tant de fiel, qu'elle ne pouvait causer à notre adorable Sauveur qu'une extrême amertume. La divine Mère connut cette perfidie, et, touchée d'une compassion maternelle, elle pria avec beaucoup de larmes le Seigneur de ne la point prendre. Il descendit de telle sorte aux prières de sa Mère, qu'ayant goûté l'amertume de ce vin pour ne pas refuser entièrement cette nouvelle mortification, il n'en voulut pas boire.

On était déjà à la sixième heure du jour, qui répond à celle de midi, quand les bourreaux, étant sur le point de crucifier le Sauveur, le dépouillèrent de sa tunique sans couture. Et comme cette tunique était étroite et longue, ils la lui ôtèrent par le haut sans lui ôter la couronne d'épines; mais ils y mirent tant de violence, qu'ils arrachèrent la couronne avec la même tunique d'une manière impitoyable; car ils lui rouvrirent les blessures de sa tête sacrée, dans quelques-unes desquelles restèrent les pointes des épines, qui, nonobstant leur dureté, ne laissèrent pas de se rompre par la force avec laquelle les bourreaux lui enlevèrent la tunique, et avec elle la couronne. Ils la lui replacèrent aussitôt sur la tête, avec une cruauté inouïe, ajoutant plaies sur plaies. Ils renouvelèrent aussi celles de son très saint corps: car la tunique s'y était comme collée, de sorte qu'en la lui arrachant ils ajoutèrent, comme le dit le saint roi David, des douleurs nouvelles à celles de ses plaies. On dépouilla quatre fois notre adorable Sauveur dans le cours de sa Passion. La première, pour le flageller lorsqu'on le lia à la





LE CRUCIFIEMENT DE JÉSUS

(NICOLÒ GERENI)

colonne : la seconde, pour lui mettre le manteau de pourpre par dérision ; la troisième, quand on le lui ôta pour le revêtir de sa tunique ; la quatrième fois sur le Calvaire, pour le laisser en cet état, et alors ses souffrances furent plus vives parce que ses plaies étaient plus profondes, que sa très sainte humanité était réduite à une faiblesse extrême et que le mont du Calvaire était plus exposé aux intempéries de l'air.

La sainte Croix était étendue par terre, et les bourreaux faisaient les préparatifs nécessaires pour crucifier notre divin Maître, ainsi que les deux voleurs qui devaient mourir en même temps. Notre-Seigneur est attaché à la Croix !

Il n'est pas possible d'exprimer ni même de concevoir les douleurs atroces que notre adorable Sauveur souffrit dans ce supplice. Il ne les fera comprendre mieux qu'au jour du jugement, pour justifier sa cause contre les réprouvés, et afin que les saints le louent et le glorifient dignement. Mais à présent que la foi à cette vérité nous permet et nous oblige d'y appliquer tout notre jugement (ou il faudrait que nous n'en eussions aucun) je supplie, je conjure les enfants de la sainte Eglise de considérer attentivement un mystère si vénérable, et d'en peser toutes les circonstances ; car si nous les méditons sérieusement, nous y trouverons des motifs efficaces pour abhorrer le péché et pour ne plus le commettre, puisqu'il a causé tant de souffrances à l'Auteur de la vie. Réfléchissons aussi aux grandes douleurs qui affligeaient l'esprit et le corps de sa très pure Mère ; car par cette porte, nous découvrons le Soleil qui nous éclaire le cœur. O Reine et Maîtresse des vertus ! O Mère vénérable du Roi des siècles, immortel et incarné pour mourir ! Il est vrai, mon auguste Souveraine, que la dureté de nos cœurs ingrats nous rend incapables et indignes de ressentir vos douleurs et celles de votre très saint Fils, notre Rédempteur ; mais procurez-nous par votre clémence ce bien que nous ne méritons pas. Bannissez de nos cœurs une insensibilité si criminelle. Si nous sommes la cause de toutes ces peines, est-il juste qu'elles s'arrêtent à vous et à votre bien-aimé ? Il faut que le calice des innocents passe jusqu'aux coupables qui l'ont mérité. Mais, hélas ! où est le jugement, où est la sagesse ? où

est la lumière de nos yeux ? qui nous a privés de la raison ? qui nous a ravi le cœur sensible et humain ? Quand je n'aurais pas reçu, Seigneur, l'être que j'ai à votre image et à votre ressemblance ; quand vous ne m'auriez pas donné la vie et le mouvement ; quand tous les éléments et toutes les créatures, que vous avez créés pour mon service, ne me donneraient pas une connaissance si certaine de votre amour immense ; l'excès infini que ce même amour a fait paraître en vous clouant à la Croix, au milieu de douleurs et de tourments si affreux, devrait me convaincre et me captiver dans des liens indissolubles de compassion, de reconnaissance, d'amour et de confiance en votre bonté ineffable. Mais si la voix de tant de prodiges ne m'éveille, si votre amour ne m'enflamme, si votre Passion et vos peines ne me touchent, si tant de bienfaits ne me subjuguent, quelle fin dois-je attendre de ma folie ?

L'œuvre de la Rédemption du genre humain ayant été entièrement achevée, il fallait que, comme le Verbe était sorti de son Père pour s'incarner et vivre d'une vie mortelle dans le monde, il s'en allât par la perte de cette vie à son Père avec l'immortalité. C'est pour cela que Jésus-Christ notre Sauveur dit la dernière parole : *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains*. Le Seigneur prononça ces mots d'une voix forte, de sorte que tous les assistants les entendirent ; et quand il voulut les prononcer, il leva les yeux au ciel, comme s'adressant à son Père éternel, et après le dernier mot, il baissa de nouveau la tête et rendit l'esprit ! L'invincible Reine, la Maitresse des vertus pénétra toute la profondeur de ces mystères, comme Mère du Sauveur et coadjutrice de sa Passion, au delà de ce que toutes les créatures ensemble en peuvent concevoir. Et afin qu'elle participât en tout à cette même Passion, il fallait que, comme elle avait ressenti les douleurs qui répondaient à celles de son très saint Fils, elle souffrit aussi, sans mourir, les peines qu'eut le Seigneur à l'instant de sa mort. Que si elle ne mourut point, c'est que Dieu lui conserva la vie par un miracle qui fut plus grand que les autres par lesquels il la lui avait conservée dans tout le cours de la Passion. Car cette dernière douleur fut beaucoup plus intense et plus vive que

les autres; et nous pouvons dire que tout ce que les hommes ont enduré depuis le commencement du monde ne saurait égaler ce que la bienheureuse Marie souffrit dans la Passion. Elle resta au pied de la Croix jusqu'au soir, c'est-à-dire jusqu'au moment où l'on ensevelit le corps sacré du Sauveur; et, en récompense de cette dernière douleur, le peu d'être terrestre qui animait son corps virginal fut encore spiritualisé d'une manière spéciale.

Le Seigneur attaché à la Croix, disposa des trésors spirituels et des dons qu'il avait acquis pour les hommes, pendant le cours de sa vie, faisant connaître ceux à qui ils devaient appartenir et qui devaient être ses légitimes héritiers et ceux qu'il déshéritait, ainsi que les causes de la différence de leur sort. Il s'entretint de tout cela avec son Père éternel, comme souverain Seigneur et très juste juge de toutes les créatures; car les secrets de la prédestination des saints et de la réprobation des impénitents étaient renfermés dans ce Testament, qui fut fermé et cacheté pour les hommes. Seul, la bienheureuse Marie eut le privilège de l'entendre, parce que non seulement elle pénétrait toutes les opérations de l'Âme très sainte de Jésus-Christ, mais elle était encore son héritière universelle, constituée la Maîtresse de tout ce qui est créé. Coadjutrice de la Rédemption, elle devait être aussi l'exécutrice testamentaire qui présiderait à l'accomplissement des volontés de ce Fils, qui mit toutes choses entre les mains de sa Mère, de même que le Père éternel les avait mises entre les siennes, et en cette qualité, elle devait être chargée de distribuer les trésors acquis par son Fils et lui appartenant, tant à raison de son titre que de ses mérites infinis. Cette connaissance m'a été donnée comme faisant partie de cette histoire, afin de faire mieux ressortir la dignité de notre auguste Reine, et que les pécheurs recourent à elle comme à la dépositaire des richesses dont son Fils notre Rédempteur veut rendre compte à son Père éternel: car tous nos secours doivent être tirés du dépôt de la très pure Marie et c'est elle qui doit les distribuer de ses mains charitables et libérales. (1)

---

(1) Voir la « Cité Mystique ».

## CHAPITRE VINGT-HUITIÈME

---

### LA BASILIQUE DU TRÈS SAINT SÉPULCRE

---

La Basilique du Très-Saint Sépulcre renfermant le plus auguste Sanctuaire du monde, demande que nous en fassions une description spéciale. Nous pensons être agréable au pieux Lecteur, en donnant une description succincte de la procession que les Pères de Terre-Sainte font, *tous les jours*, aux douze principaux Sanctuaires, renfermés dans sa vaste enceinte. Nous la faisons précéder d'une courte Notice historique sur la Basilique elle-même. (1)

*Notice Historique.* — Depuis la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Golgotha ou Calvaire et le Très-Saint Sépulcre furent toujours en grande vénération parmi les chrétiens, et ils étaient constamment visités par eux. L'an 70 de J.-C. le terrible siège de la ville, par Titus, et la ruine du Temple, vinrent pour quelque temps interrompre ces visites.

L'histoire nous montre les païens et les Juifs de ce temps mettant tout en œuvre non seulement pour ruiner ces Lieux bénis, mais encore pour en effacer toute trace et tout souvenir. L'empereur Adrien, devenu maître de Jérusalem en 136, se fit

---

(1) Nous ne faisons que résumer l'Ouvrage déjà si souvent cité : « Guide Indicateur... de Terre-Sainte. »

remarquer par sa ligne contre les Sanctuaires de la Ville-Sainte. Il eut recours, pour la satisfaire, à des inventions vraiment diaboliques, car il voua ces Lieux Sacrés au culte impur de Jupiter et de Vénus. Pendant ce temps, les chrétiens, il est vrai, ne pouvaient aller prier sur le Golgotha; mais ils le vénéraient de loin, de sorte qu'ils ne perdirent jamais de vue l'endroit qu'Adrien avait profané d'une manière si indigne. Constantin, 191 ans plus tard, ayant fait monter avec lui, le Christianisme sur le trône des Césars, ordonna de renverser ces idoles abominables et de rechercher, sous l'amas considérable de décombres qui le recouvraient, le Saint Tombeau du Sauveur. Aussitôt que le monument, parfaitement conservé, eut été mis entièrement à découvert, sous la direction de saint Macaire, alors évêque de Jérusalem, l'impératrice sainte Hélène, mère de Constantin, fit séparer le Calvaire du rocher qui renfermaient la Grotte Sépulcrale, de manière à en former un édifice isolé de toutes parts. La pieuse impératrice orna magnifiquement le Sépulcre, fit paver de belles pierres la place qui l'entourait et l'embellit de trois superbes galeries superposées. Ces galeries régnaient tout autour de cette place, excepté du côté de l'Orient: car c'est là, près du saint Tombeau, que s'éleva une Basilique à cinq nefs, destinée à relier ensemble le Calvaire, le saint Sépulcre et tous les autres Lieux Saints environnants, les renfermant ainsi dans un seul vaisseau, remarquable surtout par son immensité. Les travaux furent achevés en dix ans, et la Basilique apparut, grande, magnifique, digne en tous points des sentiments qui l'avaient inspirée. Eusèbe, l'historiographe de Constantin, nous en a laissé une description détaillée. Afin de nous faire comprendre par un seul trait quelle était la magnificence et la richesse de cet édifice, il dit que les murs, revêtus des marbres les plus beaux, soutenaient un plafond formé de caissons dorés dont l'effet merveilleux, produisait le même éclat qu'une mer d'or pur, tout étincelante de lumière. Malheureusement, ce splendide et majestueux édifice resta à peine 278 ans debout. En 614, Chosroës II, roi des Perses, enleva tout ce qu'il y avait de plus précieux dans la Basilique, entre autres la Vraie Croix et les Instruments de

la Passion qui s'y trouvaient ; puis il la livra aux flammes.

Cette Basilique, reconstruite plus tard, en partie, et ruinée encore comme lo montre l'histoire, jusqu'à l'époque des Croisades, fut alors sensiblement modifiée par les Croisés. Au départ des Croisés, les Franciscains restèrent seuls, de tout le Clergé d'occident, pour garder et desservir les Lieux Saints (1). Depuis cette époque, la Basilique n'a subi aucun changement bien notable, jusqu'à nos jours.

*Service de la Basilique.* — Les Franciscains et les hétérodoxes Arméniens, coptes et Grecs ont le droit d'orner leurs sanctuaires respectifs et d'y faire brûler des lampes. Ces quatre Rites seulement, outre leurs chapelles propres, ont aussi leur habitation dans l'intérieur de la Basilique. Comme les portes en sont ordinairement fermées et que les Turcs sont en possession des clefs, les Religieux qui y demeurent n'en peuvent pas sortir à volonté et n'ont de communication avec l'extérieur qu'au moyen d'un guichet pratiqué dans la porte d'entrée et par où l'on introduit chaque jour leur nourriture.

*Procession quotidienne.* — Cette Procession qui se fait, chaque jour, après l'Office des Complies, part de la chapelle des Latins, où elle fait sa première station, à l'autel de la Colonne de la Flagellation.

I. *Colonne de la Flagellation.* — Cette Colonne (fragment de la grande Colonne) est en porphyre et mesure très approximativement 2 pieds et 6 pouces de haut. Une fois par an, le mercredi matin de la Semaine Sainte, on ouvre les grilles et on permet au peuple, catholiques et schismatiques de la vénérer de près et de la baiser pieusement.

Les Pères de Terre-Sainte, avec les pèlerins et les catholiques indigènes qui les accompagnent, récitent à haute voix, ou chantent, à chaque Station, une hymne et une Antienne, avec le verset et l'oraison ; et récitent un *Pater* et un *Ave*, pour gagner l'Indulgence Plénière ou Partielle, attachée à chaque Station. A la sainte Colonne, il y a Indulgence Plénière.

---

(1) Tout le monde connaît aujourd'hui la lutte six fois séculaire soutenue par les Enfants de saint François, pour la Garde des Saints Lieux !

La procession, laissant la Chapelle des Latins, suit la nef septentrionale de la Basilique, vulgairement appelée les *sept arceaux de la Vierge*, pour arriver à 25 ou 30 pas à la Prison du Christ.

II. *Prison du Christ*. — C'est ici, d'après la tradition, l'emplacement même d'une grotte qui servit de prison à Notre-Seigneur et aux Larrons, pendant qu'on faisait, au Golgotha les apprêts de leur supplice. Cette chapelle, simple et de petite dimension est aux Grecs non-unis (Indulgence partielle).

Sortant de l'Antieambre de la Prison, on tourne à gauche, passant sous la sombre voûte circulaire qui forme le chœur de la Basilique pour s'arrêter, à 15 ou 20 pas, devant la Chapelle arménienne de la Division des Vêtements.

III. *Chapelle arménienne de la Division des Vêtements*. — Cette chapelle, qui est une des chapelles rayonnantes, se trouve au fond de l'abside : elle est érigée sur le Lieu où les bourreaux se partagèrent les Vêtements du Sauveur. (Indulgence partielle).

Plus loin, à 8 pas seulement, on descend, à gauche, par un vaste escalier de *vingt-neuf* marches, dans l'église de sainte Hélène que l'on traverse, sans s'arrêter, pour descendre encore, du côté de l'épître, un escalier de *treize* fortes marches, taillées dans le roc ; et l'on se trouve dans la Chapelle franciscaine de l'Invention de la Sainte Croix.

IV. *Chapelle Franciscaine de l'Invention de la Sainte Croix*. — Cette Chapelle est très irrégulière : elle compte environ 25 pieds dans sa plus grande longueur. Au premier coup d'œil, il est facile de voir que ce n'était autrefois qu'une citerne taillée dans le roc du Calvaire, à peu près de 80 pieds à l'est du lieu du Crucifiement. C'est là que sainte Hélène fit faire des fouilles, et lorsqu'on fut arrivé au fond de la Citerne, on mit à découvert, les petits instruments du Crucifiement, ainsi que les trois croix : un grand miracle fit distinguer celle de Notre-Seigneur. (Indulgence Plénière). Les Pères Franciscains y célèbrent tous les jours la sainte Messe. On remonte l'escalier des 13 marches et l'on se retrouve dans l'Eglise arménienne de sainte Hélène.

V. *L'Église arménienne de sainte Hélène.* — Cette petite église est en partie taillée dans le roc : elle est décorée de lambris et d'œufs d'autruche, suspendus à la voûte : elle est surmontée d'une coupole soutenue par quatre colonnes. (Indulgence Plénière.). De cette église on remonte le grand escalier de 29 marches, et l'on voit immédiatement à gauche la Chapelle grecque de la Colonne des Impropères.

VI. *Chapelle grecque de la Colonne des Impropères.* — On croit que ce fragment de Colonne servit de siège à Notre-Seigneur, pendant que les hourreaux inhumains le couronnaient d'épines. Cette Colonne est renfermée dans une sorte de cage de fer percée à jour, à travers laquelle on peut la voir et la toucher. C'est un morceau de granit gris, d'assez large diamètre, mais qui a moins de deux pieds de haut. Elle a été apportée du Prétoire, en ce Lieu. (Indulgence Partielle.). D'ici à la distance d'environ 20 pas, ou arrive au pied du premier escalier de 18 marches qui mène au Calvaire.

*Calvaire.* — Le Golgotha que l'on a taillé à dessein, servit de noyau à un édifice distinct qui fut englobé dans la Basilique au temps des Croisades. Ce petit édifice occupe la partie sud-est de la Basilique. Il s'élève à 15 pieds au-dessus du sol et se compose du rez-de-chaussée et d'un étage. La partie supérieure est le Calvaire proprement dit. L'église du Calvaire est établie, pour un quart environ, sur la surface du vrai Rocher, et pour les trois autres quarts, sur une plate-forme artificielle. Dans son ensemble, le Calvaire paraît presque carré et son grand arc qui va de l'est à l'ouest ne dépasse pas 50 pieds. Deux chapelles, séparées par deux larges piliers en partagent le sommet. La Procession s'arrête d'abord, du côté sud à la Chapelle franciscaine du Crucifiement.

VIII. *Chapelle franciscaine du Crucifiement.* — C'est l'endroit où Notre-Seigneur fut cloué à la Croix (Indulgence Plénière). De là, on passe du côté nord, et l'on s'arrête devant l'Autel grec de la Plantation de la Croix.

VIII. *Autel grec de la Plantation de la Croix.* — L'ouverture qu'on y voit aujourd'hui, n'est pas celle qui s'y trouvait primitivement. En 1810, les Grecs schismatiques, par une

profanation sacrilège détachèrent à coups de ciseau le quartier du Rocher véritable où avait été plantée la Croix du Sauveur ; ils formèrent, avec des pierres provenant d'ailleurs, une nouvelle cavité à l'endroit de la première, ce qui en général trompe péniblement les Pèlerins (Indulgence Plénière). Les Franciscains possèdent encore un petit autel, adossé au demi-pilastre du fond, entre les deux chapelles du Calvaire, et qui marque le Lieu de la Descente de la Croix. C'est sur cet autel du *Stabat*, ou de Notre-Dame des Sept Douleurs, que les prêtres pèlerins aiment à célébrer les saints Mystères : On descend du Calvaire par les 2 escaliers, le premier de 18 marches, et un autre de 19 marches, derrière la porte d'entrée de la Basilique, et l'on s'arrête au pied du Golgotha, devant la Pierre de l'Onction.

IX. *Pierre de l'Onction.* — C'est là que fut déposé le corps sacré de Jésus, pour y être embaumé, selon l'usage des Juifs. Actuellement, la Pierre de l'Onction, qui appartient en commun aux Latins, aux Grecs, aux Arméniens et aux Coptes, est une table rectangulaire, en pierre rouge du pays (et qui couvre le rocher primitif) ornée, à chaque angle, d'un simple pommeau doré. Elle est élevée d'un pied au-dessus du sol et mesure au moins de 9 pieds de long, sur 4 pieds 3 pouces de large (Indulgence Plénière). De la Pierre de l'Onction, en allant à gauche, côté ouest, on arrive après 20 à 25 pas à la grande Rotonde (1) au centre de laquelle s'élève le Vénérable Edicule du Très Saint Sépulture.

X. *Vénérable Edicule du Très Saint Sépulture.* — Ce saint Edicule complètement isolé du reste de la Basilique, et élevé de 40 centimètres (2), au-dessus du sol, mesure 8 mètres 25 cent. de long, sur 5 mètres 55 cent de large, et 5 mètres 50 cent. de haut. Il forme du côté occidental de la Basilique, une chapelle allongée, tournée de l'est à l'ouest, dont le chevet est placé de ce dernier côté. De plus, elle est carrée à l'est et pentagonale à l'ouest. Une porte cintrée, ayant son cintre orné

(1) La Rotonde mesure 63 pieds de diamètre : elle est entourée de 18 piliers massifs qui soutiennent 2 galeries superposées, chacune de 18 arcades, le tout surmonté d'un vaste coupole.

(2) Nous avons déjà donné plusieurs fois la mesure exacte du *Mètre*...

de simples festons, s'ouvre dans la façade du saint Monument. La hauteur de cette porte est de 1 mètre 78 cent. et sa largeur de 0, 66 cent. L'intérieur du Monument est divisé en 2 parties : pour le visiter on entre par la porte de la façade dans la Chapelle de l'Ange.

*Chapelle de l'Ange.* — Cette chapelle est ainsi nommée parce que, suivant le saint Evangile, ce fut là que l'Ange annonça aux saintes Femmes, la Résurrection du Sauveur. La chapelle est une sorte de vestibule long de 3 mètres 45 cent. et large de 2 mètres 90 cent. 15 lampes suspendues à la voûte y brûlent jour et nuit. Le centre de la Chapelle est occupé par la Pierre de l'Ange.

*Pierre de l'Ange.* — Ce n'est qu'un fragment de celle qui fermait le Très Saint Tombeau. Cette pierre, placée sur un piedestal et enchassée dans un cadre de marbre blanc, forme un dé mesurant 0, 29 cent. sur toutes ses faces. De la chapelle de l'Ange, une petite porte cintrée, haute de 1 mètre 33 cent. et large de 0, 66 cent. pratiquée dans le mur-est, conduit dans la Chapelle du T. S. Tombeau de N. S. J.-C.

*Chapelle du T. S. Tombeau de N. S. J.-C.* — Cette chapelle est longue de 2 mètres 7 cent. sur 1 mètre 93 cent. de large. Les parois intérieures sont revêtues de plaques de marbre blanc qui cachent le Rocher véritable. Le T. S. Tombeau qui s'élève de 0, 65 c. au-dessus du pavement, est large de 0, 93 cent. et long de 1 mètre 89 cent. Il est inhérent aux parois nord, ouest et est. Le devant et le dessus sont revêtus de marbre de manière à cacher le saint Rocher, entièrement. Au-dessus de la Tombe Sacrée se trouve placée dans le mur des trois côtés n. e. et o. et à 0, 40 cent. de haut, une corniche ou larmier en pierre rougeâtre du pays, large de 0, 30 cent. qui sert aux Latins pour poser l'autel portatif sur lequel ils célèbrent tous les jours la sainte Messc (1) (Indulgence Plénière).

(1) Le service du T. S. Tombeau est commun aux trois Rites, Latins, Grecs non-unis et Arméniens dissidents. Quarante-trois lampes brûlent jour et nuit au-dessus de la Tombe Sacrée.

Du Monument du T. S. Sépulcre, en se dirigeant à droite, côté nord, et en passant entre les piliers de la Rotonde, on entre dans la Chapelle franciscaine de sainte Marie-Madeleine.

XI. *Chapelle Franciscaine de sainte Marie-Madeleine.* — Cette chapelle a été placée sous le vocable de sainte Marie-Madeleine pour perpétuer le souvenir du miracle de l'apparition de Notre-Seigneur à cette sainte Femme. Cette chapelle est ouverte de tous les côtés et n'a rien de remarquable. C'est pour ainsi dire comme l'antichambre de celle de l'apparition de Notre-Seigneur à sa très sainte Mère. Devant l'autel dédié à la Sainte, se trouve le lieu, où d'après la tradition, se tenait le divin Maître (Indulgence Partielle.). Au bout de la chapelle, du côté nord, on monte par 4 degrés dans l'église des Pères Franciscains, sous le vocable de l'Apparition de Notre-Seigneur à sa très sainte Mère.

XII. *Apparition de Notre-Seigneur à sa Très Sainte Mère.* — C'est ici, d'après la Tradition constante et si pleinement en harmonie avec les sentiments de la piété chrétienne, que notre divin Maître, avant de se manifester aux saintes Femmes, apparut tout d'abord à sa très sainte Mère ! Cette chapelle est appelée vulgairement Chapelle Latine, parce que c'est là que les Pères de Terre-Sainte célèbrent nuit et jour l'office divin. Cette Chapelle contient trois autels. Celui du centre est dédié à la sainte Vierge. C'est dans cet autel, le seul de tous les Sanctuaires de la Basilique, que l'on conserve le Très Saint Sacrement (Indulgence Plénière).

Celui qui se trouve du côté de l'Évangile est appelé *Autel des Reliques*. — Cet autel se nomme ainsi à cause du morceau de la vraie Croix qu'on y vénéra jusqu'à 1537. A cette époque, cette Relique si précieuse fut dérobée par les Arméniens schismatiques et envoyée par eux en Arménie. Les Religieux Franciscains étaient alors en prison par ordre de Soliman qui voulait ainsi se venger sur eux de la destruction de sa flotte par Doria, duc de Gènes.

L'autre de gauche, côté de l'épître, le premier en entrant, c'est l'*Autel de la Colonne de la Flagellation*. — C'est d'ici qu'est partie la Procession pour faire ses *douze* Stations dans la vaste

Basilique, et c'est ici que chaque soir, elle se termine par des chants de triomphe et des cantiques en l'honneur de la sainte Trinité, du Christ ressuscité et à la louange de sa très sainte Mère!

r des  
ainte  
ainte

## CHAPITRE VINGT-NEUVIEME

---

### LA RÉSURRECTION : L'ASCENSION

---

L'âme très sainte de notre Rédempteur Jésus-Christ qui demeura dans les limbes depuis le vendredi à trois heures et demie, jusqu'au dimanche suivant, à trois heures du matin, retourna victorieuse au Sépulcre, et Notre-Seigneur ressuscité et glorieux apparut à sa divine Mère ! Dans cette circonstance, notre grande Reine s'éleva à la contemplation des mystères les plus sublimes. Parvenue à ces hauteurs, elle entendit une voix qui lui disait : *Ma bien-aimée, montez encore, montez plus haut.* En vertu de cette voix, elle fut toute transformée et vit la Divinité d'une vue claire et intuitive, dans laquelle elle trouva le repos et pour quelques moments au moins la récompense de toutes ses peines. Il faut forcément garder ici le silence, puisque les paroles nous manquent pour exprimer ce qui se passa en la très pure Marie dans cette vision béatifique, qui fut la plus haute et la plus divine de celles dont elle avait été privilégiée jusqu'alors. Célébrons ce jour avec des cantiques de louanges, avec des transports d'admiration, avec des congratulations, avec amour et avec d'humbles actions de grâces de ce qu'elle fut si exaltée, de ce qu'elle nous mérite à nous et de ce dont elle jouit elle-même.

Après que notre Sauveur Jésus ressuscité et glorieux eut visité et rempli de gloire sa très sainte Mère, il résolut, en père plein de tendresse et en pasteur très vigilant, de rassembler

les brebis de son troupeau, que le scandale de sa Passion avait troublées et dispersées. Les saints Pères et tous ceux qu'il avait tirés des Limbes et du Purgatoire l'accompagnaient toujours, quoiqu'ils ne se manifestassent point dans ses apparitions; car il n'y eut que notre auguste Reine qui les vit, qui les connût, et qui leur parlât pendant les quarante jours qui se passèrent jusqu'à l'Ascension de son très saint Fils. Lorsqu'il n'apparaissait point à d'autres personnes, il restait toujours auprès de sa bienheureuse Mère dans le Cénacle, où elle demeura, sans en sortir durant ces quarante jours. Elle y jouissait de la vue du Rédempteur du monde et de l'assemblée des prophètes et des saints qui faisaient compagnie au Roi et à la Reine de l'univers. Quand le Seigneur voulut se manifester aux Apôtres, il commença par les Femmes, comme étant non les plus faibles, mais les plus fortes en la foi et en l'espérance de sa Résurrection; car ce fut par là qu'elles méritèrent d'obtenir, les premières, la faveur de le voir ressuscité!

Le moment heureux arriva bientôt où le Fils unique du Père éternel, qui était descendu du ciel pour se revêtir de la chair humaine, devait y remonter par sa propre vertu pour s'asseoir à la droite de Celui dont il était l'éternel, héritier, engendré de sa substance en égalité et en unité de nature et de gloire infinie. Il monta si haut, parce qu'il était descendu auparavant dans les lieux inférieurs de la terre, suivant l'expression de l'Apôtre; et ce fut après avoir accompli toutes les choses qui devaient être dites et écrites de son avènement au monde, de sa mort et de la rédemption du genre humain; après avoir pénétré, comme Seigneur de tout ce qui est créé, jusqu'au centre de la terre, et avoir déclaré que, s'il ne montait pas au Ciel, le Saint-Esprit ne viendrait point, qu'il couronna tous ces mystères par celui de son Ascension glorieuse. Or, afin de célébrer ce jour si solennel et si mystérieux, Notre-Seigneur Jésus-Christ choisit pour témoins de son Ascension les six-vingts personnes qu'il avait réunies dans le Cénacle. Cette très heureuse assemblée se composait de la très pure Marie, des onze Apôtres, des soixante-douze disciples, de Marie-Madeleine, de Marthe et de leur frère Lazare, des autres Marie, et

de quelques autres hommes et femmes fidèles. Mais le nouveau mystère que la droite du Très-Haut opéra en ce moment, fut d'emmener sa très sainte Mère pour lui donner dans le Ciel la possession de la gloire et de la place qu'il lui avait destinée comme à sa Mère véritable et qu'elle s'était acquise par ses mérites. La bienheureuse Vierge était déjà préparée à cette faveur avant de la recevoir; car son très saint Fils la lui avait promise pendant les quarante jours qu'il demeura avec elle après sa Résurrection. Mais afin que ce mystère ne fût alors découvert à aucun mortel, que les Apôtres et les autres fidèles ne fussent point privés de la présence de leur auguste Maîtresse, et qu'elle persévérât à prier avec eux jusqu'à la venue du Saint-Esprit (comme il est marqué dans les actes des Apôtres), la puissance divine fit qu'elle se trouvât, d'une manière miraculeuse, en deux endroits: car elle resta au milieu des enfants de l'Église, elle se rendit avec eux au Cénacle, et en même temps elle monta au ciel avec le Rédempteur du monde, et et sur son propre trône, où elle s'assit trois jours avec le plus parfait usage de ses puissances et de ses sens, tandis qu'on la voyait aussi dans le Cénacle tout absorbée dans la contemplation.

La bienheureuse Vierge fut élevée avec son très saint Fils et placée à sa droite, et alors s'accomplit ce que dit le prophète David, que la Reine était à sa droite, revêtue des splendeurs de la gloire, comme d'un manteau d'or pur, et parée de tous les dons et de toutes les grâces à la vue des anges et des saints qui escortaient Notre-Seigneur. Ensuite tous les bienheureux eurent connaissance du décret de la très sainte Trinité par lequel il était déclaré que la place de la bienheureuse Mère serait la droite de son Fils pendant toute l'éternité, pour lui avoir donné l'être humain de son propre sang, et pour l'avoir nourri, servi et imité avec toute la pléitude et toute la perfection possibles à une simple créature; et qu'aucune autre créature humaine ne prendrait possession de ce lieu et de cet état inamissible, avec les attributions déjà exclusivement propres à notre auguste Reine avant qu'elle y fût élevée; il était aussi déclaré que cette place lui était destinée avec justice, afin qu'elle

en prit la possession éternelle après sa mort, comme étant infiniment supérieure à tous les autres Saints, et par ses mérites et par sa dignité.

En vertu de ce Décret, la très pure Marie fut mise sur le trône de la très sainte Trinité, à la droite de son adorable Fils, sachant dès lors comme les autres Saints, que non seulement la possession de cette place lui était destinée après sa mort, pour toutes les éternités, mais encore que le Seigneur la laissait libre d'y demeurer et de ne plus retourner sur la terre, car la volonté conditionnelle des Personnes divines était, en ce qui dépendait du Seigneur, qu'elle ne quittât plus son siège de gloire. Mais afin qu'elle se déterminât, le Très-Haut lui décrivit de nouveau l'état dans lequel la sainte Eglise militante se trouvait sur la terre, ainsi que l'isolement et les besoins des fidèles, au milieu desquels elle pouvait à son gré descendre ou ne pas descendre pour les protéger. Par là, il donnait occasion à la M<sup>re</sup> de Miséricorde d'augmenter ses mérites, et de manifester sa tendresse maternelle qu'elle avait pour le genre humain, en faisant un acte de charité sublime, semblable à celui de son très saint Fils, lorsqu'il accepta l'état possible, et suspendit, pour nous racheter, la gloire qu'il pouvait et devait recevoir en son corps. Sa bienheureuse Mère l'imita aussi en ce point, afin de se rendre en tout semblable au Verbe incarné; et, connaissant clairement tout ce qui lui était proposé, elle se prosterna devant les trois Personnes, en disant: « Dieu éternel et tout-puissant, mon Seigneur, si j'accepte maintenant la récompense que vous m'offrez, par un effet de votre bonté infinie, ce sera pour mon repos. Mais si je m'en retourne sur la terre, et que je travaille encore parmi les enfants d'Adam pendant la vie passagère, pour assister les fidèles de votre sainte Eglise, cela tournera à la gloire et au bon plaisir de votre Divine Majesté, et au profit de mes enfants exilés et voyageurs. Or, je choisis le travail, et je me prive quant à présent de ce repos et de la joie dont me comble votre divine présence. J'apprécie ce que je possède et ce que je reçois; mais j'en fais le sacrifice à l'amour que vous avez pour les hommes. Agréez, Seigneur de tout mon être, agréez mon sacrifice et faites que

« votre vertu divine me dirige dans l'entreprise que vous m'avez confiée. Propagez votre foi, afin que votre saint Nom soit glorifié, et agrandissez votre Eglise, acquise par le sang de votre Fils unique et le mien ; car je m'offre de nouveau à travailler pour votre gloire, et à gagner autant d'âmes que je pourrai. »

Tel fut le choix inouï que fit la Reine des vertus, et il fut si agréable au Très-Haut, qu'il renouvela en elle tous les dons qu'il lui avait communiqués auparavant : il les confirma et les scella de nouveau au degré convenable, pour l'envoyer en qualité de Mère et de Maîtresse de la sainte Eglise ; il lui ratifia aussi les titres de Reine de tout ce qui est créé, d'Avocate et de Maîtresse des Fidèles, qu'il lui avait déjà donnés : et de même que le sceau s'imprime sur la cire molle, de même l'être humain et l'image de Jésus-Christ furent de nouveau imprimés en la très pure Marie par la vertu de la toute-puissance, afin qu'elle reparût avec ce caractère dans l'Eglise militante, où elle devait être le Jardin véritablement fermé et scellé pour garder les eaux de la vie. O mystères aussi vénérables que sublimes ! O secrets de la Majesté suprême, dignes de nos plus profonds respects ! O charité de l'auguste Marie, que les ignorants enfants d'Eve n'ont jamais pu imaginer ! Ce ne fut pas sans mystère que Dieu laissa les secours destinés aux Fidèles, ses Enfants, à la disposition de cette Mère de miséricorde : ce fut une divine adresse pour nous découvrir en cette merveille et amour maternel que nous n'aurions peut-être jamais bien connu autrement, malgré tant d'autres œuvres qu'elle avait faites en notre faveur. Oui, ce fut un effet de la divine Providence, afin que notre grande Reine ne fût point privée de cette excellence, que nous comprissions l'obligation qu'un pareil témoignage d'amour nous imposait, et que nous fussions excités à la reconnaissance par un exemple si admirable. Ce que les martyrs et les autres saints ont fait en renonçant à quelque satisfaction passagère pour arriver au repos éternel, nous pourrât-il paraître grand à la vue de cette charitable bonté de notre très douce Mère, et sachant qu'elle s'est privée de la joie véritable pour venir secourir ses faibles enfants ? Quelle confusion doit être la nôtre, lorsque, ni pour reconnaître ce bienfait, ni

pour imiter cet exemple, ni pour pleire à cette auguste Reine  
ni pour nous assurer sa compagnie éternelle et celle de son  
adorable Fils, nous ne voulens pas même nous priver du mein-  
dre plaisir terrestre et trempeur qui nous attire leur inimitié  
et nous procure la mort ? Bénie soit une telle Femme ; que les  
Cieux la louent et que toutes les générations l'appellent Bien-  
heureuse !

---

## CHAPITRE TRENTIEME

---

### L'ASCENSION — BETHPHAGÉ — BÉTHANIE

---

Les Actes des Apôtres nous ont laissé le récit de la scène divine de l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au sommet de la Montagne des Oliviers; récit que le chrétien pieux aime à relire et à méditer, avec la douce espérance de voir un jour, après l'exil de cette vie, son divin Maître là-haut, dans toute la splendeur de sa gloire :

Sainte Hélène, dans sa pieuse sollicitude pour la décoration des Sanctuaires de Jérusalem, n'eut garde d'oublier le lieu sacré de l'Ascension. Elle y fit construire une belle église, dont l'historien Eusèbe nous parle comme étant une de celles à laquelle la vénérable impératrice avait donné le plus de soins.

Que nous sommes loin aujourd'hui de l'époque si belle de sainte Hélène ! Depuis bien des siècles, la splendide Basilique élevée au lieu de l'Ascension n'existe plus. Elle est remplacée aujourd'hui par un petit édifice, bâti autrefois par un musulman et qui sert actuellement de Mosquée aux disciples du Coran.

L'emplacement de l'ancienne Basilique est entouré d'un mur, de sorte qu'il présente l'aspect d'une cour. A l'extérieur, ce mur est adhérent à d'autres constructions ou maisons du village, excepté du côté de l'occident; et à l'intérieur on voit encore quelques soubassements des colonnes de la dernière église. Ces soubassements, par la place qu'ils occupent, nous indiquent que l'église élevée là devait être de forme octogonale.

Par une porte regardant l'occident, on pénètre dans l'intérieur du petit édifice sus-mentionné. C'est une petite Mosquée octogonale de 20 à 25 pieds de diamètre, supportant un tambour cylindrique, couronné par une coupole en maçonnerie. Les parois en sont entièrement nues. Entre le centre et le côté droit (sud) de la porte d'entrée se trouve le vénérable rocher du vestige.

*Vénérable rocher du vestige.* — Ce rocher en calcaire dur est encadré dans quatre pièces de marbre blanc ordinaire. Cet encadrement est long de 2 pieds 8 pouces; large de 1 pied 8 pouces et profond de 4 pouces, en moyenne. Il porte vers le milieu la *sainte empreinte du pied gauche de Notre-Seigneur*. — D'après la Tradition, Notre-Seigneur laissa l'empreinte de ses pieds sur la pierre en montant au Ciel. Malheureusement, depuis longtemps déjà, la pierre sacrée de l'Ascension ne possède plus que le vestige du pied gauche. . .

Chaque année, à la fête de l'Ascension, les Pères de Terre-Sainte ont le droit d'aller célébrer les offices divins dans la petite Mosquée, sur la sainte Montagne. Dès la veille, la communauté du grand Convent de Jérusalem s'y tranporte pour célébrer solennellement les vêpres, les complies, avec procession des Litanies des Saints et autres prières qui durent toute la nuit, avec le chant solennel des Matines, suivi de la célébration des saints Mystères?

*Bethphagé.* — Du mont des Oliviers, il est facile d'aller visiter le sanctuaire de Bethphagé: on suit un sentier dans la montagne se dirigeant vers l'orient, et après 8 à 10 minutes, l'on arrive au Sanctuaire. Autrefois, les chrétiens ont dû élever un Oratoire, renfermant le *Rocher* vénérable qui servit de marche-pied au divin Sauveur, lorsqu'il monta sur l'Anesse qui devait le conduire en triomphe à Jérusalem. A leur arrivée en Palestine, les Croisés n'y trouvèrent que des ruines qu'ils relevèrent et le Sanctuaire de Bethphagé fut complètement restauré. Au départ des Croisés, les disciples de Mahomet reconstruisirent de nouveau ce que les chrétiens avaient reconstruit au prix de tant de sacrifices. Le Sanctuaire de Bethphagé partagea le sort de tant d'autres sanctuaires: il n'en resta que les

ruines. Couverte d'un amas de décombres que l'incurie des Musulmans avaient laissés sur place, la pierre vénérable resta ensevelie et cachée jusqu'en 1876. A cette époque, on pratiqua des fouilles qui la mirent à découvert : mais près de deux ans se passèrent avant que les Franciscains parvinrent à acheter le terrain qu'elle occupait. Pendant cet intervalle, la pierre eut beaucoup à souffrir des injures du temps. Les Pères de Terre-Sainte purent, à travers les mille tracasseries suscitées par les Grecs hétérodoxes, élever une modeste construction en ce lieu, pour abriter cette *Pierre* vénérable. Elle a la forme d'un carré irrégulier. Elle mesure 1 mètre 30 cent. dans sa longueur ; sa largeur est au nord de 1 mètre 13 cent. ; et au sud de 1 mètre 06. ; sa hauteur un peu déprimée vers le sud atteint, en moyenne, 1 mèt. La matière, en tout conforme à celle du sol, se compose d'un calcaire entremêlé de petits silex. Le bloc de Bethphagé, *inhérent au sol*, a été littéralement couvert de peintures et d'inscriptions, mais il a eu beaucoup à souffrir des injures du temps, comme nous l'avons dit plus haut : il est cependant assez conservé pour nous permettre de lire, dans les peintures qui le décorent, le récit du fait évangélique, accompli en ce lieu.

*Béthanie.* — Du sanctuaire de Bethphagé, continuant le même sentier, on se rend facilement à Béthanie qui n'en est qu'à une faible distance.

Le jour même de son Ascension, Notre-Seigneur, nous dit saint Luc, après avoir renouvelé à ses disciples ses promesses divines, les conduisit dehors et les mena *vers Béthanie* ; et, ayant levé les mains, il les bénit, et en les bénissant il se sépara d'eux et s'éleva au Ciel. Béthanie ! où se trouvent de si touchants souvenirs pour l'âme du Pèlerin pieux. Le bourg de Béthanie, n'est-ce pas une de ces localités où Notre-Seigneur se plaisait à aller souvent, parce que là demeurait Marthe avec sa sœur Marie et leur frère Lazare, famille de bénédiction et que *Jésus aimait* !

Les Pères de Terre-Sainte font deux fois par an le grand Pèlerinage de Béthanie, et c'est là que les Pèlerins éprouvent les plus douces émotions.

Actuellement, on visite au pauvre village musulman le *vénérable Tombeau de Lazare*. La petite porte d'entrée du Tombeau regarde le nord et précède un escalier. Cet escalier par lequel on descend dans le Tombeau fut construit il y a plus de *six siècles* (en 1337) par les Pères de Terre-Sainte, lorsque les Musulmans élevèrent une mosquée sur l'entrée primitive, afin d'empêcher les chrétiens d'aller visiter ce saint Lieu. Après donc avoir descendu *vingt-quatre* marches, toutes usées, on arrive péniblement dans l'anti-chambre du vénérable tombeau de saint Lazare. Ainsi que le rapporte le saint Evangile, le tombeau de Lazare est une grotte souterraine pratiquée dans le rocher. Mais ce rocher est dissous depuis longtemps, de sorte qu'on le prendrait facilement pour de la terre argileuse, excepté la partie avoisinant l'entrée, où il a conservé toute sa dureté première. Ce changement est cause que nous trouvons aujourd'hui ce monument revêtu d'une maçonnerie dont la voûte est en ogive. Ce monument se compose de deux chambres carrées, presque de même grandeur, d'à peu près 10 pieds de long sur autant de large, et revêtues d'une maçonnerie assez grossière.

La première est la chambre où se trouvait Notre-Seigneur quand il ressuscita Lazare. Cette chambre renferme du côté de l'est une maçonnerie brute et carrée qui sert de table d'autel aux Pères de Terre-Sainte, et aux Prêtres pèlerins lorsqu'ils y viennent dire la sainte Messe, surtout aux deux grands Pèlerinages dont nous avons parlé plus haut.

De cette première chambre, on descend par un escalier bas et étroit de trois marches dans la chambre sépulcrale. C'est *ici* que Lazare, renfermé depuis quatre jours, sortit vivant à la voix du Seigneur Jésus! Là également, les prêtres peuvent célébrer la sainte Messe sur un autel portatif comme dans la chambre supérieure.

On peut visiter encore à Bétbanie l'emplacement de la maison de Simon-le-Lépreux. C'est là que Marie-Madeleine vint répandre des parfums sur la tête du Sauveur. Il n'existe plus rien de l'oratoire élevé autrefois sur l'emplacement de cette maison.

En partant du tombeau de Lazare, à quelques pas, on passe à droite devant la Tour de l'ancien couvent de Béthanic. Cette tour qui fortifiait autrefois le couvent des Bénédictines a été bâtie par la reine Mélissende, femme de Foulques d'Anjou. Ce ne sont plus que des ruines, mais dont une partie s'élève encore à la hauteur de 25 à 30 pieds et qui attirent toujours les regards de ceux qui visitent Béthanic, pour une première fois.

En même temps qu'on passe à droite devant les ruines de la Tour, on a devant soi l'*Emplacement de la maison de Lazare, de Marthe et de Marie-Madeleine*. Ce saint Lieu, où Notre-Seigneur a reçu si souvent l'hospitalité, est un des premiers qui servit d'église aux chrétiens. . . Au temps des Croisades, Béthanie n'avait qu'une seule église, avec un couvent appartenant aux chanoines du Saint Sépulcre, appelé couvent de Saint-Lazare. En 1138, la reine Mélissende leur donna en échange le village de Thécuâ, patrie du prophète Amos. Ensuite la reine le donna à l'abbaye de Sainte-Anne, où était une de ses sœurs, appelée Ivette ou Judith. Après la mort de la première abbesse nommée Mathilde, Mélissende flanqua le Couvent d'une forte tour pour le prémunir contre les déprédations des Arabes, y attacha les revenus de Jéricho et y plaça sa sœur Ivette comme supérieure. Mais en 1187, date de lugubre mémoire, tout fut dévasté par les Sarrasins, et les Religieuses se réfugièrent à Saint-Jean d'Acre.

L'emplacement de cette vénérable Maison fut acheté en 1868, par la Marquise de Nicolai, qui le donna aux Pères de Terre-Sainte. Actuellement, il ne reste plus que quelques débris de l'ancienne église.

C'est ici que les mêmes Pères ménagent aux Pèlerins un petit repos et leur offrent, aux deux jours du grand Pèlerinage, une modeste réfection, en attendant la fin des cérémonies au saint Tombeau, pour se rendre en procession, à 10 minutes de marche, dans le désert vers l'orient, à la Pierre du Colloque.

*Pierre du Colloque.* — Cette pierre est ainsi nommée parce que d'après la Tradition, c'est ici que Jésus s'était assis, quand il tint avec Marthe le dialogue si touchant que saint Jean rapporte au chapitre onzième de son Evangile. Cette pierre est

un morceau de silex mêlé au calcaire, longue d'environ 3 pieds sur 2 pieds de large.

Tels sont les Sanctuaires et autres Lieux vénérables que l'on peut visiter, lorsqu'on fait l'ascension de la sainte montagne des Oliviers, à l'orient de Jérusalem la Ville Sainte !

## CHAPITRE TRENTE-UNIEME

---

### LA PENTECÔTE

---

Les douze apôtres, avec les autres disciples et fidèles demeuraient tout joyeux en la compagnie de la grande Reine du ciel, attendant dans le Cénacle la promesse du Sauveur, confirmée par sa très sainte Mère, qu'il leur enverrait d'en haut l'Esprit consolateur, qui leur enseignerait toutes choses et leur rappellerait tout ce qu'il leur avait dit. Ils étaient tous si intimement unis par la charité, que, durant tous ces jours-là, aucun n'eut une pensée, un sentiment, une impression contraires à ceux des autres. Ils n'avaient en toutes choses qu'un cœur et qu'une âme. La Reine des anges, la bienheureuse Marie, connut par la plénitude de la sagesse et de la grâce le temps et l'heure déterminés par la divine volonté pour envoyer le Saint-Esprit sur le collège des Apôtres.

Les jours de la Pentecôte étant donc accomplis, la très prudente Reine avertit les Apôtres, les autres disciples et les saintes femmes, au nombre de cent vingt personnes, de prier et d'espérer avec une plus grande ferveur, parce que bientôt ils seraient visités du Saint-Esprit. Ainsi réunis, ils priaient avec notre auguste Maitresse, lorsque, à l'heure de Tierce, on entendit venir du ciel un grand bruit, pareil à un tonnerre éclatant et à un vent impétueux, accompagné de brillants

éclairs; le céleste météor éclata sur la maison du Cénacle, qu'il remplit de lumière et le feu divin se répandit sur toute cette sainte assemblée. A l'instant, sur la tête de chacun des cent vingt fidèles, se balancèrent des langues de ce même feu dans lequel le Saint-Esprit venait, et ils furent tous remplis de divines influences et de dons ineffables; mais cette merveilleuse venue produisit des effets bien différents et dans le Cénacle et dans toute la ville de Jérusalem, selon les diverses dispositions des sujets.

Ces effets furent divins en la bienheureuse Marie, et les courtisans célestes en admirèrent la sublimité. Quant à nous, nous ne saurions les comprendre ni les expliquer. La glorieuse Souveraine en fut toute transformée et ravie jusque dans le sein du Très-Haut: elle vit le Saint-Esprit par une claire intuition, et jouit pour quelque temps, comme en passant, de la vision béatifique de la Divinité, participant elle seule à ses dons et à ses prodigieux effets plus que tous les autres Saints. Sa gloire, en ce moment-là, surpassa celle des anges et des bienheureux. Elle seule rendit plus d'actions de grâces et de louanges au Très-Haut que tous ces saints ensemble, pour reconnaître le bienfait qu'il accordait à la sainte Eglise en lui envoyant son divin Esprit, et en s'engageant à le lui envoyer plusieurs fois et à la gouverner par son assistance jusqu'à la fin des siècles.

La très sainte Trinité se comptait tellement à ce que la seule Marie fit dans cette circonstance, qu'elle se reconnut comme satisfaite et comme payée de retour, à raison de cette faveur qu'elle venait de faire au monde. Bien plus, elle fit comme si elle avait été obligée de l'accorder, à cause de cette créature unique qui habitait la terre, et que le Père regardait comme sa Fille, le Fils comme sa Mère, et le Saint-Esprit comme son Epouse, qu'il devait, selon notre manière de concevoir, visiter et enrichir, après l'avoir choisie pour une si haute dignité. Tous les dons et toutes les grâces du Saint-Esprit furent renouvelés en cette digne et heureuse Epouse par de nouveaux effets et par de nouvelles opérations qui surpassent tout ce que nous pouvons imaginer.

*Miracle par lequel les espèces sacramentelles se conservaient dans le cœur très pur de Marie, d'une communion à l'autre.* (1)

Parini toutes les faveurs que notre auguste Souveraine reçut sans mesure de la puissante droite du Très-Haut, sa divine condescendance lui accorda encore le rare et admirable privilège de conserver toujours dans son cœur très pur, comme dans un céleste ciboire, les espèces sacramentelles, d'une communion à l'autre. Sans doute, il fallait multiplier les miracles pour les conserver : mais pourquoi les épargner à l'égard de cette créature unique, qui était elle-même un prodige de miracles et l'abrégé de toutes les merveilles ? Cette faveur commença dès la première communion qu'elle reçut pendant la Cène, et pour la lui continuer, ces premières espèces se conservèrent jusqu'à la seconde communion, qu'elle reçut de la main de saint Pierre, le jour de l'octave de la Pentecôte. Il advint alors qu'au moment où elle reçut de nouveau les espèces sacrées, les premières qu'elle possédait dans son cœur se consumèrent, et les nouvelles espèces qu'elle venait de recevoir prirent leur place. C'est dans cet ordre miraculeux que, dès ce jour-là jusqu'à la dernière heure de sa très sainte vie, les espèces sacramentelles se remplacèrent les unes les autres dans son cœur, y conservant toujours son adorable Fils dans le très auguste Sacrement.

La bienheureuse Marie fut si divinisée, ses opérations et ses puissances furent si élevées au-dessus de tout ce que peut concevoir la pensée humaine par ce bienfait et par celui de la vision continuelle et abstractive de la Divinité, qu'il est impossible de le comprendre en cette vie mortelle et de s'en former une idée exacte, analogue aux idées que nous nous faisons des autres choses, et je ne trouve pas même de termes pour exprimer le peu qui m'en a été annoncé.

Dans cet état ineffable, la très sainte Vierge Marie voyait au-dedans d'elle-même le corps de son très saint Fils, tantôt glorieux, tantôt revêtu de la beauté naturelle de son humanité

---

(1) La sainte Religieuse expose ici, avec une grande force de raisonnement et toujours dans un style très élevé, la raison d'être de cette incomparable merveille. Voir la « Cité mystique ».

## VIE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

sainte; d'autres fois, et presque continuellement, elle connaissait tous les miracles que renferme le très auguste Sacrement de l'Encharistie. Elle jouissait de toutes ces merveilles et de beaucoup d'autres que nous ne saurions comprendre dans cette vie corruptible; parfois, elle les contemplait en elles-mêmes, parfois en la vision abstraitive de la Divinité et de même qu'elle voyait la Divinité, de même elle discernait toutes les choses qu'elle devait faire, soit dans sa conduite personnelle, soit dans ses rapports avec l'Eglise. Mais ce qu'elle prisait le plus, c'était de savoir combien son très saint Fils se complaisait à demeurer sous les espèces sacramentelles dans son cœur très pur; et il y trouvait sans doute plus de délices (selon ce qui m'a été découvert) qu'à être en la compagnie des bienheureux. O chef-d'œuvre singulier, unique et prodigieux de la puissance infinie! Vierge sainte, vous seule avez été un ciel plus agréable à votre Créateur que le ciel inanimé qu'il a fait pour sa demeure. Celui que les espaces incommesurables ne peuvent contenir s'est renfermé en vous seule, et a trouvé un trône convenable non seulement dans votre sein virginal, mais aussi dans le domaine immense de votre capacité et de votre amour. Vous seule avez toujours été un ciel, et Dieu a toujours été avec vous depuis qu'il vous n donné l'être, et reposera en vous pendant tous les siècles de son interminable éternité, avec une satisfaction absolue. Que toutes les nations vous connaissent, que toutes les générations vous bénissent; que toutes les créatures vous glorifient et vous louent, et reconnaissent leur Dieu et leur Rédempteur véritable, qui par vous seule nous a visités et relevés de notre malheureuse chute.

Qui d'entre les mortels et même d'entre les anges pourra dépeindre l'incendie d'amour qui consumait le cœur de cette grande Reine, pleins de sagesse! Qui pourra comprendre avec quelle impétuosité le fleuve de la Divinité inonda et réjouit cette Cité de Dieu! Quelles affections, quels mouvements, quels actes lui faisaient produire toutes ces vertus et tous les dons qu'elle avait reçus sans aucune mesure, agissant toujours avec toute la force incomparable de ces grâces! Quelles prières

elle faisait pour la sainte Eglise ! Quelle fut sa charité envers nous ! Quels biens elle nous procura et quelles faveurs elle nous ménagea ! Il n'y a que l'Auteur de cette merveille ineffable qui puisse le connaître. Pour nous, élevons notre espérance, excitons notre foi, augmentons notre amour envers cette tendre Mère, demandons-lui avec instance son intercession et sa protection ; car le Sauveur ne lui refusera rien, puisqu'étant son Fils et notre Frère, il lui a donné d'aussi grands témoignages d'amour que ceux que j'ai rapportés et que je rapporterai dans la suite.

---

## CHAPITRE TRENTE-DEUXIEME

---

### ADMIRABLE PRUDENCE DE LA T. S. VIERGE DANS LA DIRECTION DES NOUVEAUX FIDÈLES

---

Le Seigneur, ayant investi l'auguste Marie du ministère de Mère et de Maitresse de la sainte Eglise, devait lui donner en même temps une science et une lumière proportionnées à un office si sublime, afin que par ce moyen, elle connût tous les membres de ce corps mystique, dont le gouvernement spirituel lui appartenait, et qu'elle fournit à chacun la doctrine et l'enseignement propres à son rang, à sa condition et à ses besoins. Notre Reine reçut cette lumière avec toute la plénitude et toute l'abondance de sagesse et de science divine que l'on peut voir dans tout le cours de cette histoire. Elle connaissait tous les fidèles qui entraient dans l'Eglise et pénétrait leurs inclinations naturelles, le degré de grâce et les vertus qu'ils avaient, le mérite de leurs œuvres, les fins et les commencements de chacun; de sorte qu'elle n'ignorait rien de tout ce qui regardait l'Eglise, à moins que le Seigneur ne lui cachât dans certaines circonstances, pour quelque temps, des secrets qu'il lui découvrait ensuite au moment opportun. Or, toute cette science n'était point stérile, mais elle se trouvait accompagnée d'une égale participation de la charité de son très saint Fils, par laquelle elle aimait tous les fidèles comme elle les connaissait, pénétrant d'ailleurs le mystère de la volonté divine, elle

dispensait les sentiments de la charité intérieure avec poids et mesure, et suivant toutes les règles de cette sagesse, de sorte qu'elle n'aimait et n'estimait personne, ni au-dessus ni au-dessous des mérites ; défiant dans lequel nous tombons très souvent à cause de notre ignorance, même en ce qui nous semble le plus juste.

Mais la Mère de l'amour bien ordonné et de la science la plus parfaite ne renversait point l'ordre de la justice distributive en l'application de son estime et de son affection maternelle ; car elle les dispensait à la lumière de l'Agneau, qui l'éclairait et qui la guidait, afin qu'elle donnât de son amour intérieur à chacun ce qui lui était dû, plus ou moins, selon les divers degrés, quoiqu'elle fût à l'égard de tous la Mère la plus indulgente, la plus tendre, sans tiédeur, sans parcimonie et sans oubli. Toutefois, dans les démonstrations extérieures de sa bienveillance et dans ses actes, elle se conduisait, quand elle était obligée de se trouver avec les fidèles assemblés, par d'autres règles d'une très haute prudence, évitant toujours ces privautés, ces singularités qui éveillent l'émulation, la jalousie, l'envie dans les communautés, dans les familles, et dans toutes les sociétés où les actions publiques sont remarquées et contrôlées par le grand nombre. C'est une passion commune et naturelle à tous de désirer d'être estimé et aimé, surtout des personnages distingués et puissants ; à peine trouverait-on un homme qui ne se flatte d'avoir autant de mérites que tout autre, pour être autant estimé et favorisé que lui, et même davantage. Ce mal s'étend jusqu'aux personnes les plus élevées en dignité et même en vertu, comme on l'a vu dans le collège des Apôtres, qui, sans avoir aucun motif de soupçonner notre adorable Sauveur de la moindre partialité, débattirent entre eux des questions de préséance et de supériorité, qu'ils osèrent soumettre à leur divin Maître.

Pour prévenir et empêcher ces sortes de disputes, notre grande Reine mettait le plus grand soin à se montrer toujours égale, toujours la même dans la distribution de ses faveurs et dans les témoignages d'affection qu'elle donnait à tous les fidèles à la vue de l'Eglise. Cette conduite était non seulement digne d'une telle Maîtresse, mais encore très nécessaire dans

les commencements, tant pour servir de système de gouvernement dans l'Eglise aux prélats dépositaires de l'autorité, qu'à raison de ce que, dans ces temps fortunés et prospères, tous les Apôtres, tous les disciples et d'autres fidèles se signalaient par des miracles et par d'autres dons divins, comme beaucoup de Docteurs se distinguent, dans ces derniers siècles par leur science et leur érudition. Il fallait leur enseigner à tous que, ni pour ces grands dons, ni pour d'autres grâces moins éclatantes, personne ne devait se laisser enfler d'une vaine présomption, ni se croire digne d'être plus honoré et plus favorisé de Dieu et de sa très sainte Mère, dans les choses extérieures; et à celui qui ne l'est pas, tous les honneurs et tous les applaudissements ne serviront de rien.

Malgré cette réserve, notre très prudente Souveraine ne manquait pas de témoigner la vénération et de rendre l'honneur qui étaient dus à chacun des Apôtres et des fidèles, selon leur dignité ou leur ministère; de sorte que, quant aux marques de vénération, elle montrait à tous par son exemple ce qu'ils devaient faire dans les choses d'obligation, comme par sa réserve elle leur enseignait la modération dans les choses volontaires et facultatives. Notre auguste Reine fut si admirable et si prudente en tout cela, qu'elle ne donna jamais le moindre sujet de plainte à aucun des fidèles qui l'abordait; jamais, aucun ne put lui refuser, même avec la moindre apparence de raison, son estime et son respect; loin de là, tous l'aimaient, la bénissaient, et pleins de joie, se reconnaissaient redevables à ses faveurs et à sa bonté maternelle. Aucun ne put craindre d'en être négligé ou rebuté dans ses besoins, aucun ne put s'apercevoir qu'elle le méprisât et qu'elle en favorisât ou aimât plus un autre; elle ne donnait jamais lieu aux fidèles de faire des comparaisons de ce genre, si grandes étaient la discrétion et la sagesse de notre Reine! Si précis était le point auquel elle suspendait au levier de la prudence, les balances de la charité extérieure! C'est pour cela qu'elle ne voulut point distribuer par elle-même les offices et les dignités entre les fidèles, ni en solliciter pour aucun. A cet égard elle s'en rapportait entièrement à l'avis et à la décision

des Apôtres, auxquels par ses prières secrètes elle obtenait les lumières du Ciel.

Sa profonde humilité la portait aussi à agir avec simplicité et sagesse, que par sa conduite elle enseignait à tous cette vertu, puisqu'ils savaient qu'elle était Mère de la Sagesse elle-même, qu'elle n'ignorait rien, et qu'elle ne pouvait se tromper en ce qu'elle faisait. Néanmoins elle voulut laisser ce rare exemple dans la sainte Eglise, afin que personne ne présomât de sa science, de sa prudence ou de sa vertu, surtout dans les matières importantes, et que tous comprissent que le succès d'une affaire est attaché à l'humilité et au bon conseil, et qu'il y a présomption à s'en rapporter à sa propre opinion, quand on est obligé de consulter celle des autres. Elle savait aussi que d'intercéder pour les autres dans les choses temporelles, cela inspire à celui qui intercède certains sentiments de supériorité présomptueuse et de vanité, que développent encore les remerciements flatteurs de ceux qui ont été favorisés par suite de cette intercession. Toutes ces misères, toutes ces taches inhérentes à une vertu commune étaient infiniment au-dessous de la sainteté éminente de notre auguste Maitresse : c'est pour cela qu'elle nous a enseigné par son exemple à nous conduire dans toutes nos actions de manière à ne point en diminuer le mérite et à ne mettre aucun obstacle à notre plus grande perfection. Toutefois cette extrême circonspection avec laquelle elle agissait, ne l'empêchait pas de donner aux Apôtres ses conseils et ses avis en ce qui concernait l'exercice de leur ministère, et ils la consultaient souvent ; elle traçait de même des règles de conduite aux autres fidèles de l'Eglise, car elle opérait toutes choses avec la plénitude de la sagesse et de la charité.

Ce sera un sujet d'admiration pour les hommes, comme ce l'a été pour les anges d'apprendre qu'une simple créature revêtue de la chair mortelle opéra tant et de si incessantes merveilles, que la réalisation en paraîtrait impossible à plusieurs âmes réunies, fussent-elles aussi ardentes que les plus hauts séraphins ; mais notre auguste Reine avait une certaine participation de la toute-puissance divine, qui lui rendait facile ce

qui est impossible aux autres créatures. En ces dernières années de sa très sainte vie, cette activité s'accrut de telle sorte chez elle, que nous ne saurions concevoir la grandeur de ses œuvres; elle n'y mettait aucune interruption, et ne reposait ni jour ni nuit, parce que le poids de la mortalité ne l'embarassait point; au contraire, elle agissait comme les anges d'une manière infatigable, et plus même que plusieurs anges ensemble; elle n'était plus qu'une flamme, un incendie d'une activité immense. Malgré cette énergie divine, les jours lui paraissaient courts, les occasions rares, et ses exercices bornés, parce que son amour s'étendait toujours infiniment au-delà de ce qu'elle faisait, quoique le champ de son action fut incommensurable. J'ai dit fort peu de chose ou rien du tout de ces merveilles, par rapport à ce qu'elles étaient en elles-mêmes, c'est ce que je reconnais et confesse, car je vois une distance presque infinie entre ce qui m'a été manifesté, et ce que je ne saurais comprendre en cette vie. Et si je ne puis donner une entière connaissance de ce qui m'a été découvert, comment dirai-je ce que j'ignore, et sur quoi je ne connais que ma propre ignorance? (1).

(1) « Le Lecteur comprendra de son côté, comment dans un simple Abrégé, nous n'avons pu ici dans ce Chapitre, entrer dans les détails de la direction que la très sainte Vierge donna aux nouveaux fidèles : il aurait fallu reproduire presque toute la Troisième partie de la « Cité mystique », qui à elle seule formerait plus qu'un gros Volume. Là, la vén. Marie d'Agréda entre dans des détails circonstanciés. Elle nous montre, par exemple, commençant par le diacre saint Etienne, ce que l'auguste Marie fit à l'égard de ce Saint, durant sa vie et au moment de sa mort par le martyre. — La persécution que souffrit l'Eglise, après la mort de saint Etienne, ce que fit la Reine du Ciel dans cette occasion, et comment par ses soins les Apôtres rédigèrent le Symbole de la Foi catholique. — La conversion de saint Paul : comment la bienheureuse Marie y concourut. — Saint Jacques va prêcher en Espagne : la sainte Vierge l'y visita une fois, merveilleuse origine du Sanctuaire de Notre-Dame *del Pilar*, à Saragosse. — La bienheureuse Vierge part de Jérusalem, avec saint Jean pour aller à Ephèse. — Le glorieux martyr de saint Jacques : comment la sainte Vierge y assiste et mène son âme au ciel. — La bienheureuse Marie, rappelée par l'apôtre saint Pierre, s'en retourne d'Ephèse à Jérusalem. — Les Apôtres tiennent un Concile : circonstances secrètes de ces événements. — Le commencement qu'eurent les Evangélistes et leurs Evangiles : la part qu'y prit la bienheureuse Vierge Marie. — Comment la Reine du Ciel apparut à saint Pierre, à Antioche et à Rome : autres semblables faveurs qu'elle fit à quelques autres Apôtres... »

Tachons de ne nous rendre pas indignes de la lumière qui nous attend pour le voir en Dieu, car cela seul pourrait nous servir de récompense ; et quand même nous souffririons jusqu'à la fin du monde tous les supplices des martyrs, nous serions très bien récompensés par la joie que nous aurons de connaître la dignité et l'excellence de la bienheureuse Marie, en la voyant à la droite de son adorable Fils, élevée au-dessus de tous les esprits angéliques et de tous les saints qui sont dans le Ciel !

---

## CHAPITRE TRENTE-TROISIEME

---

### LES DERNIÈRES ANNÉES DE LA T. S. VIERGE SUR LA TERRE

---

Pour achever ce qu'il me reste à dire sur les dernières années de notre unique et divin Phénix, l'auguste Marie, il faut que le cœur et les yeux me fournissent l'encre avec laquelle je désire écrire des merveilles si douces, si tendres et si touchantes. Je voudrais inspirer aux dévots fidèles de ne point les lire ni les considérer comme passées, puisque la puissante vertu de la foi rend présentes les vérités; et si nous les regardons de près avec la piété convenable et avec une véritable dévotion chrétienne, nous en tirerons sans doute le très-doux fruit, nous en sentirons les effets, et notre cœur jouira du bonheur qui a été refusé à nos yeux.

La bienheureuse Vierge Marie arriva à l'âge de *soixante-sept* ans sans avoir interrompu sa carrière, ni arrêté son vol, ni diminué l'ardeur de son amour et la grandeur de ses mérites depuis son Immaculée Conception; mais plutôt elle augmenta tout cela dans tous les moments de sa vie. Les dons et les faveurs ineffables du Seigneur l'avaient toute spiritualisée; les affections, les désirs et les aspirations de son cœur très pur ne le laissaient point reposer hors du centre de son amour; les chaînes de la chair lui faisaient violence; l'inclination qu'avait la Divinité de l'unir à elle par un lien étroit et éternel était

(selon notre manière de parler) à son plus haut degré ; et la terre que les péchés des mortels rendaient indigne de posséder le trésor des cieux, ne pouvait le conserver plus longtemps, sans le rendre à son véritable Maître. Le Père éternel réclamait son unique et véritable Fille ; le Fils sa Mère bien-aimée ; et le Saint-Esprit désirait les embrassements de sa sainte Epouse. Les Anges souhaitaient la présence de leur Reine ; les Saints celle de leur grande Maîtresse ; et tous les Cieux demandaient à leur manière leur Habitante et leur Impératrice, afin qu'elle les remplît de gloire, de beauté et de joie. Ils alléguaient seulement en faveur du monde et de l'Eglise le besoin qu'elle avait d'une telle Mère et Maîtresse, et la charité avec laquelle Dieu aimait les infortunés enfants d'Adam.

Mais comme le terme de la carrière mortelle de notre grande Reine était inévitable, le Décret de la glorification de la bienheureuse Mère fut (pour employer notre langage) rendu dans le divin Consistoire, où fut considéré l'amour qui n'était dû qu'à elle seule, puisqu'elle avait amplement satisfait à la miséricorde envers les hommes pendant tant d'années que l'Eglise l'avait eue pour sa Fondatrice et pour sa Maîtresse. Le Très-Haut résolut de l'encourager et de la consoler en lui donnant un avis certain du temps qu'il lui restait à vivre, afin qu'assurée du jour et de l'heure si désirés, elle attendit avec joie la fin de son bannissement. En conséquence, la très sainte Trinité députa le saint archange Gabriel avec plusieurs courtisans des hiérarchies célestes, qu'elle chargea d'annoncer à leur Reine quand et comment arriverait le terme de sa vie mortelle, et elle passerait à la vie éternelle.

Le saint Archange descendit avec les autres Esprits célestes, à l'oratoire de notre auguste Reine dans le Cénacle de Jérusalem, où ils la trouvèrent prosternée, les bras étendus en croix, demandant miséricorde pour les pécheurs. Mais en entendant la musique céleste et en s'apercevant de la présence des saints Anges, elle se mit à genoux pour écouter le divin ambassadeur et ses compagnons, qui, revêtus de robes d'une blancheur éclatante, l'entourèrent avec un empressement et un respect inexprimables. Ils avaient tous à la main des couronnes et des

palmees différentes, qui repréentaient par leur beauté et leur inestimable richesse les diversees récompenses et prérogatives de leur grande Reine. Le saint Archange lui adressa d'abord la salutation de l'*Ave Maria*, et poursuivant, il lui dit : « Notre auguste Impératrice, le Tout-Puissant et le Saint des saints nous envoie de sa cour avec ordre de vous annoncer de sa part la fin très heureuse de votre pèlerinage et de votre exil en la vie mortelle. Bientôt viendra le jour, divine Reine, bientôt viendra l'heure si désirée, où par le moyen de la mort naturelle, vous obtiendrez la possession éternelle de la vie immortelle, qui vous attend à la droite et dans la gloire de votre très saint Fils, notre Dieu. Il ne vous reste plus dès aujourd'hui à vivre sur la terre que trois ans, après lesquels vous serez élevée et reçue en la joie éternelle du Seigneur, où tous les Bienheureux vous attendent et souhaitent votre présence. »

La très pure Marie entendit ce message avec une consolation ineffable, et se prosternant de nouveau, elle répondit comme lors de l'incarnation du Verbe : « *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum* : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Ensuite elle pria les saints Anges de l'aider à rendre des actions de grâces pour une nouvelle qui lui était si agréable. La divine Mère entonna le cantique et les Séraphins et les Anges lui répondirent alternativement l'espace de deux heures. Et quoique ces esprits angéliques soient par leur nature et par leurs dons naturels si actifs, si éclairés et si éloquents, la bienheureuse Vierge les surpassait tous en tout, comme une reine ses sujets ; car la sagesse et la grâce abondaient en elle comme chez la maîtresse, et en eux comme chez les disciples. Ayant achevé ce cantique, et s'humiliant de nouveau, elle chargea les esprits célestes de prier le Seigneur de la préparer pour passer de la vie mortelle à la vie éternelle, et de demander de sa part la même chose aux autres Anges et aux Saints qui étaient dans le Ciel. Ils lui promirent de lui obéir en tout. Après cela, saint Gabriel s'en retourna à l'empyrée avec tout son cortège.

Ce fut par une providence très miraculeuse du Seigneur que plusieurs fidèles de la primitive Eglise furent avertis si

longtemps d'avance de la mort de leur Reine ; car il n'envoie point d'épreuves ou de fléaux au peuple qu'il ne les découvre auparavant à ses serviteurs, selon qu'il l'assure par le prophète Amos. Et quoique cette affliction fut inévitable pour les fidèles de ce siècle, la divine clémence fit que la primitive Eglise réparât autant qu'il était possible cette perte de sa Mère et de sa Maîtresse, en la portant par ses larmes et par sa douleur pendant l'espace de temps qui lui restait à vivre, à favoriser les fidèles et à les enrichir des trésors de la divine grâce, qu'elle pouvait, comme en étant la Maîtresse, leur distribuer pour les consoler au moment de son départ, ainsi qu'elle le fit en effet ; car les entrailles maternelles de la bienheureuse Marie s'épurent d'une compassion extrême à la vue de leurs larmes, et elle obtint dans les derniers jours de sa vie de nouveaux bienfaits et de nouvelles miséricordes de son très saint Fils, pour eux et pour tout le reste de l'Eglise. Ce fut pour ne point priver les fidèles de ces faveurs que le Seigneur ne voulut pas leur ôter à l'improviste la divine Mère, en laquelle ils trouvaient leur protectrice, leur consolation, leur joie, le secours dans leurs besoins, le soulagement dans leurs travaux, le conseil dans leurs doutes, la santé dans leurs maladies et toutes sortes de biens.

Il est certain que ceux qui ont cherché la grâce en Celle qui en était la Mère n'ont jamais été frustrés dans leur attente. Elle a toujours secouru tous ceux qui n'ont point résisté à sa clémence maternelle. Mais on ne saurait s'imaginer les merveilles qu'elle opéra en faveur des mortels dans les dernières années de sa vie, à cause du grand nombre de personnes qui la visitaient. Elle donna la santé du corps et de l'âme à tous les malades qui se présentèrent à elle, en convertit beaucoup à la vérité de l'Evangile, et rétablit dans l'état de grâce une infinité d'âmes qu'elle tira du péché. Elle secourut plusieurs pauvres dans des nécessités pressantes, donna aux uns ce qu'elle avait et ce qu'on lui offrait, assista les autres d'une manière miraculeuse. Elle affermissait tous ceux qu'elle voyait dans la crainte de Dieu, dans la foi et dans l'obéissance qu'ils devaient à la sainte Eglise, et en qualité de trésorière des richesses de

la Divinité, de la vie et de la mort de son très saint Fils, elle voulut les distribuer avec une miséricorde libérale avant de mourir, pour laisser dans l'abondance les fidèles enfants de l'Eglise qu'elle allait quitter ; et en outre elle les consola et les anima par la promesse des faveurs et des grâces qu'elle nous obtient aujourd'hui à la droite de son Fils.

Fils, elle  
vant de  
ants de  
a et les  
e nous

## CHAPITRE TRENTE-QUATRIEME

---

### LA BIENHEUREUSE MORT DE LA T. S. VIERGE

---

Le jour que la divine volonté avait déterminé approchait, le jour où l'arche vivante et véritable du Testament devait être transférée dans le temple de la Jérusalem céleste avec beaucoup plus de gloire et de joie que Salomon ne plaça dans le Sanctuaire sous les ailes des Chérubins celle qui en était la figure. Trois jours avant la glorieuse mort de notre grande Souveraine, les Apôtres et les disciples se trouvèrent réunis à Jérusalem dans la maison du Cénacle. Le premier qui y arriva fut saint Pierre, parce qu'un ange l'y transporta de Rome, où il était en ce moment. Le messenger céleste lui avait apparu et lui avait dit que la mort de la très pure Marie approchait et que le Seigneur ordonnait qu'il vint à Jérusalem pour y assister. Et lui ayant donné cet avis, il le porta d'Italie au Cénacle, où la Reine de l'univers était dans son oratoire. Déjà chez elle les forces du corps éclairaient à la force de l'amour divin, qui, à mesure que sa fin approchait, lui faisait sentir ses effets avec plus d'efficacité.

Notre auguste Reine se présenta à la porte de l'oratoire pour recevoir le Vicaire de notre Sauveur Jésus-Christ ; et, s'étant mise à genoux, elle lui demanda sa bénédiction et lui dit : « Je remercie et bénis le Tout-Puissant de ce qu'il m'a amené le Chef de l'Eglise, afin qu'il m'assiste à l'heure de ma mort. » Bientôt arriva saint Paul, auquel la bienheureuse Vierge rendit

à proportion le même respect, lui témoignant par d'égaies démonstrations la joie qu'elle avait de le revoir. Les apôtres la saluèrent comme Mère de Dieu, comme leur propre Reine et comme Maitresse de tout ce qui est créé ; mais avec non moins de douceur que de vénération, parce qu'ils étaient venus pour assister à sa très heureuse mort. Les autres apôtres et les disciples qui vivaient encore arrivèrent ensuite ; et tous se trouvèrent réunis dans le Cénacle trois jours avant le triste événement. La divine Mère les reçut tous avec une profonde humilité et avec une tendresse maternelle, demandant à chacun sa bénédiction. Elle la lui donnèrent tous, et la saluèrent avec un respect inexprimable ; et par l'ordre que notre Reine donna elle-même à saint Jean, ils furent tous logés et pourvus du nécessaire, l'apôtre saint Jacques le Mineur partageant tous ces soins avec saint Jean.

Quelques-uns des apôtres qui furent transportés par les mains des anges apprirent d'eux le sujet de leur venue ; et cette nouvelle les affligea extrêmement et leur fit répandre des torrents de larmes, parce qu'ils considéraient qu'ils allaient perdre leur Protectrice et leur unique consolation. Les autres l'ignoraient, et en particulier les disciples ; car ils ne reçurent aucun avis extérieur des anges ; ils sentirent seulement, par quelques inspirations douces et efficaces, que Dieu voulait qu'ils se rendissent immédiatement à Jérusalem, comme ils le firent. En y arrivant, ils communiquèrent aussitôt à saint Pierre la cause de leur venue, afin qu'il les informât des circonstances particulières qui se présentaient ; car ils comprirent toute que, s'il n'y en avait pas en, le Seigneur ne les aurait pas appelés avec la force qu'ils avaient sentie. L'apôtre saint Pierre, en qualité de Chef de l'Eglise, les rassembla tous pour leur apprendre le sujet de leur venue et leur dit : « Mes très chers enfants et mes bien-aimés frères, le Seigneur ne vous a point appelés et fait venir à Jérusalem de divers endroits si éloignés sans une cause bien grande et bien affligeante pour nous. Il veut élever à la gloire éternelle sa bienheureuse Mère, notre Maitresse, notre Protectrice et toute notre consolation ; il veut aussi que nous nous trouvions tous présents à sa glorieuse

mort. Lorsque notre Maître et notre Rédempteur monta à la droite de son Père éternel, quoiqu'il nous laissât orphelins de sa vue si désirable, nous avons au moins sa très sainte Mère pour notre refuge et pour notre véritable consolation dans la vie mortelle; mais maintenant que notre Mère et notre Lumière nous quitte, que ferons-nous? Quelle protection et quelle espérance aurons-nous qui nous anime dans notre pèlerinage? Je n'en trouve aucune, si ce n'est que nous la suivrons tous avec le temps.»

Saint Pierre ne put continuer son discours, suffoqué par les larmes et les sanglots qu'il fut incapable de retenir. Les autres apôtres ne purent non plus lui répondre pendant longtemps que par des gémissements qu'ils poussaient du fond de leur cœur et par des larmes abondantes; mais lorsque le Vicaire de Jésus-Christ fut assez maître de son émotion pour pouvoir parler, il reprit en ces termes: « Mes enfants, allons trouver notre Mère, restons auprès d'elle durant le peu de temps qu'il lui reste à vivre, et demandons-lui sa sainte bénédiction.» Ils se rendirent tous avec saint Pierre à l'oratoire de notre grande Reine, où ils la trouvèrent agenouillée sur une petite estrade sur laquelle elle s'appuyait lorsqu'elle prenait un peu de repos. Ils la virent toute resplendissante de beauté, revêtue d'une lumière céleste et entourée des mille anges qui l'assistaient.

La disposition naturelle de son corps virginal et de son visage était celle qu'elle avait eue à l'âge de trente-trois ans; car, à partir de cette époque (1) elle ne subit aucun changement dans son état naturel; elle ne sentit point l'action du temps, ni les effets de la vieillesse; elle n'eut aucune ride ni sur son visage, ni sur ses membres; elle n'éprouva aucun affaiblissement, aucun affaiblissement, et son corps ne maigrit point comme celui des autres enfants d'Adam, que la vieillesse abat et défigure, au point qu'ils ne conservent presque rien de leur jeunesse ou de leur maturité. Cette immutabilité fut un privilège unique pour la bienheureuse Marie, tant parce qu'elle

(1) Voir la Seconde Partie de la « Cité mystique. »

correspondait à la stabilité de son Âme très sainte, que parce que ce fut en elle une suite de l'immunité qui la préserva du premier péché d'Adam, dont les effets à cet égard n'atteignirent ni son corps virginal ni son Âme très pure. Les apôtres, les disciples et quelques autres fidèles étaient rangés dans l'oratoire de l'auguste Marie : saint Pierre et saint Jean se trouvaient au chevet du lit. Notre grande Souveraine les regarda tous avec la modestie et l'humble douceur qui lui étaient ordinaires et leur dit : « Mes très chers enfants, permettez à votre servante de parler en votre présence et de vous découvrir ses humbles désirs. » Saint Pierre lui répondit qu'ils l'écoutaient tous avec attention, et qu'ils lui obéiraient en ce qu'elle leur commanderait, et la supplia de s'asseoir sur le lit pour leur parler : car il parut à saint Pierre qu'elle devait être fatiguée d'avoir demeuré si longtemps à genoux, et que si elle prit en cette posture le Seigneur, il était juste que pour leur parler, elle s'assit comme étant leur Reine.

Mais celle qui était la Maîtresse de l'humilité et de l'obéissance jusqu'à la mort, pratiqua ces vertus à cette heure : elle répondit qu'elle obéirait après leur avoir demandé leur bénédiction, et les pria de lui permettre de se mettre en état de recevoir cette consolation. Avec le consentement de saint Pierre, elle descendit de l'estrade et, se mettant à genoux devant le même apôtre, elle lui dit : « Seigneur, je vous supplie comme Pasteur universel et Chef de la sainte Eglise, de me donner en votre nom et au sien votre sainte bénédiction, et de pardonner à votre servante le peu qu'elle a fait durant sa vie pour vous servir, afin qu'elle parte pour la vie éternelle. Et si c'est votre volonté, permettez que Jean dispose de mes habits, qui consistent en deux tuniques, et qu'il les donne à certaines filles pauvres qui m'ont toujours obligée par leur charité. » Ensuite elle se prosterna et baisa avec beaucoup de larmes les pieds de saint Pierre, comme Vicair de Jésus-Christ, à la grande admiration du même apôtre et de tous les assistants qui étaient profondément attendris. Elle s'adressa ensuite à saint Jean, et, s'étant aussi prosternée à ses pieds, elle lui dit : « Pardonnez-moi, mon fils, de ce que je ne me suis pas

assez bien acquittée envers vous de l'office de mère que le Seigneur m'a confié, lorsque étant sur la Croix il vous destina pour être mon fils et me nomma pour être votre mère. Je vous rends d'humbles actions de grâces de la bonté avec laquelle vous m'avez assistée comme fils. Donnez-moi votre bénédiction avant que j'aie jouir de la compagnie et de la vue éternelle de Celui qui m'a créée. »

La très douce Mère continua cet adieu, s'adressant séparément à tous les apôtres et à quelques disciples, et ensuite en général à tous les autres assistants qui étaient nombreux. Puis elle se leva et parlant à toute cette sainte assemblée, elle dit : « Mes très chers enfants et seigneurs, vous avez toujours été écrits dans mon cœur, où je vous ai tendrement aimés avec la charité qui m'a été communiquée par mon très saint Fils, que j'ai toujours regardé en vous, comme en ses élus et en ses amis. Je n'en vnis par sa sainte et éternelle volonté aux demeures célestes, où je vous promets comme Mère que vous me serez présente dans la très claire lumière de la Divinité, dont mon âme désire et attend la vision avec confiance. Je vous recommande l'Eglise ma mère, l'exaltation du Nom du Très-Haut, la propagation de la Loi évangélique, l'estime des paroles de mon très saint Fils, la mémoire de sa vie et de sa mort et la pratique de toute sa doctrine. Aimez, mes enfants, la sainte Eglise, et aimez-vous les uns les autres de tout votre cœur, dans les liens de la charité et de la paix que votre adorable Maître a toujours enseignés. Et vous, Pierre, Pontife saint, je vous recommande mon fils Jean et les autres aussi. »

La bienheureuse Marie acheva de parler, et ses paroles comme autant de dards enflammés du feu divin percèrent et embrasèrent le cœur de tous les apôtres et de tous ceux qui étaient avec eux, et fondant en larmes, pénétrés d'une douleur inconsolable, ils se prosternèrent tous devant la très douce Marie, qu'ils émuèrent si vivement par leurs sanglots et par leurs gémissements, que, ne voulant pas résister à leur juste douleur, elle se mit à pleurer elle-même avec ses enfants. Quelques instants après elle leur parla de nouveau, et les exhorta à prier avec elle et pour elle en silence, ce qu'ils firent. Au milieu de ce

doux calme, le Verbe incarné descendit du ciel sur un trône d'un éclat ineffable, accompagné de tous les Saints de la nature humaine et d'une multitude innombrable d'anges de tous les chœurs, de sorte que la maison du Cénacle fut toute remplie de gloire. L'auguste Marie adora le Seigneur et lui baisa les pieds, et se prosternant devant sa divine Majesté, elle fit pour la dernière fois dans la vie mortelle le plus profond acte de reconnaissance et d'humiliation ; en ce moment la grande Reine de l'univers s'humilia plus que tous les hommes ensemble ne se sont jamais humiliés après leurs péchés, et ne s'humilieront jusqu'à la fin du monde. Son très saint Fils lui donna sa bénédiction, et en présence des courtisans du Ciel, il lui dit ces paroles : « Ma très chère Mère, que j'ai choisie pour ma demeure, voici l'heure à laquelle vous devez passer de la vie mortelle et du monde à la gloire de mon Père et à la mienne, où se trouve préparée à ma droite la place dont vous jouirez pendant toute l'éternité. Et de même que j'ai voulu qu'en qualité de ma Mère, vous entrassiez dans le monde libre et exempt de péché, de même je veux que, pour vous en faire sortir, la mort n'ait aucun droit de vous toucher. Si vous ne voulez point passer par elle, venez avec moi, afin que vous participiez à ma gloire que vous avez méritée. »

La très prudente Mère se prosterna devant son Fils, et lui répondit avec un air joyeux : « Mon Fils et mon Seigneur, je vous supplie de permettre que votre mère et votre servante entre dans la vie éternelle par la porte commune de la mort naturelle, comme les autres enfants d'Adam. Vous qui êtes mon Dieu véritable, vous l'avez subie sans être aucunement obligé à mourir ; il est juste que, comme j'ai tâché de vous suivre en la vie, je vous suive aussi en la mort. » Notre Sauveur Jésus-Christ approuva le sacrifice et la volonté de sa très sainte Mère, et lui dit que ce qu'elle souhaitait pouvait s'accomplir. Aussitôt tous les anges commencèrent à chanter avec une harmonie céleste divers versets des cantiques de Salomon et d'autres nouvelles hymnes. Et quoique la présence de Jésus-Christ notre Sauveur ne fût manifestée par une illustration particulière qu'à saint Jean et à quelque épôtrec, tandis que

les autres éprouvaient seulement dans leur âme de divins et puissants effets, la musique des anges fut entendue, tant par les disciples et beaucoup de fidèles qui étaient avec eux, que par les apôtres. L'air se remplit aussi d'une divine odeur, qui se faisait sentir comme la musique se faisait entendre, jusque dans la rue. Toute la maison du Cénacle fut illuminée d'une splendeur admirable qui frappait tous les yeux, et le Seigneur, voulant augmenter le nombre des témoins de cette nouvelle merveille, y fit accourir beaucoup d'habitants de Jérusalem qui se trouvaient dans la rue.

Au moment où les anges commençaient leurs chants, la bienheureuse Marie s'inclina sur son Fils, sa tunique comme collée à son corps sacré, les mains jointes, les yeux fixés sur son très saint Fils, tout embrasée de son divin amour. Et lorsque les anges vinrent à chanter ces versets du second chapitre du cantique des cantiques : « Hâtez-vous de vous lever, ma bien-aimée, ma colombe, ma toute belle et venez ; car l'hiver est passé . . . », alors, à ces douces paroles, elle prononça celles que dit son très saint Fils sur la Croix : « Seigneur, je remets mou âme entre vos mains. » Puis elle ferma les yeux et elle expira. La maladie qui lui ôta la vie ce fut l'amour, sans aucun autre accident ou infirmité, et voilà comment le pouvoir divin suspendit l'intervention miraculeuse par laquelle il lui conservait les forces naturelles afin qu'elles ne fussent point consumées par l'ardeur sensible que lui causait l'amour divin ; et, le miracle cessant, ce feu sacré produisit son effet, et dessécha en elle l'humide radical du cœur, de sorte que la vie naturelle dut finir.

L'âme très pure de Marie passa de son corps virginal à la droite et sur le trône de son divin Fils, où à l'instant elle fut placée avec une gloire immense. Bientôt on commença à s'apercevoir que la musique des anges s'éloignait dans la région de l'air ; car tout ce cortège d'anges et de saints accompagnant leur Roi et leur Reine, monta dans l'empyrée. Le corps virginal de l'auguste Marie, qui avait été le temple et le sanctuaire du Dieu vivant, resta revêtu de lumière et de splendeur, et il exhalait une odeur si délicieuse et si extraordinaire que tous

les assistants se sentaient pénétrés dans leurs cœurs et dans leurs puissances d'une suavité céleste. Les mille anges, composant la garde de la bienheureuse Vierge, demeurèrent pour garder le trésor inestimable de son très saint corps. Les apôtres et les disciples, partagés entre la douleur qui leur arrachait encore des larmes, et la joie que leur causaient toutes ces merveilles, restèrent quelque temps dans une sorte de ravissement, puis ils se mirent à chanter plusieurs hymnes et plusieurs psaumes à l'honneur de la très pure Marie, dont l'âme était déjà dans la gloire. Cette glorieuse fin de la Reine de l'univers arriva un vendredi à trois heures du soir, à la même heure que son adorable Fils mourut, le 13 août, et à la soixante-dixième année de son âge, moins les 26 jours qu'il y eut du 13 août, jour où elle mourut, jusqu'au 8 septembre, anniversaire de sa naissance.

De grandes merveilles et plusieurs prodiges marquèrent cette précieuse mort de notre auguste Reine ; car le soleil s'éclipsa, et en signe de deuil il déroba sa lumière pendant quelques heures. Beaucoup d'oiseaux de diverses espèces se réunirent autour de la maison du Cénacle, et par les cris plaintifs et les gémissements qu'ils ne cessaient de pousser, ils touchaient le cœur de tous ceux qui les entendaient. Toute la ville de Jérusalem s'émut, et ses habitants frappés d'admiration accouraient au Cénacle, publiant à haute voix la puissance de Dieu et la grandeur de ses œuvres. Il y en avait qui étaient tout éperdus et comme hors d'eux-mêmes. Quant aux apôtres, aux disciples et autres fidèles, ils ne faisaient que soupirer et pleurer. Beaucoup de malades accoururent et tous furent guéris. Les âmes qui étaient dans le purgatoire en sortirent. Et la plus grande merveille fut qu'au moment même où la bienheureuse Marie expira, trois personnes expirèrent aussi, un homme à Jérusalem, et deux femmes qui habitaient près du Cénacle ; elles moururent en état de péché et dans l'impénitence, de sorte qu'elles allaient être damnées ; mais leur cause arrivant au tribunal de Jésus-Christ, sa très douce Mère demanda miséricorde pour elles, et elles revinrent à la vie. Elles s'améliorèrent ensuite de telle sorte, qu'elles moururent en état

de grâce et se sauvèrent. Ce privilège ne fut pas général pour les autres qui moururent ce jour-là dans le monde, mais seulement pour ces trois personnes de Jérusalem qui expirèrent à la même heure.

---

## CHAPITRE TRENTE-CINQUIEME

---

### LA SÉPULTURE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

---

Il fallut que la vertu divine consolât et fortifiât d'une manière spéciale les Apôtres, les disciples et tant d'autres fidèles dans leur affliction extrême, afin qu'ils ne se laissassent point entièrement abattre et que quelques-uns même ne mourussent de la douleur que leur causa la mort de la bienheureuse Marie; car la certitude qu'ils avaient de ne pouvoir réparer cette perte en la vie présente, ne leur permettait aucun soulagement. La privation de ce trésor était sans compensation possible; comme la très douce et très charitable conversation de cette grande Reine leur avait ravi le cœur, se voyant privés d'une telle protectrice et d'une telle compagnie, ils se trouvèrent en quelque sorte sans âme et sans vie. Mais le Seigneur, qui connaissait la cause d'une si juste douleur, les assista et les encouragea secrètement par sa vertu divine, afin qu'ils ne succombassent point à l'excès de leur douleur, et qu'ils s'occupassent de ce qu'il était convenable de faire pour le corps virginal de sa très sainte Mère, et de tout ce que réclamaient les circonstances.

Après ce divin secours les saints Apôtres, que regardaient particulièrement les mesures à prendre, décidèrent entre eux qu'il fallait donner la sépulture au très saint corps de leur Reine. Ils lui destinèrent dans la vallée de Josaphat un

sépulcre nouveau, qui y avait été préparé par une disposition mystérieuse de la providence de son très saint Fils. Et les Apôtres se souvenant que le corps déifié du Seigneur lui-même avait été enveloppé dans un linceul avec des aromates selon la coutume des Juifs, il leur sembla qu'il fallait faire de même à l'égard du corps de sa bienheureuse Mère, sans penser alors à autre chose. Or, voulant exécuter ce dessein, ils firent venir les deux filles qui avaient assisté notre auguste Reine durant la vie, et qui étaient héritières du trésor de ses deux tuniques; et ils leur ordonnèrent d'envelopper avec la plus respectueuse circonspection, dans un linceul enduit de parfums précieux, le corps de la Mère de Dieu, afin de le mettre ensuite dans le cercueil. Ces filles entrèrent, pénétrées d'une sainte et profonde vénération, dans l'oratoire où la vénérable défunte était sur son lit: mais la splendeur dont elle était revêtue les arrêta et les éblouit de telle sorte qu'elles ne purent toucher ni voir le corps sacré, ni savoir en quel lieu déterminé il se trouvait.

Elles sortirent de l'oratoire avec plus de crainte et plus de vénération qu'elles n'y étaient entrées, et rapportèrent toutes saisies d'étonnement aux Apôtres ce qui leur était arrivé. Ils convinrent (non sans inspiration du Ciel) qu'on ne devait point traiter cette Arche sacrée du Testament suivant les règles communes. Ensuite saint Pierre et saint Jean entrèrent dans le même oratoire, remarquèrent la splendeur et entendirent en même temps la musique céleste des Anges qui chantaient: *Ave, Maria, gratia plena, Dominus tecum.* Il y en avait d'autres qui disaient: *Vierge avant l'enfantement, Vierge dans l'enfantement, et Vierge après l'enfantement.* Et dès lors beaucoup de fidèles de la primitive Eglise répétèrent avec dévotion ce divin éloge de la très pure Marie; dès ce temps-là, la Tradition l'a transmis jusqu'à nous qui le proclamons aujourd'hui, et la sainte Eglise l'a confirmé. Les deux Apôtres saint Pierre et saint Jean restèrent quelque temps comme ravis en admiration de ce qu'ils entendaient et voyaient autour du corps sacré de la Reine de l'univers; et pour délibérer sur ce qu'ils devaient faire, ils se mirent à genoux et prièrent le Seigneur de le leur manifester. Ils entendirent aussitôt une voix qui leur dit:

*Qu'on ne découvre et qu'on ne touche point ce corps virginal.*

Ils connurent par cette voix la volonté divine ; ensuite ils apportèrent un cercueil, et la splendeur s'étant tempérée, ils s'approchèrent du lit où était le corps virginal, et les deux mêmes Apôtres joignirent avec une vénération inexprimable les extrémités de la tunique qui l'enveloppait, le soulevèrent sans en changer la position, puis déposèrent dans le cercueil cet inestimable trésor. Ils le firent sans aucune difficulté, car ils ne sentirent aucun poids ; il leur semblait qu'ils touchaient seulement la tunique d'une manière presque imperceptible. Quand le corps eut été mis dans le cercueil, sa splendeur se tempéra encore davantage, de sorte que tous les assistants purent voir et observer de leurs propres yeux la beauté du visage et des mains de la bienheureuse Vierge, le Seigneur le disposant ainsi pour leur commune consolation. Mais sa toute-puissance se réserva si exclusivement cet auguste Tabernacle de sa demeure, soit en la vie, soit en la mort, que personne n'envit que ce qui est nécessaire pour la conversation humaine, à savoir son très modeste visage afin qu'on la reconnût, et ses mains avec lesquelles elle travaillait.

Ensuite les Apôtres songèrent à la sépulture, et par leurs soins, aidés de la dévotion des fidèles alors réunis en grand nombre à Jérusalem, ils se procurèrent beaucoup de flambeaux, à l'égard desquels il arriva une merveille : c'est qu'étant tous allumés ce jour-là et les deux suivants, il n'y en eut aucun qui s'éteignit ni qui se consumât même en partie.

Or, afin que cette merveille et plusieurs autres que le Tout-Puissant opéra en cette occasion fussent plus notoires pour tout le monde, la divine Majesté poussa tous les habitants de la ville à se rendre aux funérailles de sa très sainte Mère, et à peine resta-t-il dans Jérusalem un seul Juif ou un seul Gentil qui n'accourût à la nouvelle de ce spectacle. Les Apôtres levèrent le très saint corps qui était le Tabernacle de Dieu ; nouveaux Prêtres de la Loi évangélique, ils portaient sur leurs épaules le propitiatoire des divins oracles et des faveurs célestes ; puis ils partirent du Cénacle dans le plus bel ordre, traversant la ville pour aller à la vallée de Josaphat, et c'était

là le convoi visible pour les habitants de Jérusalem. Mais il y en avait un autre invisible, c'était celui des courtisans du Ciel. En premier lieu s'y trouvaient *les mille anges* de notre auguste Reine continuant leur musique céleste, que les Apôtres, les disciples et beaucoup d'autres personnes entendaient et qui dura pendant trois jours avec la plus douce et la plus admirable harmonie. Il descendit aussi des hauteurs du Ciel une multitude innombrable d'autres Anges avec les anciens Patriarches et les Prophètes, notamment saint Jochim, sainte Anne, saint Joseph, sainte Elisabeth, saint Jean-Baptiste et un grand nombre d'autres Saints que notre Sauveur Jésus envoya de l'empyrée afin qu'ils assistassent aux funérailles de sa bienheureuse Mère.

Tout ce convoi du ciel et de la terre, invisible et visible, marcha accompagnant le corps sacré; et il arriva tant de miracles durant le trajet que le récit m'en arrêterait trop longtemps. Je dirai seulement que tous les malades qui se présentèrent et en très grand nombre, furent parfaitement guéris, quelles que fussent les maladies. Beaucoup de possédés furent délivrés sans que les démons osassent attendre que les personnes dont ils s'étaient emparés s'approchassent du très saint corps. Il y eut quelque chose de plus merveilleux encore dans la conversion d'un grand nombre de Juifs et de Gentils; car les trésors de la divine miséricorde s'ouvrirent pour les obsèques de la bienheureuse Marie, et par là bien des personnes obtinrent la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, se mirent à le confesser à haute voix pour le vrai Dieu et pour le Rédempteur du monde, et demandèrent en même temps le baptême. De sorte qu'après les funérailles, les Apôtres et les disciples employèrent plusieurs jours à catéchiser et à baptiser ceux qui se convertirent ce jour-là à la foi véritable. Les Apôtres, en portant le vénérable corps, éprouvèrent des effets merveilleux de la divine lumière et reçurent des consolations célestes, auxquels les disciples participèrent avec proportion. Tous ceux qui assistaient au convoi sentant le parfum délicieux que le très saint corps exhalait, entendant la musique mystérieuse des anges, et remarquant plusieurs autres faits prodigieux, étaient

saisis d'étonnement et avouaient hautement que Dieu faisait éclater sa grandeur et sa puissance en cette créature ; et en témoignage de leurs sentiments, ils se frappaient la poitrine avec la plus vive componction.

Ils arrivèrent au lieu où était l'heureux sépulcre dans la vallée de Josaphat. Là, les mêmes Apôtres saint Pierre et saint Jean qui avaient enlevé le trésor céleste du lit pour le mettre dans le cercueil, l'en ôtèrent avec le même respect et avec la même facilité, le placèrent dans le sépulcre et le couvrirent d'un suaire, tout cela par les mains des anges plutôt que par les leurs. Ils fermèrent le sépulcre avec une grande pierre selon la coutume, et les Esprits célestes s'en retournèrent dans l'empyrée, tandis que *les mille Anges* de la garde de notre auguste Reine demeurèrent auprès de son très saint corps, en continuant la même harmonie céleste. Le peuple se retira, et les saints Apôtres et les disciples s'en retournèrent au Cénacle en arrosant le chemin de leurs larmes. La très douce odeur que le corps de notre grande Reine avait répandue dans toute cette maison s'y fit sentir un an entier et elle se conserva plusieurs années dans l'Oratoire. Ce Sanctuaire continua à être dans Jérusalem un lieu de refuge pour ceux qui y allaient chercher un remède à toutes leurs peines, à toutes leurs nécessités ; car ils l'y trouvaient tous d'une manière miraculeuse, tant dans leurs maladies que dans leurs tribulations et dans les autres maux qui affligent l'humanité. Quelques années après, les péchés des habitants de Jérusalem, entre plusieurs autres châtimens qu'ils leur attirèrent, les privèrent aussi de ce bienfait inestimable.

Les Apôtres décidèrent dans le Cénacle que quelques-uns d'entre eux et les disciples resteraient auprès du saint sépulcre de leur Reine, tant que l'on y entendrait la musique céleste, car ils attendaient tous la fin de cette merveille. Cette décision prise, les uns s'employèrent aux affaires qui regardaient l'Eglise, à catéchiser et à baptiser les néophytes ; les autres se rendirent aussitôt au sépulcre et tous le visitèrent durant ces trois jours. Mais saint Pierre et saint Jean répétaient et prolongeaient leurs visites plus que tous les autres, et quoiqu'ils

allassent quelquefois au Cénacle, ils se hâtaient de regagner aussitôt le lieu où était leur trésor et leur cœur.

Les animaux irraisonnables ne manquèrent pas non plus aux funérailles de la Reine de l'univers ; car au moment où son corps virginal approchait du sépulcre, on vit de l'air une infinité de petits oiseaux et d'autres plus grands, et des montagnes voisines plusieurs bêtes sauvages qui accouraient précipitamment au sépulcre : les uns par des chants lugubres, les autres par de tristes hurlements, tous par des mouvements de douleur, manifestaient à leur manière leurs regrets, comme s'ils eussent senti la perte commune. Il n'y eut que quelques Juifs incrédules, plus durs que les rochers et plus cruels que les bêtes féroces, qui ne se montrèrent pas plus touchés de la mort de leur Réparatrice qu'ils ne l'avaient été de celle de leur divin Rédempteur !

---

## CHAPITRE TRENTE-SIXIEME

---

### BASILIQUE DE L'ASSOMPTION

---

En sortant de Jérusalem par la Porte de Saint-Etienne, à l'Orient, on descend par une pente rapide au fond de la vallée de Josaphat, où l'on traverse sur un petit pont en maçonnerie le torrent de Cédron. De là, après une quarantaine de pas, droit à l'Est, on arrive à un escalier de 26 marches. Au bas se trouve le parvis de la *Basilique de l'Assomption*. — Ce parvis, dallé et de forme quadrangulaire, a une superficie d'environ cinquante pieds. Vers l'Est, une étroite impasse conduit à la grotte de l'Agonie, dont nous avons déjà parlé précédemment. Au Nord, on remarque la façade de la Basilique. Au centre de cette façade se trouve l'entrée du vénérable Monument.

Sainte Hélène et son fils, l'empereur Constantin, qui déployèrent tant de zèle pour le Tombeau de Notre-Seigneur, n'oublièrent pas celui de sa très sainte Mère et ils y érigèrent une belle église. En 1100, Godefroy de Bouillon établit au Tombeau de la Sainte Vierge un convent de Bénédictins qu'il dota richement. Après l'expulsion des Croisés (1187), le convent et l'église supérieure furent démolis et les pierres employées à d'autres constructions. Cependant l'église souterraine fut épargnée, à cause de la vénération que les Musulmans professent pour la Mère de Jésus.

Les Pères de Terre-Sainte, ayant trouvé le Tombeau de la

Sainte Vierge abandonné (1), l'achetèrent en 1363 au Sultan du Caire. A la suite des arrangements conclus entre la reine, Jeanne de Naples, et le Sultan d'Egypte, ils obtinrent l'autorisation de rebâtir le couvent. Ils ne purent le faire faute d'argent ; mais ils ne manquèrent pas de célébrer les Saints Mystères en ce Sanctuaire vénérable.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, les Grecs non-unis convoitant ce Sanctuaire, accusèrent les Pères de Terre-Sainte d'avoir vendu au Pape le corps de la Sainte Vierge. Cette accusation, quelqu'absurde qu'elle fût, s'accréditant parmi eux, ils en profitèrent pour chasser les religieux Franciscains. Ceux-ci furent réintégrés dans leurs droits, en vertu d'un *Firman*, obtenu par l'ambassadeur de France. Mais finalement, après une série d'intrigues et de persécutions, les Grecs s'emparèrent envers et contre tous droits, en 1757, de ce lieu sacré, et le possèdent encore aujourd'hui.

*Etat actuel.* — La Basilique de l'Assomption telle qu'elle existe fut bâtie par sainte Hélène, sauf les restaurations qui y ont été faites par les Croisés. Elle est desservie par tous les Chrétiens des Rites dissidents de Jérusalem : Grecs, Arméniens, Coptes, Abyssins et Syriens ; tous y sont, excepté ceux qui seuls devraient y être, c'est-à-dire les Catholiques-Latins, représentés par les disciples de Saint François d'Assise. Les Musulmans eux-mêmes y ont un endroit où il leur est permis de faire leur prière.

*Visite.* — Dès qu'on a passé le seuil de la porte d'entrée, on se trouve devant un escalier en pente douce de 48 marches, taillé en pierre du pays, et prenant toute la largeur de la nef.

A la 21<sup>e</sup> marche, on rencontre à droite, dans le gros mur du monument, la petite *Chapelle du Tombeau de Sainte-Anne*. — D'après la tradition, cette chapelle renferme les tombeaux (vides aujourd'hui) de saint Joachim et de sainte Anne. Dans le mur à gauche, un peu plus bas, mais presque vis-à-vis, il y a une autre chapelle. — Si l'on en croit la tradition, saint Joseph et le saint vieillard Siméon y auraient en leur sépulture.

(1) Dans l'église souterraine, bâtie par sainte Hélène.

Les Chapelles des tombeaux de saint Joseph et de sainte Anne marquent la fin de la Restauration par les Croisés. — Les Croisés restaurèrent en effet les murs de la Basilique de l'Assomption, à partir des susdites Chapelles jusqu'à la porte d'entrée. Comme on peut le constater d'un simple coup d'œil, ces constructions diffèrent, pour le style, du reste de l'édifice que l'on fait remonter à Constantin et qui est en plein-cintre.

Ayant descendu l'escalier jusqu'en bas, on arrive sur le pavé de la *Basilique proprement dite*. — Remarquons d'abord qu'il s'agit ici d'une construction souterraine, et qu'il a fallu creuser le rocher du côté de l'Est. L'église forme une Croix latine de environ cent pieds de long sur vingt-cinq de large. Aucune sculpture ne la décore et l'obscurité y est complète depuis que l'exhaussement du niveau de la vallée, produit par les pluies d'hiver, en a obstrué les ouvertures qui n'étaient que des soupiraux. Chacune des extrémités se termine par une abside demi-circulaire.

Du côté de l'Ouest qui est le bras gauche, on voit une citerne près de laquelle se trouve un autel assez pauvrement entretenu : il appartient aux Cophtes non catholiques.

A la partie Nord qui forme le haut de la croix, on monte par un escalier de 18 marches placé au fond, où se trouve l'entrée d'un souterrain d'environ 40 pieds de long sur 10 pieds de large.

Du côté de l'Est, c'est-à-dire au bras droit de la croix, se trouve le Saint Edicule renfermant le tombeau de la sainte Vierge.

Cet Edicule fut taillé dans le roc vif et l'on y suivit le système précédemment adopté pour le sépulcre de Notre-Seigneur, c'est-à-dire que, respectant la chambre sépulcrale, on tailla le roc qui l'entourait, afin d'obtenir un petit édicule isolé de toutes parts, comme on peut le voir aux parois Nord-Est et Sud de l'église. Ce Tombeau où le corps virginal de l'auguste Marie avait reposé peu de temps fut toujours en grande vénération parmi les Fidèles, qui se firent un devoir de le décorer richement : c'est ce que nous apprend Jean de Wirzbourg qui le visita dans le courant du XII<sup>e</sup> siècle. Ce témoin oculaire

nous atteste que ce monument était couvert de marbre et revêtu d'ornements les plus précieux en or et en argent.

*Etat actuel.* — Ce Tombeau est isolé de tous côtés ainsi que nous l'avons dit ; mais on ne peut circuler à l'entour, les côtés Sud-Est et Ouest étant seuls libres. Le côté Sud est fermé à l'angle Sud-Est par un mur qui va directement rejoindre le mur Sud extérieur du bras droit de l'église.

*Extérieur.* — Le Tombeau forme un petit monument à peu près carré, et il est surmonté d'une coupole à peine visible. Le pourtour extérieur ne se fait remarquer par aucune ornementation particulière autre que celle produite par les lampes suspendues tout à l'entour à la corniche même de l'édicule. D'ailleurs, la lourde et vieille tapisserie dont il est constamment recouvert rend bien difficile l'examen qu'on voudrait en faire. Le côté Est forme le chevet du monument, les côtés Nord et Sud en sont les flancs, et le côté Ouest tient lieu de façade. Un autel, aussi haut que long, adossé contre le mur extérieur Ouest, masque presque complètement le devant du monument. Deux portes ouvertes, l'une dans le mur de devant, Ouest, l'autre dans celui du Nord, donnent entrée dans l'intérieur.

*Intérieur.* — On y entre par la porte de l'Ouest, et l'on se trouve alors dans une petite chapelle pouvant à peine contenir quatre à cinq personnes. Les parois intérieures en sont, aux jours ordinaires, cachées par une tapisserie un peu moins usée que celle de l'extérieur et un grand nombre de lampes suspendues à la voûte en font le principal ornement. On atteint facilement de la main le haut de la voûte. Du côté Est, à l'intérieur de l'édicule, est le Vénérable Tombeau de la très sainte Vierge.

*Vénérable Tombeau de la Très Sainte Vierge.* — La Tradition place à Geithsémani le lieu où reposa le corps très pur de la Bienheureuse Vierge, jusqu'à son Assomption. Ce sépulchre est taillé tout entier dans le roc vif en forme de banquette. Il s'élève d'environ trois pieds au-dessus du pavement et est adhérent aux parois Nord-est et Sud. Le devant ainsi que le dessus sont revêtus de marbre blanc assez ordinaire.



# MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



**APPLIED IMAGE Inc**

1653 East Main Street  
Rochester, New York 14609 USA  
(716) 482-0300 - Phone  
(716) 288-3989 - Fax

Au côté Sud du saint Edicule, on remarque, en forme d'une petite abside, le *lieu de prières des Musulmans!*

Pour sortir de la Basilique, on remonte l'escalier par lequel on était descendu (1).



(1) *Guide Indic. de Terre-Sainte,*

## CHAPITRE TRENTE-SEPTIEME

---

### ASSOMPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

---

Saint Paul, parlant de la gloire et de la félicité des Saints qui participent à la vision béatifique et à la jouissance bienheureuse, dit avec Isaïe que les yeux des mortels n'ont point vu, que leurs oreilles n'ont point entendu, et que leur esprit n'a point conçu les choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment et qui espèrent en lui. D'après cette vérité catholique, on ne doit pas être surpris de ce qu'on rapporte être arrivé à saint Augustin, bien qu'il fût une si grande lumière de l'église. Il se disposait à écrire un traité sur la gloire des Bienheureux, quand son grand ami, saint Jérôme, qui venait de mourir (à Bethléem) et d'entrer dans la joie du Seigneur, lui apparut et lui fit comprendre qu'il ne pouvait pas exécuter le dessein qu'il avait formé, parce que jamais langue ni plume humaine ne serait capable de manifester la moindre partie des biens dont les Saints jouissent dans la vision béatifique. Voilà ce que dit saint Jérôme. Or quand, par les témoignages de la divine Écriture, nous saurions seulement que cette gloire sera éternelle, par ce seul endroit elle surpasse toute la portée de notre intelligence, qui ne peut atteindre à l'éternité, quelque effort qu'elle fasse : car l'objet étant infini, incommensurable, il est par là même inépuisable et incompréhensible, quels que soient l'ardeur et l'amour avec lesquels on cherche à le connaître. Et de même que Dieu est resté infini et tout-puissant

en créant toutes choses, sans qu'elles aient épuisé sa puissance, pas plus que ne l'épuiseraient des milliers d'autres mondes, s'il lui plaisait de les créer, parce qu'il serait toujours infini et immuable ; de même, quel que fût le nombre des Saints qui le vissent, qui en jouissent, il leur resterait toujours infiniment à connaître et à aimer, parce qu'en la création et en la gloire tous ne reçoivent sa participation que dans une certaine mesure, selon la capacité de chacun ; tandis qu'en lui-même il n'a ni terme ni fin.

C'est pour cette raison que la gloire du moindre des Saints est ineffable ; que dirons-nous donc de la gloire de l'auguste Marie, puis qu'entre les Saints, elle est la très sainte, qu'elle seule est plus semblable à son adorable Fils que tous les Saints ensemble, et que par sa grâce et sa gloire elle les surpasse tous comme la Reine surpasse ses sujets ? C'est là une vérité que l'on peut et que l'on doit croire ; mais en la vie mortelle, il n'est pas possible de la comprendre ni d'en expliquer la moindre partie, parce que la faiblesse et la disproportion de nos termes sont plus propres à l'obscurcir qu'à l'élucider. Travaillons maintenant, non à la comprendre, mais à mériter qu'elle nous soit un jour manifestée dans la même gloire, où selon nos œuvres nous participerons plus ou moins à cette joie que nous espérons.

Notre Rédempteur Jésus-Christ entra dans l'Empirée avec l'âme très pure de sa Mère à sa droite. Elle seule entre tous les mortels n'eut point de cause à soumettre au jugement particulier, et n'eut aucun compte à rendre de ce qu'elle avait reçu ; aussi ne lui en fut-il pas demandé ; et c'est ce qui lui avait été promis lorsqu'elle fut exemptée du commun péché, comme étant choisie pour Reine, et affranchie par un privilège exclusif des lois des enfants d'Adam. Par la même raison, sans être jugée comme les autres lors du jugement universel, elle viendra encore à la droite de son très saint Fils, pour juger avec lui toutes les créatures. Et si dans le premier instant de sa conception elle fut une aurore brillante, rehaussée par les rayons du soleil de la Divinité au-dessus des splendeurs des plus ardents Séraphins, si elle fut depuis élevée jusqu'à toucher à la

Divinité elle-même par l'union du Verbe avec sa très pure substance et par l'humanité de Jésus-Christ, il fallait bien, par conséquent, qu'elle fût pendant toute l'éternité sa compagne, avec la ressemblance possible entre le Fils et la Mère, lui, étant Dieu et homme, et elle, une simple créature. A ce titre, le Rédempteur la présenta lui-même devant le trône de la Divinité; et, s'adressant au Père éternel en présence de tous les Bienheureux qui étaient attentifs à cette merveille, la très sainte Humanité dit ces paroles: « Mon Père éternel, ma très chère Mère, votre bien-aimée Fille et l'Épouse chérie du Saint-Esprit, vient se mettre en possession éternelle de la couronne et de la gloire que nous lui avons préparées en récompense de ses mérites. C'est elle qui est née entre les enfants d'Adam comme une rose entre les épines, toute pure et toute belle, elle mérite que nous la recevions entre nos mains et que nous lui donnions la place à laquelle ne sauraient parvenir ceux qui ont été conçus dans le péché. C'est elle qui est notre Elue et notre unique favorite, à qui nous avons donné la grâce et la participation de nos perfections, au-dessus de la loi commune des autres créatures, et en qui nous avons déposé le trésor de notre Divinité incompréhensible et de ses Dons; elle l'a très fidèlement gardé; elle a fait profiter les *talents* qu'elle a reçus de nous; elle ne s'en est jamais écartée de notre volonté, et elle a trouvé grâce devant nos yeux. Mon Père, le tribunal de notre miséricorde et de notre justice est très équitable; nous y récompensons les services de nos amis avec surabondance. Il est juste que ma Mère soit récompensée comme Mère: et si en toute sa vie et en toutes ses œuvres, elle a été semblable à moi, autant que pouvait l'être une simple créature, elle doit l'être aussi en la gloire et s'asseoir comme moi sur le trône de notre Majesté, afin que là où est la sainteté par essence, là soit aussi la somme de la sainteté par participation. »

Le Père et le Saint-Esprit approuvèrent ce décret du Verbe incarné. Aussitôt cette âme très sainte de Marie fut élevée à la droite de son adorable Fils, et placée sur le trône même de la très sainte Trinité, ou jamais hommes, ni anges, ni séraphins n'ont pu et ne pourront monter pendant toute l'éternité. C'est

la plus haute et la plus excellente prééminence de notre Reine, que l'être sur le trône même des Personnes divines, et d'y être placée comme impératrice, pendant que les autres n'ont qu'une place de serviteurs et de ministres du souverain Roi. Et les dons de gloire, de compréhension, de vision et de jouissance correspondent, chez l'anguste Marie, à l'éminence ou supériorité de ce lieu, inaccessible à toutes les autres créatures; de sorte qu'elle jouit au-dessus de tous et plus que tous les Bienheureux ensemble de cet objet infini, dont ils jouissent à des degrés et avec des différences sans nombre. Elle connaît l'être Divin et ses attributs; elle l'aime, elle jouit de ses mystères, et pénètre ses profonds secrets plus que tout le reste des Bienheureux. Sans doute, il y a une distance infinie entre la gloire des Personnes et celle de la très pure Marie, parce que, comme dit l'Apôtre, la lumière de la Divinité est inaccessible, et qu'en elle seule habite l'immortalité et la gloire par essence; sans doute encore, l'âme très sainte de Jésus-Christ surpasse sans mesure les dons de sa Mère; mais il n'en est pas moins certain que la gloire de cette grande Reine, comparée à celle de tous les Saints, s'élève au-dessus de tous comme inaccessible, et a avec elle de Jésus-Christ une ressemblance qu'on ne saurait comprendre ni exprimer en cette vie.

Il est également impossible de dépeindre la nouvelle joie que sentirent ce jour-là les Bienheureux, chantant de nouveaux cantiques de louanges au Tout-Puissant et à la gloire de sa Fille, de sa Mère et de son Epouse, en qui il glorifiait les œuvres de sa droite. Et quoique le Seigneur lui-même ne puisse avoir une nouvelle gloire intérieure, parce qu'il a eu et qu'il a de toute éternité la gloire d'une manière immuable et infinie, les démonstrations extérieures de sa complaisance en l'accomplissement de ses décrets éternels furent plus grands en ce jour; car il sortit une voix du Trône, comme de la Personne du Père, qui disait: « En la gloire de notre bien-aimée Fille, notre sainte volonté et nos désirs se sont accomplis avec la plénitude de notre complaisance. Nous avons donné à toutes les créatures l'être qu'elles ont, les tirant du néant afin qu'elles participassent à nos biens et à nos immenses trésors, selon l'inclination

ne,  
re  
ne  
es  
ce  
té  
te  
x  
et  
et  
e  
r.  
-  
t  
e  
e  
e  
a  
r  
e  
i  
r  
t  
r



LE COURONNEMENT DE LA VIERGE

(FRA ANGELICO)

de notre bonté infinie. Ceux mêmes que nous avons rendus capables de notre grâce et de notre gloire n'ont pas profité de ce bienfait. Notre seule bien-aimée et notre Fille n'a point pris part à la désobéissance et à la prévarication des autres : elle a mérité ce que les enfants de perdition ont méprisé comme indignes ; notre cœur n'a été frustré en elle en aucun temps, en aucun moment. A elle reviennent les récompenses que, par notre volonté commune et conditionnelle, nous avions préparées pour les anges rebelles et pour les hommes qui les ont imités, s'ils eussent tous coopéré à notre grâce et à notre vocation. Elle a réparé cette rébellion par sa soumission et par son obéissance ; elle nous a été pleinement agréable en toutes ses œuvres ; elle a donc mérité de s'asseoir sur le trône de notre Majesté.»

Il y avait trois jours que l'âme très sainte de Marie jouissait de cette gloire pour ne la quitter jamais, lorsque le Seigneur manifesta aux Saints qu'il voulait qu'elle revint sur la terre, et qu'elle ressuscitât son corps sacré en s'y unissant, afin d'être de nouveau élevée en corps et en âme à la droite de son très saint Fils, sans attendre la résurrection générale des morts. Les Saints ne pouvaient ignorer la convenance de cette faveur, ni le rapport qu'elle avait avec les autres qu'a reçues la Reine du ciel et avec sa sublime dignité, puisqu'elle paraît si croyable même aux mortels, que quand même la sainte Église n'en aurait pas approuvé la croyance, nous regarderions comme impies et insensés ceux qui prétendraient nier le fait. Mais les Bienheureux le connurent de la manière la plus nette, aussi bien que le jour et l'heure où il devait s'accomplir, lorsque la Majesté divine leur manifesta son décret éternel. Quand vint le moment d'opérer cette merveille, notre Sauveur Jésus-Christ descendit du Ciel, emmenant à sa droite l'âme de sa bienheureuse Mère, au milieu d'innombrables légions d'Anges, et des anciens Patriarches et Prophètes. Ils arrivèrent au sépulcre en la vallée de Josaphat, et s'arrêtèrent tous devant le Temple virginal ; puis le Seigneur, s'adressant aux Saints, dit ces paroles :

« Ma mère a été conçue sans péché, afin que de sa substance toute pure et immaculée je prisse l'humanité en laquelle je

vins au monde et le rachetai du péché. Ma chair est sa chair ; elle a coopéré avec moi aux œuvres de la Rédemption ; c'est pourquoi je dois la ressusciter, comme moi-même je ressuscitai d'entre les morts ; et ce doit être au même moment et à la même heure ; car je veux qu'elle me ressemble en tout. » Les Saints de la nature humaine rendirent tous des actions de grâces, et firent de nouveaux cantiques de louange au Seigneur pour ce bienfait. Mais ceux qui se distinguèrent le plus, ce furent nos premiers parents Adam et Eve, et après eux sainte Anne, saint Joachim et saint Joseph, comme ayant des titres particuliers pour glorifier le Seigneur en cette merveille de sa toute-puissance. Aussitôt l'âme très pure de notre auguste Reine, sur l'ordre de son très saint Fils, entra dans son corps virginal et le ressuscita, lui donnant une nouvelle vie immortelle et glorieuse, et lui communiquant les quatre dons de *clarté, d'impossibilité, d'agilité et de subtilité*, qui correspondent à la gloire de l'âme, et d'où ils rejaillissent sur les corps.

La bienheureuse Marie, enrichie de ces dons, sortit en corps et en âme du sépulcre, sans mouvoir la pierre qui le fermait, la tunique et le suaire conservant les plis qu'ils avaient quand ils couvraient son vénérable corps. Or, comme il est impossible de manifester la beauté et la splendeur qu'elle recevait d'une si grande gloire, je ne m'y arrête point. Il me suffit de dire que, de même que la divine Mère donna à son très saint Fils la forme humaine dans son sein virginal, la lui donnant toute pure, sans tache et impeccable pour racheter le monde, de même, en récompense de ce don, le même Seigneur lui donna en cette résurrection et en cette nouvelle génération une autre gloire et une autre beauté semblable à la sienne. En ce commerce si mystérieux et si divin, chacun fit ce qu'il put ; en effet, l'auguste Marie engendra Jésus-Christ semblable à elle-même en tant qu'il fut passible ; et Jésus-Christ la ressuscita, lui communiquant de sa gloire tout ce qu'elle put en recevoir dans sa capacité de simple créature !

Alors se déroula, en partant du sépulcre, une procession très solennelle, aux sons d'une musique céleste à travers les régions de l'air, qu'elle franchit pour s'élever à l'Empyrée. Cette

merveille arriva à la même heure que notre Sauveur Jésus-Christ ressuscita, un dimanche immédiatement après minuit ; c'est pourquoi tous les Apôtres ne furent point la remarquer alors, à l'exception de quelques-uns qui en furent témoins parce qu'ils veillaient autour du vénérable sépulcre. Les Saints et les Anges entrèrent dans le Ciel, chacun selon son rang ; après eux venait notre Rédempteur Jésus-Christ, ayant à sa droite la Reine, revêtue, comme dit David, de l'or d'Ophir, parée des plus riches ornements, et si belle, que les Courtisans du Ciel étaient ravis d'admiration. Ils se tournèrent tous vers elle pour la regarder et la bénir avec une nouvelle jubilation et avec de nouveaux cantiques de louange. C'est là où l'on entendit ces éloges mystérieux que Salomon avait écrits pour elle : « Sortez, filles de Sion, pour voir votre Reine que louent les étoiles du matin, et que fêtent les enfants du Très-Haut. Quelle est celle-ci, qui s'élève du désert comme une colonne de vapeur, exhalant toutes sortes de parfums ? Quelle est celle-ci, qui s'avance comme l'aube du jour, plus belle que la lune, brillante comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille ? Quelle est celle-ci, qui monte du désert s'appuyant sur son bien-aimé, et regardant des délices avec abondance ? Quelle est celle-ci, en qui la Divinité même s'est plu et complu bien autrement qu'en toutes les créatures et qu'il élève au-dessus de toutes jusqu'au trône de son inaccessible lumière et de sa majesté ? O merveille dont les Cieux n'ont jamais été témoins ! O prodige digne de la Sagesse infinie ! O miracle de la toute-puissance, qui la glorifie et l'exalte de la sorte.

La bienheureuse Marie arriva avec toutes ces gloires, en corps et en âme, au pied du trône de la très sainte Trinité. Les trois Personnes divines l'accablèrent avec un embrassement éternel et indissoluble, et le Père éternel lui dit : « Montez plus haut que toutes les créatures, ma Bien-Aimée, ma Fille et ma Colombe. » Le Verbe incarné lui dit : « Ma Mère de qui j'ai reçu l'être humain, et le retour de mes cœurs par votre parfaite imitation, recevez de ma main la récompense que vous avez méritée. » Le Saint-Esprit lui dit : « Ma très chère Epouse, entrez dans

la joie éternelle qui correspond à votre très fidèle amour; aimez et jouissez sans inquiétude, car l'hiver des souffrances est passé, et vous êtes arrivées à la possession éternelle de non embrassements.» Dans cet heureux état l'auguste Marie fut absorbée entre les Personnes, et comme submergée dans cet océan infini et dans l'abîme de la Divinité, tandis que les Saints étaient pénétrés d'une admiration ineffable et d'une nouvelle joie accidentelle. Or, comme cette œuvre de la Toute-Puissance renferme d'autres merveilles, je tâcherai d'en dire quelque chose dans le chapitre suivant.

---

## CHAPITRE TRENTE-HUITIEME

---

### LE COURONNE MENT DE LA T. S. VIERGE DANS LE CIEL

---

Lorsque notre Sauveur Jésus-Christ prit congé de ses disciples pour aller souffrir, il leur dit que leur cœur ne devait point se troubler pour les choses qu'il leur avait dites, parce qu'il y avait plusieurs demeures dans la maison de son Père, qui est la béatitude. Il les assurait par là qu'il y avait plusieurs places et des récompenses pour tous, malgré la différence de leurs mérites et de leurs bonnes œuvres ; et leur enseignait que personne ne devait se troubler, ni s'affliger, ni perdre la paix et l'espérance, en voyant son prochain favorisé de plus de grâces, ou plus avancé dans la vertu, parce qu'il y a beaucoup de degrés dans la maison de Dieu, où chacun sera content de la place qu'il occupera, sans porter envie aux autres. Et c'est là un des grands bonheurs de cette félicité éternelle. J'ai dit que l'auguste Marie fut élevée au degré suprême sur le Trône de la très sainte Trinité, et je me suis souvent servie, pour rapporter des mystères si grands, d'une expression qu'ont aussi employée les Saints et même les divines Ecritures. Cette remarque pourrait suffire ; toutefois j'ajoute, pour ceux qui sont moins savants, que Dieu étant un très pur esprit sans corps, et en même temps infini, immense et incompréhensible, n'a pas besoin d'un trône matériel ; car il remplit toutes choses, il est présent chez toutes les créatures, aucune ne le comprend

ou ne l'environne, mais, au contraire, il les comprend et les renferme toutes en lui-même. Les Saints dans le ciel ne voient pas non plus la Divinité avec les yeux corporels, mais avec les yeux de l'âme; néanmoins, comme ils la regardent en un endroit déterminé (je recour à cette figure matérielle pour me faire mieux entendre), nous disons qu'elle est sur le Trône où la très sainte Trinité tient son siège, quoiqu'elle possède en elle-même la gloire, et qu'elle la communique en elle-même aux Saints. Quant à l'humanité de notre Sauveur Jésus-Christ et à sa très sainte Mère, je ne nie point qu'ils n'occupent dans le Ciel un lieu plus éminent que les autres Saints, entre les Bienheureux qui y seront en corps et en âme; car il y aura un certain ordre d'après lequel ils seront plus ou moins près de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de notre auguste Reine; mais ce n'est pas ici que je dois déclarer comment cela arrive dans le Ciel.

Or, nous appelons Trône de la Divinité cet endroit où Dieu se manifeste aux Saints, comme cause principale de la gloire, et comme Dieu éternel, infini, qui ne dépend de personne, et de la volonté duquel toutes les créatures dépendent; il se manifeste comme Seigneur, comme Roi, comme Juge et comme Maître de tout ce qui a l'être. Notre Rédempteur Jésus-Christ a cette dignité en tant que Dieu par essence, et en tant qu'homme par l'union hypostatique par laquelle la Divinité s'est communiquée à l'Humanité sainte: c'est pourquoi il est dans le Ciel comme Roi, comme Seigneur et comme Juge suprême, et quoique la gloire et l'excellence des Saints surpassent infiniment tout ce que l'esprit de l'homme peut concevoir, ils n'y sont que comme serviteurs infiniment inférieurs à cette Majesté inaccessible. Après notre Sauveur Jésus-Christ la bienheureuse Marie participe à cette excellence à un degré inférieur à son très saint Fils, d'une manière spéciale, ineffable et proportionnée à sa condition de simple créature immédiate au Dieu-Homme; elle est debout, toujours à la droite de son Fils, comme Reine et Maîtresse de tout ce qui est créé, étendant son empire jusqu'où s'étend celui de son Fils lui-même, quoique ce soit d'une autre manière.

L'auguste Marie ayant été placée sur ce Trône très éminent, le Seigneur déclara aux Courtisans du Ciel les privilèges dont elle jouissait par cette participation à la Majesté du Très-Haut. Comme premier principe de tout, la personne du Père éternel dit donc en s'adressant aux Anges et aux Saints : « Notre Fille Marie est l'objet que notre volonté éternelle a choisi et possédé entre toutes les créatures ; elle fait nos premières délices ; elle n'a jamais déchu du titre ni dégénéré de l'être de Fille que nous lui avons donné dans notre entendement divin, et elle a droit sur notre royaume, dont elle doit être reconnue et couronnée pour légitime Maitresse et pour Reine unique. » Le Verbe incarné dit : « Toutes les créatures qui ont été par moi créées et rachetées appartiennent à ma Mère véritable et naturelle : elle doit être la Souveraine légitime de tout ce dont je suis Roi. » Le Saint-Esprit dit : « Par le titre de mon Epouse, de mon unique et de mon élue, auquel elle a correspondu avec fidélité, la couronne de Reine pour toute l'éternité lui est également due. »

Ensuite les trois Personnes divines mirent sur la tête de l'auguste Marie une couronne de gloire si magnifique et d'une splendeur si nouvelle, qu'on n'en a vu et qu'on n'en verra jamais une semblable sur la tête d'aucune autre simple créature. Au même moment sortit une voix du Trône qui disait : « Notre Bien-Aimée et notre Elue entre les créatures, notre Royaume est le vôtre ; vous êtes la Reine et la Maitresse des séraphins, de tous nos ministres les anges, et de toute l'universalité de nos créatures. Commandez et régnez sur elles ; car, dans notre consistoire suprême, nous vous donnons la domination, l'empire et la majesté. Etant pleine de grâce au-dessus de tous, vous vous êtes humiliée en votre propre estime jusqu'au rang le plus bas ; occupez maintenant le rang suprême qui vous est dû, et recevez, par une délégation de notre autorité divine, le domaine sur tout ce que nos mains ont formé, par notre toute-puissance. Du haut de votre Trône, vous commanderez jusqu'au centre de la terre ; et, par le pouvoir que nous vous donnons, vous assujettirez l'enfer, tous ses démons et tous ses habitants ; ils vous craindront tous, comme la souveraine Impératrice des abîmes, sombres demeures de nos ennemis.

Vous règnerez sur toute la terre, sur tous les éléments et sur toutes les autres créatures. Nous mettons entre vos mains et nous soumettons à votre volonté les vertus et les effets de toutes les causes, leurs opérations, leur perpétuité, afin que vous disposiez des influences des cieux, de la pluie, des nuées, des fruits de la terre, et que vous distribuiez tout cela à votre gré, par une dispensation à laquelle notre volonté sera attentive pour exécuter la vôtre. Vous serez la Reine de tous les mortels, auxquels vous pourrez soit envoyer la mort, soit conserver et prolonger la vie. Vous serez l'Impératrice de l'Eglise militante, sa Protectrice, son Avocate, sa Mère et sa Maîtresse. Vous serez la Patronne spéciale des royaumes catholiques, et si les fidèles et tous les enfants d'Adam vous invoquent du fond de leur cœur et vous servent fidèlement, vous guérirez leurs maux, et vous les secourrez dans leurs épreuves et dans leurs besoins. Vous serez la Protectrice, le Soutien, l'Amie de tous les justes nos amis ; vous les consolerez, vous les fortifierez et les comblerez tous de faveurs, suivant qu'ils les mériteront par leur dévotion. Pour tout cela, nous vous faisons la Dépositaire de nos richesses, et la Trésorière de nos biens ; nous mettons en vos mains les secours de notre grâce, afin que vous les dispensiez ; nous ne voulons rien accorder au monde que ce ne soit par votre entremise, et nous ne voulons rien refuser de ce que vous accorderez aux hommes. La grâce sera répandue sur vos lèvres, pour tout ce que vous voudrez ordonner dans le ciel et sur la terre ; les anges et les hommes vous obéiront partout, parce que tout ce qui est à nous est votre, comme vous avez toujours été nôtre ; et vous règnerez avec nous pendant toute l'éternité.»

En exécution de ce décret et de ce privilège accordé à la Reine de l'univers, le Tout-Puissant commanda à tous les courtisans du Ciel, Anges et hommes, de rendre obéissance à l'auguste Marie et de la reconnaître pour leur Reine. Cette merveille renfermait un autre mystère, et c'est que la divine Mère était ainsi récompensée de la profonde humilité et du culte de vénération avec lesquels elle avait honoré les Saints lorsqu'elle était au nombre des voyageurs et qu'ils lui apparaissaient

(comme on a pu le remarquer dans tout le cours de cette histoire) quoiqu'elle fût Mère de Dieu lui-même, et pleine de grâces au-dessus de tous les anges et de tous les saints. En effet, quand notre grande Souveraine vivait sur la terre, il était convenable pour son plus grand mérite qu'elle s'humiliât devant eux tous, parce qu'ils étaient compréhenseurs (1) et parce que le Seigneur l'ordonnait de la sorte ; mais à présent qu'elle se trouvait en possession du royaume qui lui appartenait, il était juste que tous lui rendissent leur culte, et reconnussent leur infériorité et leur sujétion. C'est ce qu'ils firent dans ce très heureux Etat, dans toutes les parties duquel règnent l'ordre, la proportion et l'harmonie. Les Esprits angéliques et les âmes des saints rendirent cet hommage dans la même forme qu'ils avaient reconnu et adoré Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec une crainte et un respect religieux, honorant sa divine Mère proportionnellement d'un culte semblable ; et les saints qui étaient en corps et en âme dans le Ciel se prosternèrent et révérent leur Reine par des actes corporels. Toutes ces démonstrations et le couronnement de l'Impératrice des Cieux lui procurèrent une gloire ineffable, transportèrent les Saints d'une nouvelle allégresse, et furent très agréables à la très sainte Trinité ; de sorte que ce jour fut en tout solennel, et répandit dans le ciel une nouvelle gloire accidentelle. Ceux qui en reçurent le plus, ce furent son très chaste époux saint Joseph, saint Joachim, sainte Anne et tous les autres parents de notre auguste Reine, et encore les *mille anges* de sa garde.

En contemplant le corps glorieux de la grande Reine, les Saints découvrirent sur sa poitrine la forme d'un petit globe lumineux d'une beauté et d'une splendeur singulières, qui leur causa et leur cause encore une admiration et une joie incomparables. Et c'est comme une récompense et un témoignage de ce qu'elle a conservé dans son cœur, comme dans un digne sanctuaire, le Verbe incarné sous les espèces sacramentelles et de ce qu'elle l'avait reçu si dignement, avec des dispositions si pures et si saintes, sans la moindre imperfection, mais avec une

(1) *Compréhenseurs* c. à. d. en possession de la gloire éternelle.

souveraine dévotion, avec un respect et un amour tels que jamais aucun saint n'y a pu parvenir. Quant aux autres récompenses qui correspondaient à ses vertus et à ses œuvres sans égales, je ne saurais trouver de termes assez propres pour les exprimer ; c'est pourquoi j'en remets la connaissance jusqu'à la vision béatifique, où chacun les découvrira selon qu'il l'aura mérité par ses œuvres et par sa dévotion.

Laissons notre grande Souveraine à la droite de son divin Fils, où elle régnera pendant des siècles et des siècles, et revenons aux apôtres et aux disciples, qui, sans pouvoir essuyer leurs larmes, entouraient le sépulcre de la bienheureuse Marie dans la vallée de Josaphat. Saint Pierre et saint Jean, qui y demeurèrent avec plus d'assiduité, remarquèrent, le troisième jour, que l'harmonie céleste avait cessé, puisqu'ils ne l'entendaient plus ; et, éclairés de l'Esprit divin, ils en conclurent que la très pure Mère était ressuscitée et élevée au ciel en corps et en âme, comme son adorable Fils. Ils se communiquèrent leur pensée, et s'y confirmèrent mutuellement ; saint Pierre, comme Chef de l'Eglise, décida qu'il fallait s'assurer du prodige, afin que la réalité en fût manifestée à tous ceux qui avaient été témoins de la mort et de la sépulture de l'auguste Marie. Pour cela il assembla le même jour tous les Apôtres, tous les disciples et les autres fidèles auprès du sépulcre. Il leur exposa les raisons qu'il avait d'attester à l'Eglise la vérité de ce prodige, qui obtiendrait la vénération de tous les siècles, et procurerait une grande gloire au Seigneur et à sa très sainte Mère. Ils approuvèrent tous le sentiment du Vicaire de Jésus-Christ, et par son ordre, ils enlevèrent aussitôt la pierre qui fermait le sépulcre, et y ayant bien regardé partout, ils n'y trouvèrent point le corps sacré de la Reine du Ciel ; sa tunique y était tendue comme lorsqu'elle le couvrait, de sorte qu'on voyait qu'il avait pénétré la tunique et la pierre sans les remuer ni les déranger ; saint Pierre prit la tunique et le bailla et les honora avec une juste vénération. Tous les autres firent de même, convaincus de la résurrection et de l'Assomption de la bienheureuse Marie ; et, partagés entre la joie et la douleur, ils célébrèrent avec de douces larmes cette mystérieuse merveille, et chantèrent des

psaumes et des hymnes à la louange et à la gloire du Seigneur et de sa très sainte Mère.

Mais ils restaient tous à regarder le sépulchre, absorbés dans leurs tendres regrets, sans pouvoir s'en éloigner, jusqu'à ce que l'ange du Seigneur descendit, et se manifestant à eux, leur dit : « Hommes de Galilée, de quoi vous étonnez-vous, et pourquoi vous arrêtez-vous ici ? Votre Reine et la nôtre est maintenant en corps et en âme dans le Ciel, où elle règne pour toujours avec Jésus-Christ. Elle m'envoie afin que je vous confirme cette vérité, et pour vous dire de sa part qu'elle vous recommande de nouveau l'Eglise, la conversion des âmes et la prédication de l'Evangile ; elle veut que vous repreniez au plus tôt le ministère dont vous êtes chargés, et, quoiqu'elle soit dans la gloire, elle ne laissera pas de vous assister. » Ces paroles encourageaient les Apôtres, et dans leurs voyages ils expérimentèrent la protection de notre charitable Reine, surtout à l'heure de leur martyre ; car alors elle leur apparut à tous, et présenta leurs âmes au Seigneur.

On rapporte diverses autres choses de la mort et de la résurrection de la bienheureuse Vierge, mais comme elles ne m'ont pas été manifestées, je ne les écris point ; du reste, dans toute cette divine histoire, je n'ai pas eu à choisir mes matières et je n'ai pu dire que ce qui m'a été enseigné et ce qu'il m'a été prescrit d'écrire.

---

## EPILOGUE

---

LA GLOIRE ÉTERNELLE !  
OUBLI LAMENTABLE QU'EN FONT LES MONDAINS !  
ESTIME ÉTONNANTE QU'EN FONT LES SAINTS !

*Instruction de la Reine du Ciel.* — Ma fille, l'ignorance des hommes est lamentable et sans excuse, puisqu'ils oublient si volontairement la gloire éternelle que Dieu a préparée pour ceux qui se disposent à la mériter. Je veux que vous gémissiez sans cesse sur cet oubli si pernicieux et que vous le pleuriez amèrement ; car il est hors de doute que ceux qui oublient de la sorte la gloire et la félicité éternelles sont fort exposés à les perdre. Personne n'a aucune excuse légitime pour se justifier de cette faute, non seulement parce qu'il ne coûte guère aux mortels d'en avoir et d'en conserver le souvenir, mais surtout parce que la pl<sup>u</sup> part travaillent, au contraire, de toutes leurs forces à oublier la fin pour laquelle ils ont été créés. Il est certain que cet oubli vient de ce que les hommes s'adonnent à l'orgueil de la vie, à la concupiscence des yeux et à la concupiscence de la chair ; c'est parce qu'ils y consacrent toutes leurs forces et toutes les puissances de leur âme, et tout le temps de leur vie, qu'il ne leur reste aucun moyen, où qu'ils soient, de réfléchir d'une manière sérieuse, ou même autrement, au bonheur de l'éternelle béatitude. Que les hommes disent donc, qu'ils avouent s'il leur coûterait plus de s'en souvenir,

qu'il ne leur coûte de suivre leurs passions aveugles, et de travailler à se procurer les honneurs, la fortune et des plaisirs passagers, qui finissent avant la vie ; et encore combien de fois ne parviennent-ils pas à se les procurer après mille efforts et mille fatigues !

Combien il est plus facile aux mortels d'éviter ce désordre, et particulièrement aux enfants de l'Eglise, puisqu'ils ont la précieuse ressource de la foi et de l'espérance, qui leur enseignent cette vérité, sans qu'ils doivent s'en donner la moindre peine ! Et quand il leur en coûterait autant pour mériter les biens éternels que pour acquérir les honneurs, les richesses et les autres plaisirs apparents, ce serait toujours une insigne folie de se donner autant de mal pour les choses fausses que pour les choses réelles, pour les peines éternelles que pour la gloire qui n'a point de fin. Vous comprendrez, ma fille, combien il y a là de erime et de telle stupidité, pour la déplorer, si, vivant dans un siècle tourmenté par tant de guerres et de désordres, vous considérez le nombre des infortunés qui courent à la mort pour un vain et fugitif honneur, pour satisfaire leur vengeance ou pour les plus vils juréments, ne se souvenant et ne se souciant non plus de la vie éternelle que s'ils étaient privés de raison. Assurément, ils pourraient s'estimer heureux de terminer leurs destinées, comme les animaux, par la mort temporelle ; mais comme la plupart ne commettent que l'iniquité, et que les autres vivent également dans l'oubli de leur fin ; ceux-ci aussi bien que ceux-là rencontrent la mort éternelle.

C'est là une calamité au-dessus de toutes les calamités ; c'est là un malheur sans égal et sans remède. Affligez-vous donc, et géissez avec une douleur inconsolable de la perte de tant d'âmes rachetées par le sang de mon divin Fils. Je vous assure, ma très chère fille, que du Ciel où je suis, dans la gloire que vous avez connue, je serais pressée par ma charité, si les hommes ne s'en rendaient pas indignes, de leur faire entendre une voix qui retentirait dans tout l'univers, et je leur crierais : « Hommes mortels et abusés, que faites-vous ? A quoi pensez-vous ? Savez-vous bien ce que c'est que de voir Dieu face à face, et de participer à sa gloire et à sa compagnie éternelle ?

Que prétendez-vous ? Qui vous a troublé et fasciné l'esprit de la sorte ? Que cherchez-vous, si vous perdez ce véritable bien et ce bonheur éternel sans en pouvoir trouver un autre ? Le travail est court, la gloire infinie, la peine éternelle !

Pénétrée de cette douleur que je veux exciter en vous, tâchez de travailler avec zèle pour ne point tomber dans ce péril. Ma vie, qui fut une souffrance continuelle, vous fournit un vivant exemple que vous avez connu ; mais quand j'arrivai aux récompenses que je reçus, tout ce que j'avais souffert me parut comme rien, et je l'oubliai comme si je ne l'avais jamais souffert. Résolvez-vous donc, ma chère fille, à ne suivre dans le travail, et fussent vos épreuves surpasser toutes celles des autres mortels, regardez-les comme légères de sorte que rien ne vous paraisse difficile, quand même il vous faut faire passer par le fer et le feu.

Je veux de plus que vous vous gardiez d'une autre erreur commise des hommes qui disent : Tâchons seulement de nous assurer le salut ; un peu plus, un peu moins de gloire ne nous importe guère ; puisqu'en nous sauvant, nous jouirons tous de la béatitude éternelle. Avec une semblable ignorance, ma fille, on n'assure point le salut, mais, au contraire on le hasarde ; car un pareil langage ne s'explique que par une grande folie et par un grand manque d'amour de Dieu, et ceux qui prétendent faire ces arrangements avec la Majesté divine l'offensent et la portent à les laisser en danger de tout perdre. La faiblesse humaine va toujours dans le bien moins loin que ses désirs ; et, si ces désirs ne sont pas grands, elle fait fort peu de chose ; que, s'ils sont tout à fait tièdes, elle court risque de ne rien avoir et de tout perdre.

Celui qui se contente d'un certain milieu ou du dernier rang dans la vertu laisse toujours quelque liberté à sa volonté et à ses inclinations, pour admettre à dessein d'autres affections terrestres, et pour aimer les choses passagères ; et cette disposition ne saurait durer sans s'opposer bientôt à l'amour divin ; c'est pourquoi il est impossible d'empêcher qu'entre ces deux sentiments l'un ne se perde, et l'autre ne subsiste. Sans doute, lorsque la créature se détermine à aimer Dieu de tout son cœur

et de toutes ses forces, comme il le commande, le Seigneur tient compte de cette résolution, quand même l'âme n'arriverait point, à cause d'autres manquements, aux plus hautes récompenses. Mais si on les méprise délibérément, ou si on en fait peu de cas, alors, loin de témoigner l'amour d'un enfant ou d'un véritable ami, on ne montre que les sentiments d'un esclave qui se contente de manger et qui passe son chemin. Tandis que si les Saints pouvaient revenir sur la terre pour mériter encore quelque nouveau degré de gloire, en souffrant tous les tourments imaginables jusqu'au jour du jugement, ils le feraient avec plaisir, parce qu'ils connaissent parfaitement la valeur de la récompense, et qu'ils aiment Dieu d'un véritable amour (1). Il n'est pas convenable que cette grâce soit accordée aux Saints, mais elle m'a été accordée, à moi, comme vous l'avez écrit dans cette histoire, et mon exemple confirme cette vérité, et condamne la folie de ceux qui, pour ne point souffrir ni embrasser la croix de Jésus-Christ, demandent une récompense bornée, contre l'inclination du Très-Haut, qui désire que les âmes aient des mérites qu'il puisse amplement récompenser dans le bonheur de la gloire éternelle.

---

(1) Environ un siècle auparavant, sainte Thérèse, dans sa Vie, écrite par elle-même, disait ces étonnantes paroles : « ... Depuis que Notre-Seigneur m'a fait connaître la prodigieuse inégalité qui existe dans le ciel, entre la félicité des uns et celle des autres, je vois bien que sur la terre, il n'y a pas non plus, quand il le veut, de mesure à ses dons. Aussi ne voudrais-je jamais en voir mettre dans le dévouement à une si haute Majesté ; mon désir serait de consumer ma vie, mes forces, ma santé à son service et de ne point perdre, par ma faute, le moindre degré de jouissance dans l'éternelle patrie. Je ne crains pas de le dire, si l'on me demandait lequel j'aime mieux, ou d'endurer toutes les peines de cet exil jusqu'au dernier jour du monde, à la condition de recevoir un degré de plus, si petit qu'il fût, de gloire dans le ciel, ou d'y entrer, dès maintenant, sans rien souffrir, mais avec un peu moins de gloire, de très grand cœur, j'achèterais, au prix de toutes les peines d'ici-bas, le bonheur de contempler d'un peu plus près les grandeurs de mon Dieu ; car je vois que plus on le connaît, plus on l'aime... » (Vie... Paris, Lecoffre 1884.)

## CONCLUSION

---

### LOUANGE A LA TRÈS SAINTE TRINITÉ A JÉSUS-CHRIST NOTRE RÉDEMPTEUR ET A SA MÈRE, L'AUGUSTE VIERGE MARIE

Je vous bénis, Dieu éternel. Seigneur du ciel et de la terre Père, Fils et Saint-Esprit, Dieu seul en trois personnes, je vous bénis de ce que vous découvrez par votre seule clémence vos mystères aux petits, et de ce que vous le faites avec une bonté immense et avec une sagesse infinie. O Dieu suprême ! la terre vous appartient, et les cieux sont à vous. Vous êtes le Seigneur et le Dieu véritable de toute science ; vous ôtez et vous donnez la vie ; vous humiliez et vous abattez les superbes jusque dans l'abîme, et vous élevez les humbles selon votre volonté, afin que nul homme ne se glorifie devant vous, que le plus fort ne présume point de sa force, et que le plus faible ne perde point courage, à cause de sa fragilité et de sa bassesse.

Je vous glorifie, Seigneur véritable, Jésus-Christ, Roi et Sauveur du monde. Je loue votre saint Nom, et je donne la gloire à Celui qui donne la sagesse.

Je vous exalte, auguste Souveraine des cieux, bienheureuse Marie, digne Mère de mon Seigneur Jésus-Christ, Temple vivant de la Divinité, dépositaire des Trésors de sa grâce, principe de notre salut, Réparatrice de la ruine générale du genre



REINE, VIERGE, MÈRE.

terre  
vous  
e vos  
onté  
terre  
Sei-  
vous  
jus-  
onté,  
plus  
e no  
esse.  
i et  
e la

use  
ple  
in-  
are



humain, nouvelle joie des Saints, gloire des œuvres du Très-Haut, et unique instrument de sa toute-puissance. Je vous bénis, très douce Mère de Miséricorde, Refuge des pécheurs, Protectrice des pauvres, Consolatrice des affligés; je vous glorifie sous ces titres, et tout ce que les anges et les saints reconnaissent en vous, par vous et de vous, je le reconnais.

Je déclare, ô Mère très bénigne, en présence du ciel et de la terre, que j'ai lutté contre moi-même et contre mes ennemis, et que mon âme s'est troublée, placée entre le sentiment de mon indignité et le désir de la sagesse. J'ai élevé mes mains en haut et j'ai déploré l'égarément de mon esprit; j'ai dirigé mon cœur vers la sagesse, et je l'ai trouvée dans la connaissance de moi-même; avec cette connaissance j'ai possédé la paix, et quand je l'ai aimée et cherchée, j'ai trouvé une bonne possession et je n'ai pas été confondue. La douce force de la sagesse a opéré en moi, elle m'a découvert les choses les plus secrètes et les plus incertaines pour la science humaine. Elle vous a mise devant mes yeux, auguste Marie, magnifique image de la Divinité et Cité mystique de sa demeure, afin que, dans la nuit de cette vie mortelle, vous me guidiez comme une étoile, et que vous m'éclairiez comme la lune du divin Soleil, afin que je vous suive comme ma Reine, que je vous aime comme ma Mère, que je vous obéisse comme à ma Directrice, que je vous écoute comme ma Maîtresse, et qu'en me regardant en vous comme dans un miroir sans tache et très pur, je réalise en moi le modèle de la haute perfection et de la sainteté que vous m'avez présenté par la connaissance et le nouvel exemple de vos vertus ineffables et de vos actions héroïques.

Mais qui a pu porter la Majesté souveraine à s'abaisser ainsi jusqu'à cette vile esclave, sinon vous, ô ma puissante Reine, qui êtes la grandeur de l'amour, l'étendue de la charité, le prodige de la grâce, Celle qui nous attire la miséricorde et qui a comblé les abîmes que les péchés de tous les enfants d'Adam ont creusés. La gloire, ô Vierge sainte! vous appartient, et cet Ouvrage que j'ai écrit vous appartient aussi, non seulement parce qu'il contient votre très sainte et très admirable vie, mais parce que vous lui avez donné le commencement, le milieu

et la fin; et si vous ne l'eussiez dicté vous-même comme Maîtresse, jamais l'esprit humain n'aurait pu le concevoir. Chargez-vous donc de la reconnaissance, car vous seule la pouvez rendre dignement à votre très saint Fils, notre Rédempteur, pour un si rare bienfait. Pour moi je ne puis que vous en supplier au nom de la sainte Eglise et au mien. C'est ce que je désire faire, ô Mère et Reine des vertus! et, humiliée profondément en votre présence, je confesse que j'ai reçu cette faveur et tant d'autres que je n'ai jamais pu mériter. Je n'ai écrit que ce que vous m'avez enseigné et preserit, je ne suis qu'un muet instrument de votre langue, mû et dirigé par votre sagesse. Perfectio meo est ouvrage de vos mains non seulement en le faisant dignement servir à la gloire du Très-Haut, mais en achevant encore ce qui y manque, afin que je pratique votre doctrine, que je suive vos traces, que j'obéisse à vos commandements et que je coure à l'odeur de vos parfums, qui est le doux baume de vos vertus que vous avez répandu dans cette histoire, avec une bonté ineffable.

Je me reconnais, ô Souveraine du ciel! la plus indigne et en même temps la plus redevable des enfants de la sainte Eglise. Et afin qu'elle ne soit pas témoin devant le Très-Haut et devant vous d'une monstrueuse ingratitude de ma part, je déclare, je promets et je veux que l'on sache que je renonce à tout ce qui est visible et terrestre, et que j'assujettis de nouveau ma liberté sous l'empire de la volonté divine et de la vôtre, pour n'user de mon libre arbitre qu'en vue de son bon plaisir et pour sa plus grande gloire. Je vous prie, ô vous qui êtes bénie entre toutes les créatures, de ne point permettre, puisque par la clémence du Seigneur et par la vôtre j'ai, sans l'avoir mérité, le titre de son épouse, que vous m'avez donné celui de fille et de disciple, et que le Seigneur votre Fils a daigné lui-même me le confirmer si souvent, de ne point permettre, ô très pure Souveraine, que je déchoie de ces titres honorables. Vous m'avez assistée de votre protection pour érier votre vie misérable, aidez-moi maintenant à pratiquer votre doctrine, en laquelle consiste la vie éternelle. Vous m'ordonnez de vous imiter, gravez en moi votre vive image. Vous avez

semé le bon grain en mon cœur terrestre, conservez-le, arrosez-le, vous qui êtes ma Mère, ma Gouvernante et ma Maitresse, et faites qu'il rapporte du fruit au centuple; empêchez qu'il ne me soit enlevé par les oiseaux de proie, le Dragon et ses démons, dont j'ai vu la colère dans tous les événements de votre Vie que j'ai rapportés. Conduisez-moi jusqu'à la fin, commandez-moi comme Reine, enseignez-moi comme Mère. Recevez en reconnaissance votre Vie même, et la souveraine satisfaction que par elle vous avez donnée à la très sainte Trinité, comme étant l'abrégé de ses merveilles. Que les Anges et les Saints vous louent, que toutes les nations vous connaissent, que toutes les créatures bénissent éternellement leur Créateur en vous et par vous, et que toutes les puissances de mon âme vous exaltent ?

J'ai écrit cette divine Histoire (comme j'ai dû le répéter si souvent) par ordre de mes Supérieurs et de mes confesseurs qui dirigent mon âme, m'assurant par ce moyen que c'était la volonté de Dieu que je l'écrivisse et que j'obéisse à sa bienheureuse Mère, qui me l'a prescrit pendant plusieurs années : et quoique je l'ai soumise toute entière au jugement de mes confesseurs, sans qu'il y ait une phrase qu'ils n'aient vue et examinée avec moi, je la soumetts néanmoins de nouveau à leur censure plus approfondie, et surtout à la correction de la sainte Eglise catholique romaine, à l'enseignement de laquelle je proteste que je me soumetts, comme étant sa fille, pour ne croire que ce que la même Eglise notre Mère approuvera, et pour condamner ce qu'elle condamnera, parce que je veux vivre et mourir sous son obéissance. Ainsi soit-il.

FIN

## TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Approbation .....	VI
Petit Avant-Propos .....	VII
Introduction à la Vie de la Reine du Ciel.....	IX-XVI
CHAPITRE PREMIER	
L'Immaculée-Conception.....	I
CHAPITRE DEUXIÈME	
La Porte Dorée.....	8
CHAPITRE TROISIÈME	
La Naissance de Marie.....	14
CHAPITRE QUATRIÈME	
Marie pendant les trois premières années de son enfance..	22
CHAPITRE CINQUIÈME	
La Pr'sentation de la sainte Vierge au Temple.....	28
CHAPITRE SIXIÈME	
Séjour de la sainte Vierge au Temple.....	36
CHAPITRE SEPTIÈME	
Description du Temple.....	44
CHAPITRE HUITIÈME	
Les Epousailles de la sainte Vierge.....	52
CHAPITRE NEUVIÈME	
L'Incarnation .....	59

PAGES  
VI  
VII  
X-XVI

	<b>TABLE DES MATIÈRES</b>	<b>269</b>
	<b>CHAPITRE DIXIÈME</b>	
	La Galilée : Description.....	66
	<b>CHAPITRE ONZIÈME</b>	
	La Visitation.....	73
	<b>CHAPITRE DOUZIÈME</b>	
	La Naissance de Jésus-Christ. — Les Bergers. — Les Rois Mages. — La Présentation de Jésus au Temple.....	79
	<b>CHAPITRE TREIZIÈME</b>	
	Bethléem et les environs : Description.....	86
	<b>CHAPITRE QUATORZIÈME</b>	
	La fuite en Egypte. — Le retour à Nazareth.....	91
	<b>CHAPITRE QUINZIÈME</b>	
	Jésus, à douze ans, dans le Temple.....	98
	<b>CHAPITRE SEIZIÈME</b>	
	Séjour à Nazareth : le Saint Précurseur.....	105
	<b>CHAPITRE DIX-SEPTIÈME</b>	
	Voyage au Jourdain et à la Mer Morte : — Saint Sabas. — La Mer Morte. — Le Jourdain. — Jéricho. — La Montagne de la Quarantaine.....	111
	<b>CHAPITRE DIX-HUITIÈME</b>	
	Notre-Seigneur : Sa Vie publique : Noces de Cana.....	116
	<b>CHAPITRE DIX-NEUVIÈME</b>	
	La sainte Vierge accompagne Notre-Seigneur dans ses pré- dications.....	123
	<b>CHAPITRE VINGTIÈME</b>	
	La sainte Vierge : son humilité.....	131
	<b>CHAPITRE VINGT-UNIÈME</b>	
	La sainte Vierge et les Apôtres. — La Transfiguration. — Départ de Notre-Seigneur pour Jérusalem. — Ce qui précéda la dernière Cène.....	137
	<b>CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME</b>	
	La dernière Cène : admirable instruction de la Reine du Ciel, sur la sainte Communion.....	145

I  
8  
14  
22  
28  
36  
44  
52  
59

	CHAPITRE VINGT-TROISIÈME	
Notre-Seigneur au Jardin des Olives.....		155
	CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME	
La Vallée de Josaphat : Description.....		161
	CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME	
La Passion.....		166
	CHAPITRE VINGT-SIXIÈME	
La Voie Douloureuse.....		175
	CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME	
Le Crucifiement.....		182
	CHAPITRE VINGT-HUITIÈME	
La Basilique du Très Saint Sépulcre.....		188
	CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME	
La Résurrection : l'Ascension.....		191
	CHAPITRE TRENTIÈME	
L'Ascension. — Bethphagé. — Béthanie.....		203
	CHAPITRE TRENTE-UNIÈME	
La Pentecôte.....		208
	CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME	
Admirable prudence de la sainte Vierge, dans la direction des nouveaux fidèles.....		214
	CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME	
Les dernières années de la sainte Vierge sur la terre.....		231
	CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME	
La bienheureuse mort de la très sainte Vierge.....		225
	CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME	
La sépulture de la très sainte Vierge.....		234
	CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME	
Basilique de l'Assomption.....		239
	CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME	
L'Assomption de la très sainte Vierge.....		245
	CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME	
Le Couronnement de la très sainte Vierge, dans le Ciel...		253

## EPILOGUE

155	
161	La gloire éternelle ! Oubli lamentable qu'en font les mondains ! — Estime étonnante qu'en font les Saints ! . . . . .
166	260

## CONCLUSION

175	
182	Louange à la Très sainte Trinité, à Jésus-Christ notre Rédempteur, et à sa Mère, l'auguste Vierge Marie . . . . .
188	264

FIN



